This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

600027438U

LA

TURQUIE CONTEMPORAINE

HOMMES ET CHOSES

ÉTUDES SUR L'ORIENT.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.

TURQUIE CONTEMPORAINE

HOMMES ET CHOSES

ÉTUDES SUR L'ORIENT

PAR

CHARLES ROLLAND

ancien Représentant

BODLEIAN BIBLIOTHECA

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

—

1854

203. a. 189.

CHAPITRE I.

Introduction.

Dieu, pour faire la race humaine sociable, l'a faite en même temps sympathique et prévoyante. Aussi les peuples possèdent pour ainsi dire une âme, une intelligence collectives qui leur donnent une conscience et des sentiments individuels. Ils ont un cœur qui palpite de bonheur ou de désespoir aux actes importants de leur vie nationale. Ils s'inquiètent, ils se réjouissent, ils s'attristent quand le déroulement des destinées amène sur quelque point du globe une crise décisive pour leur propre grandeur ou pour le bien général de l'humanité.

En France, on voit aujourd'hui se manifester ces grands symptômes. Toutes les préoccupations sont tendues vers la Turquie; et dans la lutte où elle est engagée, nos vœux se sont prononcés pour elle. Par un étrange revirement des idées anciennes, cet empire, si longtemps pris pour le symbole de la barbarie, nous semble devenu le champion de la justice et de la civilisation.

Nous allons essayer de pénétrer et d'expliquer ces tendances de l'opinion. La tâche nous sera facile : nous n'aurons qu'à répéter ce que chaque pensée politique a déjà deviné, entrevu,

reconnu par ses propres méditations. Notre faveur pour les Osmanlis n'est pas en effet pur élan de chevalerie qui nous porte vers le plus faible, et elle répond à autre chose encore qu'à l'amour abstrait du bon droit.

Les traités généraux ont fait de l'Europe une savante pondération de forces s'équilibrant l'une l'autre. A l'abri de cette solide organisation, garantissant la paix à tous par l'impossibilité pour chacun de la troubler impunément, les intérêts matériels d'échange, de consommation, de navigation, d'industrie; les intérêts moraux de communication réciproque des sciences, des sentiments et des croyances ont enfin obtenu libre carrière dans le monde entier. Mais si le maintien de l'équilibre des Puissances est le gage de la durée et du développement de plus en plus magnifique de cet état prospère, la rupture de cet équilibre serait la certitude même de son prochain anéantissement. Et voilà l'éventualité formidable que vient de soulever l'agression de la Russie en Orient!

Déroulez la carte du globe : il suffit d'y jeter un regard pour reconnaître que l'Empire Ottoman, tel qu'il est constitué par des conventions solennelles, est politiquement un corps bien plus européen qu'asiatique. Supposez un moment son démembrement accompli, et voyez s'il n'entraîne pas fatalement de deux choses l'une :

Soit la monarchie universelle des Czars en Europe et en Asie;

Soit une dualité terrible, partageant le monde territorial, maritime, commercial entre deux grandes dominations exclusives de toutes les autres, la Russie et la Grande-Bretagne.

Dans le premier cas, l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Prusse et tous les États secondaires perdent leur place, leur poids et presque leur individualité.

Dans la deuxième hypothèse, qui est aussi la plus vraisemblable, l'Allemagne se subordonne de toute nécessité à la

Russie; et la France, réduite au troisième rang, ne peut plus avoir d'action indépendante. Elle devient l'auxiliaire obligée et pour ainsi dire protégée de l'Angleterre. Elle ne peut plus ni penser, ni négocier, ni combattre, ni commercer que sous le bon plaisir et sous le pavillon des Anglais. C'est dire que comme dignité, indépendance, volonté propre, action personnelle, elle a cessé d'exister.

Voilà quant à la politique proprement dite. Mais si de la politique nous nous élevons à un ordre de considérations plus hautes, à l'avenir de la civilisation, examinons si la cause de la Turquie n'est pas en réalité la cause de la liberté civile, intellectuelle et religieuse de tout l'univers.

Après le XVIII[e] siècle, et surtout depuis les dernières périodes de la révolution française, un grand mouvement s'est opéré dans les esprits et dans les nations. Il a créé une nouvelle division des puissances; division toute morale, mais qui prédomine sur les autres, et qui a constitué en définitive un antagonisme précédemment inconnu. Aujourd'hui, en dépit de toutes les combinaisons diplomatiques et de tous les intérêts, il y a d'abord en Europe le parti de la liberté et le parti du despotisme. L'Angleterre, la France, les péninsules espagnole et scandinave, une portion de l'Allemagne et de l'Italie, forment une grande zone constitutionnelle où les droits civils, la foi religieuse, les opinions politiques possèdent, à quelques différences près, les mêmes garanties de leur existence, et, dans une certaine mesure, la tolérance de leur propagation. La Russie, l'Autriche, les gouvernements qui sont leurs satellites obligés ou volontaires représentent, au contraire, fomentent et défendent la négation des droits sociaux des peuples, l'annihilation de la pensée humaine sous l'absolutisme en religion, en gouvernement, en institutions. En d'autres termes, la Civilisation et la Barbarie ont leurs deux armées en présence, et l'Europe pour théâtre et pour prix du combat.

Maintenant que l'on s'applique à pénétrer le sens intime des événements; que l'on descende au fond de tous les conflits que le glaive ou les négociations ont eu à trancher depuis cinquante années; et on retrouvera constamment la lutte des deux inconciliables principes. Elle a eu des phases et des formes diverses; des trèves; des adoucissements momentanés. Elle n'a jamais eu et ne peut jamais avoir de réconciliation sincère. Or c'est elle encore qui se reproduit à cette heure en Orient. L'envahissement de l'Empire Ottoman par les Russes est non-seulement le bouleversement de la pondération des États, mais le danger le plus formidable, et, si l'on y veut réfléchir, le plus direct qu'ait jusqu'ici couru la liberté.

En effet, par la force même des choses et des fatalités géographiques, la Turquie, sans prétendre à la grandeur de ce rôle, se trouvait sauvegarder tout ensemble la liberté et la paix. Sa position et son poids maintenaient passivement la suspension des hostilités et l'équilibre des forces. Les liens indissolubles de sa propre conservation la rattachaient à la fortune de l'Occident libéral, et, placée sur les flancs des Autrichiens et des Russes, elle paralysait leurs moyens d'attaque en leur en ôtant la disponibilité. Aussi quand M. de Lamartine voulut, en 1848, inaugurer cette habile politique dont le résultat devait être de nous assurer, sans la guerre, toutes les expansions de nos idées qu'une guerre heureuse eût pu nous conquérir, son premier soin fut-il de cimenter notre alliance avec le Sultan. Il lui écrivit textuellement « de regarder comme siennes l'armée, la flotte et la diplomatie de la France. » Cette intelligence à longue portée sentait bien qu'il n'y aurait jamais pour nous de guerre redoutable sur le Rhin, tant que nous pourrions y répondre par une guerre sur le Danube. — Qui ne comprend maintenant que si l'Orient reste aux Russes, c'est sur nos propres frontières que leur premier champ de bataille s'ouvrira?

Voilà pourquoi l'Angleterre, la France et tout ce qui possède dans les deux mondes une âme éprise du droit libre des consciences, un cœur jaloux de l'indépendance de la pensée, un esprit désireux de la dignité et des progrès de la race humaine, se trouve aujourd'hui sympathique aux Ottomans. Cet empire, que des imprudents voulaient, en 1840, effacer de la carte du monde, est devenu le boulevard de tout ce qui nous est cher. Il défend pour nous la nationalité, les institutions, les croyances, la philosophie, la perfectibilité morale et politique! il défend jusqu'à notre fortune et notre bien-être, car aucune nation décapitée de son honneur et de sa puissance n'a gardé longtemps sa prospérité!

Mais la France est un pays de nobles aspirations, et ce n'est pas seulement son intérêt qui la touche. Elle aime à honorer ceux qu'elle protége. Or elle ne sait encore si elle doit accorder à ce souverain, à cette nation qu'on opprime, son estime ou simplement son secours. Tant de nuages amoncelés à dessein lui ont toujours dissimulé la Turquie, surtout la Turquie nouvelle! Les antiques préventions ont si opiniâtrement transformé les Osmanlis en tyrans de conscience! leur religion et leurs lois en codes de férocité! leurs sujets en victimes et leur empire en débris! Parfois donc les esprits, même les plus impartiaux et les plus sagaces, s'attiédissent ou se détournent. Ils ne voient plus, des deux côtés du Danube, qu'une lutte de barbares où l'équité peut bien avoir sa cause, mais où la civilisation n'en a pas.

J'ai voulu porter un témoignage consciencieux et loyal contre ces aberrations, ces injustices et ces dangers d'opinion. C'est tout le but et toute la pensée de ce livre. Hôte volontaire des Ottomans pendant deux voyages et deux séjours sur leur sol, j'ai cru bon de dire en ce moment tout ce que j'avais successivement remarqué, étudié, admiré en eux de tolérance religieuse, de progrès incessants vers l'égalité poli-

tique et civile de toutes les races de leur territoire; de développements matériels, moraux, administratifs, économiques et militaires dans leur organisation intérieure. Mes occupations, mes relations, mes propres goûts et la pente de mes études m'ont aidé peut-être à mieux apprécier les hommes et les choses que ne le peut ordinairement faire tout d'abord un étranger. Mené par la nécessité de mes affaires dans les villages de l'Asie Mineure, et mêlé à leurs populations et à leurs exploitations rurales; — conduit à Smyrne dans les comptoirs des négociants; — à Péra, dans les salons des diplomates; — à Stamboul, dans les cabinets des pachas et des vizirs; — admis, en 1849 et en 1852, dans l'intimité de Grecs, d'Arméniens, de Turcs, mes amis de vieille date, j'ai vu le pays tour à tour dans un état de calme prospérité et de crise effervescente. J'ai donc pu rectifier par une appréciation plus mûrie les écarts d'une première impression. Je reproduisais régulièrement en notes personnelles et journalières, durant mes deux voyages et mes deux résidences, chacune de mes émotions, chacun de mes jugements et de mes souvenirs. Ce sont ces notes mêmes que je publie. Puisse leur sincérité se trouver éloquente pour intéresser à cette nation généreuse et digne, appelée peut-être à sauvegarder l'Europe au XIXe siècle de la tyrannie moscovite, comme au XVIe siècle du despotisme de Charles-Quint!

CHAPITRE II.

La côte d'Italie.

Départ de Marseille. — Souvenirs et impressions. — Objet du voyage. — Les passagers. — La Fête-Dieu à Gênes. — La plaine de Pise. — La ville. — Ses monuments. — Le Campo-Santo. — L'esprit de l'art au moyen âge. — Entre l'île d'Elbe et la Corse. — Napoléon a-t-il ouvert ou clos un des âges de l'histoire? — Civita-Vecchia. — La destinée de Lamartine. — Physionomie d'un navire. — Le cor de V.... — Les chansons russes. — La baie de Naples. — Les procédés de la police. — L'opinion des bateliers. — Le Stromboli. — Un coucher de soleil au détroit de Messine. — La Sicile. — Entrevue d'un proscrit et de ses parents.

A bord du *Bosphore*, 19 mai 1852.

L'ancre est remontée aux flancs du vaisseau et sa lourde chaîne s'amoncelle avec un bruit lugubre, à l'extrémité de la proue, sous l'effort de nos marins. Les manœuvres s'achèvent pour mettre en mouvement cette masse puissante qui dans le port semble si prodigieuse encore et tout à l'heure, dans la pleine mer, va nous paraître si misérable et si frêle. La machine gronde sourdement à nos pieds; les roues s'ébranlent, frappent l'onde et couvrent de flocons d'écume les canots de transport auxquels le capitaine ordonne de s'éloigner.... C'en est fait, nous sommes partis. La ville s'efface, les hauts mâts des bâtiments s'abaissent au loin. Le *Bosphore* a doublé la

Réserve, franchi les passes de la rade et pris sa marche accoutumée entre les Catalans et le château d'If. — Adieu la France, où se rattachent toujours les lambeaux de mon cœur, aujourd'hui par le souvenir, de même qu'autrefois par les espérances ! Déjà la mer devient plus forte, comme il arrive d'ordinaire dans le golfe de Lion, et bientôt nous n'avons plus devant nous que l'infini de l'Océan.

Tout cela me semble un rêve. Ce voyage inattendu, ce départ précipité, cette côte qui s'enfuit, ces flots que je reconnais, ce paysage que j'ai vu déjà, ce navire qui me rappelle le *Scamandre*, éveillent en moi, non l'impression de la sensation présente, mais l'impression des émotions passées. Ainsi je m'éloignais une première fois, il y a trois ans, du même port et pour les mêmes contrées, servant volontaire de la même amitié moins illustre encore que bonne, qui, seule, m'accompagne toujours de tout ce qui m'accompagnait alors ! Une joyeuse caravane d'amis m'avait depuis cent cinquante lieues suivi jusqu'à la rive, et de la place où je suis, j'avais encore aperçu leur barque comme un point à l'horizon. Aujourd'hui je suis parti sans qu'aucune main ait pressé la mienne. Le vide s'est fait en moi et autour de moi. Dieu a foudroyé tous mes espoirs. J'ai vu s'écrouler sur ma vie ce qui me semblait inébranlable, et mon âme a des cicatrices qui ne se guériront pas !

Pourtant ce soleil répand tant d'éclat sur nos têtes, cette mer grondante offre tant de majesté, ses vagues bleues mêlent tant d'harmonies aux fortes ondulations qui nous bercent ; il y a tant de vitalité dans ces brises marines, parfumées aux coteaux odorants de Grasse et d'Antibes, que je me sens comme raffermi d'esprit et de corps. Franchir l'espace, plonger dans l'infini, se lancer dans la profondeur insaisissable des horizons toujours entrevus, jamais atteints, c'est le grand remède. Quand vous étreignez la nature, il y a toujours quelque vibration qui vous répond. Je vais effleurer l'Italie, côtoyer les rivages de la

Grèce, toucher encore cette terre d'Asie qui a eu pour tout mon être de si puissants enchantements. Allah Kerim ! *Dieu est grand*, disent mes amis Turcs que je vais revoir. Qui sait ce qu'il me garde encore ?

Il y a trois jours, M. de Lamartine est entré chez moi de très-bonne heure : « Seriez-vous disposé, m'a-t-il dit, à achever ce que vous avez commencé, à retourner, pour mes affaires, en Orient? Vous avez négocié, en mon nom, voici trois ans bientôt, les conditions de l'investiture territoriale que me concédait la Porte. Faute d'argent pour le féconder, ce don a été jusqu'ici stérilisé dans mes mains. Mais une compagnie anglo-belge m'offre à présent, par l'intermédiaire de notre ancien collègue Trouvé-Chauvel, des millions pour mettre Burgas-Ova en rapport. Vous convient-il d'aller montrer ma terre aux agents qu'on y envoie? d'étudier sur place leurs projets d'amélioration ? de stipuler mes intérêts? de réclamer enfin de l'amitié du gouvernement turc et de Reschid-Pacha qui le dirige, les modifications à nos conventions primitives qui seraient nécessaires pour l'exécution des plans nouveaux? — Seulement, d'après les lettres que je reçois, il faudrait, pour arriver à temps à Smyrne, quitter Marseille par le paquebot du dix-neuf de ce mois, c'est-à-dire sortir de Paris cette nuit ou demain au plus tard. Le pouvez-vous? le voulez-vous? — Vous me rendriez service. »

Ce mot m'eût déterminé quand je n'eusse pas vu pour moi-même dans ce voyage la plus heureuse et la plus inattendue des diversions. J'acceptai et me préparai à partir. Dans la journée, un favorable hasard m'amena la visite d'Eugène Vivier, et l'occasion ranimant d'anciens projets chez l'éminent artiste, il s'improvisa soudainement mon compagnon. Enfin j'ai rencontré sur le *Bosphore* nombreuse et belle compagnie. Sans nous

compter, les passagers sont au nombre de onze : quatre dames russes, la comtesse Sw... et ses trois charmantes filles, Berthe, Catherine et Olga ; deux Anglaises, mistriss W... et sa nièce miss Emma G... ; un négociant de Marseille, M. Léon R... ; M. Nicolà Lab..., fils de l'illustre chanteur ; et un jeune homme blond, droit et raide, dont j'ai oublié le nom, mais pas du tout la nationalité compliquée. C'est un baron prussien des Provinces rhénanes, qui s'est fait Suisse afin, nous a-t-il expliqué, de pouvoir devenir officier napolitain. — Avant ces inconnus, j'eusse dû citer M. Dav..., jadis mon maître, aujourd'hui mon ami, qui va reprendre la direction de l'école d'Athènes en ramenant avec lui son enfant unique, jeune et belle personne de seize ans. Les dames anglaises se rendent à Constantinople ; les Russes en Grèce, et tous les autres voyageurs ne dépassent point l'Italie.

Je me trouve exactement renseigné déjà sur le personnel du bâtiment, grâce à l'excellente méthode du capitaine, M. Arnaud. Il nous a immédiatement présentés les uns aux autres afin d'activer les relations entre gens destinés à quinze jours de tête-à-tête. Pour comble de fortune, tout le monde parle français à bord sauf les deux Anglaises, qui l'entendent, à ce qu'il me semble, mais s'expriment en italien. Il y a donc chances presque certaines d'une agréable traversée. Mais peu m'importe en ce moment le choix des voyageurs. La mer m'eût suffi à elle seule. Sa mélodie monotone chante si bien la sourde plainte qui plaît aux cœurs endoloris ! Son soulèvement éternel dégage si doucement le sanglot secret des âmes ! Certes, si je dois guérir, ce voyage me guérira !

21 mai.

Le service des bateaux à vapeur français longeant la côte d'Italie est véritablement d'une admirable commodité. Hier,

pendant toute la journée, le *Bosphore* a fait relâche à Gênes. On y célébrait la Fête-Dieu, et nous avons pu suivre la grande solennité catholique dans toutes les phases de sa splendeur un peu théâtrale. Nous sommes entrés dans la cathédrale ruisselante de lumières et de dorures, vibrante d'harmonies, embaumée de parfums; nous avons parcouru les rues jonchées de roses, les places ombragées par des *velarium* de soie; nous avons effleuré les maisons revêtues de tentures de pourpre, traversé la haie militaire formée pour le passage des prêtres, coudoyé les hommes du peuple tombant à genoux devant la châsse ou le *gattino* [1], — sauf à lutiner en se relevant les belles filles sous leur mezzaro de toile blanche. Les *strade* marmoréennes, où l'on ne voit de pierres que les pavés sur lesquels on marche, nous ont arrêtés longtemps. Nos pas se sont égarés dans les *calle* de trois pieds de largeur. Nous avons visité l'Acqua-Sola, ses magnifiques terrasses qui font penser aux jardins suspendus de Babylone; et nous avons eu des heures encore pour les Albane, les Titien, les Tintoret, les Proccaccini du palais Rouge et du palais Serra. Enfin la nuit commençait quand nous sommes partis et nous arrivions à Livourne au jour, libres d'aller passer notre matinée soit à Lucque, soit à Pise où mène le chemin de fer toscan. — Quoi que la routine en prétende, si la vapeur a transformé les conditions des voyages, elle n'en a détruit ni l'enseignement, ni la poésie, ni le plaisir. Est-ce un tort que de les avoir rendus plus faciles? Est-ce une faute que d'en avoir retranché les heures qui restaient vides d'émotion?

Comme hier, les passagers ont formé aujourd'hui une sorte de caravane, et ils se sont décidés pour l'exploration du Campo-Santo et de la tour Penchée. Je la méditais aussi; je suis le seul

[1] Le *gattino* est un vase d'émeraude de quarante centimètres de grandeur, dans lequel, suivant la tradition locale, le Christ mangea l'agneau pascal avec ses disciples.

qui connaisse le pays, et je parle passablement italien. On me pria en conséquence de diriger l'excursion. V..... s'en mêla ; M. et Mlle D... insistèrent, et je me trouvai bon gré mal gré transformé en cicerone. L'amabilité de nos dames a fini, du reste, par me rendre assez agréables ces fonctions qui, dans le principe, n'étaient nullement de mon goût.

Il faut quarante minutes seulement pour se rendre de Livourne à Pise, et le trajet fût-il plus long, on ne s'en lasserait pas. L'aspect du pays est étrange, indéfinissable comme les contrastes qui s'y marient. Le rail-way traverse une plaine basse et marécageuse, mal assainie par de grands canaux qui servent à l'irrigation en même temps qu'au transport des produits agricoles et des denrées commerciales. Ces barques, fuyant à travers les marais sous leurs voiles blanches, ces digues élevées contre l'irruption des eaux de la mer ou de l'Arno rappelleraient la Hollande, si le chaud soleil et le profond azur du ciel ne réagissaient contre cette impression. A leur tour, les forêts de chênes verts, mêlés de grands myrtes dont la brise secoue les parfums odorants, vous transportent en imagination dans l'Asie; et pour que l'illusion soit complète, on aperçoit çà et là la silhouette bizarre de chameaux qu'on emploie ici comme à Smyrne ou au Caire. Mais des villas italiennes, des jardins de fruits et de fleurs dans la perfection savante de l'horticulture toscane, rompent bientôt ce mirage. La vibration des cloches vient aussi faire souvenir qu'on est sous le vent des États-Romains. Ainsi l'on dirait que les Pisans, ces vieux maîtres de la mer, si jaloux autrefois d'implanter chez eux les merveilles et les productions de tout sol où abordaient leurs galères, ont réussi à naturaliser dans leur patrie les physionomies et les spécialités de tous les climats.

On parle beaucoup de la profonde tristesse de Pise. On n'en dit rien qui soit exagéré. Ces nobles hôtels qui datent du XIIe siècle, aux portes, aux fenêtres closes, et que l'on sent

vides d'habitants; ces immenses rues désertes s'inclinant presque toujours en courbes régulières; ces dalles sonores, servant de pavés, où le bruit de votre pas se répercute longuement; ces trois larges ponts, faits pour la circulation des foules et où l'on ne voit que de rares passants; ce fleuve sans bateaux ni barques, coulant entre des quais où il n'y a plus ni marchandises ni acheteurs; — la silhouette monotone de ces toits, de ces clochers, de ces églises, de ces tours, orgueil des maisons féodales, et qui ont pris uniformément, depuis six siècles, que la construction soit de pierre, de marbre ou de briques, la même teinte calcinée et sombre, tout cela verse dans l'âme la mélancolie des grandes ruines. On éprouve quelque chose de cette oppression que l'on ressent près d'un cadavre. Et c'est un cadavre en effet que cette pauvre ville dont la population est morte. Des débris écroulés sur le sol m'eussent fait une sensation moins douloureuse. Ces monuments debout mais dégradés attestent en même temps la puissance passée, l'abjection présente : on dirait d'un martyre qui dure toujours!

Nous parcourûmes rapidement de vastes quartiers où nous apercevions à peine de loin en loin une jeune fille nous regardant, immobile et pensive, de sa croisée ouverte; une vieille femme vaquant avec la dignité solennelle des races du Midi, à des occupations de ménage. Si le bruit d'un travail manuel nous dénonçait un ouvrier, nous trouvions qu'il s'était fait une boutique de quelque vestibule de palais, de quelque porche de chapelle, où les marbres les plus rares de l'ancienne Grèce avaient été employés par l'architecture de l'an 1100. Cette misère dans ce cadre de splendeur attriste et fait songer. Nous remontions de ces pauvres artisans à leurs aïeux des illustres républiques italiennes, et sur les décombres de leur cité nous saluions d'un hommage d'admiration respectueuse ces marchands qui n'avaient aimé la

puissance que pour en tirer la grandeur; qui ne cherchaient l'or que pour en solder le génie, et qui ont chargé les arts d'immortaliser sur leur terre le passage de leur courte domination. — Quel sujet de comparaison avec le temps dont nous sommes! O banquiers de nos jours, que restera-t-il de vous?

Tout Pise artistique est au Campo-Santo : le Campanile, le Baptistère et le Dôme s'élèvent à quelques pas de l'asile des morts. Nous entrons d'abord dans la cathédrale, à mon sens l'une des plus belles qui soient. C'est la pure pensée gothique rendue par la perfection de l'art italien : c'est la fleur mystique du moyen âge enchâssée au milieu des merveilles de tous les siècles. Les temples d'Athènes et d'Éphèse ont fourni leurs colonnes venues de Paros pour soutenir les arceaux; le porphyre antique, aujourd'hui perdu, a revêtu les murailles; l'ogive a été creusée dans des marbres de toutes couleurs dont la gamme harmonieuse lui prête plus de finesse et d'élan. Enfin Jean de Bologne a sculpté le bronze des portes, Jean de Pise, André del Sarto, Pierre de Cortone ont donné les peintures, et l'antiquité elle-même a fourni sa part à la décoration, un admirable bas-relief, la chasse de Méléagre. — Qu'importait, dans les grands siècles de l'Italie, à ces vrais amants du beau, que l'œuvre fût d'origine païenne ou catholique, si elle leur paraissait digne d'orner le temple du Très-Haut?

Je n'aime point l'extraordinaire dans les arts. La tour Penchée me plairait mieux si elle était droite. Pourtant il y a quelque chose qui captive dans ce miracle d'équilibre semblant arrêter dans sa chute commencée l'énorme cône de marbre aux sept rangs de colonnettes. Il surplombe de cinq mètres, et l'on croirait de plus encore. L'œil s'en détourne et y revient avec l'anxiété fiévreuse qui accompagne les spectacles offrant un danger. — Pendant notre contemplation, miss Emma, tout d'un coup, se jette en arrière en poussant un grand cri.

Elle avait vu la première un pénitent noir de taille gigantesque, sa capuche rabaissée, ses yeux flamboyants à travers les trous de son masque, nous présenter silencieusement sa sébile. C'était un grand appareil pour nous demander l'aumône : mais toute chose prend ici je ne sais quel caractère lugubre et effrayant à la fois.

Nous étions à l'heure la plus chaude du jour quand nous pénétrâmes au Campo-Santo. Avant de rien examiner, nous nous assîmes un moment à l'ombre et au frais de son cloître. Je racontai alors à mes compagnes, dont plusieurs ne la connaissaient point, la singulière histoire de ce monument. Je leur dis comment l'idée originale était venue au sénat de Pise, voyant l'Europe se précipiter aux croisades, de rapporter dans sa ville, à grands renforts de galères, une couche considérable du sol sacré de Jérusalem. Il espérait détourner ainsi à son profit quelque chose du religieux pèlerinage, et jugeait qu'on n'irait plus si loin chercher la Terre-Sainte, quand on la trouverait bien plus commodément et à moindres risques entre le Baptistère et le Campanile. La conception cependant n'avait pas réussi tout d'abord, et il avait fallu imaginer de transformer le Campo-Santo en cimetière. — Quel chrétien, en effet, pouvant s'acheter une telle sépulture, n'eût voulu placer sa dépouille mortelle dans le terrain que les pieds du Sauveur avaient foulé ? Les négociants, si artistes qu'ils soient à la surface, sont toujours spéculateurs au fond, et certes, la Bourse d'aujourd'hui battrait des mains à l'habileté de combinaisons pareilles. Pour se ménager un long avenir et peut-être aussi pour conquérir du prestige, on avait mélangé en proportion si forte la chaux avec la terre, dans le nouveau champ des morts, qu'en vingt-quatre heures il absorbait un cadavre. Et, bien que cette dévorante avidité se soit assouvie tant d'années, la puissance de décomposition est toujours terrible en ce lieu.

Les galeries qui entourent le cimetière forment un carré

long. Entre elles s'étend comme un tapis de verdure où l'herbe pousse verte et drue, où quelques cyprès croissent vigoureusement. Du côté de ce petit pré, des colonnettes supportent la voûte ; de l'autre, les murailles qui la soutiennent ont été décorées par Orcagna et Giotto. Michel-Ange, Ricci, Canova, ont quelques-unes de leurs œuvres dans cette nécropole, et elles y sont presque déplacées, tant les grands artistes qui ont élevé, décoré primitivement ce temple de la mort y ont cimenté une terreur plus formidable et plus désespérée. Les années ont altéré les couleurs des fresques ; elles ont jauni et mutilé les marbres, et l'on sait la raideur et les incorrections des maîtres du XIIIe siècle : toutefois l'ensemble de l'édifice crie encore, on ne sait par quelle voix secrète, la déchirante angoisse de ces temps désolés. L'horreur des pestes, des guerres, des famines, des tyrannies sans frein, des exterminations sans pitié, n'était point alors la pire calamité du monde. Quand les princes en avaient fini par le supplice avec les corps, l'Église reprenait les âmes ; et, poursuivant sa haine au delà de la tombe, elle maudissait pour l'invisible éternité ceux qu'elle ne pouvait plus atteindre ici-bas. Et alors qui n'avait plus rien à attendre de la vie, n'osait pas même aspirer à la mort. Époque infortunée qui n'eut que la douleur pour muse ! Que sont, à côté de ses misères nos tristesses à nous qui croyons du moins à l'éternelle amélioration des destinées, à la miséricorde autant qu'à la justice de Dieu ! Voilà pourquoi les peintres, les sculpteurs, les poëtes du moyen âge ont empreint toutes leurs créations d'une si inguérissable souffrance. Et voilà pourquoi aussi, nous sentant reliés à eux par l'indissoluble anneau des solidarités humaines, nous éprouvons à ces ombres claustrales quelques-uns des frissons d'agonie qui ont glacé tant de générations malheureuses jusqu'à la moelle de leurs os !

Il m'eût plu, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, de rêver quelques heures au Campo-Santo. Mais le départ du

convoi pour Livourne nous rappelait, et à peine avons-nous eu le temps de montrer à miss Emma, en nous détournant quelque peu à sa prière, la façade du palais Lanfranchi qu'habita lord Byron. Grâce à cette condescendance je ne pus, comme je l'eusse désiré, visiter l'université qui seule a gardé quelque vie dans cette cité morte, de même que le cerveau résiste souvent le dernier dans un corps qui s'éteint. Je voulais saluer la chaire de Montanelli, l'ancien ministre de la révolution florentine, le héros de Curtatone, où il fut laissé pour mort au milieu des étudiants qui l'avaient suivi à la bataille, comme autrefois à ses cours. Tant qu'il produit de si nobles âmes, qui oserait dire qu'un pays soit perdu sans retour ?

Je me consolai en soutenant à miss Emma cette thèse, nommée par elle un paradoxe, que lord Byron est par son génie beaucoup plus Italien qu'Anglais, beaucoup plus catholique que protestant. La jeune fille, très-patriote et très-anglicane, s'emporta, pour défendre son héros littéraire, jusqu'à parler français, ce qu'elle prétendait jusqu'ici ne point pouvoir faire. Or notre argumentation n'était point à terme que déjà nous avions regagné le *Bosphore*, que nous perdions de vue Livourne et que le vaisseau, soulevant des flocons d'écume, glissait rapidement vers la pleine mer.

22 mai.

Nous sommes passés, cette nuit, entre l'île d'Elbe et la Corse. Le mistral soufflait violemment; le ciel était noir; la mer était forte et le vaisseau, soulevé par le roulis, s'abattait d'une façon régulière et monotone alternativement sur l'un et sur l'autre de ses flancs. Redoutant le plaintif craquement de la boiserie des cabines, l'odeur rance qui s'exhale de tout navire, et favorisé d'ailleurs par la douceur du climat, je dors

habituellement sur le pont où quelques manteaux et un coussin me servent de lit. Mais cette fois les secousses étaient telles que je n'ai pu trouver le sommeil et que j'ai aperçu longtemps, tour à tour à droite et à gauche, suivant les oscillations du *Bosphore*, les lumières tremblantes des phares qui signalent dans les deux îles le danger de leurs récifs.

Quel Français saurait voir à la fois l'Elbe et la Corse sans penser à Napoléon? Quelle imagination ne s'exalterait, quelle philosophie ne se recueillerait devant le contraste qui naît de la proximité de ces deux rives? C'est là, sur cette terre sauvage et presque ignorée, que naquit ce phénomène de l'histoire, dont l'influence fut si grande, peut-être si décisive sur les destinées de la vieille Europe. C'est sur cet autre lambeau de sol infertile qu'il vint s'abattre une première fois, sanglant, mutilé, rêvant encore une insaisissable revanche. — Placé entre ces deux points extrêmes qui embrassent toute l'époque féconde de sa vie, peut-on ne point réfléchir sur la portée vraie de ses actes, sur ceux qu'il fit, sur ceux qu'il refusa de faire, et ne pas laisser son esprit s'élancer, s'égarer peut-être, à la lueur incertaine des conjectures dans le champ sans limites des suppositions?

Quoi qu'on en ait dit, Napoléon n'est pour moi que le génie du passé, la seconde épreuve coulée au moule de Charlemagne. Je ne puis reconnaître le précurseur de l'avenir en ce geôlier de la liberté de conscience emprisonnée dans le concordat; en ce contempteur de l'aspiration philosophique, flétrie du nom d'*idéologie;* en ce proscripteur de la libre discussion, de la tribune et de la presse. Je ne trouve chez lui que la personnification grandiose de l'antique organisme catholique et féodal, réagissant contre l'esprit du XVIIIe siècle et de la Révolution. — Dans ses plans, dans son œuvre de reconstitution, cette intelligence si puissante vise-t-elle à autre chose qu'à la restauration du saint-empire? et si elle fait

grâce à l'institution civile de 92, n'est-ce pas à condition d'y juxtaposer aussitôt, pour la contre-balancer, une noblesse de camps et de cours? Ah! sans doute il y a, dans cette obstination d'une pensée si forte vers le passé, sujet à des méditations profondes. Était-ce calcul vaniteux d'ambition personnelle, était-ce conviction désintéressée d'éternelles nécessités, cette résistance opiniâtre à la tendance des temps nouveaux? Napoléon n'y voyait-il en réalité qu'anarchie? Protestait-il contre le principe même, ou seulement contre ses applications trop hâtives? L'ordre despotique était-il le seul qui plût à cet esprit méthodique et rigoureux? Désespérait-il de régulariser la liberté, de discipliner la démocratie? S'il l'eût tenté, eût-il pu y réussir? — Ou bien, et ce que nous voyons doit nous le donner à croire, fallait-il, pour que l'humanité entrât dans la phase nouvelle où l'appellent nos espérances, que la roue pesante des révolutions eût longtemps, longtemps encore broyé sous son retour implacable les résistances et les vestiges d'autrefois? Fallait-il qu'un même courant d'idées, tout ensemble politique, social et religieux, eût fait germer partout en Europe la foi nouvelle qui réédifiera le vieux monde selon la forme plus parfaite, entrevue peut-être, mais encore trop confusément par nous? . . . .

Pendant que je songeais ainsi, le vent s'était apaisé, la mer était tombée, le vaisseau avait repris son assiette. A peine étions-nous bercés par le dernier gonflement des vagues, quand nous arrivâmes ce matin à Civita-Vecchia. L'étendard français flotte toujours en maître sur la ville, ce qui a nous permis de débarquer sans endurer toutes les formalités ennuyeuses et lentes qui nous eussent assaillis si nous avions eu affaire aux gens du pape. Nous n'usâmes point longuement toutefois de

l'hospitalité forcée du saint-père. Rien de morne comme cette cité, où pour tout monument on trouve un bagne, dans lequel ennemis politiques, adversaires religieux, scélérats de grande route, sont confondus pêle-mêle sous le bâton des argousins. Le plus bel endroit encore, c'est le port où se retiraient les galères de l'État Romain, du temps que l'État Romain avait des galères. La ceinture de tours et de murs qui l'enveloppent, ne manque ni de beauté artistique, ni de caractère pittoresque, bien qu'au point de vue de la défense militaire, elle fasse sourire les hommes de l'art. On reconnaît bien ici ces provinces les plus tyrannisées, les plus mal administrées de l'Italie; et, chose triste à penser, Civita-Vecchia passe encore pour l'une des plus florissantes entre les villes du patrimoine pontifical.

Cet atmosphère de détresse nous a été si insupportable, et l'expression de rancune que nous lisions sur bien des figures si pénible, que nous sommes revenus déjeuner à bord. Maintenant, en attendant l'heure du départ, chacun de nous s'occupe à sa guise. Installées sous la tente flottante qui transforme en salon l'arrière du bâtiment, les dames se livrent à des travaux d'aiguille. Les hommes causent, fument, se promènent sur le pont, et le baron prussien jette des baïoques à quelques enfants qui plongent comme des tritons pour chercher au fond de la mer ces menues monnaies. Je me décide à prendre un livre à la bibliothèque du navire, et je mets justement la main sur le voyage de M. de Lamartine en Orient. Je relis avec un charme profond les premières pages, ces pages charmantes des adieux à Marseille et à la France.

> Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
> Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur,
> . . . .
> Adieu donc mon bon père, adieu mes sœurs chéries!
> . . . .

Cette poésie si doucement imprégnée des parfums de la

terre natale, cette voix suave, si émue par sa propre évocation des charmes lointains du foyer, me touchent plus qu'elles n'ont jamais dû toucher personne. Je connais, j'apprécie, j'affectionne autant que qui que ce soit au monde le noble cœur d'où elles sont sorties. J'ai pénétré dans cette grande âme. Je sais ce qu'elle contient de tendresse à ce qu'elle aime, de dévouement aux hommes, de sublime religion à Dieu. J'ai la mémoire pleine aussi des grandes choses que j'ai vu faire pour son pays à ce courageux tribun du salut de tous, et je suis témoin de l'ingratitude dont son pays paie à cette heure ses services calomniés. Mon voyage en est surtout la preuve, et dans les âges futurs, c'est lui qui l'attestera!

Il y a vingt ans, Lamartine traversait cette mer avec sa femme, sa fille, quelques amis, les serviteurs les plus affectionnés de sa maison. Il était jeune encore, illustre déjà dans les lettres, notable dans la diplomatie pour les hommes qui l'avaient pratiqué. Une magnifique fortune, des attachements dévoués, une famille nombreuse et chère semblaient lui assurer toutes les conditions du bonheur. Pourquoi donc tout quitter, tout risquer dans un si long et si périlleux voyage? Quelle utilité, quel intérêt l'appelaient si loin de la patrie où il n'avait alors que des sympathies et des admirateurs? Tous le demandaient, et il se le demandait à lui-même. La franchise embarrassée des premières pages de son récit en témoigne naïvement. Hélas! la raison vraie de l'instinct qui l'emportait, il la soupçonnait, mais sans oser la dire: c'était la suprême loi, c'était l'arrêt de son destin. Il se sentait touché par le souffle de Dieu. Il se sentait marqué pour un de ces rôles providentiels destinés aux élus des grandes épreuves, et il s'agitait, il se préparait en attendant que le moment arrivât pour lui. Peut-être aussi voulait-il avant d'affronter une carrière nouvelle, la carrière publique, la lourde responsabilité de tracer à une époque sa voie morale, et de répondre à un peuple de l'administration de ses destinées; peut-

être voulait-il vivre encore un jour pour lui-même et donner à sa jeunesse, à ses splendeurs, à ses misères, un magnifique couronnement !

Il écrivait alors : « Chaque homme ici-bas rêve une grande œuvre... mais mon heure n'est pas arrivée, et qui sait si jamais elle viendra ! » — Cette heure qu'il invoquait peut-être dans le secret de sa pensée, dans l'intime sentiment de sa force, elle allait venir, elle venait ! Deux ans non écoulés, Lamartine avait perdu sa fille. Il rentrait en Europe ; il était nommé député. Il semblait que Dieu lui annonçât par un enseignement terrible que la mission dont il le chargeait voulait toutes les puissances de son intelligence et de son cœur ; que le cercle de la famille était trop étroit pour les facultés de son génie ; qu'il ne devait plus désormais, dans sa course magnifique et fécondante, mais douloureuse et solitaire, respirer que pour la France et pour l'humanité.— Par grâce, du moins, Dieu lui laissa-t-il la compagne de sa vie, grand esprit et plus grande âme, modèle merveilleux de l'épouse chrétienne à qui j'ai vu si noblement porter les douleurs d'une immense chute, elle qui n'avait eu que les angoisses, au temps des fières jouissances du triomphe par l'héroïsme, l'éloquence et la vertu !

Eh bien ! vingt années se sont écoulées depuis que le navire de Lamartine sillonnait cette mer que je traverse pour lui. Depuis lors, dans un labeur infatigable, ce poëte, cet historien, ce philosophe a multiplié des travaux à honorer tout un siècle. Il a donné tour à tour à la France émue, enthousiasmée, ravie, le *Voyage en Orient*, *Jocelyn*, les *Recueillements*, les *Girondins*, les *Confidences*, *Raphaël*. Quinze ans, du haut de la tribune de son pays, il a prodigué dans le plus magnifique langage, à la monarchie et au peuple tout ensemble, des conseils qui eussent consolidé longtemps, si on les eût voulu suivre, la liberté et la royauté, par le développement régulier de la civilisation et des lois. Puis, la tem-

pête qu'il prévoyait déchaînée sur le monde, il a, quatre mois entiers, dans un effroyable ébranlement, sans repos, sans interruption, sans trêve d'une heure et presque sans sommeil, engagé sa vie, son nom, son honneur pour sauver à la révolution sa gloire, la paix à l'Europe, la moralité à la France ; et il n'a rien perdu pour nous de cet enjeu magnifique, mais il a sacrifié fortune, popularité, puissance. Et voilà que j'ai à régler, chez des peuples qu'on nommait barbares, des conditions qui adoucissent, pour ce sauveur oublié de sa patrie, les écrasantes nécessités d'un incessant travail. — Était-ce donc pressentiment quand il écrivait, il y a vingt ans, dans ces mêmes parages où je repasse, de si magnifiques paroles sur Annibal, sur la mort de ce grand et infortuné soldat? Était-ce prévision de son destin quand il amnistiait l'ingratitude humaine comme une fatalité divine? — Au moins Zama donnait un prétexte à Carthage : mais pour laquelle des victoires pacificatrices de Lamartine la France l'a-t-elle voulu punir?

La nuit était arrivée, calme, étoilée, transparente. Un vent doux et tiède soulevait sur la mer de blanches lignes d'écume, illuminées çà et là par les lueurs phosphorescentes qui se dégagent des eaux. Peut-être le navire éprouvait-il quelques oscillations légères, mais parmi nous, personne n'en était plus à les craindre et nous en jouissions bien plus tôt. Nous aspirions avec délices la brise salubre rafraîchissant un peu la lourde chaleur du jour. Étendu sur un banc de l'arrière et fumant le reste de mes cigarettes orientales, je regardais indolemment le spectacle animé qu'offre le pont d'un vaisseau. C'est tout à la fois l'officier de quart donnant de la passerelle ses ordres que la cloche et le sifflet répètent ; les matelots de service s'empressant avec la prestesse harmonieuse des poses méridionales aux voiles, aux

vergues, à la machine, au gouvernail, au loch qu'on jette pour savoir combien le bâtiment file de nœuds ; le petit mousse qui se balance aux cordages ; les hommes en punition qui fourbissent les cuivres ou lavent les peintures ; les marins inoccupés qui chantent à demi-voix, appuyés aux bastingages, de longues chansons dans le sonore patois marseillais. Mais, de ce gracieux tableau, mes yeux revenaient toujours à un autre plus gracieux encore : à ces cinq jeunes filles de pays, de condition, de types différents, que je voyais passer dans leur promenade, tantôt rieuses, tantôt pensives, qui ne se connaissaient pas il y a une semaine, et que la touchante confiance de la jeunesse a fait amies en quelques jours. A cet âge, la conscience répugne à dissimuler ses tendances. La rude épreuve de la vie n'a point encore enseigné l'art des hypocrites déguisements. Aussi chacun de ces caractères a dessiné en quelques heures sa personnalité involontaire. Berthe Sw..., incontestablement la plus belle, est intelligente et fière ; Catherine, aimante, timide et bonne ; Olga, spirituelle avec la mutinerie d'un enfant. Mlle Dav... mêle, comme une Parisienne, la douceur et la malice ; miss Emma G....., l'enthousiasme, la sensibilité, l'énergie peut-être et la passion. Ou je me trompe fort, ou cette jeune fille est de la famille des grands artistes. Dans ses yeux bleus il y a parfois d'étranges éclairs. Sans la connaître, je la plains avec un intérêt quasi fraternel. On la voit se bercer de si immenses espérances ; et notre siècle est si dur pour les natures tendres et franches comme celles que révèlent les naïves exaltations de son cœur !

Peu à peu les aimables promeneuses sont venues s'asseoir autour de leurs mères, vaincues par l'irrésistible langueur de cet atmosphère qui impose le repos. Le vent était favorable, et toutes les voiles s'étaient déployées. La proue plongeant plus profondément dans la mer nous laissait sentir à peine une molle ondulation. Un phare brillait doucement au haut de

notre misaine, et les nuages flottants de la toile blanche nous dissimulant les mâts et les vergues, il semblait que nous voguions entre le ciel et l'onde, dans quelque rêve idéal d'imagination et de poésie. La demi-clarté, les caresses de la brise, le bruit incertain des rumeurs étouffées du navire, périodiquement coupées par le clapotement de la vague sur ses flancs, nous inondaient comme par des effluves magnétiques de je ne sais quelle volupté matérielle de la nature, réagissant jusque sur l'âme, et rendant le corps et l'esprit heureux. C'était une de ces heures où la confiance attendrie entr'ouvre les lèvres pour les confidences intimes, où l'on ne saurait parler qu'à demi-voix. Jamais je n'avais vu nuit si belle, depuis celles de ma jeunesse que des souvenirs d'amour ont embaumées dans mon cœur. Et je me sentais m'alanguir aux rêveries d'autrefois, songes en même temps si doux et si amers, quand un son triste, prolongé, mélancolique, aérien, vint nous faire tressaillir tous. C'était Vivier qui préludait sur son cor à l'autre extrémité du vaisseau.

Il joua longtemps. Il nous dit tour à tour cette inspiration sublime de Norma invoquant la chaste déesse, l'hymne où Rossini a soupiré dans les larmes la terreur de Desdemone, et l'élan douloureux que le sentiment de son indignité arrache à Léonor, amoureuse de Fernand. Puis ce fut une fanfare joyeuse, éclatante et terrible, toute parfumée des senteurs printanières de la montagne, et s'acharnant à mener le cerf et le chamois de rocher en rocher. Grâce à ce secret merveilleux et incompréhensible qui lui permet de tirer à la fois de son cor jusqu'à trois et quatre vibrations distinctes à des notes différentes, l'admirable artiste nous fit suivre la chasse en toutes ses péripéties. Nous entendions, au milieu des taillis, chevaux, chiens et piqueurs, déboucher comme une trombe sur la retraite de l'animal effrayé et surpris. Ensuite s'élargissait la clairière; la troupe disparaissait au tournant d'un vallon, et le

vent n'apportait plus que des musiques confuses, tamisées dans la profondeur des feuillées. C'étaient alors les jeux incertains de l'écho; enfin l'on entendait se rapprocher la meute, les trompes se répondre, et éclater l'ardent appel réunissant sur la trace les chasseurs disséminés. Nous admirions toujours, et déjà le mélodieux instrument chantait à lui seul, dans leurs deux parties, les duos sympathiques écrits en Allemagne pour le cor de Vivier et la voix de Jenny Lind. Puis il s'interrompait encore pour improviser quelque fantaisie de langueur amoureuse, et s'éteignait subitement dans le cri d'un cœur en détresse, plus poignant qu'aucune poitrine humaine ne pourrait le prolonger. La sensation nerveuse, à son paroxisme, atteignait en nous les limites de la souffrance, quand notre ami revint prendre sa place à côté de Mlle Catherine Sw.... et de miss Emma qui pleuraient.

Les âmes avaient besoin d'épancher les émotions qui débordaient en elles. Sans même qu'on le leur demandât, les jeunes filles se mirent à chanter. Les voix fraîches et pures s'élevèrent tour à tour, jetant les notes sereines aux silencieux horizons du vieil Océan. Miss G..... nous dit les barcaroles rêveuses qui avaient bercé son père aux mers de Sicile : Berthe, Catherine et Olga Sw..., de plaintives et murmurantes chansons des paysans russes dans l'idiome de leur pays. Pendant que revenaient les lents refrains que les trois sœurs reprenaient en chœur, la mère nous traduisait ces élégies tristes et tendres, où un peuple craintif célèbre un amour plus timide que passionné; vante le cheval, l'ami de la maison, le consolateur de la famille; et gémit de l'hiver qui se prolonge, retardant l'époque où la terre durcie s'ouvrira, mais trop tard, pour laisser mûrir la moisson. Berthe *la Superbe*, comme l'appelle la jeune Olga, a dit ces mélodies touchantes avec un sentiment ému et profond que je n'eusse pas attendu d'elle. — Et le doux concert se fût encore prolongé sans doute si la cloche mélan-

colique du bord en sonnant à minuit le renouvellement du quart de service, n'eût averti de la nécessité du repos.

23 mai.

Ce matin tous les passagers se montrent de bonne heure sur le pont. Chacun veut jouir du magnifique aspect de la côte napolitaine, déroulé à nos yeux comme un panorama mobile par la course rapide du *Bosphore*. Nous apercevons d'abord Ischia, Procida, et, quand nous avons dépassé les deux îles, Capri, Castellamare et Sorrente. Nous doublons à gauche le cap Misène et nous sommes dans les eaux de Baïa. Devant nous c'est Pouzzoles, c'est le mont Pausilippe,

> D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile!

Cette vapeur lointaine qui se dore au soleil, c'est la respiration enflammée du Vésuve. Voici Naples enfin, sur sa plage et sur sa colline, et nous sommes au centre de la baie, dans l'un des trois plus beaux lieux de l'univers.

On ne devrait contempler cette rive, même au vol pressé d'un steamer, qu'un Virgile, un Tacite, un Suétone à la main. Ce n'est pas seulement un spectacle magnifique que nous offre la nature ; ce ciel bleu, ces eaux limpides, ces sommets verdoyants, ces côtes fleuries, ces palais debout et ces palais en ruines, ces vallées amoureuses qui se creusent sous les ombrages dans le repli des monts caressés par les flots, sont pour qui sait la lire une émouvante page du passé. Nulle part l'histoire des âges ne réveille tant d'ingénieuses traditions, de touchantes légendes, de dramatiques souvenirs. C'est ici le pays enchanté où la riante fable des Grecs a placé les aventures de ses héros et de ses dieux ; ce sont les bords qu'immortalisa Virgile ; c'est l'endroit

où le divin poëte vint achever de vivre et de mourir. Cette heureuse terre était aimée des souverains du monde, au temps de la décadence romaine, pour y bâtir les villas où ces grands voluptueux réveillaient par la saveur du crime leur satiété du plaisir. Je vois le théâtre des orgies de Tibère et du parricide de Néron. Ce port a retenu le nom de Caligula et ce monument celui d'Agrippine. C'est là encore que dans le commerce des muses, dans les délices de l'amour, dans la jouissance de la campagne, les restes des familles sénatoriales s'efforçaient d'oublier qu'elles n'avaient plus de patrie, n'ayant plus de liberté. Plus tard, Pétrarque et Tasse ont laissé leur empreinte sur ce rivage, et comme si c'était sa destinée d'appeler toujours et de toujours inspirer les plus suaves d'entre les poëtes, Lamartine, à son tour, est venu dans sa jeunesse y soupirer ses ***Méditations*** aux pieds et sur le tombeau de la pauvre Graziella.

Cependant nous dépassons tour à tour le château de l'Œuf, le fort Saint-Elme, la Chiaja, la villa Réale, et voici que nous jetons l'ancre au milieu du port. Nous sommes presque immédiatement envahis par la police locale, qui s'arroge le droit d'inspecter les livres du bord, de vérifier l'exactitude du rôle des passagers, et qui, nous faisant aller de l'arrière à l'avant du navire, nous dénombre comme un troupeau. Je souffre de voir soumettre des Français à un tel contrôle sous le drapeau de mon pays. Mais ce n'était là qu'un prélude à ma mauvaise fortune. On me déclare que ma qualité d'*ex-représentant du peuple* me rendant suspect, il m'est interdit d'aller passer à terre les sept ou huit heures que va durer la relâche du bâtiment. Comme je n'ai pas le moindre tort à me reprocher vis-à-vis de S. M. le roi Ferdinand, je m'indigne et je proteste contre cette absurde sentence. Peine perdue. L'administration napolitaine ne revient jamais que par force, même sur ses erreurs, et le capitaine me cite des exemples de ses procédés qui me réduisent au silence. Il y a quelques mois, M. Lanjuinais, l'un de mes

anciens collègues, et certes des plus pacifiques, également exclu à titre d'ex-représentant républicain, s'est vu contraint de retourner à Rome attendre qu'une négociation diplomatique lui ait ouvert les Siciles. On a proscrit M. Alexandre Dumas pour quelques malsonnances de son *Corricolo;* et par crainte d'un retour subreptice de l'illustre romancier, quiconque se nomme *Dumas* et vient de France, est provisoirement proscrit aussi jusqu'à ce qu'il ait surabondamment prouvé qu'il n'est pas l'homme d'esprit que l'on redoute. Enfin un pauvre fabricant d'allumettes chimiques de Marseille, M. *Roche,* a été inscrit sur le livre rouge comme révolutionnaire, pour avoir orné les boîtes ou il vend ses produits de quelques caricatures. Grâce à son imprudence, tout voyageur qui s'appelle *Roche* est suspect à Naples. Dernièrement même un passager dont le passe-port portait *Roque* a eu grande peine à débarquer à cause de la ressemblance des deux mots.

Je m'amuserais beaucoup, si je n'en étais victime, de cette police qui copie les procédés d'Hérode à l'égard des Innocents. Mais il est dur d'être en rade de Naples et de ne pouvoir y descendre. En vain les matelots qui compatissent à mon infortune tâchent de me consoler en m'affirmant que je perds peu de chose et que *la ville n'est déjà pas si belle!* Leur intention me touche mais non leur raisonnement. Ils m'égaient bien davantage en commençant avec les bateliers qui rôdent autour du vaisseau un dialogue moitié italien moitié français dans lequel ils leur reprochent à mon occasion leurs institutions tracassières. Les autres répondent qu'il leur est parfaitement indifférent que les Français aillent à terre ou restent à bord pourvu que saint Janvier fasse son miracle, et que le macaroni soit à bon marché. Cette formule de raisonnement qui ramène tout à l'intérêt propre étant devenue, sauf les variantes d'appropriation, le fond de la politique des sociétés européennes, je me regarde comme condamné par le *consensus*

omnium qui est, dit-on, la voix de Dieu. Je me résigne en conséquence, et quand je suis las du panorama de la ville et du golfe, je reviens à mon livre de notes, monument et consolation que j'aime à préparer en mes heures actives pour les temps mille fois plus tristes du repos.

24 mai.

Nous avons quitté Naples hier soir, et ce matin nous nous trouvions en pleine mer sans aucune terre à l'horizon. La première que nous aperçûmes fut le *Stromboli*, qui nous apparut vers la seconde partie de la journée. Sur notre demande, le capitaine a bien voulu allonger sa route de quelques milles afin de nous faire côtoyer le curieux volcan sous-marin, dernière bouche des foyers éteints de Lipari. Il s'élance de la Méditerranée comme un cône gigantesque, et la cavité qui creuse son sommet laisse échapper constamment une fumée épaisse. La nuit, nous dit-on, elle se colore de rouges lueurs. Mais à l'éclat du jour nous ne vîmes se détacher sur un beau ciel bleu qu'une vapeur que le vent soulève et qui varie des nuances du gris sombre à celle du blanc éclatant. La lave s'est frayé jusqu'à la plage un lit calciné, dévasté, aride, qui tranche avec l'intense verdure de tout ce que le flot de feu n'a pas touché. — A la base de la montagne, s'étend un peu de terre végétale, une ondulation du sol d'un kilomètre ou deux d'étendue, reproduisant dans des proportions agrandies le mouvement des lourdes vagues qui se brisent sur cet écueil. De pauvres familles s'y sont établies, et cultivent sous la double menace des éboulements et de la submersion ce domaine aride que se dispute le combat des éléments.

Quelques heures s'écoulent après que le Stromboli a disparu derrière nous, pendant lesquelles mes yeux se fatiguent à chercher au loin la Sicile. Je la vois enfin sortir du milieu

des ondes, semblable, dans la forme indécise que lui prête la distance, à un nuage que le vent déploie, replie et concentre tour à tour. Puis le cap Melazzo, le cap Faro s'accentuent sous les sommets neigeux de l'Etna, et peu à peu l'on distingue les villages suspendus aux flancs des montagnes, les rochers de la côte que les feux du soir font ressortir en rose sur leurs talus calcinés. Nous entrions dans le seul détroit qu'on puisse opposer au Bosphore : nous apercevions les Calabres en même temps que le rivage de Messine; nous discernions Carybde, Scylla et la pointe du Piloro. Au moment même le soleil tombait à l'horizon avec l'étonnante rapidité de son déclin sur les mers de ces contrées, et nos regards éblouis ne savaient auquel s'arrêter des trois merveilleux spectacles, la terre, les flots ou le ciel. L'astre-roi, dépouillé de ses rayons, flamboyait comme une fournaise, teignant de pourpre tout un côté du firmament qui se réverbérait dans le sillage que nous tracions. Bientôt l'ardente lumière pâlit, et par d'insensibles dégradations tourna aux tons orangés, au vert sombre, au jaune vif, au bleu de saphir. De larges bandes éclairées et pâles sillonnaient encore le couchant que déjà le croissant de la lune nouvelle se détachait en blanc mat des profondeurs de l'éther. Les brillantes étoiles de la grande Ourse semblaient planer dans la sérénité de l'espace : la voie Lactée ruisselait sur nos têtes comme un fleuve de diamants.

Cependant nous étions au plus difficile du passage. A droite, à gauche, la lame courte et dure se brisait aux récifs que nous signalaient des phares. Nos marins nommaient à chaque bordée un nouvel écueil, et le capitaine, de sa voix vibrante, manœuvrait son équipage et son vaisseau ainsi qu'aux heures de péril. Le vent était contraire, et pour un autre bâtiment qu'un vapeur, pour des matelots moins habiles que nos Provençaux, bercés dès leur enfance sur toutes les grèves d'Italie, la position n'eût pas été peut-être sans danger. — Tout

d'un coup le gouvernail tourna brusquement et nous entrâmes à toute vitesse dans le port de Messine, dont nous voyions à la clarté de ces nuits sereines les habitations et les édifices se prolonger autour de sa rade et sur les flancs de sa montagne escarpée.

J'ai toujours aimé la Sicile. L'île aux moissons blondes, aux frais ruisseaux, aux bocages verts, la patrie des pâtres-poëtes où la mythologie abaissait les dernières transitions des dieux et des nymphes aux laboureurs et aux bergères, a été l'enthousiasme de ma jeunesse, et reste en moi sa mémoire et son parfum. Il m'eût semblé doux de fouler sous mes pas, ne fût-ce que pendant une heure, ce sol consacré de Théocrite et de Virgile. Mais l'on ne fait que toucher à Messine; personne n'y descend, et tout l'équipage eût-il eu droit d'y prendre terre, comme à Naples sans doute on m'en aurait expulsé. D'ailleurs — et je regrettai moins pour cela de rester à bord, — ce sont non pas les souvenirs de la muse païenne que m'eût rappelés le rivage, mais la guerre, les vengeances royales, le supplice des soldats de la liberté. La fière cité porte encore dans ses palais, dans ses rues labourées par les bombes, les cicatrices de sa résistance de huit mois au roi Ferdinand. Et même sans quitter notre navire, un incident intéressant et triste tout ensemble vint nous montrer que toutes les larmes n'étaient pas taries dans les yeux des mères, parce que le sang avait cessé de couler.

Des barques étaient venues, comme toujours, s'accoster à l'échelle du vaisseau, et nous offrir les productions de l'industrie locale, des bijoux de corail, des ceintures de soie, des cornes de bœuf ou de buffle transparentes comme l'écaille. Un petit bateau se glissa au milieu de cet encombrement, fit le tour du bâtiment et s'arrêta près des roues, où notre masse le rendait invisible pour la ville. Il contenait deux femmes et n'avait qu'un seul rameur. Tous trois se levèrent en tendant

les bras à l'appel retenu que leur adressa du pont l'un de nos passagers. Celui-ci à son tour ne put résister à ce geste, et se servant avec une adresse de marin d'une corde de manœuvre, il franchit la balustrade du *Bosphore* et se laissa tomber dans la frêle embarcation. Alors ce furent mille baisers entrecoupés de ces mots sacrés en toutes les langues : ma mère! ma sœur! mon père! mon enfant!

Nous affectâmes et tout le monde autour de nous affecta de ne rien apercevoir de ces infractions commises aux ordres de la police. — Nous eussions voulu rester en panne toute la nuit pour donner au pauvre proscrit sicilien quelques heures de plus des caresses de ses parents. Il ne reparut sur le vapeur qu'au moment où la machine, commençant à battre la vague, lui ordonna impérieusement d'abréger ses adieux. J'aurais désiré lui serrer la main; mais il rentra immédiatement dans sa cabine. Il avait le cœur trop plein sans doute de joie et de tristesse en même temps pour ne pas éprouver le besoin d'être seul. D'ailleurs qu'aurais-je pu lui dire? Pour avoir le droit de parler, il faut à certaines heures alléguer plus qu'une âme sympathique, il faut attester une vieille amitié!

Profondément émus de ce que nous venions de voir, nous ne pûmes que prendre Dieu à témoin de ces angoisses contre ceux qui les imposent et pour ceux à qui on les fait souffrir!

CHAPITRE III.

Malte, l'Archipel, Syra.

Cité Valette. — Aspect de Malte vue de la mer. — Emotions des grandes traversées. — Les indices de la terre. — Le continent grec. — Les îles. — Paysage maritime.— L'attrait de l'Orient.— L'importance de Syra.— Sa physionomie morale, ancienne et moderne. — Son état matériel. — Les quartiers de la ville neuve, premiers et derniers bâtis. — La ville vieille. — Ses rues. — Ses habitants. — Un panorama de l'Archipel vu de l'Acropolis de Syra. — Départ inopiné pour Athènes.

A bord du *Léonidas*, en vue de Malte. 25 mai.

Les voyageurs d'Italie, en venant s'embarquer à Malte pour l'Orient, y trouvent habituellement quelques heures, parfois même un jour et une nuit de repos. Moins heureux, il nous fallut immédiatement transborder sur le *Léonidas* qui n'attendait plus que nous pour partir. Nous éprouvâmes un vif désappointement de cette hâte importune. J'avais tant vanté la pittoresque construction de la ville, les monuments, l'étrange aspect du pays ! Les passagers et surtout les passagères du *Bosphore* ne rêvaient depuis deux jours que des beaux hôtels seigneuriaux de la cité Valette ; de leurs balcons de boiseries et de glaces ; de leurs stores bariolés flottant aux brises marines ; des salons du vieux palais des grands maîtres et de

l'architecture triomphale de l'église Saint-Jean des Chevaliers. A peine nous fut-il donné de les entrevoir à la sortie de la rade. Il est cruel, à vrai dire, d'effleurer ainsi tant de nobles choses sans toucher à aucune ; d'avoir à son horizon Krendi et ses constructions cyclopéennes; la Floriana et ses caveaux aromatiques qui transforment en deux ans des cadavres en momies; les orangers, les palmiers, les bananiers de Sant' Antonio; les catacombes de Citta-Vecchia; la grotte où saint Paul, après son naufrage, condensa la première formule de la loi du Christ; — et de se sentir emporter loin de ces grands spectacles où s'obstine en vain le désir. Les regrets qu'excitent mes descriptions et mes souvenirs gagnent à la fin nos compagnons nouveaux du *Léonidas* et cimentent l'union des deux sociétés dans la communauté de notre plainte. J'ai eu du reste la bonne fortune de rencontrer M. Théophile Gautier parmi ces voyageurs, et nos relations personnelles faciliteront les rapports entre ses amis et les miens.

A défaut des monuments de Malte, au moins pouvons-nous juger de la nature et de la physionomie de son sol. A mesure que nous nous en éloignons, il nous apparaît, de la mer, distinctement comme si nous l'eussions étudié de l'une de ses collines. Nous voyons s'élever insensiblement du rivage au centre de l'île un long plateau calciné, dénudé, aride comme les scories d'une lave. Sur cet uniforme fond grisâtre ne se découpent ni arbres, ni végétation, ni verdure; mais çà et là des carrés de murs blancs, fatigue et désolation de plus pour les regards. Ces clôtures enserrent chaque parcelle cultivable où l'industrieuse patience du colon s'est composé à la longue un terrain végétal. Pas un ruisseau d'eau courante qui apporte la gaieté de ses détours ou de son murmure. Un aqueduc menant l'eau de la cité ancienne à la nouvelle, de profondes crevasses creusées dans le roc, lits de torrents qu'une demi-heure d'orage rend formidables et qu'une autre

demi-heure voit tarir, sillonnent seuls ce paysage africain. Quelques villages aux noms sarrasins, où l'on parle encore les dialectes de Tyr et de Carthage, Birkirkara, Sliema, Zeitun, Casalzabar brillent de loin comme des blocs de marbre récemment arrachés de la carrière. La ville profile nettement, crûment au soir ses tours, ses créneaux, ses dômes, ses terrasses étagées. Le soleil verse toutes les flammes, tous les reflets du désert sur l'aride rocher que le ciel et l'onde assiégent éternellement de leur azur. — Et le patriotisme indigène, en sa sainte illusion, frappé de tant d'austère majesté sans apercevoir tant de tristesse, a poétiquement glorifié Malte du nom de fleur du monde *Fiore del mundo.*

28 mai.

A l'aurore, aujourd'hui, tous les passagers occupaient l'avant du navire. Le capitaine, en quittant Malte, nous avait promis la Grèce sous trois jours : le terme allait expirer et nos regards s'efforçaient de la découvrir dans les brumes dorées de l'Orient. Dieu a été bon pour les pauvres voyageurs. Il nous a épargné les coups de vent si fréquents à l'embouchure de l'Adriatique. Aussi pas une santé n'a souffert de cette traversée de plus de soixante heures, et l'impatience qui épie la terre n'est, chez aucun de nous, l'impatience intéressée du bien-être physique.

Mais trois jours de pleine mer, trois jours d'isolement absolu dans l'immensité sans bornes, nous ont soumis déjà, ce me semble, à la terrible épreuve morale des navigations de long cours. Sait-on soi-même ce que pèse une pensée sur son propre cœur tant qu'on ne l'a point portée en ces solitudes sans horizon que l'espace, sans spectacle qu'une voile vaguement entrevue dans le rayon du cercle monotone se déplaçant toujours pour toujours vous entourer? Nous ve-

nions de subir cette expérience forcément amère. Quelle âme, en effet, n'a sa plaie secrète, regret, remords ou souvenir! Et si les fugitives émotions, les occupations multiples de la vie l'avaient fait croire endormie ou cicatrisée, quels effrois, quelles douleurs intimes quand on la sent tout à coup se raviver sous l'action des méditations involontaires! Quand on s'aperçoit qu'elle envahit invinciblement toutes les facultés de la mémoire, qu'elle domine toutes les forces de la volonté! Cette blessure qu'on espérait guérie, on la retrouve saignante, et l'on comprend avec terreur qu'on a un invincible besoin, pour s'arracher à l'obsession qui dévore, des diversions accoutumées, des changements de paysage, de l'entraînement des passions, des affaires et des plaisirs. Alors les aspirations tendent avec la passion du salut vers ce sol où l'on espère dans le tumulte des choses, pour rendre le calme à l'esprit. — J'étudiais autour de moi l'apparence de ces symptômes que j'analysais en moi-même, souhaitant plus que je ne le croyais que le seul enthousiasme pour la Grèce ait inspiré toutes les ardeurs que je vois!

Dès ce matin, des signes certains nous ont présagé le voisinage des côtes. Des dauphins sont venus jouer autour du navire, réjouissant de leurs bonds prodigieux les passagers et jusqu'aux matelots. Deux oiseaux du rivage égarés loin de leurs nids ont tournoyé longtemps sur nos mâts avant de s'y abattre de fatigue; puis, après un repos que nous avons protégé, ils ont repris à tire d'aile leur vol vers la Messénie. Enfin nous est apparu le sommet du Taygète; la plage s'est découpée rose ou violette dans les profondeurs du lointain. On nous a signalé la rade de Navarin, près de laquelle les fortifications blanches de Modon s'accentuent; nous effleurons tour à tour Cérigo, l'ancienne Cythère; Matapan, le vieux Ténare; le cap Saint-Ange, d'où l'ermite de la montagne bénit tout

navire qu'il voit passer. Nous saluons Hydra dans son golfe d'abruptes collines, et nous voguons dans la mer de l'Archipel. Désormais pas une cité, pas une contrée, pas une île dont l'histoire ne soit un poëme, dont la gloire n'ait couronné le nom. Ce cercle rapproché de terres qui nous environne, c'est la Laconie, c'est l'Argolide, c'est Délos, c'est Milo, où le jardin d'un paysan grec nous a rendu la plus belle des Vénus; c'est Paros, dont les carrières ont enfanté tant de déesses. Nous nous enivrons de cette nature si harmonieuse et si belle, qu'il a paru aux anciens Hellènes qu'un seul dieu n'eût pu suffire à tant de merveilles, et que le polythéisme en est né.

Si je savais par ma propre expérience que tout voyageur en quittant l'Orient se promet d'y revenir, j'ignorais qu'on éprouvât tant de joie à se tenir sa promesse. Ce continent aux grandes lignes suaves et nobles, ces grèves roulant un sable d'or, ces monts aux croupes nerveuses, les îlots gracieusement parsemés sur les flots, le ciel profond sur ma tête, sous mes pieds la mer tranquille et limpide, dans ma poitrine enfin l'air plus tiède et plus pur qui fait respirer la vie, tous ces enchantements de l'âme et des sens m'ont passionné, m'ont ému comme un retour de l'exil à la patrie. Du sein de nos ternes brouillards, je l'ai tant invoquée, la belle lumière éclatante et douce où nagent à présent mes regards! Mes yeux ne peuvent se résoudre à se fermer à ses rayons. La nuit venue, j'aspire encore la brise parfumée d'Ionie, et je cherche dans l'espace les silhouettes élégantes des Cyclades, que me dérobent par instant les fines barques de cabotage aux fanaux rouges et verts qui viennent passer dans nos eaux. Enfin nous jetons l'ancre, nous avons atteint Syra que nous cache l'ombre projetée par sa montagne. Demain nous foulerons le sol de l'Hellénie. Et l'impatience troublant d'agitations juvéniles mon cœur étonné, j'erre longtemps encore

sur le pont du navire, incapable à la fois de sommeil et de repos.

29 mai.

Je comptais demeurer la journée entière à Syra ; je n'y suis resté que deux heures. C'est tout ce qu'il faut du reste pour la visiter largement. Cette reine de l'Archipel n'est rien de plus encore qu'une bourgade commerciale et maritime, devant au Lloyd de Trieste, à la Compagnie nationale de France toute son importance et sa prospérité de fraîche date. Ces grandes entreprises de navigation l'ont choisie comme point d'intersection de leurs services et de relâche pour leurs paquebots, en raison de la sûreté de sa rade, de sa position centrale entre les deux continents et les îles; et les facilités données aux marchandises et aux voyageurs sur cet aride rocher y ont appelé les affaires. Il est devenu un chantier de navires, un entrepôt, une place de commerce, un lieu de ressource pour tout travailleur. Mais n'y cherchez d'autre intérêt que celui de son animation matérielle. Son maigre terroir n'est qu'infertile, sans la compensation des splendeurs sauvages si fréquentes en ces climats. Le passé n'a légué au présent ni monuments ni souvenirs; et le présent s'absorbe au jour le jour dans le rude labeur qui le fait vivre. Si donc vous n'approfondissez en économiste le chiffre des statistiques, c'est assez d'une exploration des rues et de la plage, pour recueillir tous les traits marquants dans la physionomie de cette Salente industrielle, qui se fonde un peu pêle-mêle et sans la direction d'un Mentor.

Vivier, Théophile Gautier, son ami M. Del... et moi-même avons profité des premières heures encore fraîches du jour pour nous rendre à terre. Du fond de la rade où le *Léonidas* était mouillé, le spectacle ne manquait ni de caractère

ni de grandeur. Devant nous, s'ouvrait, en un sol de la couleur de l'ocre, une vaste baie, port naturel n'ayant que la grève pour quai. Dans cette enceinte, une soixantaine de petits bâtiments à l'ancre se balançaient au vent du large. A gauche s'élevaient des amas de bois de construction; sur la droite des moulins à vent tournaient leurs ailes de toile. Une montagne en cône, couverte de maisons à sa base et à son faîte, et, dans la zone intermédiaire, de roches ravinées, de champs entourés de murs de pierres sèches, faisait le centre et le fond du tableau. Ces habitations, séparées par la campagne, c'étaient la vieille et la nouvelle cité, juxta-posées dans leur emplacement comme dans leur histoire sans un point de jonction qui les rattachât.

L'ancienne Syra, comme toutes les acropoles des îles et du continent de l'Hellade, avait groupé ses masures derrière une muraille, à la cime presque inaccessible du piton qui forme le centre de l'île. Asile ou repaire, la situation en était bonne pour des marins un peu pirates, qui cachant leurs petites barques dans les anfractuosités de la côte, ne se servaient du rivage que pour y débarquer ou s'y embarquer à la dérobée, le plus promptement que faire se pouvait. Mais le commerce civilisateur et paisible veut des commodités d'autre sorte. Sous l'impulsion de besoins modifiés, la population s'est tout d'un coup transportée vers la plage, laissant derrière elle une demi-lieue de terrains non bâtis. Des constructions se sont élevées à proximité de la mer, et, certes, sans superflu d'élégance. Les magasins se sont multipliés; les rues se sont alignées tant bien que mal, et se prolongent rapidement. On a dessiné des promenades où l'on tente de faire pousser des arbres qui ont bien de la peine à croître. On a organisé une administration, bâti un lazaret, une douane. Une église, déjà quasi-monumentale, se dresse sur un point culminant. La première place maritime du royaume de Grèce commence, en un mot,

à n'avoir plus l'apparence d'un nid de corsaire ou d'un hameau de pêcheurs.

Nous parcourons avec intérêt ces quartiers neufs où s'exercent tous les métiers nécessaires aux premiers développements de la vie civilisée. Çà et là des boutiquiers débitent, et démesurément cher, les merceries, les quincailleries, les étoffes de coton d'Angleterre et de France. Nous apercevons une école, ce que nous approuvons fort, et beaucoup de tavernes, tristes symptômes pour l'avenir de la jeune cité. Il nous eût été agréable d'acheter, en souvenir de notre visite, quelque produit local. Mais nous en cherchons vainement un que nous puissions emporter. Les planches, le bois, le fer, les poteries grossières, les poissons frais ou séchés, l'huile, le tabac, nous paraissent les seuls objets de commerce du pays. Des marchands ambulants présentent des fruits aux passants, mais ils sont petits, noueux, à peine mûrs. Nous entrons dans un café, le plus apparent de tous, et pour rafraîchissements l'on ne peut nous offrir que le *mastic*, eau-de-vie indigène, extraite de la lentisque de Chio. Il y aura, nous dit-on, des glaces le surlendemain, le jour où le paquebot d'Athènes apportera de la neige gelée des montagnes. — Notre français et notre italien ont parfaitement suffi, du reste, à nous faire entendre, et cette satisfaction morale est la seule compensation que nous trouvions à notre soif non étanchée.

Nous avions décidé de monter jusqu'à l'Acropolis, et à mesure que nous gravissions plus loin du port les roides penchants de cette ville en amphithéâtre, nous voyions aussi s'accuser plus nettement les traces de cette absolue pauvreté que les Latins nommaient si bien *inopia*. Les habitants établis dans ces constructions moins anciennes, nouveaux venus évidemment, n'ont pas eu le temps encore de prendre leur part dans la prospérité générale. On devine qu'ils ont plutôt épuisé leurs dernières ressources pour s'installer. Bien des familles

ont pour demeure des cabanes en planches, et les maisons ne sont jamais autre chose qu'un carré de mauvais murs à peine fondés, formant un seul étage sous un toit en terrasse. L'habitation se divise par de légères cloisons en deux ou trois petites pièces, dans lesquelles les fenêtres ouvertes laissent aisément pénétrer les regards. Les pauvres intérieurs montrent comme mobilier deux ou trois chaises, une table, un coffre de bois dans lequel on cache les vêtements et les valeurs précieuses, un divan, aux coussins de paille recouverts de calicot français, qui souvent sert de lit. — Des enfants, des jeunes filles, des femmes inactives, si elles ne tenaient quelqu'un de ces ouvrages d'élégante inutilité réservés en France à nos travailleuses de salon, s'accroupissaient en causant près de leurs portes. On se sentait déjà dans ces contrées où l'homme usurpant tout le pouvoir, porte aussi toute la responsabilité de l'existence commune ; où l'insouciante oisiveté de l'épouse la venge de l'infériorité de ses droits.

On pouvait certes se plaindre de la rocailleuse aspérité du sol dans les quartiers de la basse ville. Pourtant c'était un tapis de mousse en comparaison des sentiers qui mènent de ses limites à celles de l'Acropolis. Encore ces sentiers eux-mêmes vinrent-ils bientôt à s'interrompre, et il nous fallut franchir des clôtures hautes d'un mètre, traverser des champs cultivés, sauter des ravins, entrer dans des broussailles toutes parsemées de rochers et de cailloux aigus. A la fin une sorte de chaussée, remblai de grosses pierres à peu près nivelées, nous fit moins péniblement atteindre les vieux murs de l'ancienne Syra.

La route n'était pas devenue beaucoup plus facile ; mais à mon goût la jouissance des yeux compensait largement les incommodités de la marche. La sauvage cité occupe l'extrême pointe de la montagne. Aussi la pente est-elle si rapide qu'on dirait les maisons non pas adjacentes, mais superposées. Les rues se rétrécissent à pouvoir, en étendant les deux mains, s'ap-

puyer aux deux façades. Tous les cinquante pas, en outre, elles font un coude, ou se bifurquent, ou plongent sous quelque maison qui s'est bravement établie sur le passage, abandonnant son rez-de-chaussée comme galerie à la voie publique, à condition d'obtenir pour son premier étage plus d'air et plus d'horizon. Les chiens hurlaient à notre suite, ne s'arrêtant qu'à la menace de nos cannes ; et les habitants, appelés par ces abois, nous regardaient d'un air sinon hostile, au moins passablement surpris. Pour comble de disgrâce, nous vîmes, à un certain endroit, descendre sur nous, en bondissant, une demi-douzaine de grands porcs maigres qu'un enfant demi-nu poussait à coups de bâton. Nous nous jetons, afin de laisser s'écouler cette avalanche, dans une porte entr'ouverte par où nous regardions une belle fille habillée seulement d'une chemise, qui soignait, devant un feu pétillant, je ne sais quelle nauséabonde cuisine à l'huile. Enfin, nous atteignîmes un petite place, et l'avis de quelques fumeurs accroupis sous une treille nous dirigeant à travers les directions divergentes d'un carrefour, nous arrivâmes sans encombre sur la plate-forme de l'église et du couvent dédiés, je crois, à saint George, sur le faîte même de l'Acropolis.

Si la contemplation d'un magnifique paysage, si le regard planant sur une sublime page de la création depuis des régions si sereines et si pures qu'il semble qu'on atteigne à l'infini, sont une suffisante récompense, nous fûmes admirablement récompensés. Nous respirions avec délices un air tiède et salubre, et de quelque côté que nous étendions notre vue, nous jouissions de ce délicieux spectacle, la beauté dans la grandeur. A droite et contre la base même de la terrasse qui nous portait, la montagne se coupait à pic, dans une profondeur de trois cents pieds peut-être, jusqu'au lit d'un torrent où blanchissait l'écume d'un filet d'eau presque tari. De l'autre côté de cette coupure gigantesque, se dressaient des masses

de rochers rougeâtres. Au fond de cette gorge, des mulets ou des chevaux cheminaient, et le bruit clair de leurs grelots se répercutait jusqu'à nous. C'était une majesté véritablement alpestre, toutefois avec un autre caractère, une couleur plus chaude, plus variée, plus riche, et l'absence absolue de végétation. Devant nous, des colonnes tourbillonnantes de fumée, balayées par la brise, montaient des toits de la vieille ville. Nous apercevions plus loin les terrasses fuyantes de la cité nouvelle, puis les mâts des vaisseaux, les barques de pêcheurs errantes dans la rade, et par delà encore les îles lointaines de l'Archipel. Les rayons du soleil, glissant obliquement du matin, empourpraient la cime des vagues. L'astre-roi s'élevait dans une brume ardente, et il nous semblait voir avec les yeux de l'antique poésie le dieu de Délos poussant ses coursiers à la crinière de feu!

. . . .

En remontant sur notre vaisseau, où me rappelaient des adieux à faire, je trouvai encore plus de préparatifs de départ que je ne m'y étais attendu. L'*Eurotas*, le pavillon jaune à son mât, car sa quarantaine dure encore, fumait à côté de nous, en partance pour Athènes. Je savais qu'il devait recevoir Mmes Sw..., M. et Mlle Dav... ; — mais en notre absence leurs instances avaient entraîné de plus mistress W... et miss Emma. On nous attendait, Vivier et moi, pour essayer sur nous le même prosélytisme; et dès que nous nous montrâmes, ce fut un assaut général à notre décision. Le temps pressait, l'imprévu nous tentait; nous n'avions pas le loisir des méditations qui calculent, et la persuasive éloquence qui nous conviait s'appuyait si bien d'un paquebot du Lloyd pouvant nous ramener le surlendemain du Pirée à Smyrne! Nous avions consenti avant d'avoir délibéré. Un pèlerinage au Parthénon, en si bonne compagnie, ne valait-il pas bien d'ailleurs trois jours de plus de voyage? — Je serre la main aux compagnons

qui me précéderont d'une demi-semaine en Turquie. Je passe du *Léonidas* sur l'*Eurotas* qui commence à s'ébranler, et avant que je me sois parfaitement rendu compte de mon changement de route, nous voguions déjà vers les coteaux athéniens.

CHAPITRE IV.

Athènes.

Le Pirée, ses bateliers, ses voitures. — Aspect sauvage de la campagne d'Athènes. — Nos dédains de la ville nouvelle et nos premiers pas dans les monuments du passé. — L'Agora. — Le temple de Thésée. — Le Pnyx. — Émotions parlementaires. — L'Acropolis. — Le temple de Bacchus. — Souvenirs dramatiques. — Le Parthénon. — Toute-puissance de l'art grec. — Regrettable physionomie de la moderne capitale. — Les Hellènes — Leur costume. — Tenue des femmes. — Réminiscences des mœurs antiques. — Les cafés du Pirée. — Scènes de dépravation. — Tableau de grâce patriarcale. — Sunium. — Le monument de Platon pris pour cible. — Retour sur la politique de la Restauration touchant la Grèce. — Conséquence de ses fautes perpétuées jusqu'à nos jours. — État de la Grèce au temps présent.

30 mai.

Nous n'avions pas encore jeté l'ancre dans le port du Pirée que déjà douze ou quinze canots entouraient l'*Eurotas* pour se mettre à notre service. Peints de larges bandes horizontales vertes et rouges, rehaussés à l'avant par une proue recourbée comme celles que les vieilles gravures donnent aux vaisseaux du siége de Troie, manœuvrés par des marins à jambes nues, à grands *tarbouchs* [1] sur la tête, qui nous adressaient

[1] Bonnet de drap rouge haut de cinq ou six pouces. C'est la coiffure habi-

force gestes engageants et les plus aimables invitations du monde, ils nous avaient charmés d'abord comme une pittoresque réminiscence de l'élégance athénienne. Mais à peine approchions-nous des échelles de débarquement que les fièvres de la concurrence transformant en ignoble rage de gain leur urbanité factice, patrons et rameurs se disputaient les bénéfices de notre pratique à coups d'aviron. Cette première expérience des descendants de Phocion et d'Aristide avait déjà fait subir à nos enthousiasmes un sensible refroidissement : à terre nous attendait une autre atteinte non moins rude. Pour nous conduire à la ville, on nous offre un omnibus ! Nous nous révoltons à l'idée de faire en un tel véhicule notre entrée dans la patrie d'Alcibiade, et nous nous installons dans trois calèches poudreuses qui présentent au moins un mérite de singularité. L'industrie indigène a établi sur leur avant-train une étroite plate-forme, et c'est de ce poste élevé que les cochers, en costume de palikares, et debout, comme l'antique Automédon, dirigent leurs chevaux du fouet et de la voix.

Nous eûmes à suivre pendant une heure une route assez bonne, mais couverte d'un demi-pied de poussière. Elle traverse, en montant insensiblement, un pays affreusement aride dans le voisinage de la mer, et qui devient plus fécond à mesure qu'on s'en éloigne. Peu à peu se multiplient alors les oliviers, triples en grosseur de ceux de la Provence, et contrastant par leur pâle verdure avec le riche feuillage des figuiers. Quelques champs portaient des céréales clairsemées et maigres ; d'autres les avaient perdues déjà ou étaient demeurés en friche, et leur sol se pulvérisait sous l'action d'un soleil torréfiant. Pendant que nous causions de cette infertilité survenue dans l'ancien domaine privilégié de Cérès, un interlocuteur nouveau

tuelle des Grecs. Il diffère surtout par sa taille du *fez* adopté par les musulmans et qui n'est qu'une simple calotte, également de drap rouge, à la dimension de la tête.

prit la parole. C'était un guide qui s'était implanté derrière notre voiture, sans que nous ayons vu ni où, ni quand, ni comment, et qui, jugeant le moment opportun pour entrer en matière, nous apprenait en français qu'il n'est pas tombé de pluie depuis un mois. On s'en aperçoit, de reste, à l'épuisement d'une végétation rare, triste, presque absente. Il est évident aussi que le déboisement et le manque de soins ont fait enfouir les sources, car nous traversons l'Ilyssus sans y trouver une goutte d'eau. L'anciene rivière n'est plus qu'un torrent à sec depuis le milieu du printemps jusqu'à la fin de l'automne.

Nous dépassions de temps à autre des bœufs et des vaches d'une espèce chétive, broutant sous la poussière l'herbe desséchée. Parfois aussi des troupeaux de porcs, hauts et fauves comme des sangliers, s'élançaient, effrayés par notre approche, des fossés de la route où ils gisaient immobiles, et leurs bergers, à mine farouche, se jetaient à leur poursuite en nous adressant une imprécation. A chaque fontaine, à chaque citerne, nous trouvions des paysans, des paysannes rafraîchissant eux et les ânes qui les portaient. De loin, sur cet horizon brûlé, ils figuraient pittoresquement les fuites en Égypte des maîtres anciens. Ces tableaux, d'une grandeur un peu monotone, nous mènent jusqu'à Athènes, que nous signalent de loin les murailles jaunies de l'Acropolis. — Nous pénétrons dans la ville en contournant un beau palmier qui croît au milieu même de l'entrée d'une rue de faubourg, et nous allons mettre pied à terre sur une place où nous sommes entourés bien vite par une centaine d'hôteliers, de guides et de curieux.

Un coup d'œil nous a suffi pour juger de l'Athènes moderne. Ce n'est qu'une vaste bourgade de quinze ou vingt mille habitants, qui ne mérite pas plus une description qu'un souvenir. Mais ce n'était point celle-là qui, depuis le matin, faisait tant battre nos cœurs de respect et d'impatience. Nous som-

mons bientôt notre guide, — celui qui s'est si ingénieusement acquis notre clientèle, — de nous conduire à la cité de Démosthènes, de Périclès et de Phidias.

Les premiers pas qu'on y fait déconcertent les espérances. La *Tour des Vents*, ancien clepsydre peut-être, ou partie d'un aqueduc démoli, n'offre rien dans ses roides bas-reliefs du modelé suave de l'école athénienne. Les quatre colonnes qui restent de l'*Agora* sont impuissantes à donner l'idée de ces somptueux portiques où circulait le peuple des spirituels causeurs; et le tarif encore subsistant du prix des denrées, vieille origine des lois de *maximum*, n'intéresserait longuement que des économistes hellénistes. — Nous passons vite, demandant des spectacles plus saisissants. Quand on ne peut donner qu'un jour à une ville comme Athènes, il faut n'y chercher que l'aspect, l'impression, l'esprit des choses, et ne point s'absorber dans les détails. — Le temple partagé entre Hercule et Thésée, duquel il a seulement gardé le nom, malgré sa conservation parfaite, ne répondit pas non plus à tout ce que j'attendais. En vain sa blanche colonnade est entière et ses gracieux chapiteaux demeurent intacts : on sent qu'il manque au tableau le cadre que lui avait conçu l'artiste; les arbres, les verdures limitant l'horizon, les maisons voisines servant aux yeux de repos et de mesure pour mieux faire apprécier, dans l'édifice, l'élégance et la grandeur. Tout cela a disparu sous l'effort du temps, de la guerre et des hommes, et le monument se découpant isolé sur un fond immense et grisâtre, paraît écrasé, si admirablement proportionné soit-il, sous l'ampleur des lignes du paysage fuyant à perte de vue vers la mer.

C'est d'ailleurs, pour les œuvres de l'art comme pour le théâtre des grandes scènes de l'histoire, une dangereuse épreuve que la comparaison involontaire à laquelle les soumet le rêve exigeant de l'idéal. Mais dès que nous eûmes atteint le *Pnyx*, rien ne fut plus au-dessous de notre espoir. Le Forum athé-

nien répond noblement, par sa simplicité grandiose, à la majesté des souvenirs qu'il éveille. Les siècles l'ont respecté, et le peuple de Miltiade y retrouverait sa place s'il sortait de son tombeau. L'assise de rochers qui contenait les auditeurs subsiste toujours; la plate-forme taillée dans le roc est debout, d'où le citoyen parlant à la foule trouvait sous son regard, pour inspirer sa sagesse et réchauffer son génie, la ville natale, les temples des divinités protectrices, la cendre des ancêtres, et jusqu'aux collines qui cachaient Marathon. Qui l'oserait peut monter à la tribune de Démosthènes, à la tribune de Thémistocle, de Périclès, d'Aristide, de Phocion, de Thrasybule, le vainqueur des tyrans! Je mis ma main sur l'indestructible granit, et il me sembla qu'il tressaillait comme les chênes de Dodone. Je croyais entendre murmurer à son écho sonore ces sublimes accents qui, n'aspirant qu'à défendre les droits de quelques milliers de Grecs perdus dans leurs îles et dans leurs promontoires, fondaient du même coup dans le monde la justice, l'indépendance, l'humanité, la liberté! — Et c'est pour cette œuvre de tes orateurs, petite république de quatre cent mille habitants, que la reconnaissance de la postérité t'a placée si fort au-dessus de la grande monarchie de quarante millions de Perses! c'est pour ce bienfait que ton Forum désert rayonne encore de plus d'éclat immortel que tant de puissances qui se croient durables et qui seront oubliées demain!

Du Pnyx, du berceau de l'éloquence et de la vie politique, nous allâmes nous incliner devant celui de l'art dramatique, le théâtre de Bacchus. On ne peut sur ce sol consacré par la gloire faire un pas sans toucher à quelque illustre origine des grandeurs de l'esprit humain. L'imagination avait à son tour ses enthousiasmes dans ce vaste amphithéâtre de marbre dont les siècles ont respecté les gradins et les colonnes; où naquit et se développa jusqu'à la perfection cette formule merveilleuse de la poésie qui anime et qui éternise la pensée du poëte par

l'action vivante du comédien. Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, ont soumis dans cette enceinte leurs inspirations au jugement de la Grèce! Nous voulions prolonger notre hommage aux pères de la scène antique, et la rapidité des heures nous entraînait déjà vers d'autres merveilles. Quelques minutes encore et nous atteignîmes l'*Erechteïon*, dont lord Elgin, qui a dévasté l'Acropolis plus que le temps, les Turcs et les Vénitiens réunis, ravit l'une des huit magnifiques cariatides. Un peu plus loin, c'était le temple élevé par Pisistrate à Jupiter Olympien. Enfin nous arrivâmes, en longeant les assises d'une forte tour de construction vénitienne, devant les Propylées, en face du Parthénon!

Des soldats, des gardiens, des ouvriers que, sauf le costume, on eût pris pour des lazzaroni, couchés sur les dalles de marbre du portique, à l'ombre des belles colonnes cannelées, jouaient aux dames sur un casier tracé au charbon. A notre approche, quelques-uns se levèrent pour nous escorter. Si nous eussions été Anglais, les instructions nous eussent fait donner un surveillant par personne, les touristes britanniques ayant ordinairement la passion de dérober quelques fragments d'ornementations ou de statuettes. Mais notre nationalité constatée, un seul cicerone put suffire et nous conduisit en premier lieu au temple de la Victoire. Nous fûmes surpris à la fois de sa petitesse et de sa divine élégance. Rome qui a tant pesé sur notre Occident, et qui n'aspirant qu'à la majesté ne la reconnaissait qu'à la masse, ne nous a pas habitués, dans ses œuvres, à ces perfections pour ainsi dire idéales. Puis nous gravîmes avec respect les débris plus vastes de larges escaliers rompus; nous traversâmes le vestibule grandiose du plus merveilleux monument qu'ait élevé la main des hommes, et par le portique gigantesque sous lequel se développaient les fêtes des Athéniens, nous pénétrâmes dans le sanctuaire. Son imposante magnificence, dont la beauté ré-

sulte toute de l'harmonie des proportions, ne vous terrasse pas d'étonnement soudain, mais elle vous courbe sous une émotion sans cesse accrue. En même temps que l'esprit juge, le cœur sent. L'éternelle aspiration de l'intelligence vers le parfait se repose avec délices dans la satisfaction de son désir, en même temps que la poésie qui s'exhale de telles ruines relève et attendrit les élans de l'âme. A l'abri des grands murs écrêtés, et sans rien entendre du thème familier que nous récitait le guide sur les dimensions de l'édifice, nous nous étions instinctivement découverts comme devant un autel consacré à Dieu.

Après la longue contemplation de l'ensemble, vint la plus longue admiration des détails. La prodigieuse construction de Périclès et de Phidias étonne après qu'elle a charmé. Des blocs énormes, taillés et polis, superposés seulement et encastrés les uns dans les autres, sans ciment, sans mortier, surprennent par leur adhérence non moins que par leur grosseur. La dynamique moderne s'effraierait d'avoir à remuer d'aussi monstrueuses pièces, et nulle solidité ne semble pouvoir égaler la solidité du Parthénon. Les Vénitiens l'ont bombardé, les Turcs en ont fait une poudrière qui a pris feu ; — et pourtant il subsiste, toujours debout, presque indestructible, superbe jusque dans ses débris. Nous nous arrêtions tour à tour, émus et ravis, devant chaque partie de l'inimitable frise, déposée maintenant contre le pied des murailles. D'un regard impatient et jaloux nous eussions voulu tout embrasser à la fois, bas-reliefs [1], statues, colonnes dressées ou jonchant la terre, bustes découronnés de leurs têtes et cependant toujours pleins de vie, torses brisés dont les chairs palpitent sous les transparentes tuniques qui

[1] Un artiste français, M. Lebas, a organisé un vaste et difficile travail poursuivi par le gouvernement grec. Il consiste à réunir, choisir et ajuster, à mesure qu'on les retrouve, les fragments brisés des bas-reliefs. Des cadres en bois les reçoivent, et quelques sujets ont été recomposés par ce lent procédé.

les voilent sans les cacher. Quelques éclats, récents d'un siècle peut-être, montrent quelle fut, il y a trois mille ans, l'incomparable blancheur de ce marbre pur comme le diamant, et l'on hésite à choisir entre cette splendeur brillante et les beaux tons dorés qu'y ont accumulés trente siècles de soleil. — Mais qu'importe la matière? Ce qui touche jusqu'à l'extase tout esprit amoureux de la forme, cette demi-révélation faite par Dieu de la suprême harmonie qui réside en lui, c'est la perfection indicible de l'œuvre! Délicatesse des contours, sérénité des figures, suavité des lignes, force dans le calme et dans la grâce, dignité sans efforts, majesté sans affectation, toutes ces grandeurs de l'être humain semblent y respirer. De chaque fragment brisé la pensée se dégage nette, idéale, sublime, triomphant de la destruction comme l'esprit survivant au corps!...

Ma bonne — ou ma mauvaise fortune — n'a point voulu que je quittasse la Grèce sous la seule impression de ces magnificences d'autrefois. Comme nous descendions de l'Acropolis, le hasard me fit rencontrer deux jeunes gens, un Anglais, M. Georges C...., un Arménien, M. Boghos D...., avec lesquels je m'étais lié lors de mon premier voyage à Smyrne. Ils y retournaient cette nuit, par le vapeur autrichien qui devait également nous recevoir. Ils demandèrent à se joindre à notre compagnie, et entreprirent de lui montrer la ville comme le matin notre guide l'avait voulu faire. J'étais prédestiné à voir, bon gré mal gré, le lourd palais du roi Othon sous ses maigres ombrages de palmiers.

Passer de l'Athènes antique à l'Athènes nouvelle, ce n'est point descendre, c'est tomber. La moderne capitale a la prétention d'être européenne, occidentale. Que les utilitaires, les civilisateurs à rebours l'en félicitent s'ils veulent : les artistes l'en maudiront. Autant valait alors être logique et, puisqu'on se

décidait à quitter Nauplie, bâtir la métropole projetée sur la mer, au Pirée, là où se portent le commerce et les affaires; là où la population est montée, en vingt ans, de quatre cents âmes à quatre mille. La vieille cité fût restée aux archéologues et aux poëtes, et tout le monde y eût gagné. On ne verrait point, comme aujourd'hui, se dresser autour du Parthénon les rues rectilignes, les maisons à quatre étages, les soi-disant monuments marqués au goût bavarois. Les nobles ruines eussent gardé pour horizon la tristesse grandiose du paysage désert, pour ceinture les pampres verdoyants de la vigne enlacés aux arbustes sauvages; les dômes croulants des mosquées abandonnées sous leurs cyprès. Que ce cadre eût bien valu les constructions bâtardes qui me rappellent Livourne, Trieste, toutes les villes sans caractère et sans originalité!

Les modernes Hellènes ne nous désillusionnent pas moins d'eux que ne nous a consternés leur architecture. Non pourtant que la force ou la beauté fassent désormais défaut à cette race privilégiée. Elle a toujours, au contraire, ces yeux noirs pleins de feu, ce nez droit et mince, cette chevelure bouclée, ces lèvres finement dessinées sous d'épaisses moustaches qui ont constitué le type grec, le plus beau des types européens. Le costume fait encore valoir ces avantages. A l'exception des soldats, généralement affublés de petites vestes bleu clair ou vert tendre, de casques à chenille et du grand sabre des dragons allemands, les hommes portent presque tous l'habit des palikares, gilet de velours décoré de broderies, manches de la chemise flottantes, dolman aux vives couleurs, tarbouch rouge, guêtres constellées d'arabesques, et la jupe blanche, de quinze ou dix-huit mètres d'étoffe, grossissant les hanches à partir de la ceinture pour donner à la taille plus d'ondoyante finesse. Mais après la première impression, tant de grâces apprêtées et pompeuses repoussent au lieu

d'attirer. On s'étonne et on s'afflige de ces prétentions, de ces coquetteries qui ne conviennent ni à des citoyens ni à des esprits sérieux. — Je ne sais quoi d'agité, de doucereux en même temps dans les regards et dans le sourire, met en garde contre la nature des pensées que doivent mûrir ces figures à double aspect. — Et quand les Athéniens usurpent tant sur le rôle des séductions féminines, on se demande aussi comment les Athéniennes peuvent s'abandonner au débraillé le plus lâche, taille alourdie, robe flottante, seins tombants. Leur coiffure seule, à la fois originale et charmante, proteste du goût naturel et du besoin de plaire. Un petit fez à gland bleu, souvent entouré d'un mouchoir de soie formant le bourrelet d'un turban, couvre le sommet de la tête. Les cheveux tressés en natte s'enroulent à la façon d'un diadème, et viennent rejeter jusque sur les épaules l'extrémité des mèches flottantes qui ont passé sur le front.

Si je n'avais été tout absorbé par le chagrin de quitter des compagnons venus avec moi depuis cinq cents lieues, j'eusse aimé peut-être à rechercher en ce spectacle ce qu'il y avait de traditions antiques. L'Attique reléguait autrefois dans le gynécée la jeune fille, l'épouse et la mère. Les hommes seuls, outre le domaine des arts, des sciences, de la philosophie, de la guerre, possédaient celui de l'élégance, admettant à peine les hétaïres à le partager avec eux. Nonobstant le christianisme et la civilisation moderne, il me paraissait que les choses seraient toujours en disposition de marcher ici de même. Ne m'avait-on pas montré sur le Pnyx une roche où les femmes stériles se laissent encore glisser toutes nues, s'inquiétant peu, pour se rendre fécondes, de parsemer sur la pierre leur chair et leur sang? L'énergie même de cette superstition barbare suffirait à indiquer, ce me semble, que la maternité est restée pour les Grecques tout l'intérêt de la vie, tandis que leurs maris, avides de distractions passionnées, éten-

dent jusqu'au delà des limites légitimes la curiosité du plaisir.

Mais ce n'était pas seulement la physionomie de la population que mes amis Smyrniotes avaient projeté de me faire connaître. Ils nous firent abréger à Athènes, plus que nous ne l'aurions voulu, l'amère consolation des adieux, alléguant que la route du Pirée appartient aux bandits aussitôt que la nuit tombe; et quand, notre retour effectué, nous eûmes conduit au vapeur autrichien mistress W... et miss Emma, ils me ramenèrent rapidement au rivage. C'était l'heure favorable, me dirent-ils, pour surprendre un tableau de mœurs locales, le plus curieux de tous. — Chose curieuse en effet, mais si lamentable que je voudrais l'ignorer encore! Et pourtant, m'assure-t-on, cela se reproduit dans chaque bouge que fréquente, sur les côtes de Grèce et de Turquie, la population nomade des caboteurs, des contrebandiers, des marins et des pêcheurs.

La nuit était venue. Nous guidant aux lumières, nous nous engageâmes dans une rue dont tous les rez-de-chaussée étincelaient de feux et retentissaient de bruit. C'étaient des cafés. Nous allâmes nous asseoir dans l'un d'eux, le plus peuplé et le plus grand. On nous apporta des pipes, du *raki*, sorte d'eau-de-vie violente, et du *mastic* avec lequel Syra m'avait déjà familiarisé. Puis on ne fit plus attention à nous, et c'était ce que nous désirions. La compagnie fort nombreuse se composait de vingt ou trente Grecs, matelots ou habitants du Pirée; d'une douzaine de marins des équipages anglais, français ou russes en station qui devaient à une escapade que l'on punirait le lendemain des fers, l'ineffable bonheur de s'enivrer dans cet antre; enfin de quelques filles assez belles. Deux ou trois musiciens accompagnaient sur des *bulgaris* [1] des airs monotones et obscènes, à en juger par les gestes des chanteurs. Dans

[1] Espèce de mandoline à très-long manche.

un coin, des joueurs de dés ou de trictrac se débattaient au milieu de cris, de trépignements, de provocations et d'injures. Les femmes, dont le geste galant attestait l'industrie, étaient attablées avec les Européens : mais ceux-là étaient encore les vertueux. A côté d'eux et de nous plusieurs d'entre les indigènes avaient sur leurs genoux de jeunes garçons dont les joues fardées, les cheveux bouclés, les minauderies étranges marquaient la dépravation infâme et précoce.... Nous sortîmes le cœur soulevé de dégoût. Hélas! à chacune des maisons voisines, nos yeux à travers les fenêtres apercevaient à peu près le même spectacle. La barbarie comme la civilisation a sa démoralisation effroyable, indicible; et quoi qu'en aient prétendu les utopistes de l'ignorance et du servilisme, je ne pense point que ce soit à Paris et à Londres que l'avilissement moral atteigne son dernier degré.

Nous rentrâmes au vaisseau en parcourant lentement la ville. A quelques pas des scènes immondes dont la rumeur nous poursuivait encore, tout était calme, pur, serein, harmonieux. Des hommes couchés à leurs portes, selon l'usage de ces climats dans les chaudes nuits d'été, dormaient gardés contre la rosée par quelque grossier caban jeté sur leur tête. On voyait dans les maisons ouvertes des matrones achever leurs travaux de ménage, à la clarté de lampes à deux becs qu'on eût crues sorties des fouilles de Pompéi. D'autres causaient, assises autour d'une fontaine où des muletiers abreuvaient leurs animaux. Des jeunes filles remplissaient des amphores qu'elles remportaient gracieusement sur l'épaule. Il semblait que de Gomorrhe on fût transporté au campement de quelque patriarche aimé du Seigneur.

Puis je suis venu m'accouder à la muraille de la *Germania*, évoquant, classant, imprimant dans ma mémoire toutes ces images confuses. Ce n'est plus déjà qu'un souvenir, hélas! les émotions et les événements de cette journée si remplie,

Athènes, l'Acropolis, le Parthénon, le Pirée, nos admirations, nos enivrements, nos dégoûts! Ce n'est plus qu'un souvenir aussi, cette intimité née du voyage, de la communauté des sensations, de la familiarité du bord qui m'avait fait si aisément, si doucement prendre avec un vieil ami heureusement rencontré, avec des inconnues rapidement devenues sympathiques et chères, de tendres habitudes d'intelligence et de cœur! Il n'y a plus désormais entre nous de vivant que notre adieu. Le sort qui nous avait réunis nous sépare; et quand nous nous promettions de nous retrouver, une voix intérieure, l'inexorable expérience, nous disait que rien ne recommence ici-bas, hors le regret des jours trop vite écoulés! — Heureuses peut-être les âmes insouciantes, les intelligences mobiles, amoureuses de nouveauté! Si j'appartenais à celles-là, je ne souffrirais point à cette heure de l'invisible étreinte qui m'opprime. — Et pourtant je ne voudrais pas, en fussé-je le maître, soulager mon esprit de son regret inassouvi d'Athènes, mon cœur de son sanglot secret pour ceux que je ne reverrai plus.

31 mai.

. . . .

Fatigué de mes courses de la journée précédente, je ne me suis éveillé ce matin qu'au moment où nous doublions le cap Sunium. Les anciens y avaient dressé un petit temple, et jusqu'au premier quart de ce siècle les neuf colonnes de marbre qui l'avaient supporté étaient demeurées debout. De là même venait son nom moderne de cap Colonna. En 1827 une frégate anglaise, embarrassée pour trouver un but de tir au canon, les donna en guise de cible à ses artilleurs. Maintenant le pauvre monument gît à terre, et ses débris seuls rappellent Socrate, Platon, tout ce cycle merveilleux de la philosophie hellénique, rallumée à Rome en Cicéron, qui sut entrevoir de si loin dans la nuit des âges la vérité religieuse et

morale. Qu'il y aurait à méditer sur ce jeu de la force brutale renversant sans y prendre garde, sans se douter même de ce qu'elle fait, ce sanctuaire élevé à la sagesse! De ces braves marins, pas un sans doute qui sût ce qu'était Platon; et pas un qui l'ayant su n'eût continué d'envoyer tranquillement des boulets sur l'autel qui rappelait son génie. Pas un au contraire qui, j'en suis sûr, n'eût volontairement pointé de travers, s'il eût fallu abattre un trophée dédié à Alexandre! Les hommes n'en sont encore qu'à mesurer la gloire au sang qu'elle coûte. Ils ne croient pas aux pacifiques lauriers. Il y a deux mille ans que le monde ne sent plus rien de l'impulsion que lui a donnée le conquérant, tandis que l'action du penseur, ravivée par toutes les générations d'intelligences, féconde et transforme éternellement l'humanité dans la série des âges. Qu'ils sont rares pourtant les esprits qui rangent le philosophe au-dessus, ou même au niveau du guerrier!

Mais quelque attrait qu'aient pour moi les études spéculatives, j'ai le souvenir trop plein des récentes impressions qui m'ont frappé, pour que leur analyse ne m'absorbe pas entièrement. Je ne puis m'empêcher de m'interroger sur la portée de la conception qui a ressuscité l'Hellénie, sur ses résultats présents, sur son avenir. — Ce que je savais d'ancienne date, ce que j'avais appris dans mon précédent voyage, ce que je viens de voir encore achève d'éclairer pour moi cette question où longtemps encore nos préventions nationales s'obstineront à l'erreur. Jamais je n'ai si bien compris combien Navarin fut une lourde faute, et l'érection du royaume de Grèce la grande cause de nos affaiblissements en Orient.

Ce n'est point cependant que dans l'œuvre de la Restauration tout soit blâmable. Il y eut dans sa politique un côté juste et honnête, et ses intentions étaient de celles qui honorent un gouvernement. S'entremettre entre un peuple victime et ses bourreaux; se faire champion de la liberté religieuse; in-

tervenir pour assurer à des populations leur honneur, leur vie, leurs biens, la sainteté de la justice criminelle et civile, la jouissance d'une administration protectrice, c'était certes un rôle digne de la France, digne des aînés de la civilisation. Par malheur, la forme sous laquelle on en vint à réaliser ce magnifique programme, je veux dire l'indépendance hellénique, offrait, de toutes les combinaisons imaginables, la plus funeste à nos propres intérêts. Que l'opinion publique, trop ignorante du fond des choses, trop éblouie par la noblesse du but pour se douter des insuffisances et des dangers de cette solution se soit prononcée pour elle, cela me paraît facile à comprendre. Double reflet de la conscience toujours lumineuse et de l'intelligence encore obscurcie du genre humain, c'est, pour ainsi dire, la nature de l'opinion de joindre l'erreur dans l'application à la vérité dans le sentiment. Mais des hommes d'État n'eussent pas dû se laisser prendre à des piéges si grossiers !

Nos traditions nationales recommandaient de ne point affaiblir derrière l'Autriche et la Russie ce contrepoids utile dont le jeu nous assurait depuis trois siècles toute facilité d'agir sur le continent. La sagacité la plus vulgaire conseillait encore d'écarter, s'il se pouvait, l'influence collective européenne, de ces contrées qui n'avaient connu longtemps que notre seule influence. Les ministres français étaient renseignés enfin sur la composition vraie de l'insurrection et ses mobiles. Ils savaient que l'aristocratie, les classes moyennes, éclairées, commerçantes d'entre les Hellènes, se tenaient partout en dehors du mouvement. Ils n'ignoraient pas qu'il était surtout fomenté par les prêtres; que l'armée rebelle ne se recrutait guère que de bandits et de fanatiques, gens peu soucieux de nationalité telle que nous l'entendons. C'en était assez peut-être pour faire prévoir à des esprits à longue vue la faiblesse d'un peuple issu de telle origine, et pour leur faire sentir que sa seule passion vivace, les préjugés de son Église non moins implaca-

ble aux latins qu'aux musulmans, le jetteraient infailliblement dans la dépendance et la complicité de Pétersbourg. Dès lors, il semble que la conduite de la France était tracée ; que tout son effort devait tourner contre la création de cet État grec pouvant impatroniser dans le Levant chrétien une autre tutelle que la sienne ; que toute son habileté devait s'appliquer à faire dévier la tendance politique indécise encore dans la tendance sociale. Le moyen pour y parvenir était sûr, honnête, aisé. Il suffisait d'obtenir du Divan la promulgation, l'extension de ces mesures libérales que le Sultan méditait déjà pour ses sujets. Appliquées à toutes les provinces de l'Empire, les réformes nées dix ans plus tard de l'intelligente spontanéité de Mahmoud et d'Abd'ul-Medjid eussent probablement satisfait les Rayas [1], conservé la Grèce aux Osmanlis, sauvegardé l'intégrité et la force de la Turquie, clos enfin, avant son ouverture, cette grande succession ottomane que nous entamions il y a vingt-cinq ans sans comprendre notre imprudence, et que nous nous efforçons à cette heure de fermer ou de proroger.

La Restauration suivit un autre système, et l'Hellade devint un royaume indépendant. Or les fautes politiques ont leurs suites inévitables et fatales, et nous subissons le poids de celles qu'on a commises en ce temps. Nous avons concouru à asseoir les puissances européennes dans l'antique domaine de notre prépondérance. Elles s'y sont installées pour nous y combattre et nous y dominer. La Russie, la première, a fait pénétrer sa propagande par la brèche percée à Navarin, élargie à Andrinople. Elle l'a étendue du Danube à la Syrie. Elle a invoqué la foi orthodoxe dans l'Orient chrétien orthodoxe pour les sept dixièmes ; elle a rivalisé, égalé, dépassé notre vieux protectorat. L'Autriche a repris pour notre préjudice les traditions commerciales de Venise : l'Angleterre s'est, en toute difficulté, pré-

[1] On nomme *rayas* les sujets non musulmans de la Porte soumis à l'impôt de capitation nommé harasch.

sentée comme médiatrice bienveillante, de plus en plus écoutée du Divan. Et dans ce grand mouvement, la politique française, tiraillée entre ses prétentions divergentes sinon contraires, patronage de la Grèce, protection des Latins, alliance des Ottomans, est demeurée sans force d'action, car elle n'avait plus d'unité de vue. Un jour de folie, elle a même outrepassé l'erreur de Navarin : s'en prenant aux Turcs de ses incessants échecs, elle a voulu transporter aux Égyptiens leur empire! Depuis cette constatation de ses aberrations de pensées, de son impuissance de fait, elle languit dans un affaiblissement graduel où chaque effort plus vif semble la plonger plus avant. — Quel succès possible en effet, si longtemps qu'en nous intitulant soutiens de l'empire des Osmanlis, aides et conseils de sa régénération, nous lui porterons quelque nouveau coup chaque année, tantôt pour ne point faiblir dans nos rivalités avec Londres, Pétersbourg et Vienne, tantôt pour suffire aux exigences des intérêts parasites dont nous sommes demeurés les champions!

Si du moins les progrès accomplis par l'Hellade pouvaient nous consoler de nos propres disgrâces! Mais hélas! cette compensation philosophique fait elle-même défaut. Je sais que toute civilisation a sa lèpre morale, et qu'il serait injuste de baser une appréciation sur le spectacle que m'ont offert les bouges du Pirée. Cependant il en faut tenir compte : et d'ailleurs la situation économique, financière, religieuse, politique, n'offre également que de tristes aspects. Il n'y a pour ainsi dire encore, dans le royaume, ni routes, ni agriculture, ni industrie, ni sécurité, ni travail : la marine seule est florissante et compte près de six mille vaisseaux. La mer est en effet l'attrait dominant de la population virile, et le cabotage son unique occupation. Facteurs du commerce de l'Archipel et de la côte d'Asie, les matelots grecs passent leur indolente vie à transporter des marchandises de port en port, laissant à terre leurs

femmes qui vivent d'aventure, et dépensant leurs salaires dans les cafés de la côte, sans jamais enrichir le sol de la patrie d'une amélioration ; la nationalité, du resserrement des liens de famille ; le patriotisme, de l'amour du champ natal. Le trésor public est pauvre ; l'administration insuffisante et rapace : le budget ne se solde chaque année qu'à l'aide du subside français. Le régime constitutionnel, si moralisant qu'il soit, ne saurait pourtant donner de longtemps des fruits dans une contrée où les élections, ne fussent-elles pas vénales, se font à coups de fusil plus qu'à coups de bulletins ; où les guet-apens entrent dans les moyens de candidature ; où un ministre accusé de faux et de vol a pu, sans se justifier, garder encore le pouvoir. Tout ce qu'il y a de vivace en Grèce, c'est le fanatisme religieux. Les *papas* y sont puissants comme nos prêtres au moyen âge. Le moine Christophoros révolutionne en ce moment la Morée et tient en échec l'armée du gouvernement. Enfin, depuis qu'il est libre, ce pays n'a produit qu'un homme d'État, Colletti, qui s'est vainement épuisé à lutter contre tant de causes de ruine, et qui, mourant à la peine, a été impuissant à faire école et n'a pas laissé de successeur.

L'avenir de la Grèce, quoi qu'en aient décidé les protocoles, réside donc encore tout entier dans quelques esprits d'élite qui se sont isolément assimilé les éléments féconds de la civilisation d'Occident. Mais leur rôle est ardu, leur tâche ingrate, leur mission difficile, et ils sont bien peu nombreux. C'est à leurs exemples, à leurs leçons, à leurs efforts dirigés surtout vers l'instruction, vers l'éducation populaire, à fonder véritablement l'affranchissement et la nationalité. Doit-on dire en effet qu'ils existent, jusqu'à ce qu'ils aient leurs racines dans les mœurs et dans les esprits? Jadis les Américains ont fourni un haut enseignement en apportant comme concours à l'œuvre émancipatrice la dotation d'une école gratuite pour quatre cents enfants. Puisse cet exemple être suivi par tous les

philhellènes ! S'il avait cet emploi, je ne regretterais plus l'argent de la France, sûr au moins que nous ne travaillerions pas au profit des Russes, nos ennemis. Mais tant que subsiste chez un peuple la servitude de la superstition, l'esclavage de l'ignorance, comment y implanter solidement l'indépendance? comment y naturaliser la liberté ?

CHAPITRE V.

Smyrne.

Débarquement à Smyrne. — Le port, les douaniers, les ciceroni. — La ville prise de la mer. — Études locales. — Les quartiers ottomans. — Les maisons arméniennes. — La rue aux Roses. — Types de femmes. — Le pont du Mélès. — Un aspect des caravanes et du commerce d'Orient. — La douane turque en exercice. — Les fiacres du pays. — Smyrne vue au galop d'un âne. — Les bazars. — La secrète industrie des guides. — Cathédrale grecque. — Architecture et dispositions intérieures. — La musique schismatique. — Le fatalisme et l'immobilité de l'Orient. — Leur raison historique et philosophique dans le passé. — Modifications modernes aux conditions anciennes. — État moral et matériel de Smyrne. — Lutte de la routine et du progrès. — Ali-Nead-Efendi et sa mission civilisatrice. — Améliorations municipales. — Refus de concours de la population franque à l'éclairage de la ville. — Projet d'amélioration du port. — Singulière imagination des agents de la sultane-mère pour forcer le commerce à contribuer à la construction d'un quai. — Le droit de patente. — Le cadastre. — Les bandits. — Hussein-Bey et Hassan. — Leur opinion sur la cause du brigandage. — Regard d'ensemble sur l'état présent de l'empire. — Mouvement momentané de réaction contre la réforme. — L'opposition. — Embarras du sultan. — Politique de balance et ses inconvénients. — Les rayas. — Complications religieuses. — Le danger de la question des lieux saints. — Ravissante physionomie de Smyrne au mois de juin. — Le Ramazan des Turcs. — Carême le jour et carnaval la nuit. — Illuminations. — Musique. — Dérogation à la gravité ottomane. — Zèle populaire pour la proscription des portraits. — Les solennités chrétiennes. — Les feux de la Saint-Jean. — Fête à Bournaba. — Préoccupation du mariage chez les jeunes filles, et difficulté de trouver un époux. — Onze femmes pour un homme. — Costumes et coquetteries. — La vie de Smyrne. — Ses salons. — Promenades en mer. — Légendes du passé.

2 juin.

J'ai atteint aujourd'hui le premier terme de mon voyage. La *Germania* touchait à Smyrne vers huit heures du matin,

devant en repartir à midi. Le délai était court assurément pour montrer, comme je m'y étais engagé depuis longtemps, la ville à M. W... et à miss Emma, qui continuaient leur route vers Constantinople. Aussi nous empressâmes-nous de gagner le bord. Un prompt bakchis [1] au douanier nous affranchit de la visite de la douane. Le hasard en même temps m'offrait un sûr gardien de nos bagages en mon ancien hôtelier des *Deux-Augustes*, qui venait recruter sa clientèle parmi les arrivants. Libre désormais de tous soins, je pris résolûment à travers les résidus fangeux, les masures, les cabanes en planches qui bordent le rivage : ce terrain m'était resté familier. Mais il était écrit que nous aurions pour nous diriger plus que mes propres connaissances. Nous n'étions pas en chemin depuis cinq minutes qu'un Juif nous précédait en cicerone, sans s'inquiéter seulement de se faire agréer par nous. Si inutile qu'elle fût, je ne tentai même point de nous débarrasser de son assistance. J'avais appris par trop d'expériences, lors de mon premier séjour, qu'ici les voyageurs sont pour les guides une épave qu'on ne saurait impunément leur arracher.

La première épreuve qu'on fait à Smyrne de la réalité orientale cause un désenchantement cruel. Sauf quelques mètres de quai en pierre vers le centre de la ville, on ne trouve comme berge qu'un remblai mal aplani, insuffisamment soutenu contre la vague par un clayonnage de planches et de pieux. — Des *caïdjis* [2], des *hamals* [3] fument accroupis à l'ombre de murs effondrés ; — des tribus de chiens hurlent désespérément du haut d'amoncellements d'immondices montés à la hauteur d'un étage ; — et si vous ne côtoyez des mares infectes, vous avez des nappes de poussière sous les

[1] Cadeau en argent, bonne main, étrennes.
[2] Bateliers.
[3] Portefaix.

pieds! Tout cela est plus accablant encore par l'énergie du contraste et le démenti aux promesses avant-courrières du coup d'œil. En effet, la ville offre un magique aspect pendant que l'on avance dans le golfe au fond duquel elle s'élève. Dominée par une ceinture de belles collines que couronnent à leur faîte les ruines d'un vieux château, on dirait une de ces cités fantastiques et merveilleuses des contes arabes, tant se marient gracieusement la verdure des jardins en amphithéâtre, les aiguilles des mosquées, les façades étagées des maisons peintes. L'eau pure de la mer d'Ionie reflétant les constructions et les montagnes; les nombreux vaisseaux roulant dans le port sous le vent du large; les grands mâts des consulats européens étalant aux brises leurs bannières nationales; la masse puissante des casernes et des bâtiments militaires qui défendent l'entrée de la rade, enfin ce je ne sais quoi de velouté que la riche lumière de ce beau ciel donne aux couleurs, achèvent pour le plaisir des yeux le tableau le plus séduisant, surtout lorsque, vu à distance, il réunit comme au théâtre, toutes les illusions de l'optique. Mais touchez à la scène, enjambez la rampe, et le prestige s'évanouit. Devant la grossièreté du décor, mes compagnons étaient consternés. Me souvenant des péripéties de mes propres sensations lors de mon précédent voyage, je ne m'arrêtai pas à discuter ce découragement trop prompt, et je poussai plus avant.

Dès que l'on quitte en effet la zone des quais pour pénétrer dans le quartier turc, ces fâcheuses impressions s'effacent rapidement. On trouve là tant de « couleur locale » comme on disait il y a vingt ans, qu'à défaut d'admiration, au moins ressent-on toutes les jouissances de la surprise. Le guide nous promenait, sur ma demande, dans un labyrinthe de rues étroites, tortueuses, mal pavées de cailloux et de dalles, où de grands murs parfois sombres, parfois crépis de chaux blanche, présentaient çà et là de rares fenêtres grillées. Vers

le haut des maisons, les auvents se rejoignaient presque et tamisaient le jour. Au niveau du premier étage, d'immenses balcons fermés, pareils à des buffets d'orgue, débordaient les façades, mais sans laisser entre les treillis serrés de leurs jalousies une seule ouverture accessible à la vue. Des arabesques, des peintures d'un goût étrange diapraient bizarrement les murailles des constructions et des jardins. Autour de nous régnait un silence profond et presque la solitude. Nous apercevions à peine de loin en loin quelques Osmanlis en turban, pelisse et babouches, s'avançant gravement sans nous honorer d'un regard. Plus rarement encore nous rencontrions une femme, vêtue de blanc et la figure cachée sous une sorte de masque noir en soie ou en crin. Elle égrenait dans sa marche indolente son chapelet d'ambre ou de corail, et s'arrêtait longuement devant chaque boutique qui s'offrait sur sa route. — Il nous semblait respirer et nous mouvoir dans un tableau de Decamps!

Chaque race possède ici sa cité dans la cité. Du domaine des Ottomans nous gagnâmes celui des Arméniens, auxquels les Grecs sont fréquemment mêlés. Aussitôt le spectacle changea et la ville nous montra une physionomie nouvelle. En arrivant chez les chrétiens les voies de communication s'élargissent, les habitations s'ouvrent à l'air et à la lumière. Les maisons, intelligemment, élégamment bâties, paraissent une imitation de celles des anciens. Leurs grands vestibules, où toutes les pièces viennent aboutir, ont deux issues. L'une regarde le dehors, et sa porte n'est presque jamais fermée; l'autre donne sur une cour rafraîchie par une fontaine, sur un parterre embaumé des fleurs du jasmin dont Smyrne porte le nom (*Ismir*) dans la poétique langue des Turcs. Partout aux terrasses, aux balcons, aux fenêtres, se suspendent dans des caisses ou des corbeilles les rosiers, si nombreux que cette partie de la ville en a pris le nom de *Rues-aux-Roses*. Souvent enfin

entre le jardin et l'*atrium* s'élève, comme dans les fonds de certains tableaux flamands, un immense cadre de boiseries prêtant ses grillages à l'escalade des chèvre-feuilles, des jeunes vignes ou des liserons.

Ainsi parfumés, dallés de marbre, ornés de mosaïques, de statues, de bas-reliefs, garnis de divans dans leur pourtour, ces appartements d'entrée sont les véritables salons où réside la famille. Nous y apercevions de l'extérieur des hommes étendus sur des coussins, fumant le narguilé, tandis qu'à côté d'eux leurs femmes ou leurs filles tenaient quelque ouvrage de broderie, s'y intéressant moins pourtant qu'au miroir déposé près d'elles. On excuse aisément, sitôt qu'on les a regardées, ces travailleuses peu zélées : c'est leur gloire que la beauté, c'est leur triomphe dans toute l'Asie; et jamais plus doux renom ne fut mieux acquis et conservé plus justement. Le pur ovale de leur figure, leurs longs yeux veloutés, leurs grands sourcils droits, leur abondante chevelure, les transparences ambrées de leur teint les feraient charmantes avec tout costume; et elles portent la petite veste, la jupe, la coiffure si séduisantes de l'Orient! — Généralement brunes, il est cependant quelques blondes parmi elles. Ce sont même celles-là qui atteignent d'ordinaire à la plus idéale perfection. J'en remarquai une entre autres, toute jeune fille rieuse, qui entrebaillant, demi-nue, sa porte pour nous regarder au passage, nous laissait coquettement admirer ses épaules rondes, ses formes épanouies, ses dents blanches entre des lèvres humides, la grâce provocante de ses bras potelés soutenant sa tête rejetée en arrière, ses doux yeux bleus ardents de vie, respirant à la fois la langueur et le plaisir. C'était le vrai type de Vénus aphrodisée; et mieux qu'aucune dissertation technique, sa seule vue m'expliqua que les païens aient rêvé blonde la déesse des amours.

Ces investigations des lieux, des mœurs et des races enchan-

taient mes compagnons. Ils demandaient à les poursuivre encore dans les quartiers francs, hébreux et grecs. Mais nous n'avions pas assez de temps pour que je pusse modifier impunément mon programme, calculé de manière à leur montrer Smyrne en trois heures dans tous ses aspects principaux. Or, j'avais décidé que nous visiterions le pont des caravanes, et nous touchions à la période de la journée où il est surtout curieux. Je m'obstinai donc en mon plan, et selon mes ordres le Juif nous conduisit par des ruelles désertes près des bords du Mélès qui contourne la ville au nord. La route qui mène dans la Haute Asie traverse la rivière à la sortie d'un faubourg, sur une arche vieille et solide à rappeler les Romains. Un cimetière turc côtoie le chemin et s'étend jusqu'à la plage. Nous nous assîmes à l'ombre des cyprès d'une tombe, et paresseusement adossés aux marbres funéraires, aspirant la voluptueuse fraîcheur des eaux, nous contemplâmes longtemps dans son théâtre magnifique l'un des plus intéressants spectacles que puisse offrir l'Orient.

Nous surprenions dans leurs conditions antiques, les mêmes depuis Abraham, le commerce voyageur, les transmigrations patriarcales racontées par les légendes sacrées. A travers les abruptes sentiers, les gorges sinueuses de la chaîne de montagnes, qui commence par delà le fleuve, nous voyions se dérouler lentement les caravanes de chevaux et de chameaux attachés à la file. Leur grave silhouette décorait le paysage sans presque en animer la morne austérité. Souvent d'ailleurs, tout redevenait solitude : les longs convois s'enfouissaient peu à peu dans les replis des ravins, et nos yeux avaient à chercher longtemps avant de les retrouver sur la crête de quelque éminence lointaine. Parfois encore, un obstacle de la route, un accident, un emportement vagabond, un des jeunes élèves qui suivent en liberté les chamelles, arrêtait la marche ou troublait cette régularité monotone. Alors, de l'extrémité de la colonne, quelque

intrépide cavalier s'élançait avec une effrayante audace au milieu des roides talus, des cailloux roulants, des broussailles. Il ramenait tout à l'ordre, et le voyage reprenait son cours.

L'heure était venue où se termine, avant la forte chaleur, la première étape du jour. Aussi n'apercevions-nous plus dans notre horizon de pics et de collines que les caravanes en retard. Elles arrivaient en masse à la ville, tandis que quelques autres en partaient encore pour l'intérieur, et toutes se pressaient également vers le pont du Mélès où la douane turque s'est établie. Aussi c'était là une indescriptible confusion de mulets attachés à des pieux, de chameaux agenouillés qu'on chargeait ou qu'on déchargeait, d'esclaves noirs tenant par la bride les montures de leurs maîtres, de serviteurs d'escorte à cheval, un long fusil sur l'épaule; de chameliers, se prélassant sur des ânes en tête de chaque escouade de leurs animaux, le tchibouk aux lèvres, les genoux remontés par l'étrier à la hauteur de l'estomac. Les marchands discutaient avec les agents du fisc, allant de l'un à l'autre de leurs colis; les douaniers comptaient, supputaient en plein soleil, écrivant sur de longues et étroites bandes de papier avec leurs plumes de roseau trempées dans l'encrier de cuivre qu'ils passent à leur ceinture en guise de poignard. Dans un caravansérai [1] à notre droite, des fumeurs indolents savouraient sous de gigantesques platanes les délices du tabac de Latakié; des voyageurs buvaient avant le départ le café dont les Orientaux font un si fréquent usage. — Et si de ces grandes esquisses des mœurs et des paysages arabes, reflétés par le fleuve d'Homère, nous reportions derrière nous nos regards, nous trouvions le splendide panorama de la ville poussant jusqu'au port, jusqu'à la mer bleue sillonnée de voiles, les cascades de ses toits, de ses mosquées, de ses terrasses étagées au caprice des ondulations du sol!

[1] Auberge pour les caravanes.

Il fallut enfin partir ; et moins pour nous reposer que pour expérimenter les coutumes locales en tant qu'il était possible, nous montâmes sur des ânes, qui sont les fiacres du pays. Caparaçonnés à la turque, avec de hauts étriers et de larges selles plates décorées de passements rouges et de coquillages, ces braves baudets ne nous étaient point la plus commode des montures. Ils galopaient en conscience, poussés par les bâtons pointus de leurs maîtres qui les accompagnaient en luttant de vitesse, et nous craignions à chaque minute de les voir s'abattre, pour leur malheur et le nôtre, au milieu de ces fondrières qui crevassent la chaussée des faubourgs. Enfin nous contournâmes les quartiers juifs et nous vînmes retrouver la grande rue en escaliers, si souvent reproduite par les peintres, qui avec ses treilles le long des façades, ses auvents contournés, ses étages en saillie, sa population bigarrée, représente dans la cité la plus pure expression du vieux goût national. Prise ainsi, je n'ose dire à vol d'oiseau, mais à la course de nos ânes, la ville présentait de bizarres perspectives. Jardins, palais, masures, portes fermées, maisons ouvertes, magasins de marchandises, entrepôts de denrées, boutiques des professions ménagères, boulangers, pâtissiers, bouchers exerçant leur sanglante industrie en vue du public défilaient devant nous, insaisissables et rapides comme les prestiges d'une fantasmagorie. Notre marche, précipitée par les conducteurs qui croyaient ainsi mieux s'assurer leur bakchis, et de qui nous ne pouvions guère nous faire entendre, ne se ralentit qu'à notre arrivée au bazar.

Pourtant nous passâmes vite dans cet étrange dédale. Nous n'avions pas assez de temps à donner, pour les bien voir, à ces agglomérations de rues étroites, de sombres galeries, de places plantées d'arbres et ornées de fontaines, moitié squares et moitié impasses, desquelles on ne sait plus comment sortir une fois qu'on y est entré. Il faut un séjour et une étude pour s'ac-

coutumer, en venant de la vive lumière, au clair-obscur que font éternellement régner en ce lieu les toitures et les étoffes disposées pour intercepter le soleil. L'heure nous pressait d'ailleurs, et je jugeai que les marchés de Stamboul, où mes amis se rendent, leur apporteraient les mêmes impressions dans des proportions encore agrandies. A peine donc avons-nous examiné en les côtoyant les singulières boutiques sans fermeture, élevées d'un demi mètre au-dessus du sol. A peine, en fendant le flot des chalands et des promeneurs, avons-nous joui du mélange des costumes et des races : Turcs à gros turbans et grosses ceintures, nègres à figures idiotes, Grecs des îles en petites vestes et larges caleçons sur leurs bas blancs bien tirés, soldats provinciaux qui semblent gênés dans leurs uniformes européens. Nous nous arrêtâmes seulement pour laisser acheter à miss Emma un de ces charmants fez qu'elle avait tant admirés sur la tête des Smyrniotes; et je crus m'apercevoir, éclairé par l'expérience sur ce genre de perfidies, que notre guide s'efforçait de le lui faire payer deux cents piastres, quand le vendeur n'en demandait pas plus de cent. C'était là une des occasions espérées qui attachent si opiniâtrement les ciceroni aux voyageurs qui débarquent. Par malheur pour le nôtre, je savais à peu près le prix de l'objet et les noms de nombre en turc. J'intervins donc et finis le marché en m'aidant de pantomime, tandis que notre homme désappointé s'écartait en murmurant avec moins de confusion que d'amertume : *Bueno! Bueno! es usted ya venido en Ismir*[1]*!* Les Juifs de Turquie descendent de ceux que Philippe III chassa d'Espagne, et j'ai remarqué qu'en toute occasion solennelle, ils reviennent à la langue de leurs aïeux.

J'avais eu pour but, en me hâtant si fort au bazar, de conduire mes compagnons dans une église grecque que j'avais vi-

[1] Bien! bien! vous êtes déjà venu à Smyrne!

vement admirée lors de mon premier voyage. Elle s'élève au milieu d'un enclos planté d'arbres, à la porte duquel nous renvoyâmes ânes et âniers en donnant à ceux-ci deux piastres par personne [1], générosité qui nous valut des baisers sur nos habits. — La construction, que nous fit visiter un jeune frère, n'a nul style extérieur; mais au dedans son architecture est véritablement imposante. L'édifice se compose d'une nef et de deux galeries latérales, séparées de celle-ci par de beaux piliers corinthiens. Au-dessus de l'entrée, au lieu où nous plaçons les orgues, règne une immense tribune qui se prolonge assez avant sur les bas-côtés. C'est la place réservée aux femmes que le culte orthodoxe, non plus que l'arménien, n'aiment à voir se mêler aux hommes durant les cérémonies. Des lustres en cristal, des pendentifs en verroterie pour répercuter la lumière des cierges, donneraient peut-être au monument un aspect plus élégant que religieux, si l'ornementation générale, le marbre prodigué, la sévérité des lignes de la décoration, n'imprimaient sur l'ensemble je ne sais quel cachet d'ascétisme. Toutefois, ce qui résume et accentue spécialement le caractère de cette cathédrale, c'est la séparation du chœur et de la nef, de principe chez les chrétiens d'Orient. Une espèce de jubé de marbre gris, plutôt encore de mur ou de façade, coupe le temple en deux sections qui ne communiquent que par trois vastes portiques. De riches portières, selon qu'elles sont abaissées ou relevées, enlèvent ou offrent au peuple la vue de l'autel et du prêtre. Toutes les parties pleines de cette muraille sont incrustées de sculptures, de niches, de statues, de tableaux à fonds dorés, sur bois et dans la manière byzantine, car les Grecs proscrivent pour leurs images sacrées la peinture sur toile et les écoles qui se sont affranchies de la tradition. De mon point de vue rationa-

[1] Environ quarante-deux centimes.

liste, je ne puis que condamner cette séquestration de l'officiant pour le fidèle : toutefois, si l'on accepte les idées iératiques, l'on reconnaît que ce mystère, poussant les imaginations dans le vague des terreurs, des aspirations, des rêveries mystiques, ne manque ni de grandeur, ni de poésie, ni d'habileté. — J'en avais pris texte d'une controverse religieuse avec mistress W..., qui, en sa qualité de bonne anglicane, est friande de telles discussions. Mais en ce moment même quelques moines venus pour un office entamèrent de barbares litanies sur un mode chevrotant, nasillard, inharmonique jusqu'au bouffon. En même temps les coreligionnaires arrivant à la file allaient, suivant l'usage, baiser sur un tableau figurant un Christ en croix la place des divines plaies; puis ils s'agenouillaient et prenaient leur partie dans cette mélopée en schisme avec la mélodie. Miss Emma riait, sa tante était consternée, je me bouchais les oreilles, et Vivier, en sa qualité de musicien, était encore le plus indigné de tous. Nous nous empressâmes de sortir en bénissant la réforme grégorienne et le plain-chant romain. Nous regagnâmes rapidement le port où j'avais d'avance envoyé le Juif pour retenir un caïk [1]. Il n'y avait pas de temps à perdre. Midi allait sonner; la *Germania* relevait ses ancres : Mmes W..... furent les dernières à remonter l'échelle du paquebot qui partit à toute vapeur.

Après quinze jours de vie si active, de compagnie si nombreuse, de spectacles si multipliés, Vivier et moi nous nous retrouvions isolés sur une grève, comme en arrivant à Marseille. — Seulement c'était à l'autre bout de la mer, à six cents lieues de notre pays.

4-18 juin.

L'Orient passe, — non sans raison, — pour le pays de l'im-

[1] Espèce de pirogue très-étroite, très-longue et très-rapide, en usage dans tous les ports du Levant.

mobilité. Les traditions s'y conservent, les religions s'y éternisent, les mœurs s'y perpétuent, les idées s'y transmettent, les systèmes politiques s'y maintiennent, durables comme les constructions contemporaines des Pharaons qu'on retrouve sur son sol, inaccessibles aux souffles d'examen qui renouvellent incessamment notre Europe, comme ces objets qu'une cristallisation transparente a séquestrés du contact même de l'air. On reporte volontiers cette abdication du mouvement, où l'Asie paraît se complaire, aux dogmes fatalistes de ses croyances, au despotisme de ses gouvernements. Pour moi, j'ai toujours trouvé que la question, ainsi vidée, était déplacée mais non résolue. Il reste à expliquer alors pourquoi les races indigènes qui ont dû, là comme partout, formuler leurs croyances religieuses et leur organisme social d'après le moule intérieur de leur pensée, en sont venues primitivement à cette négation de la justice de Dieu et de la liberté de l'homme qui constituent le fatalisme; à ce mépris de la conscience et de l'intelligence individuelles qui aboutissent à la tyrannie? Et il m'a semblé que la véritable origine, que la grande cause permanente de cette pétrification volontaire était le découragement de la défaite, le sentiment de la disproportion des forces dans ce duel acharné entre l'homme et la nature, dont il faut que l'homme sorte vainqueur pour commencer son affranchissement.

L'histoire de toutes les civilisations démontre combien les influences climatériques dans lesquelles les nations se meuvent sont prépondérantes sur elles, au moins dans leurs commencements. Or pour nous, occidentaux, si les conditions ont été sévères, elles ont été justes, régulières, loyales. Notre terre, dure nourrice, ne cédait, ne cède rien qu'à l'effort : mais elle n'en laisse aucun sans récompense; et l'urgence même des besoins, multipliant les tentatives, a augmenté avec le succès la confiance dans la volonté, dans le travail. Aussi toute religion, pour se faire accepter par notre génie européen, a dû garder

la double conception féconde et vraie du devoir de la lutte pour la créature, de l'équité rémunératrice chez le Créateur. Le progrès, enté sur la liberté, est ainsi devenu l'axe moral de notre monde. En Orient, au contraire, un sol riche, un généreux soleil gratifiaient et gratifient spontanément l'homme des nécessités, des douceurs même de la vie. Mais en même temps l'excès des éléments générateurs y fait surgir d'irrésistibles fléaux, d'effroyables cataclysmes, écrasant tout, quand ils éclatent, sous leur étreinte mortelle, et de l'Éden refaisant le chaos. — Favorisés sans motifs, accablés sans raison dans l'alternance imméritée de ces oppositions violentes, *Ahriman* et *Oromaze*, comme ils les avaient divinisées d'abord, les peuples de l'Asie n'ont jamais vu rien autour d'eux, rien en eux qui leur démontrât comme à nous la Providence conservatrice, l'importance de l'être humain, le mérite et la valeur de son activité. Ballottés dans un jeu cruel entre des énergies créatrices et destructives, sentant le peu qu'ils pesaient sur la surface de ce globe dont ils étaient moins les maîtres que les esclaves, ayant longuement constaté leur impuissance absolue, quoi qu'ils fissent, à rien empirer, à rien améliorer dans leur sort, ils devaient bien plutôt se prendre en pitié eux-mêmes et abdiquer toute conscience, toute intelligence, toute volonté, tout labeur devant l'omnipotence indifférente et terrible qui leur versait à son caprice la mort ou la vie! — Le fatalisme religieux et ses incarnations matérielles, le despotisme et l'immobilité, deviennent donc une conséquence logique de fatalités naturelles. L'Orient trouve sa justification historique dans les conditions de son climat.

S'il en est ainsi, si ma déduction philosophique est exacte, il n'y a rien de nécessaire, rien d'éternel dans la situation actuelle de l'Asie. C'est maintenant affaire à la science, dont les modernes conquêtes ont enfin véritablement soumis la création à l'homme, de réhabiliter sur ce continent la foi en soi-même, à la liberté, à la responsabilité et à la vertu des actes. C'est

à elle à opérer la transformation matérielle, à préparer la transformation morale; et l'œuvre civilisatrice tentée par le gouvernement ottoman n'est pas seulement comme beaucoup l'ont cru une généreuse utopie, mais une providentielle inspiration. Seulement l'entreprise ne réussira pas sans lutte. C'est chose étrange que la profondeur et la vitalité des racines de l'erreur, de l'injustice, du préjugé dans un pays où la force d'opinion ne leur a jamais fait contrepoids!

L'état inaccoutumé où je retrouve Smyrne, l'agitation dans les esprits, les modifications dans les choses, dont les traces m'apparaissent plus évidentes de jour en jour, m'ont successivement apporté les germes de toutes ces réflexions. Cette ville, où il n'y avait depuis des siècles d'autres perturbations que celles des incendies, semble transformée en un champ de discussions et d'expériences. *Ahriman* et *Oromaze*, le passé et l'avenir, les Réformistes et les Conservateurs s'y livrent bataille; et je vois chez toutes mes connaissances, turques ou chrétiennes, une animation, parfois même une aprêté de langage, quand les intérêts sont en jeu, qui me reportent en souvenir dans nos cités d'Occident. Un seul homme, un de ces jeunes fonctionnaires que la Porte envoie d'abord dans les capitales européennes parachever leur éducation libérale avant de les employer à l'administration de l'empire, Ali-Nead-Efendi, ancien secrétaire d'ambassade à Vienne, est l'origine, l'instrument et le nœud de tout ce mouvement. Il est arrivé dans la province comme une sorte de proconsul de la civilisation, avec une mission fort vague, des pouvoirs à peu près illimités, mais des moyens d'exécution malheureusement trop restreints. Nonobstant les difficultés, il a vaillamment entrepris sa tâche, et il n'est point sans avoir obtenu d'heureux résultats. Les rues de Smyrne ont reçu, grâce à lui, des noms inscrits en français et en turc à chaque carrefour; les maisons portent des numéros; un plan d'assainissement et de voirie a

été dressé; enfin les indigènes reconnaissent dans la propreté locale une amélioration relative. Mais, à côté de ces succès, que d'échecs! Que d'insurmontables obstacles aussitôt qu'il a fallu demander un concours onéreux pour elles, même aux classes et aux races qui affectent et qui devraient ressentir pour la Réforme le plus absolu dévouement!

Ali-Nead voulait couronner par l'établissement d'un système d'éclairage nocturne ses améliorations municipales. Quand la voie publique est en tout temps sillonnée de fondrières, et fréquemment peuplée de voleurs, le moins qu'on puisse faire, en attendant mieux, semblait en effet d'illuminer pour les passants leur chemin, et pour les cawass [1] leur surveillance. Mais les budgets n'ont pas encore, en Turquie, de fonds pour un tel emploi. Il devenait donc nécessaire d'obtenir des familles riches une taxe volontaire qu'un syndicat eût appliquée à combler cette grande lacune de l'édilité smyrniote. Or, malgré toutes les instances du Commissaire impérial, la masse des résidents européens, qui forment à peu près le dixième de la population et possèdent plus de moitié de la fortune générale, a excipé des capitulations pour refuser de s'imposer. Aussi, comme autrefois, les comptoirs ont besoin de gardiens durant la nuit; il est prudent de ne sortir qu'accompagné, si l'on s'éloigne trois heures après le coucher du soleil d'un quartier fort limité; et il faut en tous cas se munir d'armes et de lanternes. — Les quais sont notablement insuffisants : il était permis de croire que le commerce, dans son intérêt même, ne marchanderait pas sa subvention pour aider à les agrandir. Pourtant il a dénié tout secours, et l'acharnement des résistances a même provoqué chez les agents du gouvernement certain projet de coërcition indirecte, moitié force, moitié ruse, qui ne manque pas d'originalité. La validé-sultane [2] re-

[1] Officiers de police, sorte de gendarmes.

[2] On donne le nom de validé-sultane aux mères des sultans.

cherchant dans tout l'empire l'occasion de lucratives entreprises industrielles, ses hommes d'affaires ont imaginé d'obtenir en son nom une large concession dans la zone du port qui touche à la plage. On la remblaierait, on la bâtirait, et les négociants, désormais éloignés de leurs navires, partant contraints d'acheter de nouveaux entrepôts sur le nouveau quai, apporteraient, bon gré malgré, leur coopération à l'œuvre. — Sollicités ou menacés de la sorte, les Levantins ont pris à leur tour l'initiative sur un autre point. Ils protestent contre les droits de patente auxquels on les soumet depuis le tanzimat [1]. Ils n'en payaient pas sous le régime du monopole, qui les excluait de nombreuses industries. Ils voudraient, cumulant le bénéfice des deux systèmes, n'en pas payer davantage maintenant que la libre concurrence leur a ouvert toutes les professions. Mais les légations européennes refusent d'appuyer ces prétentions peu justifiées, et dans cette occasion, Ali-Nead est demeuré vainqueur. Se sentant toutefois mal en mesure actuellement pour continuer ses entreprises dans la ville, il s'est bravement retourné vers la campagne. Il fait commencer sous la direction d'un réfugié italien, M. Luigi Storari, le cadastre de la province, cette constatation, cet affermissement, cette classification de la propriété si nécessaire partout où la civilisation prend l'agriculture pour appui.

Cependant ce ne sont pas seulement ces tentatives administratives, premières ébauches d'une forme sociale encore incomplète, qui ont jeté Smyrne en émoi. En même temps que l'avenir s'élabore péniblement dans la cité, l'une des plus douloureuses, des plus honteuses plaies du passé, se ranime dans ses environs. Les bandits reparaissent et dominent le pays de Samos à Tyra. Ils ont pour chef un grec intrépide, audacieux et heureux, qui se nomme Iani Katergi. Trouvant

[1] Nom général sous lequel on embrasse l'ensemble des institutions de la Réforme.

constamment chez les paysans ses compatriotes des indications, des secours, des refuges, parfois même des guides, des espions et des soldats, cet homme a conclu encore avec les contrebandiers de la côte une alliance qui lui donne asile sur la mer et dans les îles, quand il est trop fortement pressé sur le continent. Iani et son lieutenant Katinka n'ont fait longtemps la guerre qu'aux collecteurs de dîmes, aux courriers du trésor porteurs de sommes d'argent : aussi à peine s'en inquiétait-on dans le public. Mais le printemps passé, ils ont inauguré par un coup d'éclat leurs entreprises contre les particuliers. M. Van Lenep, l'un des riches négociants de la contrée, a été enlevé dans le jardin de sa maison des champs, à Sedikœï, emmené dans la montagne, et a dû payer cent mille piastres la rançon de sa vie. Depuis lors la panique est devenue générale. Sedikœï et Boudja, l'Auteuil, le Passy de Smyrne, sont restés déserts, bien qu'on y ait mis garnison, et toute la villégiature s'est portée à Bournaba, banlieue de la ville, où l'on suppose que la bande n'oserait se hasarder. — Habitué par mes idées occidentales à croire aux voleurs, mais non pas aux brigands, j'ai tenté d'interroger sur ces circonstances Ali-Nead, avec lequel quinze jours de relations cordiales m'ont amené presqu'à la familiarité. Toutefois j'ai bientôt dû comprendre, à sa réserve évasive, que je touchais à un sujet trop délicat. Je suis donc revenu à l'école ordinaire où j'éclaire mes ignorances : à la conversation d'Hussein-Bey et de son fils Hassan.

Ceux-là sont des hommes selon mon cœur, de vrais philosophes pratiques, providentiels et non fatalistes, réformateurs sans cesser d'être Ottomans, patriotes sans devenir exclusifs. Parfaitement informés des choses de leur nation, bien qu'ils n'occupent aucun poste officiel, ils peuvent me renseigner plus justement que personne; et les liens de la double hospitalité de bienveillance que j'ai jadis exercée en France pour Hassan, que son père et lui me rendent maintenant en Asie,

bannissent entre nous tout vestige de ces défiances qui ferment la lèvre des Orientaux dans leurs rapports avec les Européens. En cette occasion pourtant, je les ai trouvés mal disposés à répondre; et leur explication enfin m'a paru si exorbitante, qu'il faut l'énergique conviction de deux intelligences et de deux consciences en qui j'ai l'habitude de croire, pour m'amener à discuter la vraisemblance de leur assertion. Selon eux, il y aurait à la persistance du brigandage dans la province une cause que leur gouvernement doit feindre d'ignorer, n'en pouvant tirer vengeance. Le vrai point d'appui de Katergi serait à Smyrne même, dans le consulat d'une puissance européenne, la Russie, encore acharnée, quand elle ne lui fait pas ouvertement la guerre, à détruire les germes de prospérité de la Turquie, à paralyser ses réformes, à souffler dans ses provinces le feu de la rébellion. Mes deux amis m'ont fait souvenir qu'en 1821 le soulèvement de la Grèce avait commencé par des pillages de deniers publics, par des attaques de convois impériaux. C'est le même but qu'on poursuit, à les entendre, quand le droit d'inviolabilité consulaire s'étend indûment sur des coupables. Ils supposent à leurs secrets ennemis, non pas sans doute un intérêt personnel pour des assassins ou des voleurs, mais une prévoyance de longue date en vue de s'assurer au besoin des fauteurs de troubles et des noyaux d'insurrection.

Ce sujet nous a conduit à jeter sur l'état de l'empire ottoman un regard d'ensemble, et j'ai vu avec étonnement et douleur, en les suivant dans cette investigation rapide, ces âmes robustes, saisies d'inquiétude sinon de découragement. Leur prévoyance pressent l'imminence d'une crise que leur patrie semble mal préparée à subir. La Turquie en est à ce lendemain toujours pénible des grandes innovations; à cette heure de réaction où le dénigrement succède à l'enthousiasme, où l'on ne s'attache plus qu'aux imperfections et aux lacunes

de l'œuvre accomplie, sans vouloir reconnaître la grandeur et la bonté des résultats obtenus. Ainsi la Réforme est accusée maintenant de n'avoir point donné ce qu'on attendait d'elle. L'orgueil des musulmans ne trouve pas dans la pacification de l'empire une compensation suffisante à l'abdication de leur suprématie de race : il jalouse d'ailleurs la croissante prospérité des rayas. Ceux-ci n'ont bientôt plus assez de la jouissance et de la sécurité des droits civils. On attaque jusqu'au système administratif lui-même, qui pour la première fois a constitué la séparation des pouvoirs, le contrôle des fonctionnaires et leur responsabilité. Il a suffi pour jeter du doute sur son efficacité de quelques malversations jadis mille fois plus fréquentes ; de quelques incapacités ou mauvais vouloirs d'agents secondaires légués par l'ancienne école, souvent inhabiles à leur tâche actuelle, plus souvent hostiles, et regrettant presque tous le précédent système dont les vices leur profitaient. Enfin les événements eux-mêmes sont contraires. Trois mauvaises récoltes successives ont appauvri les campagnes, tandis qu'une lourde crise financière, pesant sur les villes, restreint à la fois la production et la consommation. Comme toujours, l'esprit de parti s'empare de cette situation pour en envenimer les périls. L'opposition, religieuse chez les fanatiques, politique chez les ulémas [1], soudoyée chez les pensionnaires secrets de Pétersbourg, intéressée chez les sarafs [2], tracassière et envieuse chez les compétiteurs du pouvoir, s'en prend incessamment à la réforme de tout événement fâcheux. Ces accusations injustes et violentes trouvent un écho complaisant dans le bas peuple turc et même dans certaines fractions des classes

[1] Les ulémas, qu'on prend généralement en Europe pour le clergé musulman, ne sont pas à proprement parler des prêtres. Ce sont les interprètes et les conservateurs de la loi divine et humaine contenue dans le Koran. Ils forment une corporation à la fois littéraire, judiciaire et religieuse.

[2] Nom qu'on donnait aux banquiers du temps des corporations et qu'on leur continue encore aujourd'hui.

riches et lettrées. Le caprice ou la cupidité les murmurent jusque dans le seraï, et l'empereur est sous le coup d'une obsession continuelle qui lui dénonce l'urgence de rebrousser chemin dans la route qu'il a prise et de retourner au passé.

La position d'Abdul-Medjid ainsi que ses devoirs dans un tel conflit deviennent difficiles et graves. Témoin du mal, tiraillé entre des systèmes ennemis, ébranlé dans sa confiance en son ministère de prédilection et voyant le reflux de l'opinion publique jeter le tanzimat en discrédit pour remettre les rétrogrades en popularité, il hésite, il louvoie, il ouvre à la fois le conseil aux deux opinions rivales afin d'écarter de lui le danger des mécontentements et des séditions. Mais du même coup il énerve le gouvernement, qui perd sa puissance d'action en perdant son homogénéité de pensée. Peut-être même prépare-t-il des périls d'un autre genre chez les rayas. Affranchis par la réforme et promus par elle à l'égalité avec les Osmanlis, ces nouveaux venus dans la famille ottomane ne jouissent encore de leur droit que passivement, pour ainsi parler. La loi n'existe plus qui leur interdisait les fonctions publiques, mais en fait, ils n'y sont guère plus appelés qu'autrefois. D'ailleurs quelques traces subsistent de leur infériorité première, et ils les supportent impatiemment. — Qu'ils voient tomber des affaires ceux qu'ils savaient y défendre leur cause, et qui sait si le découragement d'une légitime espérance, trop ajournée déjà, ne fera pas leur mécontentement secret plus accessible à des suggestions étrangères?—Enfin, pour comble de disgrâces, les embarras venus de l'extérieur aggravent ceux du dedans. La France, en soulevant à propos des Lieux Saints de Jérusalem une question religieuse, approche le feu de cette mine chargée de tant d'éléments inflammables. L'on n'éprouve pas ici à beaucoup près autant de passion pour sa nationalité, que pour son culte; et l'on se proclame musulman, orthodoxe, juif, catholique, bien plus que Turc, Grec, Hébreu ou Armé-

nien. Or, la querelle engagée entre les deux clergés, latin et schismatique, ne va pas à moins qu'à surexciter, dans leur fibre la plus irritable, dix ou douze millions de coréligionnaires du czar et six ou sept cent mille partisans de la communion romaine. Si les Russes trouvent l'occasion bonne pour eux, les voilà donc maîtres d'allumer une conflagration générale; et je puis désormais comprendre, grâce aux détails qui m'ont été fournis, quels dangers menaceraient en ce cas l'empire du sultan. Il n'aurait pas seulement en effet à combattre l'ennemi du dehors, mais à conjurer probablement l'explosion des divers fanatismes intérieurs, et l'exigence des prétentions inconciliables qui s'autoriseraient des difficultés du moment pour mettre à condition leur concours ou leur hostilité.

Toutefois rien ne trahit en apparence, dans la riante physionomie de Smyrne, ces menaçantes éventualités politiques, ces tiraillements municipaux, ni même le danger voisin des bandes de Katergi. Pour l'étranger, pour l'œil inattentif qui s'arrête à la superficie des choses, tout est repos, sérénité, bonheur, et la population entière semble s'associer à la grande fête éternelle que l'insouciante nature ne cesse point de donner en ces climats. C'est l'époque où la ville s'épanouit le mieux dans ses jasmins et dans ses roses; où le transparent horizon mène le plus loin les regards dans les routes infinies du ciel; où la mer a le plus d'harmonie; où la terre a le plus de parfums. C'est le temps aussi où reviennent les grandes solennités caractéristiques du pays. Hier a commencé le Ramazan, tout à la fois carnaval et carême pour les sectateurs de l'Islam; et les approches du jour dédié à saint Jean, le grand saint du christianisme oriental, multiplient en même temps les cérémonies et les réjouissances pour les fidèles du

rite grec. Nous n'avons garde de manquer aucun de ces spectacles, bonnes fortunes qui égayent notre séjour.

Je ne sais ce qui marque ici l'instant précis où s'ouvre le Ramazan. A Constantinople, c'est l'apparition de la lune nouvelle sur le mont Olympe. Un courrier tout sellé attend au pied de la montagne, et quand il voit le pâle croissant en couronner le sommet, il s'élance au galop pour annoncer à la ville impériale le commencement du mois sacré. Tant que dure la période sainte, tout croyant doit donner le jour entier à la prière et au jeûne. Les affaires sont suspendues, les plaisirs interdits, il n'est pas même permis de fumer. Aussi, pour ne point succomber aux tentations, les plus fervents appellent le sommeil à leur aide. Ils ne se réveillent qu'au moment où la nuit vient autoriser des festins où la tempérance n'est pas de rigueur. Ces singulières coutumes ont subitement transformé Smyrne. Le quartier turc a pris les fantastiques apparences des villes maudites de nos ballades, où Satan tient, du crépuscule à l'aurore, la cour plénière des péchés capitaux. Dès que pâlissent les étoiles, toute porte se clôt, toute fenêtre se ferme, tout être vivant disparaît. Il faut pour rompre le charme, pour revivifier cette léthargie que le canon de l'arsenal atteste l'évanouissement du soleil au sein de la mer. Alors les maisons, les édifices, les mosquées s'illuminent; les minarets se décorent à leur faîte de constellations éblouissantes, et de gais repas commencent dans toutes les habitations. Au bout de quelques heures les rues sont éclairées de lueurs changeantes; encombrées de marchands de gâteaux, de sucreries, de rafraîchissements; sillonnées de promeneurs quelque peu oublieux de leur gravité naturelle. Les femmes, de leur côté, participent à ces plaisirs en se régalant de sorbets et de glaces sur leurs terrasses ou dans leurs jardins. On voit des hommes, des enfants, des vieillards, s'asseoir sur les places à l'abri de chaque cyprès, de chaque platane; s'installer devant

les portes sous des berceaux de vigne, et prolonger jusqu'au jour le bonheur de fumer, et de psalmodier tour à tour de chevrotantes mélodies qu'accompagne la guzla [1]. Les curieux abondent, car la population musulmane à Smyrne n'excède pas trente mille âmes, nombre que les Grecs dépassent du double et qu'égalent à peu près les Arméniens, les Juifs et les Francs réunis. Débonnaires et tolérants par nature, les Ottomans se laissent examiner, même dans l'expansion de ces solennités nationales, avec une longanimité qui ne se trouble qu'au cas où l'on essaie de tirer d'eux quelque croquis. Les proscriptions iconoclastes de leur religion sont en effet prises tellement à cœur par le peuple, qu'un portrait essayé sans autorisation est un sujet certain de querelle. Du reste, *Giaourna Ismir*, Smyrne l'infidèle, comme disent les vieux Turcs, étant, en sa qualité de cité métisse, un des théâtres choisis pour ses expériences par le gouvernement réformateur, les Osmanlis y ont peut-être plus de déférence que partout ailleurs pour les rayas, qui s'y montrent au contraire passablement arrogants.

Les fêtes chrétiennes ont d'autres allures, mais ne présentent pas moins d'intérêt. Chaque soir, depuis une semaine, on aperçoit sur quelque point de la ville ou de la plage les fulgurants éclairs des fusées, ou les ardents reflets des feux de la Saint-Jean. Jeudi, le charmant village de Bournaba offrait l'aspect d'une sorte de kermesse. Des milliers de spectateurs étaient venus voir brûler des pyramides de bois résineux, flamboyer des pièces d'artifice, s'élever un aérostat; et ils ont ensuite, durant une partie de la nuit, dansé, bu, fumé, causé et chanté en plein air, dans le pittoresque campement qu'ils s'étaient choisi. Un bateau à vapeur et une centaine de caïks attendaient au rivage, et vers deux heures du matin ont

[1] Sorte de mandoline aux vibrations un peu sourdes fort en usage en Orient.

transporté à Smyrne tout ce personnel de train de plaisir. Des jardins de Mme C., qui s'autorisait de cette réjouissance populaire pour donner un bal où Vivier et moi nous étions admis, l'on dominait toute la scène : après avoir bien joui de l'ensemble, il nous a pris fantaisie d'en poursuivre les détails. Désertant les polkas et les valses, les bûchers et les ballons, nous nous sommes lancés dans la foule, cherchant le spectacle où était pour nous son attrait, dans la tenue, dans les costumes, dans les rapports apparents entre les sexes, dans cette physionomie des choses qui trahit l'esprit des mœurs. Ces populations expansives se dévoilent si pleinement dans l'entraînement du plaisir!

Il n'est pas besoin du reste de ces grandes occasions pour surprendre les arrière-pensées féminines. Elles éclatent, si peu qu'on parcoure un dimanche, vers la chute du jour, les rues grecques, arméniennes ou franques. Alors chaque maison réunit sur sa porte des groupes admirablement composés de jeunes filles, demi-couchées plutôt qu'assises sur des coussins, entrelaçant leurs bras, appuyant leurs têtes inclinées tantôt sur les épaules, tantôt sur les genoux les unes des autres, et regardant amoureusement les beaux jeunes gens se promener. Elles rêvent de mariage, les pauvrettes, et le mariage chrétien est un port si difficile à atteindre dans ces climats où la nature plaide en faveur de la polygamie! Chaque famille, en effet, y voit naître cinq ou six fois autant de filles que de garçons. — « Comment voulez-vous qu'on m'épouse? me disait dernièrement une jeune lingère de l'hôtel que nous habitons. Le recensement dit qu'il y a là dans Smyrne onze femmes pour un homme : Jamais je n'aurai le mien! » — Il faut donc bien provoquer légèrement l'attention, aider un peu à la chance. C'est pour cela que les petits pieds chaussés de mules étroites dépassent insidieusement les jupes à larges raies brillantes; que les vestes de soie chamarrées de broderies embrassent

si exactement les tailles; que l'échancrure du corsage découvre hardiment la poitrine; que les cheveux nattés autour du fez retombent parfois jusqu'aux genoux, comme dénoués par un hasard inattendu. C'est pour cela sans doute aussi, que les unes sourient, que les autres chantent, que d'autres encore s'affublent du prosaïque costume français. Peine perdue, hélas! au moins le plus souvent. Les magnifiques Palikares, les indolents insulaires, les jeunes Arméniens des comptoirs passent tout absorbés dans la contemplation d'eux-mêmes. Ils se dandinent en fumant leur cigarette, et ne paraissent pas seulement s'apercevoir de toutes les mines adorables qui ne s'adressent qu'à eux.

On paie fréquemment dans les pays du pittoresque par l'absence du bien-être matériel, les enchantements de l'esprit. Nous n'avons ici à supporter rien de pareil. Si ce n'étaient les moustiques, acharnés à notre sang européen, la vie smyrniote nous semblerait de tout point charmante et bonne. Elle nous agrée par ses excentricités même, le brusque contraste des mœurs et leur grâce de nouveauté. Ainsi notre hôte semble s'être donné pour programme de nous faire suivre un cours comparé de gastronomie cosmopolite. Selon qu'il est arrivé des paquebots de Marseille ou d'Alexandrie, de Constantinople ou de Trieste, les menus de nos repas alternent, pour notre surprise, de la cuisine française à l'égyptienne, de l'école turque au système italien. L'eau glacée dans la neige apportée du Taurus, le miel excellent, les figues savoureuses, les melons de Casaba, les meilleurs du monde, et le vin doré de l'Archipel rafraîchi dans des gargoulets[1] conservent seuls la physionomie levantine à notre table. — Nous nous levons à sept heures du matin, dérogation non légère à nos coutumes; et, tandis que les négociants sont à leurs comptoirs, nous courons la

[1] Espèce d'amphores de terre poreuse.

ville avant la forte chaleur. A midi, nous faisons la sieste : vient ensuite le moment où les Européens de marque se retrouvent au *Casino*. Nous allons y prendre les nouvelles, y causer avec nos connaissances, tout en fumant un nombre indéterminé de pipes, et en buvant une étrange quantité de café et de sorbets. Je dois, à mon premier séjour, des relations assez nombreuses pour que nous ne soyons pas réduits le soir à cette fâcheuse alternative, l'isolement dans une chambre d'auberge ou l'incessante fréquentation des cercles. Parmi les Turcs, Hussein-Bey, Hassan, Ali-Nead-Efendi nous ont ouvert leurs maisons autant que le permettent les habitudes des Osmanlis. Chez les chrétiens, nous pouvons choisir entre les salons des familles Raffineschi, Couturier, Salzani, Deloche, Firmin Guys, celui du consulat de France et l'intérieur de M. de Fabrias, l'agent agricole de M. de Lamartine, qui a pris un pied à terre à la ville pour sa femme et ses enfants. Aussi, quand la nuit tombe, allons-nous volontiers retrouver soit les élégances de la vie européenne, soit le bienveillant accueil ottoman, et nous renseigner en tous cas sur les points qui nous ont le plus frappés durant nos excursions du jour.

Nous quittons vers minuit, souvent accompagnés de leurs maîtres, ces habitations hospitalières ; nous montons en caïk, et nous errons dans la rade pendant longtemps encore. L'*Embath* [1] est à ce moment doux et frais ; le flot paisible nous berce mollement, le quartier turc scintille des feux du ramazan dans la nuit sans lune ; et l'orchestre italien d'un casino bâti sur la mer égrène ses dernières mélodies dans ses bosquets de lauriers-roses et d'orangers. Cette grande scène exerce sur nous des impressions toujours saisissantes, mélange des enivrements de la nature et des songeuses mélancolies du souvenir. — Alors, si nous avons pu décider le vieux Cawass

[1] Nom qu'on donne à Smyrne au vent du large, qui s'élève au déclin du soleil et cesse à son lever.

du consulat de France à nous suivre, nous lui faisons raconter les légendes d'autrefois, ses combats sous Karasman-Oglou, le grand rebelle de l'Ionie ; les aventures d'amour qui, dans sa jeunesse, ont ensanglanté les harems de la ville des Jasmins, ou les audaces heureuses qui souvent aussi enlevèrent une belle esclave à son maître au galop rapide d'un cheval. Et quand nous voyons, assis à l'avant de la barque qui fuit dans une clarté douteuse, ce grave soldat au turban blanc, aux armes étincelantes, laissant indolemment tremper son manteau de poil de chameau dans la mer, se livrer et sourire à ses contemplations intérieures; quand nous l'écoutons dans son français incorrect et poétique, le bras droit solennellement étendu, redire les fastes oubliées d'une civilisation presque éteinte, il nous semble toujours, recueillis et respectueux que nous sommes, entendre en sa dernière évocation, avant qu'il s'anéantisse dans l'oubli des âges, le génie mystérieux de l'antique Orient !

CHAPITRE VI.

Burgas-Ova.

Départ pour Burgas-Ova. — L'établissement d'Akmeched. Un château et un parc en Asie Mineure. — Souvenirs du Paradis terrestre : le règne animal et le règne végétal associés dans un jardin. — Distraction des cigognes. — Les cours d'un tchiflik. — Cuisiniers, laboureurs, chameliers, bergers, saïs. — Physionomie d'une escouade de cawass. — Un village turc dans la vallée du Caystre. — La concession de M. de Lamartine. — Situation géographique. — État géologique. — Les villages. — Difficultés de parcours. — Aspects de nature vierge. — Les taillis d'agnus-castus. — Les marécages. — Les nomades. — Les cultures sous fortification. — Les populations. — L'organisation territoriale. — Réminiscence féodale de clientèle. — Les possesseurs du sol. — Les guédics. — Les bakals. — Les tchifliks des propriétaires. — Les métairies des fermiers. — Location du sol payable en produits. — La culture à moitié fruits. — Insuffisance du capital agricole. — Les bergers d'abeilles. — Les pêcheurs de sangsues. — L'industrie pastorale. — Le démirbach. — Stoïcisme, routine et vertus des paysans. — Les impôts de la Turquie. — La dîme. — Le salguin. — Son assiette vicieuse. — Transmigrations des populations. — Nécessité du cadastre. — Plan de colonisation pour Burgas-Ova. — Notes statistiques sur les éléments de l'agriculture en Anatolie. — Les lois dans la plaine de Burgas. — Merdjama. — Les Tchenghènes et les Iuruks. — L'apalte des sangsues dans la province de Smyrne. — Mesures transitoires du gouvernement. — La pêche des sangsues. — Ingénieuse adresse de Merdjama. — Un kief à Iénitchiflik. — Les aspirations d'Hassan. — Méhémet-Alphonse. — Procès en adultère. — Prétoire en plein air. — Avantage de faire houssiner sa maîtresse par un ami.

Akmeched, 28 juin.

La vie se passe, disent les sages, à se corriger de ses erreurs et à les regretter. L'adage n'est en ce moment qu'à moitié vrai pour ce qui me touche. Je perds une illusion, mais sans en éprouver le moindre chagrin. Je croyais à l'exacti-

tude des Anglais, à la ponctualité des hommes d'affaires : double confiance que je n'aurai plus. Depuis trois semaines les représentants des capitalistes de Londres et de Bruxelles, que je devais conduire à Burgas-Ova, sont en retard. Aussi j'ai pris à la fin le parti d'aller seul là où nous avions à nous rendre de compagnie, et d'y commencer, sinon mon office de négociation, puisque les négociateurs font défaut, du moins mon inspection administrative et agricole.

Diverses considérations ont soudainement déterminé ce voyage. Vivier s'étant embarqué pour Constantinople, je prenais beaucoup moins facilement patience, privé de sa joyeuse compagnie. Le service de M. de Fabrias le rappelait à ses fermes, et M. Storari y demandait actuellement l'hospitalité pour surveiller de là ses opérations cadastrales. Hassan, de son côté, offrait de nous accompagner si nous partions sans plus tarder. Tous ces motifs se fortifiant les uns les autres, nous avons fait venir nos chevaux et notre escorte, et entrant inopinément en route, il y a quatre jours, nous atteignîmes Sedikœï vers la nuit tombante. L'aïeule centenaire des familles Guys et Van Lenep a fastueusement accueilli notre cavalcade dans la villa, moitié château, moitié forteresse, d'où elle voit se répandre sur le sol d'Asie la race néerlandaise dont elle est la souche. Le lendemain nous arrivions à *Akmeched*, chef-lieu des exploitations de Burgas. Je revenais presqu'en maître, entouré, comme un bey de ces contrées, de dix cavaliers armés, dans ce village où trois ans plus tôt j'avais reçu, simple voyageur, la pauvre mais bienveillante hospitalité de l'imam [1].

Je trouve, en me reportant à ma première visite, toutes choses prodigieusement modifiées. La culture a triplé d'étendue ; le *konak* ou château semble entièrement rebâti. Iacoub-

[1] Les imans, sur le caractère religieux desquels nous aurons à revenir, sont les ministres du culte et peuvent être assimilés aux curés des paroisses.

Pacha, le précédent propriétaire, voulait le réédifier; mais il avait à peine, quand il mourut, achevé ses magasins et l'habitation des femmes. Son œuvre a pu s'achever sans grandes dépenses, car les collines fournissent le bois; le soleil suffit à cuire les briques de terre battue mêlée de paille qu'on emploie en guise de pierres; et les salaires d'ouvriers varient de trois à quatre piastres par jour [1]. A présent l'établissement d'Akmeched, agrandi de constructions rurales, meublé dans ses dix ou douze chambres selon le goût smyrniote, entouré d'un parc de quarante à cinquante hectares, est devenu digne en tout point de son nouveau seigneur, que les indigènes, vaguement instruits de son histoire, appellent repectueusement « le grand gentilhomme, *buyuk selebi.* » C'est un îlot de culture et de civilisation au milieu d'un horizon sans limites de sables, de taillis, de marais et de montagnes, et l'on a droit d'y sentir en soi-même quelque chose de cette fierté du succès que respirent, dans leurs récentes conquêtes, les explorateurs des continents inconnus.

Toutefois les châteaux, les parcs de l'Asie Mineure diffèrent trop essentiellement de ce que ces noms rappellent en France, pour qu'il n'y ait pas intérêt et urgence à les définir. Un château est surtout une ferme; et celui où nous sommes, habité par quatre cawass et une demi-douzaine de domestiques armés, est en outre devenu, depuis les bandes de Katergi, un point de défense et de refuge pour les populations. Le parc est d'ordinaire un terrain de choix, fermé le plus exactement possible, où l'agriculture locale applique tout spécialement ses soins. Les bâtiments, les murs d'enceinte, un petit lac, des fossés profonds surmontés de douves plantées d'arbustes épineux, protégent ici les vastes dépendances et les jardins du konak. Citronniers, peupliers et platanes, grenadiers et

[1] De soixante à quatre-vingts centimes. La piastre vaut 22 centimes.

cyprès, oliviers grands comme des saules, mûriers aussi hauts que des chênes, y mélangent leur verdure et leurs fruits. Un canal amène de trois quarts de lieue l'eau d'une source, et grâce à cet élément de fécondité, on n'obtient pas seulement dans ce champ privilégié les récoltes ordinaires, le froment, le seigle, l'orge qu'on donne aux chevaux comme nous leur donnons l'avoine; le dari [1], nourriture préférée des indigènes; le maïs, que nous appelons blé de Turquie et que les Turcs appellent blé d'Égypte. On y voit réussir encore jusqu'aux plantes riches et industrielles, le tabac, le coton, la garance, l'opium. A mon goût la variété de ces utiles cultures, la splendeur que le climat leur donne, la sincérité qui les étend largement pour en tirer parti valent bien nos élégances artificielles, nos rigoureuses divisions de potagers, de parterres et d'ombrages, nos collections occidentales qui finissent à force de recherches par ne plus nous offrir qu'un spécimen de chaque plante, comme les classifications d'un herbier.

Le parc d'Akmeched, c'est comme un souvenir du paradis terrestre avec ses mille productions diverses, sa végétation luxuriante, ses bosquets et ses fleurs, et sa fourmillante population d'animaux familiers. Poissons pêchés au Caystre effleurant le bord des réservoirs; poules, canards, promenant leur couvée; perdrix et cailles nichant dans les seigles; lézards qui se glissent à travers l'herbe des buissons; tortues mignonnes poursuivant leur marche infatigable et lente le long des rigoles d'irrigation où elles se rejettent au moindre bruit, se partagent cet heureux domaine. Sous un vaste berceau de vignes, des agneaux, des chevreaux, broutent attachés à des pieux. Dans un herbage palissadé ruminent de vieux bœufs qu'on engraisse. Des poulains, de jeunes chameaux qu'on n'ose laisser aller avec leurs mères aux dangereux pacages parsemés de ter-

[1] Sorte de millet.

rains mouvants gambadent à côté d'eux. De temps à autre enfin apparaissent du milieu du lac, avec leurs peaux luisantes et leurs grandes cornes noires, les buffles qui ont si souvent brisé la porte des écuries pour aller se jeter à l'eau, qu'on a pris le parti de leur donner toute liberté le jour où on ne les attelle pas. Et cependant retentit incessamment aux oreilles le clapotement du bec des cigognes, dont une quarantaine ont établi domicile sur le toit du konak. Tantôt elles s'y tiennent de longues heures, immobiles, une patte en l'air, le col incliné, véritables personnifications d'une énigme; tantôt elles voltigent lourdement, cherchant une proie. Il n'est pas très-rare aussi, quand leur chasse a été heureuse et qu'elles retournent au nid en emportant triomphalement un reptile, qu'un mouvement d'inattention leur faisant serrer les maxillaires, on voie tomber à ses pieds un serpent coupé en deux tronçons. Alors l'oiseau, impatienté de sa maladresse, prolonge, jusqu'à ce qu'il ait pu la réparer, un crépitement nerveux et précipité comme le roulement des castagnettes espagnoles. Peut-être jugera-t-on que le voisinage des cigognes n'est pas précisément à envier; mais les croyances populaires leur attribuent, bien plus encore que chez nous aux hirondelles, le don de porter bonheur.

Dans les cours intérieures, le tableau change et n'est pas moins curieux. Près des bâtiments triomphe la verbeuse domination des deux cuisiniers hommes de peine, Grecs de race, chargés de tous les soins de ménage du *Tchiflik* [1]. M. de Fabrias n'a pas voulu de femmes dans l'habitation; et pas un de nos Turcs ne daignant seulement faire cuire les légumes qui composent avec le pilaw [2] et les fruits toute leur alimentation, il a fallu leur donner des serviteurs à 800 pias-

[1] Ferme, exploitation rurale.

[2] Riz cuit à l'eau avec quelque viande, le plus habituellement du mouton. C'est le mets national des Ottomans.

tres [1] de gage par année. Plus loin, quelqu'un des garçons de charrue répare les accidents survenus aux outils défectueux qu'ils emploient. Ailleurs les chameliers enduisent leurs bêtes de goudron, ou triturent les grosses boulettes de grains dont on les nourrit, et qu'on introduit jusque dans leur gosier. Les bergers vont traire à l'écurie les vaches et les femelles des buffles, devenues d'autant meilleures laitières que, par une entreprise hardie sur la routine orientale, M. de Fabrias les entretient constamment à l'étable. Sous un hangar, les *saïs* [2] pansent les chevaux, et rien d'amusant comme les tendres discours que ces hommes si taciturnes tiennent à leurs montures. Leur affection semble supposer qu'elles ont un raisonnement, presque une âme ; et si jamais ils les frappent, chose rare, ce n'est pas sans les avoir conjurées de ne pas se mettre dans leur tort. Puis c'est un mouvement continuel de sortants et d'entrants ; envoyés des villages lointains de Rahmanler, de Touloum, de Soubachi Kœï ; *Iuruks* [3], à qui l'on accorde l'hospitalité dans la plaine, et qui apportent en échange un tribut d'agneaux, de lait de brebis, ou de miel ; serviteurs des autres fermes venant centraliser à Akmeched les produits donnés dans leur ressort par les gardiens d'abeilles et de moutons. Aucun de ces visiteurs, pour ainsi dire, n'arrivant à pied, les cours sont pleines de chevaux qu'on promène à pas lents et au grand soleil, hygiène réparatrice substituée aux soins de frictions usitées en Occident. — Nos quatre cawass, notre force armée, président majestueusement à ce spectacle multiple. Ils se sont construit, sous le large auvent du vestibule qui mène à l'escalier de la maison de maître, une sorte d'estrade garnie de tapis et de nattes, dont les pourtours sont décorés de trophées d'armes : longs fusils damasquinés d'ar-

[1] 180 francs.
[2] Palefreniers.
[3] Peuplades nomades.

gent, poignards, pistolets, carabines, sabres recourbés aux fines lames de Korassan. Le kourde Ali-Aga, leur chef, qui est un peu poëte, improvise et chante en s'accompagnant d'une sorte de mandoline; le géant Kerima, son ami, l'Hercule de la troupe, l'écoute et l'admire, bouche béante, en faisant couler dans ses doigts les grains de son chapelet. Kutchuk-Ali marmotte des prières, et Manouk s'absorbe dans les délices du narguilé, dont les aspirations de sa robuste poitrine font bouillonner l'onde parfumée.

Dans les heures que je passe à Akmeched, j'aime à jouir de ces scènes de la vie rurale de l'Orient. Souvent aussi, de cet intérieur, mes yeux se reportent à travers un de ces balcons fermés, délicieux boudoirs des maisons turques, sur la place qui forme presque le village tout entier. Sa profonde solitude où les rumeurs du konak viennent expirer sans écho, emprunte de ce contraste un caractère de désolation plus morne. Le même insensible mouvement, simple constatation de vie, se renouvelle uniformément autour de ces masures, tous les jours, de la même manière, pour le même sujet, avec une régularité monotone qui donne à l'action elle-même les tristesses de l'immobilité. Le matin, c'est quelque grave musulman en vieux caftan jaune ou écarlate qui va prier à la mosquée, le bâtiment le plus rapproché de notre habitation. Un peu plus loin s'élève le *Bakal* [1]; et vers midi s'y rendent, pour acheter les provisions du ménage, des enfants pieds et jambes nus, des femmes vêtues de haillons, et portant sur la figure un linge grossier en guise de voile. On se réunit plus nombreux le soir, près du puits à la margelle de marbre, débris de quelque temple grec, où deux arbres placés en bascule aident à puiser l'eau dont on abreuve les chevaux, chameaux

[1] Nom qu'on donne dans les campagnes de l'Asie Mineure aux boutiques de détail, soumises encore la plupart du temps au régime du monopole. Les titulaires sont à la fois épiciers, bouchers, boulangers et aubergistes.

et mulets. Si l'on excepte ces trois périodes de la journée, tout reste silence entre ces humbles chaumières. Et quand le regard dépasse l'étroite zone de terres cultivées qui les entourent, tout vestige de civilisation s'efface, toute trace des conquêtes de l'homme sur la nature disparaît. L'on ne distingue plus que les longues ondulations des montagnes boisées d'avallonnés et de chênes-verts; les collines rocheuses où je projette de planter la vigne; les interminables plaines verdoyantes sur lesquelles des lignes capricieuses de lauriers-roses fleuris marquent le lit des torrents.

Akmeched, juillet 1852.

La concession faite par le sultan à M. de Lamartine rappelle jusqu'à un certain point celles dont les papes gratifiaient à la fin du moyen âge les couronnes de Castille et de Portugal. Le saint-père octroyait, hommes et choses, tout ce qui s'étendait en deçà ou au delà de telle ligne fictive tracée sur le globe. C'était ensuite aux monarques munis de l'investiture sacrée à découvrir, conquérir, féconder les pays de la donation. Les firmans ont accordé de même une immense étendue de sol, une sorte de principauté, à peu près vingt-deux mille hectares; mais en fait ils n'ont guère transmis qu'un titre de propriété, avec jouissance de quelques droits quasi-féodaux sur les habitants. Quant au *domaine utile*, comme disent les jurisconsultes, aussi restreint que le domaine apparent est vaste, c'est au nouveau maître à le créer et à l'étendre. Le champ est ouvert à la science et au travail; mais il faut qu'ils fassent leur œuvre. Le succès dépend aujourd'hui tout entier du concours des industries et des capitaux européens.

Actuellement, il y a plus de différence encore entre la terre de Burgas et les métairies françaises qu'entre le Konak d'Akmeched et les châteaux des environs de Paris. Triste et

pauvre situation agricole pour quiconque garde en Orient la préoccupation de nos grandes cultures, et justifiant bien les premiers étonnements découragés de M. de Fabrias! Non pourtant qu'ici le sol ne soit excellent et la position topographique admirable. La concession embrasse, entre deux chaînes de montagnes, une large vallée où l'humus végétal, déposé par les alluvions du Caystre, a presque partout huit à dix pieds de profondeur. Assis au milieu des plus fertiles campagnes de la Lydie, les villages s'élèvent à moitié route entre deux cités importantes, Smyrne et Tyra, à proximité de Baïndir et de ses ateliers de teinture, près du port de Scalanova et d'Éphèse. Ils profitent même du passage des caravanes de Syrie qui, vers l'extrémité du domaine, au lieu charmant nommé Gourgour, se reposent dans un caravanserai, à l'abri d'un des postes militaires établis de loin en loin pour la sécurité des transports. — Mais que servent toutes les faveurs de la nature si la main de l'homme ne les utilise en les dominant? Abandonnée par la population à tous les caprices de sa végétation luxuriante, à tous les accidents géologiques qui détériorent à la longue le régime normal d'un pays, cette région féconde est redevenue sauvage. La parcourir, c'est presque faire une excursion dans les contrées vierges des mondes primitifs ou inconnus.

Quatre cents âmes environ habitent la plaine, où vingt mille personnes vivraient aisément. Elles se sont réparties dans six hameaux qui s'appellent *Akmeched*, *Touloum*, *Soubachikœï*, *Ieni-Tchiflik*, *Hayreddin* et *Rahmanler*. Là, sur les points les plus favorables et les plus salubres, débute une culture timide et restreinte. Quelques familles en outre ont amodié et exploitent les établissements industriels, je veux dire le caravansérai de Gourgour et un moulin qui l'avoisine [1]. A

[1] Peut-être est-il curieux de savoir ce que peuvent rendre en pleine

l'exception de ces étroits espaces, tout le reste s'est transformé en bois, marais et savane. Il nous faut un guide pour aller d'un village à l'autre, tant les yeux s'égarent facilement comme les pas dans les ramées verdoyantes où les sentiers disparaissent, où le poitrail des chevaux se fraye un sillage qui s'efface derrière eux. L'*agnus-castus*, aux fleurs bleues chargées d'abeilles, s'étend uniformément en interminables taillis que domine par intervalles la cime d'un cyprès, d'un peuplier, d'un térébinthe. Dans les parties les plus basses, autrefois assainies par des canaux maintenant comblés, les inondations et les pluies ont formé de fiévreux marécages où les sangsues abondent, où le terrain mouvant fuit sous les pieds. Échappé à ces fondrières, l'on atteint des broussailles giboyeuses, des pâturages remplis d'ajoncs épineux, des landes au fond desquelles passent au galop des bandes de chevaux, de buffles ou de taureaux sans maîtres, vivant sous le ciel en pleine liberté. Les fugitifs des exploitations rurales ont sans doute primitivement peuplé les forêts de ces races dégénérées et farouches. Puis il faut çà et là traverser à gué quelque bras du Caystre promenant ses eaux troublées entre des rives abruptes, fleuries d'iris jaunes et de glaïeuls. Il faut franchir, non moins péniblement peut-être, les lits pierreux et ravinés des torrents qui descendent des montagnes. — Enfin voici quelques traces de la présence de l'homme ! une fumée monte au ciel bleu ; une coignée gît à terre à côté du tronc ébranché d'un arbre ; un cheval hennit dans le lointain. On se hâte : on arrive à une clairière ; et au lieu du hameau qu'on espérait, c'est une horde que l'on découvre, un campement de ces nomades poursuivant d'année en année pendant leur vie, de génération en génération depuis des siècles, leur perpétuel voyage du Kurdistan à la mer. Des tentes, recou-

Anatolie un moulin et une auberge. L'un est affermé 4,000 piastres (900 fr.), et l'autre 1,200 piastres (270 fr.).

vertes d'une étoffe de poils de chameau, servent de domicile à l'errante famille. Des poteaux supportant sur des claies une toiture en nattes de paille constituent une salle aérée que les troupeaux partagent durant la chaleur du jour avec les maîtres, et où les femmes vaquent aux soins du ménage. Quelque feu pétille, en plein champ, sous d'énormes marmites. D'indescriptibles haillons sèchent au soleil, appendus à des pieux. On voit des enfants complétement nus se rouler en jouant dans la poussière ou sur des peaux de mouton, et si quelque étranger se montre, s'enfuir avec des hurlements d'épouvante. Les mères, en ce cas, se réfugient elles-mêmes sous la tente en rejetant sur leurs têtes les grossiers tissus bleus qui les couvrent; les hommes dardent sur les passants leurs yeux hostiles ; et les beaux lévriers de Perse, aux longues soies frisées, qui gardent le bétail derrière les premiers rideaux du fourré, accompagnent longtemps l'importun de leurs abois furieux.

Dans les villages eux-mêmes et les alentours, l'aspect n'est pas beaucoup moins sauvage. J'ai dit la profonde tristesse et le silence d'Akmeched, la métropole de la vallée, où se trouvent les deux points de réunion, la mosquée et le bakal : ailleurs les choses ne peuvent être que plus mornes encore. Il arrive fréquemment à notre cavalcade de passer, sans provoquer l'apparition d'un seul être humain, au milieu de ces masures pétries de boue, recouvertes de planche et de joncs séchés. On ne trouve quelque réveil de vie, quelque manifestation d'industries agricoles qu'autour des habitations, dans les champs ceints de fossés, protégés de terrassements, et semés irrégulièrement dans la plaine comme les ouvrages avancés de la civilisation. Nous sommes au temps de la moisson et du battage, nobles scènes qui voudraient leur Léopold Robert. Les enclos de culture ont pour cadre un ciel profond et pur, de fières montagnes, des bois verdoyants, et le lointain des plaines

où frissonnent à la brise des herbes dorées. Ici les épis tombent sous la faucille; là des chevaux, tour à tour excités ou retenus par les saïs, bondissent et se cabrent dans les gerbes déliées où ils sont empêtrés jusqu'au poitrail. D'autres serviteurs recueillent le grain que ce piétinement a détaché de l'alvéole; et dans ce pays, où le fumier est inutile, où le transport vaut le prix de la denrée, on laisse la paille se consumer sur place ou s'envoler au caprice des ouragans de l'hiver. Puis viennent les *kiayas* [1] pour recueillir les redevances échues; l'agent du fisc pour prélever la dîme, l'aga [2], l'autorité municipale, pour apporter son contrôle d'intermédiaire et de surveillance en faveur de ses concitoyens. Dans ces occupations variées la population turque déploie une gravité sereine et douce qui vaut bien peut-être les élégances un peu recherchées de l'Italie. Si grand que le dénûment paraisse, pas un front n'est soucieux. Trop pieux pour murmurer contre la Providence, les Ottomans aussi sont trop fiers pour descendre jusqu'à l'envie.

Souvent, assis à l'ombre d'un buisson, je reste de longues heures à contempler ces scènes grandioses à force de simplicité, qui me rappellent la jeunesse du monde. J'interroge Hassan, qui ne me quitte guère; j'interroge les kiayas, les agas, les habitants, Méhémet, notre secrétaire interprète; et tandis que mes cawass d'escorte, sans lesquels les convenances et la prudence m'interdisent de marcher, dorment à côté de leurs chevaux, j'étudie la Turquie inconnue des réalités pratiques, les mœurs agricoles, la vie des paysans. Par ma position spéciale dans ce milieu habituellement inaccessible où je vis,

[1] Intendants. Le *kiaya* d'un village est le chargé d'affaires que le propriétaire a investi du droit et du soin de tenir ses intérêts.

[2] Proprement *maître*. Qualification qu'on donne, au civil et au militaire, à toute personne exerçant un pouvoir secondaire. L'aga d'un village ottoman équivaut à peu près au maire d'une commune française.

j'en ai plus appris en une semaine sur les méthodes de culture, les rapports de colons à maître, la forme, la perception, le poids, la défectuosité des impôts, l'action des rouages gouvernementaux relativement aux masses populaires et la mise en œuvre de l'administration communale, que jamais livres n'eussent pu m'en enseigner.

L'organisation territoriale, qui est au fond la base et la matrice de l'organisation sociale, offre ici une réminiscence de la féodalité. En dépit de l'esprit niveleur de l'islam, « qui dans le royaume d'Allah ne reconnaît ni mendiants ni monarques, mais seulement des musulmans » ; en dépit des traditions démocratiques des Osmanlis, proscrivant même les noms patronymiques, bien loin de consacrer une noblesse [1]; en dépit des tendances libérales du Tanzimat, l'agglomération du sol et des instruments de travail dans un petit nombre de mains, a constitué de fait un régime de clientèle : le sort du plus grand nombre dépend complétement de la fortune ou de la volonté de quelques-uns. La terre appartient presque entièrement à deux sortes de détenteurs. Les mosquées, les colléges, les hôpitaux, les corporations religieuses ont reçu par testament et immobilisent à peu près un tiers du territoire à charge d'entretien de fontaines, routes, monuments, etc., désignés par les testateurs [2]. Les pachas, fonctionnaires, banquiers, ulémas ont acquis le reste. Quant aux paysans, à la classe inférieure et moyenne des villes et des campagnes, ils n'aiment pas à rester propriétaires, encore moins à le devenir. Jadis ils crai-

[1] Les musulmans ne portent que des noms de baptême : Abd'Allah, (*donné par Dieu*), Ibrahim (*Abraham*), Hassan, etc. On y joint souvent, pour plus de clarté, le nom du père de l'individu, quelque épithète caractéristique de sa personne, *kutchuk*, le petit, *kara*, le noir; ou la désignation de sa profession. Quelques familles seulement ont reçu en Turquie des noms héréditaires en récompense nationale, par exemple, les Kupruli, dont la race a fourni trois ministres éminents à l'empire.

[2] On donne à ces biens de main-morte le nom de *vacoufs*. Ils sont régis par une administration spéciale sous la surveillance de l'État.

gnaient que cette situation ne provoquât les exactions des puissants : maintenant ils appréhendent qu'elle ne les signale aux répartiteurs de l'impôt dont l'assiette est loin d'être fixe. Ils préfèrent, pour s'approprier un domaine, se le faire attribuer en *guédic*. C'est une sorte de bail emphythéotique d'après lequel l'amodiateur, en payant comptant une forte somme, obtient pendant une longue suite d'années, moyennant une rente modique, la jouissance d'un champ, d'une maison, d'un bakal [1]. Malheureusement le nombre de ces constitutions est fort restreint, et l'immense majorité de la population rurale ne trouve de résidence et de moyens de vivre que sur les domaines de la grande propriété.

Ni le sol, comme on l'a vu, ni la fertilité, ne font défaut. Mais pour tirer parti d'un terrain ces conditions ne sont pas seules nécessaires : il faut un matériel d'exploitation, c'est-à-dire des avances de capitaux. Or, les capitaux sont peu abondants et partant chers en Turquie [2]. Les denrées, au contraire, sans valeur sur le lieu de la production, reviennent, vu l'absence des routes et l'élévation des frais de transport, à de tels prix sur les points d'embarquement que l'exportation est réduite à d'étroits bénéfices. Les gens riches n'ont donc garde de consacrer beaucoup d'argent à leurs biens ruraux. Ils choisissent, dans l'immense étendue dont ils sont maîtres, les parties les meilleures pour y monter quelques tchifliks cultivés par des serviteurs à gages sous la direction d'un kiaya; puis ils appellent, afin de traiter avec eux, parmi les colons habitant le

[1] L'accord du régime des corporations et de celui de la féodalité a fait un monopole de ces établissements. On ne peut en ouvrir un sur une terre sans l'autorisation du propriétaire. On conçoit aisément, du reste, le droit de celui-ci à interdire l'exercice de certaines professions au locataire qu'il admet chez lui; et l'on comprend mieux encore que les titulaires des bakals constitués en guédic, se soient, dans leur marché, garantis contre des concurrents.

[2] L'argent rend communément 10 et 12 % au simple prêteur et 25 ou 30 % dans les affaires.

territoire, ceux qui possèdent des ressources en propre. Il est des paysans, en effet, insuffisamment riches pour se faire constituer des guédics, et cependant munis de bétail, d'instruments de travail et d'avances agricoles. Ceux-là s'établissent à leur convenance dans la zone demeurée libre, et doivent seulement chaque année comme redevance un sixième, un septième, selon les localités, des produits qu'ils ont fait croître. Reste ensuite la grande masse de la population, les dénués de tout pécule. Le propriétaire conclut avec les plus laborieuses ou les plus favorisées d'entre ces familles, un contrat qui ressemble à notre *culture à moitié fruit*. Il leur fournit les semences, les outils, les animaux de labourage, et le salaire des journaliers de supplément quand vient le moment des récoltes. Puis, après que la dîme a pris sa part, le surplus se divise par égale portion entre le capitaliste et le travailleur. Les cultivateurs ainsi commandités jouissent encore d'un bien-être précaire; par malheur, cette subvention tutélaire ne peut s'étendre autant qu'il serait besoin. Les fonds indispensables pour faire marcher une charrue, sans même compter la valeur du bétail et du matériel, ne vont pas à moins de 1,500 ou 1,600 piastres (330 à 350 fr.) : qu'on juge des déboursés énormes qu'imposerait aux détenteurs de terres si vastes l'obligation de constituer des métairies pour tous les habitants!

Ceux qui restent abandonnés à leurs propres forces, et c'est la majorité, n'ont donc plus qu'un moyen de vivre : travailler à la bêche un coin de terre; louer, quand on les réclame, leurs services à des voisins plus heureux; ou chercher à tirer parti des ressources que présente la contrée. De là sont nées des industries faciles et primitives : l'éducation des abeilles, le commerce des sangsues, l'élève des troupeaux. Quelques individus se sont fait dans ces professions une aisance relative, et ont complétement renoncé à l'agriculture. Peut-être sont-ils à Burgas plus nombreux qu'ail-

leurs, ce domaine ayant été complétement détérioré après la mort d'Iacoub-Pacha, par suite de la lutte entre les créanciers et les héritiers de la succession. Les uns et les autres en effet s'étaient seulement entendus pour vendre les instruments de travail, bien loin d'accorder aux indigènes les secours habituels. Il paraît aussi que la vallée du Caystre convient tout spécialement à ces occupations qui plaisent à l'indolence orientale. Les bois, pleins de fleurs d'agnus-castus et de lauriers-roses, ont attiré et maintenu le campement d'une tribu de braves nomades iuruks, dont le chef, le vieil Abdallah, passe pour le berger d'abeilles le plus habile de la contrée. D'autres nomades infiniment moins honnêtes, des Tchenghènes (Zingaris?) ne devant cette hospitalité involontaire qu'à la crainte de faire accuser l'intolérance chrétienne, fouillent les marais pour y pêcher à la dérobée les sangsues qu'ils vendent aux fraudeurs de ce monopole. Enfin la plaine sert de pâturage à six ou huit mille taureaux ou moutons, chameaux ou buffles, sans compter ceux des tchifliks. Le droit de pacage se paie en laitage, en croît ou en argent.

En Anatolie, comme dans tous les pays neufs, l'insuffisance des routes, du capital, des cultures, a beaucoup développé l'industrie pastorale. Les propriétaires du sol aiment à peupler le vaste espace qu'ils sont contraints de laisser vague, de cette richesse que la nature seule entretient et augmente, et qui rend annuellement en moyenne 20 ou 25 pour cent des fonds déboursés. J'ai vu à Baïndir un troupeau de bœufs qui, formé de trente-six têtes en 1841, en compte aujourd'hui cent vingt, bien qu'on en ait retiré déjà cent cinquante. Aussi dès qu'on le peut, on n'hésite pas à substituer son propre bétail à celui du locataire. Ici, toutefois, on s'apprête à appliquer un autre système également fort usité qui se nomme *démirbach*. Il consiste à traiter avec un berger de profession et à lui remettre pour cinq ou six ans la jouissance d'un nombre de bêtes

égal au tiers ou à la moitié de celles qu'il possède lui-même. On lui concède en même temps gratis un pâturage assez grand pour nourrir tous les animaux réunis. L'amodiateur profite seul des produits, mais il paie annuellement comme fermage une somme qui représente 18 ou 20 pour cent du capital engagé. Il doit en outre, à l'expiration des conventions, rendre la même quantité de têtes qu'il a reçues, jusqu'à extinction de son apport personnel [1].

Ainsi est constituée la propriété, ainsi est organisé le travail agricole en Asie. Sans que personne en puisse être directement accusé, il en résulte pour la majorité de la population, celle qui n'a ni guédics, ni moyens propres de culture sous redevance, ni propriété de troupeaux, et qui n'est pas appelée aux bénéfices du métayage, un état de gêne permanente que l'insouciance naturelle et le fatalisme religieux ne font qu'accroître. Mais les plus misérables semblent n'avoir pas conscience de leur détresse. Sous ce doux ciel que leur faut-il pour bénir Dieu? Un peu de *dari*, quelques fruits que souvent la terre donne d'elle-même, le tabac, le café, qui les plongent dans les rêveries où ils aiment à se bercer. Ce stoïcisme est peut-être le plus grand obstacle à la régénération des Ottomans. Quel levier remplacera pour eux celui de nos aspirations vers le bien-être, et de nos tendances à la nouveauté? Il est comme impossible de les faire attenter aux coutumes des ancêtres. Ils se plaignent du libre parcours qui ravage les récoltes malgré fossés et buissons. Mais que je conseille, d'après nos expériences d'Europe, de rassembler les cultures éparpillées, afin de les protéger par leur masse; que je propose de tenir le bétail

[1] On fait même pour les abeilles de semblables conventions. On avait, au printemps dernier, confié à Abdallah 200 ruches valant de 5,000 à 6,000 piastres. Ses bénéfices, en une première campagne, ont été de 50 %, tandis qu'il ne payait que 20 %. Mais cette année (1852) la floraison de l'agnus-castus se trouvant retardée, il a fallu acheter des confitures pour alimenter les insectes, et le iuruk prétend qu'il en sera du sien.

dans des herbages clos ou à l'étable, et s'ils m'écoutent, ce sera beaucoup moins pour discuter mes avis que pour s'amuser, grands amateurs de fables, de mes histoires du Franghistan. Du reste, leurs défauts ne nuisent jamais à autrui, et leurs vertus familières, la probité, la justice, la douceur, l'hospitalité, profitent à quiconque vit auprès d'eux. En vérité, plus je les vois, plus ils me forcent à les aimer.

Si résignés qu'ils soient, il est pourtant une plainte commune que tous me confient aussitôt que je les interroge sur leurs besoins ou leurs désirs. Après avoir dit que Dieu est est grand et que ce qu'il fait est bien fait, ils ajoutent que leur félicité serait entière si on les déchargeait du *salguin*, l'une des formes de l'impôt. Infiniment moins compliqué en Orient que chez nous, le budget des recettes n'a que cinq sources en Turquie : le droit de 12 °/₀ sur l'exportation, de 5 °/₀ sur l'importation des marchandises ; les patentes, octrois, etc ; le *haratch*, que paient les rayas en compensation du service militaire auquel ils ne sont pas appelés [1] ; la dîme et le salguin ou vergù. De ces modes de contribution les pauvres paysans de Burgas ne connaissent guère que de nom les trois premiers ; et la dîme, profondément enracinée dans les mœurs, ne leur semble pas onéreuse. Elle s'étend sur tous les produits naturels — ceux des races bovine et chevaline exceptés — et se prélève à la récolte, par les agents des soumissionnaires, mais sous la surveillance protectrice de l'aga représentant le village. Or, ce n'est pas une dure obligation pour des cultivateurs de donner, au moment où ils viennent de les recueillir, une quote-part assez modique de leurs denrées. Le salguin au contraire se paie en argent et à jour fixe, double difficulté dans une contrée où le numéraire est rare, où les transports sont chers, les marchés éloignés, et où personne n'est sûr de pouvoir vendre

[1] Les événements actuels viennent d'entraîner en principe la suppression de cette taxe. (*Note de* 1854.)

quand il veut. C'est de plus une sorte d'*income-tax* et la plus mal répartie peut-être de toutes les taxes des deux continents. Jadis le Divan a fixé pour chaque *eyalet* ou gouvernement sa redevance, répartie ensuite par l'eyalet entre ses *sandjaks* ou provinces, et par le sandjak entre ses subdivisions, les *cazas* (districts), les *nahyès* (communes). Tout village a donc une somme déterminée à fournir, et pour l'obtenir, le conseil municipal impose d'abord chaque charrue, puis, suivant les ressources présumées de chaque habitant, règle la cotisation individuelle qui varie avec l'état plus ou moins prospère de la communauté. Le fisc, en effet, exigeant toujours le même total, le poids de la charge personnelle s'atténue par l'accroissement de population et de culture, comme il s'aggrave par leur diminution. Sans doute, en droit, les révisions sont possibles. Mais le trésor ne voulant rien perdre, tout dégrèvement pour un homme, un hameau, un sandjak, un eyalet se traduirait en augmentations pour les voisins. De là naissent tant d'oppositions intéressées contre toutes réclamations, qu'elles demeurent en fait stériles. Seulement, de temps à autre, certaines localités sont totalement abandonnées quand la résidence y devient ruineuse. D'autres fondations leur succèdent : ainsi nous voyons en ce moment une émigration du village de *Guludjet*, qui a brûlé à moitié, se transporter à Hayreddin. Sans doute la loi s'est efforcée de prévoir et d'empêcher ces fuites, et elle autorise à faire payer pendant un certain nombre d'années aux transfuges le salguin selon la proportion établie dans le domicile ancien. Mais, en pratique, cette répression est inefficace, et il ne semble point qu'on puisse modifier ce fâcheux état de choses avant que l'achèvement du cadastre ait donné les bases d'une meilleure assiette de l'impôt [1].

Pour moi, étudiant tous ces éléments divers et les expé-

[1] Dans la plaine de Burgas, deux villages de même importance, paient l'un 1,800 piastres, et l'autre 4,700 piastres de salguin.

riences de ceux qui m'entourent, je médite et je prépare un plan nouveau de colonisation. Plus on calcule la puissance de cette terre féconde, et plus on demeure ébloui des éventualités qu'elle promet. Dans cet espace où mille attelages laboureront à l'aise, on cultivera, si mon projet se réalise, outre toutes les céréales, le coton, l'opium et la garance ; sur les coteaux de Touloum mûriront ces raisins de caisse que Smyrne et Tyra vendent si cher ; les mûriers seront plantés par cent mille, et les rivages du fleuve ou les gorges de la montagne donneront encore leur pâturage à six mille bœufs, buffles ou moutons. Le produit des abeilles et des sangsues, des moulins et des bakals que l'accroissement survenu dans la population permettrait de multiplier, suffirait alors à couvrir les frais généraux. On exonérerait les colons du salguin en le payant à leur place ; et, par ce moyen, l'on attirerait tous les bras nécessaires en évitant la coûteuse école d'acclimatation et l'inexpérience agricole des travailleurs étrangers. Cette dépense serait devenue peu importante en comparaison des revenus. Je crois, en effet, que dans dix ans, si d'ici là l'œuvre est bien conduite, les produits de Burgas pourront dépasser 200,000 fr. de rente. Mais je comprends aussi que pour arriver à ces résultats magnifiques, il faut consacrer dès aujourd'hui un demi-million de francs, et plus peut-être, à des travaux de plantations, d'irrigations et de routes ; à des constructions de magasins et de maisons ; à des acquisitions de bétail, d'instruments de labourage et de semences ; à des embauchements, pour ainsi dire, et à des commandites de gens du pays. — Or, la spéculation seule peut fournir une mise de fonds si considérable et conduire à bien une pareille entreprise [1]. En

[1] Peut-être n'est-il point sans intérêt de compléter par quelques détails et quelques chiffres ces indications générales sur l'agriculture de la Turquie d'Asie. Voici les plus importants :

La mesure locale d'étendue se nomme *donoum* et comprend environ 9 ares.

saura-elle apprécier assez les grandeurs pour consentir à la tenter?

Akmeched, juillet 1852.

C'est aujourd'hui la journée aux aventures.

J'étais sorti à cheval avec Hassan et M. Storari pour étudier les moyens d'assainir le lac Akgueul et ses environs. —

La mesure de capacité se nomme *aghiar* et contient environ 1/6 d'hectolitre.

La mesure de poids se nomme *oka*. Elle équivaut à un peu plus d'un kilogramme.

La paire de bœufs vaut 700 à 800 piastres (160 à 180 fr.). La paire de buffles, plus forts mais moins dociles, un tiers en sus.

Une paire de bœufs ou de buffles, autrement dit une charrue, peut cultiver en moyenne 60 à 70 donoums de terrain (5 à 6 hectares), dont un tiers en blé, un tiers en orge et le reste en semences du printemps, coton herbacé, sésame, dari, fève, etc.

Dans cette répartition des cultures, les semences sont, 1° pour le blé, de 60 aghiars (10 hectolitres) valant de 500 à 600 piastres (110 à 130 fr.).

2° Les semences d'orge sont également de 60 aghiars (10 hectolitres), du prix de 250 à 300 piastres. (55 à 65 fr.)

3° Les autres semences coûtent ensemble 200 piastres (45 fr.).

Les frais supplémentaires de main-d'œuvre pour la levée des récoltes s'élèvent à 500 ou 600 piastres (110 à 130 fr.), et l'intérêt des sommes engagées dans le matériel agricole et le bétail, compté à 10 %, peut monter à 160 ou 180 piastres (35 à 40 fr.),

Il faut donc à peu près 400 fr. pour commanditer une charrue. Le rendement décuplant la semence, à moins d'avaries exceptionnelles, les produits atteignent à 2,000 fr. à peu près : la part du fisc et celle du cultivateur prélevées, il reste environ 800 ou 850 fr. au propriétaire ; c'est-à-dire qu'il retire le double de sa mise de fonds. Mais il doit sur cette somme se couvrir des frais généraux d'administration, de transport, d'entretien des magasins, etc., de l'intérêt du prix d'achat de la propriété, de celui du coût des constructions, défrichements, plantations, etc.

Un donoum planté de 700 ceps en plein rapport peut donner de cinq à six quintaux de raisins séchés. Ils valent de 150 à 160 piastres (33 à 35 fr.) les 100 kilog. Pour amener en rapport un donoum de vigne, les dépenses ne dépassent pas 500 piastres (125 fr.).

Un donoum ne doit pas contenir au delà de 120 pieds de mûrier. Les frais de plantation et de culture, jusqu'au moment du plein rapport, s'élèvent à environ 400 piastres (90 fr.). Le revenu annuel se peut estimer ensuite 200 piastres (45 fr.), la soie valant à Smyrne 22 à 24 fr. le kilog.

Le coton se vend en moyenne 4 à 5 piastres (1 fr.) le kilog.; le sésame

Il ne faut pas en effet que ce mot de *lac* fasse illusion, et rappelle, de même qu'en Occident, des ondes claires, profondes et limpides. Il désigne, dans la plaine de Burgas, des bas-fonds où les infiltrations des terrains supérieurs s'amassent, où se dégorgent les torrents gonflés des pluies de l'hiver et des orages de l'été. A peine ces réceptacles se creusent-ils d'un mètre à leur centre, et encore çà et là quelques bancs de graviers, quelques buttes plantées de broussailles surgissent comme des îlots. Sur les bords, règne la flore verdoyante et touffue des végétations aquatiques; et dans la vase grasse qui se prolonge pendant des centaines de pas, tour à tour découverte ou submergée selon que le niveau des eaux s'élève ou s'abaisse, poussent de hautes herbes épaisses et dures, des joncs, des roseaux de cinq mètres. — Nous avions mis pied à terre et nous cherchions, embourbés dans cette fange, à reconnaître les sources de ce cloaque insalubre et le moyen

20 piastres l'aghiar (27 à 28 fr. l'hectolitre); le blé 10 à 12 fr. l'hectolitre; le dari 8 fr.; l'orge 6 fr. l'hectolitre.

Les chameaux coûtent de 1,400 à 1,600 piastres (300 à 350 fr.). Ils sont si délicats dans leur jeunesse, que leur éducation donne peu de profits. Les chevaux d'agriculture se paient 400 à 500 piastres (90 à 110 fr.); les vaches, 200 piastres (45 fr.); les femelles des buffles, 1,400 piastres (300 fr.). Celles-ci rendent annuellement en laitage et en croît jusqu'à 350 piastres (80 fr.).

Les brebis, appartenant à la grande et belle espèce des moutons à grosse queue, valent de 35 à 40 piastres (9 à 10 fr.), dont elles remboursent en un an la moitié. Le beurre se vend en effet 5 piastres l'oka (90 cent. le kilog.); et le même poids de laine, 3 piastres environ (60 centimes).

Tous ces prix sont calculés sur la valeur des denrées rendues au marché de Smyrne.

Les gages des garçons de ferme varient de 500 à 600 piastres (110 à 130 fr.). Leur nourriture peut s'évaluer à moitié de cette somme. Les journaliers se paient, par mois, 70 p. en été et 40 p. en hiver; et par jour 4 p. et 2 p. (80 et 40 centimes) selon la saison. On leur fournit en outre la nourriture qui consiste en laitage, légumes, pilaw, soupe et fruits. Mais les chefs de service sont rétribués plus largement. On donne à Burgas jusqu'à 4,000 p. (900 fr.) à Mehemet le *kiatibi* (agent comptable et interprète); 2,400 p. (540 fr.) au directeur des saïs; 1,800 p. (400 fr.) au premier garçon de charrue.

de les tarir, quand nous vîmes tout à coup déboucher du fourré, sur son petit cheval pie, Merdjama, le chef de la police du pays. Il nous offrait, si nous voulions lui donner l'aide de nos hommes d'escorte, de saisir les Tchenghènes en flagrant délit de pêche frauduleuse des sangsues de l'Akgueul.

Pour plus d'un motif je n'avais garde de refuser. D'abord je ne voulais point décourager le zèle de l'important personnage qui se mettait à notre service. Merdjama est un noir de six pieds de haut, gai, rusé, actif, infatigable; déjà vieux, quoiqu'il ne sache pas son âge, ainsi que la plupart des Orientaux; mais toujours fort comme un taureau, robuste comme un sanglier, et le seul contrepoids de l'épouvante qu'inspire la bande de Katergi. Ancien soldat et peu dévot à l'hygiène de l'Islam, il vient souvent au konak, source où son dévouement s'abreuve, demander et boire en secret du *raki*, pour se préserver, dit-il, de la fièvre. Rompu aux fatigues d'une vie de labeur durant sa guerrière odyssée, poursuivie des cabanes de la Nubie au travers de tous les champs de bataille des Égyptiens et des Turcs en Arabie, en Grèce et en Syrie, l'indomptable vétéran, à l'étroit dans le cantonnement qu'on lui a donné pour retraite, promène dix-huit heures par jour sur toute la plaine du Caystre son inquiète surveillance et sa juvénile activité. Par cette énergique protection, non moins que par sa verve libre et joyeuse, il a conquis un singulier prestige aux yeux du peuple et comme une sorte de suzeraineté sur l'opinion. Se joindre à l'entreprise qu'il nous proposait, c'était à la fois s'emparer de l'alliance officielle de ce formidable auxiliaire et se ménager la terreur salutaire qu'inspirait son nom. C'était en outre une excellente occasion d'intéresser, sans que nous y fussions mêlés nous-mêmes, le pacha de Smyrne à l'expulsion des Tchenghènes hors des terres de Burgas-Ova.

On retrouve toujours ici côte à côte le double principe, Ahrimane et Oromaze; et parmi les nomades, les Iuruks fi-

gurent le bon et les Tchenghènes le mauvais. Les uns et les autres appartiennent à ces races errantes, d'origine incertaine, qui redoutant même de bâtir des huttes, comme si leurs droits au vagabondage en pouvaient être atteints, vont incessamment de la montagne à la plaine, s'arrêtant sous la tente dans toute contrée qui leur offre des éléments de vie facile et sans travail. Mais à ce point les ressemblances s'arrêtent. Religieux et loyaux, les Iuruks tiennent la parole donnée et paient, selon la coutume, l'hospitalité qu'on leur doit : si leur communisme pratique n'apprécie pas toutes les différences entre le *tien* et le *mien* pour les fruits spontanés de la terre, du moins il respecte la propriété née d'un travail personnel, les récoltes et les objets mobiliers. Les Tchenghènes, au contraire, musulmans d'épiderme mais païens de cœur, sont, presque sans exception, fourbes, méchants et voleurs. Attirés par l'abondance des sangsues dans les lacs de la concession, ils pillent avec impunité depuis un an les revenus du propriétaire et fraudent les droits du gouvernement.

C'est un riche produit en effet que celui des sangsues dans la province de Smyrne. Des apaltateurs achetaient autrefois plusieurs millions de piastres le privilége exclusif de ce commerce avec les particuliers, et de la pêche dans les marais de l'État. Mais voici que le monopole industriel croule avec le vieil édifice politique : depuis quelques années, les paysans pour s'assurer un travail lucratif ; les propriétaires pour revendiquer une richesse qui ne profitait qu'à des traitants, ont fait subir à ceux-ci tant d'avanies et de pertes, que pas un adjudicataire n'a osé se présenter pour 1852. En attendant une mesure définitive, le gouvernement, afin de sauvegarder ses droits, a imaginé d'autoriser les exploitations privées et même après déclaration la pêche dans les eaux de l'État, à condition que les prises seraient remises, selon un tarif spécial pour chaque localité, à un employé du fisc. Celui-ci les revend, avec

bénéfice pour le trésor, aux négociants européens. On ne paie guère en effet les sangsues à Baïndïr, à Tyra, à Burgas, que 60 piastres (15 fr.) l'oka (1 kil. 1/8), et la même quantité vaut à Smyrne 100 piastres (22 fr.). Au prix qu'elles atteignent en France, on voit que ce trafic est encore largement profitable, d'autant plus que les déchets ne dépassent guère 10 p. 100 [1].

Les Tchenghènes avaient donc un double compte à régler. Aussi quand nos hommes nous ramenèrent, au bout de quelque vingt minutes, six grands gaillards bras nus, bâtons à la main, caleçons retroussés, jambes souillées de boue, et portant de petits sacs suspendus à la ceinture, enfin dans l'attirail manifeste de larons se livrant à la pêche, je m'attendais à des excuses, à une silencieuse résignation, ou à ces pantomimes serviles dans lesquelles excellent les Orientaux quand ils les jugent de quelque avantage. Je n'avais jamais vu de musulmans pris en faute, et j'étais curieux de savoir comment leur fatalisme et leur dignité s'accommoderaient de la position de coupables. A mon vif étonnement je n'eus que des injures, qu'il fallut me traduire, et des gestes de menaces que je compris parfaitement sans interprète. Nos captifs prévoyant que la

[1] La pêche des sangsues n'offre pas de grandes difficultés. Le pêcheur, armé d'une baguette, entre dans le marais, trouble le fond et saisit à la main l'animal, quand cette opération le fait monter à la surface. On le dépose alors dans un sac de toile, et, la journée finie, dans des baquets d'eau que des chameaux conduisent à destination, en ne voyageant que la nuit. Pour faire la traversée d'Europe, les insectes reçoivent un autre asile : on les met dans d'énormes blocs de terre glaise, et il n'est presque pas de na‹ire qui revienne en Occident sans en rapporter.

Les sangsues sont d'autant plus abondantes que les lacs où elles habitent sont plus fréquentés par le bétail. En effet, lorsque les animaux viennent se désaltérer ou se rafraîchir, plaisir qui retient surtout les buffles dans la vase plusieurs heures par jour, elles prennent à leur détriment des repas qui les font croître prodigieusement vite. Aussi a-t-on imaginé d'élever artificiellement des larves dans des viviers en les nourrissant de sang, et on les amène ainsi en six mois à grosseur utile pour s'en servir.

suite de cette aventure serait leur exil dans quelque montagne, ne retenaient pas leur colère, et pour toute raison me dirent « que nous étions des chiens, que nous volions le sultan, et qu'autant valait qu'ils profitassent de son bien que nous. » L'insolence était trop forte, et je permis aux cawass de la punir à grands coups de crosse de carabine. Mais une malice de Merdjama fut encore un plus terrible châtiment. Il avait, sans être aperçu, découvert, saisi, caché sous son caftan un grand sac contenant la pêche des Tchenghènes et enfoui par eux sous les herbes où ils comptaient sans doute aller le reprendre bientôt. Quand ils se furent un peu éloignés, le nègre leur montra sa capture valant bien une centaine de piastres. Il leur cria en même temps que je la lui donnais pour sa peine, — appel à ma générosité auquel je crus devoir faire immédiatement honneur. — Ce fut alors un redoublement de fureur chez nos pillards, qui arrachaient les turbans de leurs têtes rasées, et eussent arraché, je crois, leurs cheveux s'il y eût eu prise pour les doigts.

Une heure après, nous faisions *kief* [1] dans la ferme de Iéni-Tchiflik, couchés sur les divans d'une salle basse où une jeune négresse d'Abyssinie, leste, accorte, empressée, au nez droit, aux cheveux quasi-lisses, en un mot presque jolie malgré sa couleur, entretenait nos pipes, et de temps à autre nous apportait du café. Nous devisions nonchalamment, Storari de l'Italie, moi de la France; et Hassan nous disait les vœux secrets de son âme, — singuliers vœux pour un Ottoman! Il aspire à conduire, sans faire scandale, sa femme dans une société choisie : il souffre de ne pouvoir donner pour compagnes à sa fille les jeunes Smyrniotes des bonnes maisons levantines! — Nous discutions les lointaines éventualités de ces révolutions dans les mœurs, lorsque le domestique du noble

[1] *Kief* est un mot intraduisible en français. *Faire kief* veut dire se reposer voluptueusement dans une plénitude de bien-être matériel.

musulman, Redgib-Hadji [1], sérieux contre sa coutume, car il se pose en bouffon à la vieille mode des serviteurs favoris, vint nous prévenir qu'une grave complication se préparait pour moi. Une députation des anciens du village se mettait en marche pour me demander justice de Méhémet, le principal agent de la comptabilité du domaine, coupable, disait-on, d'adultère avec la femme de Keurk-Suleyman, un des riches habitants du pays. L'épouse criminelle avait été déjà répudiée, chassée de la maison conjugale. Il restait à punir son complice, et le moins qu'on attendît était son expulsion de Burgas.

Cette affaire n'était pas chose de médiocre importance. Actif autant qu'intelligent, Méhémet, à la fois percepteur des redevances, interprète, vérificateur des kiayas, directeur pratique des travaux, est un des rouages essentiels de l'administration des tchifliks. D'ailleurs sous son nom ottoman et le titre d'Efendi que les paysans lui donnent parce qu'il sait lire, écrire, compter en leur langue, parce qu'il manie son cheval avec une fierté pleine de grâce, et qu'il court la *fantasia* comme un timariot [2] de Bayezid ou d'Amurath, il ne cache rien autre qu'un Lyonnais du nom d'*Alphonse Badioux*. Conduit en Turquie par Reschid, il y a douze ou quatorze ans, il était devenu, après les fortunes les plus diverses, serbetji (préparateur de glaces) d'un pacha d'Alep qui le menait au bâton, quand il apprit que M. de Lamartine possédait des terres entre Smyrne et Tyra. Son premier soin alors avait été de s'enfuir et de venir chercher asile près de M. de Fabrias en lui contant son histoire. Mais à son arrivée parmi ses nouveaux compagnons, il s'était

[1] *Hadji* veut dire pèlerin. Les croyants qui sont allés à la Mekke ajoutent cette épithète à leur nom.

[2] On appelait *timars* des fiefs que les premiers sultans donnaient à leurs soldats sous charge de fournir, en cas de guerre, un certain nombre d'hommes armés. Ces feudataires se nommaient *timariots*.

donné pour Turc, afin d'inspirer plus de confiance et d'exercer plus d'autorité. Toutefois, n'ayant abdiqué ni sa religion, ni sa nationalité, l'aventureux Méhémet-Alphonse jouait gros jeu à contrefaire l'osmanli. Si cette supercherie même répondait mieux de lui en le liant davantage, elle me donnait dans l'occasion une inquiétude nouvelle. Que par le débat l'on découvrît son origine chrétienne, et la situation devenait bien autrement critique dans une accusation aussi grave que celle d'adultère en pays musulman !

A peine étions-nous ainsi prévenus, que je vis entrer en effet l'imam et l'aga, autrement dit le curé et le maire, avec Keurk-Suleyman et plusieurs notabilités d'Iéni-Tchiflik. Je commençai, pour leur faire honneur autant que pour me donner le temps de réfléchir, par offrir du café et des pipes, préliminaires habituels de tout entretien. Mais avant qu'on eût fini de causer et de boire, et que l'affaire m'eût été exposée, nous étouffions de chaleur, tant les curieux avaient envahi en grand nombre la chambre où nous nous tenions. Du moment où je me transformais en juge, ils entraient chez moi comme à l'audience, avec le sans façon que les Ottomans apportent vis-à-vis de leurs autorités. Il fallut transporter mon prétoire à l'ombre d'un térébinthe, à l'extrémité de la place, en face de vastes prairies où des poulains bondissaient, où des buffles couchés dans une sorte de réservoir se dressaient de temps à autre, couverts de lianes marines et de fleurs de nénuphars, ainsi que les taureaux mythologiques des enlèvements de déesses. Ce cadre pastoral convenait du reste à la scène, solennelle et simple à la fois comme un récit de la Bible. Les femmes, la tête couverte d'un voile, se tenaient sur leurs portes et discutaient avec une volubilité toute chrétienne les chances de l'intéressante accusation. La population masculine faisait cercle et auditoire. On apporta deux ou trois tapis où s'accroupirent les personnages de marque, et pour moi un coussin. L'imam

et l'aga tenaient le rôle d'accusateurs publics ; Keurk-Suleyman celui de partie civile; Hassan était l'interprète, Redgib l'huissier; Manouk et Kerima, nos cawass, la force armée. Les membres du conseil municipal remplissaient les fonctions de jurés ou d'assesseurs, et moi-même je devenais juge, nonobstant le Tanzimat et malgré moi. Refuser d'entendre l'affaire, renvoyer immédiatement au vrai magistrat eût été regardé comme un déni de justice, surtout le coupable présumé nous appartenant. D'ailleurs ne représentais-je pas *Buyuk-Sélébi* investi par le sultan de l'héritage des anciens beys ? Dans l'opinion publique, cela me constituait au moins l'égal d'un naïb ou d'un kadi.

Pour ouvrir les débats, il ne manquait plus que l'accusé, et son retard ne laissait pas de m'inquiéter sur son innocence. Il était dans la ferme, car je l'avais emmené le matin d'Akmeched afin qu'il pût, sur les lieux mêmes, recevoir de M. Storari les indications relatives à l'assainissement de l'Akgueul. Il finit pourtant par prendre place en face de ses adversaires, s'excusant d'un prétexte qu'il fallait être Turc pour accepter — les soins à donner à son cheval. Alors l'imam commença son réquisitoire, qui m'était traduit phrase par phrase. Il y mit de l'éloquence, de la subtilité, de l'adresse, même de la prolixité qu'une vive passion peut seule exciter chez un ottoman. Mais par bonheur il ne vint point à bout de prouver autre chose, sinon que la femme de Keurk-Suleyman avait criblé Méhémet de ses agaceries les plus provocantes. Il ne lui restait ensuite que des inductions pour établir que celui-ci y eût jamais répondu. Ainsi, il était constaté que de sa porte l'épouse infidèle avait adressé des baisers au jeune homme placé à la fenêtre de sa chambre ; et point du tout que lui-même eût rendu l'aérienne caresse. L'amoureuse avait fréquemment, il est vrai, suivi l'efendi dans les bois et dans les champs : était-il juste pourtant d'en conclure qu'il eût tiré parti de ces poursuites? Des témoins assuraient encore que maintes fois la belle était entrée dans la ferme; mais per-

sonne ne pouvait dire qu'elle y eût été accueillie selon ses désirs. — Nous en étions là quand Merdjama apparut, revenant au galop du konak où il avait été chercher Ali-Aga. C'était le coup de théâtre que les lenteurs de Méhémet-Alphonse avaient eu en vue. Le chef des cawass lui apportait une justification triomphante. Il affirma solennellement avoir reçu les plaintes de son camarade sur une importunité qui le fatiguait. Il nous raconta même qu'ennuyé de ce feu dont il ne brûlait pas, l'accusé l'avait prié un jour, lui Ali, de mettre à coups de houssine madame Keurk-Suleyman à la porte du tchiflik, ce dont le brave kurde jurait s'être ponctuellement acquitté. Or, il n'y a pas d'exemple, même en Turquie, que jamais amant ait fait fouetter sa maîtresse par procuration. Aussi, qu'il eût été ou non l'émule de Joseph, la voix publique se prononça pour Méhémet avec une unanimité qui rendait l'acquittement presque superflu. Le mari lui-même, lorsqu'il se crut suffisamment éclairé sur ce qui s'était passé, amnistia l'inculpé et se retira, disant avec une dignité grave et triste : J'ai chassé la femme coupable ; je ne demande plus que l'efendi soit renvoyé de Burgas.

Quand je levai l'audience, j'étais peut-être entre tous les gens du village le moins convaincu de l'innocence du pseudo-musulman. Aussi à mon retour au konak, je le tançai d'une verte morale. — « Que voulez-vous, me répondit-il sans s'expliquer sur l'aventure : une autrefois on tâchera de s'en tirer encore ! »

CHAPITRE VII.

Tyra.

Excursions dans les environs de Burgas-Ova. — Une cavalcade en Anatolie. — Le pays turc pur. — Un établissement de bergers à Kestanekœï. — Aspect d'orage. — L'hospitalité de Momouth-Oglou. — Générosité d'Hassan. — Un spécimen du désert. — Les sauterelles. — Cimetières abandonnés. — Les caravanes aux fontaines. — Tyra : l'extérieur et l'intérieur. — La maison de Laud-Foullah. — Son salon. — Sa personne et ses idées. — Un festin ottoman. — Excentricité du service et de la cuisine. — La chambre à coucher.

Tyra, juillet 1852.

Nous avons parcouru depuis une semaine tous les sites intéressants des environs de Burgas, et même les villes les plus voisines; Baïndir, Scala-Nova dont quelques travaux feraient un port excellent; Éphèse qui n'a plus pour habitants de ses ruines de marbre que des serpents et des chacals. Hassan nous a enfin décidés à des courses plus lointaines, et sous son inspiration nous avons entrepris ce matin un voyage qui doit durer trois jours. Il a voulu nous conduire à Tyra, capitale de la province limitrophe de celle où nous résidons, afin d'y rendre visite à l'un de ses amis d'enfance, dont il garantissait la réception cordiale. Sauf l'assentiment de M. de Fabrias, redoutant plus encore la chaleur qu'il n'aime le pittoresque, une proposition pareille était de nature à rallier tous les avis.

Quant à moi, malgré la fatigue, je m'applaudis de cette journée. C'est bien la plus *turque* que j'aie encore passée en Orient. — *Giaourna Ismir* est à moitié franque. Sa campagne est peuplée de Grecs. Les terres de la concession elles-mêmes, sous la direction d'un Français depuis trois ans, n'offrent déjà plus dans toute leur intensité primitive l'énergie du paysage anatolien et la naïveté de la vie musulmane. Comme je les ai vues autrement saisissantes dans ces vives profondeurs de l'Ionie que je viens de parcourir! Chaque contrée, selon les parures de son climat, appelle le voyageur en des saisons différentes : la Russie veut l'hiver, et l'Asie l'été. Or, l'événement m'avait servi à mon goût. Dès trois heures du matin la température était montée à des degrés peu ordinaires. Aussi quand nous rencontrâmes au départ le chamelier, rapportant de la montagne au konak, dans des sacs de laine, sa provision accoutumée de glace, nous conseilla-t-il de rebrousser chemin en nous prédisant un orage. — Mais une menace de l'air pouvait-elle arrêter une cavalcade équipée comme un parti militaire en humeur de coup de main?

Nous avions disposé notre colonne en prévision d'une rencontre avec la bande de Katergi. A droite et à gauche de la route, Ali-Aga et Méhémet-Alphonse faisaient avant-garde, la carabine au poing. Kerima les précédait de vingt pas, se dressant de temps à autre sur ses larges étriers pour mieux examiner le pays. Le gigantesque cawass, avec son turban d'un rouge sombre, son cou tanné, sillonné de veines et de muscles comme le tronc d'un jeune chêne, sa robuste poitrine s'échappant nue de sa veste de drap gris brodée de bleu, ses grandes bottes à entonnoir et sa ceinture écarlate garnie d'un complet arsenal, resplendissait dans son rôle d'éclaireur d'une beauté formidable et farouche. Au centre, Storari, Hassan et moi, avec des pistolets dans nos fontes; — Storari, ainsi qu'un paladin du moyen âge tenant gravement en arrêt sa

pique d'arpenteur. Derrière nous Manouk et Redgib-Hadji, suivis de Baptiste, domestique-drogman que je devais à l'obligeance de M. Salzani. Enfin au bout d'un moment nous fûmes rejoints par le milicien de Guludget qui nous offrit sa protection, — manière adroite, à ce qu'il me parut, de réclamer la nôtre. Nous étions donc en tout dix hommes bien montés, bien armés; et ces allures guerrières, justifiées par l'éventualité d'un péril, ajoutaient à l'excursion un charme de plus.

Dans le commencement, tout alla bien. Les lieux nous étaient connus, les chevaux étaient frais, les ponts en bon état pour traverser le Caystre. Aussi Méhémet et Ali, me donnant le spectacle que j'aime le plus au monde après les danses espagnoles, s'amusaient-ils à courir la fantasia devant nous, chargeant et déchargeant au galop leurs longs fusils. Mais à mesure qu'on s'éloignait de Burgas les choses changeaient insensiblement de face. Kerima, qui s'était fait fort de nous servir de guide, se troublait comme un homme incertain des directions qu'il doit suivre. Le cas était grave dans une contrée où il n'y a pas de route, et où l'on rencontre à peine un village de trois en trois lieues. Nous nous trouvions engagés dans d'interminables taillis d'agnus-castus, de lauriers-roses, de genêts épineux et de grands ajoncs à fleurs jaunes. Lorsque par hasard en atteignant une éminence nous appercevions un horizon de quelque étendue, nous avions pour tout point de repère les cimes neigeuses des prolongements du Taurus, trop éloignées pour nous renseigner utilement. Aux bois succédaient les clairières, les marais, les steppes cachant sous leurs herbes flétries de larges fentes dans le sol, où nos montures risquaient à tout instant de se briser les pieds. De quart d'heure en quart d'heure, il fallait traverser à gué et traverser encore l'antique Mendrès, croisant les sinuosités de son cours monoton[illegible] ...r l'origine du substantif *méandre*. Dans l'un de ... Baptiste et son cheval roulèrent pêle-mêle de la

rive escarpée jusque dans le fleuve, où la sacoche aux provisions de bouche se perdit, accident qui nous livrait pour le jour et le lendemain aux chances de la cuisine et de l'hospitalité musulmanes. Enfin, comble de disgrâce ! le temps tournait à la tempête. Le soleil pâlissait et devenait blafard. Des vapeurs surgissant des prairies et de la rivière, ternissaient l'azur éclatant du ciel; on entendait au loin les sourds grondements de la foudre. Surexcités par la chaleur, les taons, les mouches agaçaient nos chevaux jusqu'à les rendre fous, et c'était assez à faire à chacun de maintenir le sien. Parmi nous tous il n'y avait plus de bonne humeur que chez Hassan, Turc de race pure, à la fois confiant et résigné, heureux du mouvement, du grand air, et ne s'inquiétant jamais de l'avenir.

Le Dieu des musulmans, touché de sa sérenité, ou le Dieu des chrétiens, ému de mes inquiétudes, nous revéla enfin des moyens de salut. Une fumée, déroulant ses spirales grises au-dessus des bois d'une petite vallée, nous guida vers un établissement de pasteurs. A côté d'un puits s'élevait l'habitation, moitié tente et moitié hutte : une façon d'enclos enfermait le gros bétail, et un hangar, haut d'un mètre, construit avec des pieux que recouvraient des nattes de paille et des fagots de joncs, abritait les moutons des feux du jour, après les avoir garantis des rosées de la nuit. Le berger surveillait dans une grande marmite je ne sais quelle cuisine d'apparence peu orthodoxe en ce temps de Ramazan. Ses chiens, habitués à lutter contre les chacals, aboyaient férocement aux jarrets de nos chevaux; mais malgré leurs hurlements Kerima s'en fut au galop saisir leur maître et le sommer de nous servir de guide jusqu'au prochain hameau. Je fis joindre par Méhémet, aux ordres peu rassurants du cawass, la promesse d'un bakchis; et sous la double pression de l'espoir et de la crainte, le pauvre diable nous conduisit en une demi-heure à un village qu'il nous dit s'appeler *Kes-*

tanekœï. Nous nous rendîmes d'abord au bakal : mais, comme dans tout le pays, il était abandonné. Le propriétaire, menacé de la prison par les autorités s'il vendait des aliments à la bande de Katergi ; menacé d'assassinat et d'incendie par celui-ci s'il ne lui en vendait pas, avait pris le sage parti de se retirer à Smyrne en attendant que la crise fût passée. Nous dûmes nous réfugier dans la plus apparente maison de l'endroit.

Il était temps de trouver un gîte. A peine nos gens avaient-ils conduit les chevaux sous un hangar à moitié couvert, à peine avions-nous pénétré nous-mêmes dans une maisonnette récemment finie où nous étions reçus par un beau vieillard à la figure vénérable et digne, que la pluie commença à tomber. Deux ou trois souffles d'ouragan s'entre-choquèrent venant de points différents de l'horizon, tordant, précipitant, relevant des tourbillons de poussière et de sable rouge arraché à la montagne. Ils passaient sur nous en faisant trembler notre asile. Nous les voyions courber, briser les arbres avec un sifflement furieux. Bientôt le tonnerre retentit, répercuté dans les défilés du Taurus comme l'artillerie de cent vaisseaux de guerre. Sur le ciel, nappe de feu ruisselante, roulaient des nuages gris, éperdus, tourmentés, ballottés en tous sens. De larges gouttes d'eau tiède imprégnaient la terre. J'attendais, j'admirais déjà une de ces magnifiques convulsions de la nature, si horriblement sublimes dans ces climats. Tout à coup le vent du nord balaya le firmament, et l'orage détourné sembla fuir du côté d'Éphèse. Pendant quelques secondes on put voir encore une indescriptible agrégation de vapeurs jaunâtres, de nuées brunes sillonnées d'éclairs, s'éloigner comme une trombe en rasant le sol avec une effrayante rapidité. Mais l'air était rafraîchi, et nous éprouvions un étonnant bien-être de repos et de détente nerveuse. Notre appétit, aiguisé par six heures de course, n'en devenait que plus pressant.

Nous n'avions pas lieu de nous attendre à un festin bien

ample ni à une grande somptuosité de service. Dix convives inattendus et affamés épuiseraient, même en Occident, les réserves d'une habitation confortable : aussi pûmes-nous regarder comme un prodige que, dans un petit hameau de l'Asie, l'on nous apportât au bout d'une heure du pain en galette, peu cuit, peu levé, déjà vieux et dur, mais en quantité suffisante; de l'eau pure et fraîche; du fromage de brebis; enfin le mets national, un pilaw composé de deux poulets bouillis, recouverts d'une montagne de riz cuit à l'eau. Seulement il nous fallut jouir de ce régal complétement à la turque, c'est-à-dire assis à terre sur un vieux tapis, buvant tous dans la même tasse, mangeant à la gamelle, à pleines mains, sans couteaux ni fourchettes. Hassan avait dépecé nos poulets à l'aide de ses doigts, et nous les saupoudrions d'un mélange de poivre et de sel. Quant au riz, nous n'avions que deux cuillers de bois pour l'attaquer tour à tour et l'assaisonner de *ïourth* (lait aigri), en guise de safran. Ce ragoût, je dois l'avouer, n'a pas été aussi mauvais que je me plaisais à le craindre avant d'y goûter. Nous couronnâmes le festin par un large coup de mastic; la gourde qui le contenait ayant échappé par bonheur au désastre de Baptiste. Puis notre hôte nous offrit du tabac et enfin du café qu'il venait de faire griller et piler pour nous. Le café et le tabac sont toujours exquis chez le dernier paysan turc, n'eût-il pas de pain dans sa huche. Les joies du kief ayant ainsi compensé les insuffisances du repas, M. Storari et moi nous convînmes volontiers, en remontant à cheval, que peu d'auberges de France, peu de *locande* d'Italie, nous eussent en définitive aussi agréablement réconfortés que l'avait fait la réception du vieux Momouth-Oglou de Kestanekœï.

Nous étions prêts à partir; Hassan demeurait seul en retard. Comme je l'appelais inutilement, je revins sur mes pas et le surpris en flagrante bonne action. J'ai dit que les hangars de la maison étaient inachevés; c'était, hélas! faute d'argent

pour les mener à terme. Il parait qu'en Anatolie comme en France il faut se méfier des architectes et des piéges d'un devis. Trompé dans ses prévisions et à bout de ressources pour l'année, notre hôte avait lieu de craindre l'effet des pluies d'hiver sur ses constructions découvertes ; et les interrogations d'Hassan l'avaient amené peu à peu à dévoiler sa fâcheuse situation. Rapprochant de cet imminent danger de ruine, avoué avec une résignation touchante, l'empressement qui nous avait accueillis, notre ami conjurait, lorsque j'arrivai près d'eux, Momouth d'accepter les trois cents piastres dont il avait encore besoin, tandis que celui-ci refusait, trouvant la générosité trop forte. Mais ma présence mit fin à cette lutte de délicatesse. Hassan s'esquiva, laissant tomber sa bourse discrète sur le divan ; et je ne pus éviter de recevoir à sa place les remercîments et les bénédictions du vieillard.

Nous avions quelque peu dévié de notre route, si bien que pour atteindre Tyra, il nous restait sept à huit lieues de marche dans une sorte de désert, parmi les défilés d'une série de collines, tantôt rochers, tantôt sables, ondulant à perte de vue par étages monotones jusqu'à une chaîne de montagnes desséchées. La contrée revêt alors l'aspect grandiose et solennel des solitudes à longues perspectives et à riches horizons. Par instant le terrain se creusait subitement devant nous en une vallée sauvage, tapissée de quelques broussailles grises, ou dans les bas-fonds des gorges, de la mousse verdoyante et perfide des marais. De temps à autre nous rencontrions l'arrière-garde de ces invasions presque périodiques de sauterelles qui passant ainsi qu'un vent de mort sur toute végétation, depuis la Caramanie jusqu'à la mer, s'y précipitent comme saisies d'un vertige. Quand nous avons quitté Smyrne, le golfe en roulait de si innombrables myriades qu'elles changeaient en émeraude sa couleur d'azur. Tout affaiblies qu'elles fussent, car le fléau tire à sa fin, elles s'élevaient pourtant à no-

tre approche en épais nuages, et comme un voile entre le soleil et nous. Puis elles retombaient abattues et frappant de leurs ailes brisées le ventre de nos chevaux qui n'avançaient qu'avec répugnance sur ce sol jonché d'insectes grouillants sous leurs pas.

Dans cette zone d'où se sont retirés les habitants et les cultures, plus de caravanseraï, de cafés, de villages : quelques ruines de cimetières turcs, pauvres cimetières si touchants! nous guidaient seuls et nous marquaient la route. Une dalle debout avec une inscription mutilée, un turban de pierre renversé parmi les églantiers qui le fleurissaient autrefois, un vieux cyprès, survivant à la tombe qu'il devait couvrir, témoignent seuls que les constructions écroulées du voisinage ont vu naître, aimer, prier, mourir, des familles éteintes sans laisser un nom dans la mémoire, ni un héritier pour leurs champs! A travers ces solitudes, on ne distingue plus aujourd'hui que de rares caravanes. La clochette argentine les annonçait d'avance, puis nous voyions leurs lignes apparaître et se déployer à l'horizon, s'approcher, nous contrepasser en silence, pendant que les conducteurs, arrêtant les ânes qui les portaient, jetaient de longs regards d'étonnement sur nos habits européens. D'autres fois nous surprenions les troupes voyageuses campées autour d'une fontaine, pêle-mêle avec du bétail, à l'ombre des châtaigniers et des platanes qui rendent en protection à la source ce qu'ils reçoivent d'elle en fertilité. Maîtres et serviteurs, bergers, chameliers et cawass, nous allions alors nous rafraîchir selon la règle d'après notre rang d'arrivée, et abreuver les montures ou les troupeaux. — Ainsi se reproduisent sans fin, jusqu'à l'Euphrate, jusqu'à la Perse, les mêmes aspects majestueux et tranquilles, toujours pleins de mélancolie, mais non pas de tristesse. Sous cette nature vierge encore on sent palpiter quelque chose de si vivace, qu'en ce repos l'on devine une attente et nullement une stérilité.

Malgré la grandeur et la nouveauté des émotions, la fatigue de douze heures de marche nous rendait impatients d'arriver. Enfin, comme nous sortions d'une forêt de cyprès, Tyra nous apparut, étagée à mi-côte d'une sévère chaîne de montagnes. Rien de si magnifique et de si charmant que ce spectacle éclairé par les derniers feux du soleil : on eût dit d'un paysage de Suisse transporté dans l'Asie Mineure et servant de cadre à une ville d'Orient. Les maisons blanches s'épanouissaient au milieu des jardins avec le gracieux désordre des constructions musulmanes; les mosquées, les minarets dominaient de leurs coupoles et de leurs aiguilles les vieux remparts et les tours grises de la cité. Autour d'elle s'élargissait une ceinture de pentes agrestes, plantées de pins, de chênes et de platanes, sillonnées d'eaux ruisselantes donnant à cette végétation la sombre verdure et la séve robuste de nos arbres du Nord. Une plaine admirablement cultivée, irriguée, fertilisée, garantie à la limite de chacun de ses champs des vents et de la poussière par des roseaux de vingt pieds de hauteur, s'étendait encore entre nous et cet Éden. Nous nous pressâmes pour y atteindre, et nos chevaux, retrouvant des forces en devinant le gîte, eurent gagné les portes avant l'heure où elles se ferment chaque soir.

Hassan, à l'entrée, de la ville prit la tête de la colonne, et nous conduisit dans les hauts quartiers, par des rues étroites, mal pavées, sinueuses et raides autant au moins que celles de l'Acropolis de Syra. Seulement les habitations me paraissaient mieux construites et plus belles, et de temps à autre nous longions les façades de mosquées ou de konaks qui dénonçaient l'élégance, la richesse et le goût. Mais il se trouva que depuis le dernier voyage de mon ami, Laud-Foullah, chez qui nous allions, avait changé de domicile : il fallut redescendre péniblement presque jusqu'aux murs d'enceinte. Notre nombre, les costumes de giaours que portaient quel-

ques-uns d'entre nous ne laissaient pas de produire une certaine émotion. Enfin la nuit tombait, et les hommes qui venaient de rompre le jeûne du Ramazan sortaient partout des maisons pour fumer en plein air. Pourtant, malgré la prétendue recrudescence de fanatisme que les purs musulmans éprouvent, dit-on, en temps d'abstinence, pas un cri de malveillance, pas un geste offensant ne nous furent adressés.

Après avoir usé le matin de l'hospitalité d'un pauvre homme, je n'étais pas fâché d'expérimenter le soir celle d'un grand seigneur. J'y trouvai non moins de cœur, et comme on devait s'y attendre, plus de confortable. Le kiaya de Laud-Foullah ne sembla pas du tout surpris, quand nous frappâmes à la porte, de voir une troupe si nombreuse demander asile, et avant même d'interroger son maître tant la réponse lui semblait sûre, il donna les ordres pour notre réception. Nous étions dans une cour presque aussi grande que celle d'Akmeched. Nos chevaux et nos cawass disparurent en compagnie des saïs de la maison sous une haute arcade en ogive communiquant aux dépendances des écuries. L'hadgi, Baptiste et Méhémet, comme attachés à notre service personnel, furent envoyés par le kiaya dans son propre appartement en signe de déférence pour eux et pour nous. En même temps, on m'introduisit avec Storari et Hassan dans une pièce dont les boiseries et le plafond étaient peints d'élégantes arabesques, et où de magnifiques tapis de Perse et de Damas couvraient le parquet. Un divan revêtu d'étoffes de soie brochée d'or formait tout le mobilier. Deux gros cierges de cire jaune, dans des chandeliers de cuivre argenté pareils à ceux des églises de nos campagnes, éclairaient insuffisamment ce salon.

A peine y étions nous entrés que des esclaves en turbans, caftans, pantalons larges et babouches soulevèrent d'un autre côté les portières de drap gris bordé de soie verte pour nous offrir le café, les pipes, les confitures et l'eau glacée, pré-

ludes ordinaires de l'hospitalité anatolienne. Laud-Foullah vint bientôt et d'abord embrassa tendrement son ami. C'est un homme de quarante ans, grand, brun, vigoureux, au visage froid et aux manières majestueuses. Lettré pour un Turc, et ne sachant pas un mot des langues d'Europe, il représente assez exactement la moyenne des idées, de l'instruction, de la civilisation des gens distingués du pays. Contre mon attente, d'après le costume que j'avais vu à ses domestiques, son vêtement était à la mode nouvelle, fez, pantalon de nankin à pieds, redingote laissant apercevoir un gilet de coutil blanc. Il nous remercia gracieusement de l'honneur que nous lui faisions, pria d'excuser chez lui ce qui ne conviendrait pas aux habitudes occidentales, et nous invita à nous faire servir selon nos convenances. Puis il se mit à interroger M. Storari et moi par l'entremise d'Hassan. Il me questionnait sur l'état de la France, ses dernières révolutions, ses hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, MM. Thiers, Guizot, Lamartine, Cavaignac et Napoléon. Il s'informait près de M. Storari de l'avancement où était parvenue la grande opération du cadastre, de la direction que suivrait la route projetée entre Smyrne et Haydin, et surtout du mode de construction et d'exploitation des chemins de fer dont le noble Osmanli ne se faisait pas une idée bien nette. Pendant une grande heure dura cette conversation, et j'étais aussi frappé de la dignité et du bon sens naturel de notre hôte, que du mélange de fierté, de finesse et de réserve habile dont il couvrait sans affectation ni gaucherie, le défaut de ses connaissances et les lacunes de son esprit. Mais en même temps il me semblait n'attacher à l'entretien que la curiosité d'imagination excitée par une lecture de roman. Rien ne paraissait le frapper aussi peu que la possibilité d'une application personnelle ou nationale dans tous ces récits, toutes ces révolutions, toutes ces inventions du Franghistan. Évidemment cet homme n'a

que sur le seul épiderme les insignes de la rénovation ottomane. Je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à Hassan; et le véritable réformiste m'avoua en soupirant qu'il en est ainsi encore du plus grand nombre de ses concitoyens. — Lorsqu'on nous annonça le souper, Laud-Foullah nous dit adieu et se retira dans son harem. Tout musulman aime, quand vient le soir, à se concentrer dans la vie de famille; mais Hassan voulut cette fois expliquer le départ du maître de la maison par une attention délicate cherchant à nous mettre plus complétement à notre aise pendant et après le repas. A ce compte, l'Asie aurait des raffinements de bon goût dont l'Europe ne se doute point.

Le festin fut magnifique, c'est-à-dire que nous vîmes défiler devant nous au moins trente ou quarante plats. J'avais été prévenu que plus grand serait le nombre de ceux que j'attaquerais, si peu que je mangeasse de chacun, et plus je me montrerais convive poli. Je fis de mon mieux pour contenter nos hôtes, d'autant plus que j'étais ravi du spectacle qu'ils me donnaient. D'abord un serviteur avait déposé à l'angle des divans où nous étions assis une petite table à huit pans, incrustée de nacre, haute d'un demi-mètre à peine et de moitié moins large. Sur ce point d'appui on avait mis un pliant de marqueterie persane, et sur ce pliant, un vaste plateau de cuivre avec du pain, des verres à anse et des cuillers de bois à manche garni de cuivre ou de corail. Un pechtimal [1] quatre fois plus grand qu'il n'était nécessaire, était étendu sur nos genoux comme serviette commune. A terre, dans une jarre à demi remplie de neige, des gargoulets d'argile rouge rafraîchissaient l'eau qu'un jeune et beau garçon s'apprêtait à verser. Un deuxième échanson portait une aiguière d'argent pleine d'un vin jaune comme de l'or, doux et capiteux tout en-

[1] Longue pièce d'étoffe brochée de soie et de fils d'or ou d'argent.

semble. Devant nous et attentifs à nos signes se tenaient Redgid-Hadji, Baptiste et Méhémet. Le kiaya, accroupi à l'autre bout de la chambre, surveillait le service, et outre les gens portant et reportant les plats, qu'on ne mettait qu'un à un sur le couvert, cinq ou six domestiques groupés vers la porte regardaient manger les giaours.

Après le potage, nous eûmes du poisson frit et une façon de rémoulade dont je pus à peine goûter à cause de l'âpre saveur des huiles fortes du pays. Puis vinrent les légumes, si bizarrement accommodés que plusieurs d'entre eux me parurent parfaitement inconnus. Peut-être en effet sont-ils hors de la consommation occidentale. Je ne me rappelle point sans épouvante certaine purée que je soupçonne avoir été faite avec de la graine de lin, et qui certes la remplacerait pour la préparation des cataplasmes. Les légumes épuisés, succédèrent des ragoûts, des oiseaux sauvages hachés menu et noyés dans des confitures de groseilles ou de coings. Ensuite sur des *bamies*, espèces de haricots verts assez fades, du mouton bouilli nous arriva en quartiers, escorté d'un poulet au gros sel sur une oseille amère. A l'entremets, ce fut une avalanche de sucreries de mille sortes, tourtes et miel, fruits confits, abricots glacés, conserves de roses, de cerises, de jasmins. Pour dessert et afin de clore cette liste pantagruélique, apparurent une pastèque et un pilaw aux cailles. Le pilaw, chose excellente, mais laborieuse à manger sans fourchette, est toujours le dernier mets servi, comme suprême pièce de résistance offerte aux estomacs insatiables. — Heureusement c'était la fin! je commençais à redouter l'excentricité de cette cuisine. D'ailleurs je me sentais singulièrement embarrassé par l'absence d'assiettes, de couteaux, de tout le matériel gastronomique employé chez nous. Il est dur pour un Européen, plus que je ne saurais le dire, de manger avec ses doigts des viandes disséquées avec les ongles; de pêcher des légumes parmi des flots de sauce, et d'amener sa

part au bord du plat à l'aide de tranches de pain comme le pratiquent les indigènes. Il est dégoûtant de voir dans les gâteaux où chacun creuse une excavation, l'assaisonnement des voisins se mêler au vôtre; les cuillers se rencontrer au fond du vase, et le communisme de la gamelle résulter en définitive de l'appétit des conviés! J'éprouvai donc un vif mouvement de joie en essuyant au beau pechtimal ma barbe souillée, et en allant retrouver le café et les tchibouks.

Quand il nous eut laissé savourer une heure le latakié et le moka, le kiaya nous conduisit dans les chambres où l'on nous avait préparé des lits, en nous faisant remarquer que les trois pièces étaient contiguës, rapprochées de celle de nos domestiques et communiquaient par une terrasse. Mes amis s'y sont aussitôt établis pour continuer en vue du ciel une discussion commencée à dîner sur la science astronomique des Arabes. Exclu par mon ignorance de ce savant entretien, j'ai d'abord contemplé la sombre silhouette de Tyra qui se dressait devant moi, vaguement éclairée par les illuminations du Ramazan. Le murmure doux et monotone d'un ruisseau tombant en cascade des jardins de Laud-Foullah dans le bassin d'une place publique, m'invitait comme ce poétique spectacle à prolonger encore les voluptés du kief. Mais ma volonté a été plus forte, et m'asseyant sur le bord de ma couchette, muni d'une plume de roseau, d'encre et de long papier turc, je me suis mis à noter rapidement à la terne lueur d'un cierge les souvenirs tout vivants encore d'une si intéressante journée.

CHAPITRE VIII.

Les Dardanelles. — Arrivée à Constantinople. — Karagueuz.

Départ de Tyra. — Les paysages homériques. — Les Dardanelles. — La navigation du détroit. — La poterie turque. — Gallipoli. — Les passagers musulmans. — Préliminaires des accordailles chez les Grecs. — Installation à Constantinople. — La *yaya* Dimitrovich et sa famille. — Centres de réunion de la société Pérote. — Préoccupations politiques. — Aspect inquiétant des affaires. — Nouvel esprit de l'ambassade de France. — Excursion de nuit à Stamboul pour aller voir Karagueuz. — La salle de spectacle. — Analyse de la pièce. — Lubricité des détails.

En mer, 11-13 juillet 1852.

Depuis trois jours que de changements, que de choses! J'étais en pleine Anatolie à goûter l'hospitalité profondément musulmane de Laud-Foullah et me voici bercé sur le pont d'un navire. Je menais la vie insouciante et active d'un ridjal [1] au fond de ses terres; et maintenant il me faut reprendre les préoccupations de l'homme d'affaires, préparer les combinaisons du négociateur! Ces lettres de Constantinople et de Paris que j'avais tant attendues, me sont enfin arrivées à Tyra. Elles m'y ont appris à la fois que MM. Trouvé-

[1] Grand propriétaire foncier, haut fonctionnaire en retraite, personnage d'importance.

Chauvel et Stanley n'avaient pas encore quitté l'Europe; que l'influence de Reschid était fortement menacée; que le meilleur de mes amis parmi les Turcs, Wéfik Efendi, nommé ambassadeur en Perse, allait incessamment quitter Stamboul. Tout m'ordonnait donc de m'y rendre sans délai afin de profiter encore, avant leur départ ou leur chute, de la bienveillance de mes protecteurs. Aussi j'ai repris la mer et je côtoye de nouveau les rivages délicieux de la Phrygie. La nuit dernière, nous passions devant les ruines de Phocée, l'aïeule de notre Marseille. Ce matin, durant les brumes de l'aurore, l'*Egyptus* longeait le rivage de Mételin, sa ceinture de vieux remparts ses villas enfouies sous des massifs de verdure se mirant dans le golfe ou Sapho se précipita. Quelques heures après, apparaissait Ténédos, l'île blanche aux vignobles fameux; Lemnos, vers le couchant; à droite, le pays où fut Troie; et dans la plaine aride, par delà le cap Sigée, les *tumuli* des héros chantés par Homère. Puis nous sommes entrés dans les Dardanelles, l'antique Hellespont, la barrière insuffisante devant les amoureux, les conquérants et les poëtes, qui ne sut arrêter Léandre, Alexandre, ni Byron. Et l'indomptable rapidité qui nous mène, avant qu'un jour se soit encore écoulé, nous aura conduits dans la Corne d'Or.

Deux fois déjà j'ai traversé ce détroit, le plus magnifique du monde, si l'on excepte le Bosphore. Mais le merveilleux paysage maritime ne joignait point comme aujourd'hui à sa beauté propre l'attrait d'une éblouissante animation. Plus de cinq cents navires, repoussés depuis dix jours par les vents du nord et réduits ainsi qu'au temps de Calchas à déplorer les caprices d'Aquilon ou de Notus, ont profité cette nuit des tièdes haleines du midi pour tendre toutes leurs voiles vers Constantinople. Et de l'une à l'autre plage, si loin que les regards peuvent atteindre, se pressent sur ce bras de mer que les continents rivaux étreignent comme un fleuve, les sveltes

barques arabes des ports de Syrie, les caboteurs fins voiliers de l'Archipel, les lourds bâtiments de la Hollande, les bricks américains, les solides vaisseaux de France et d'Angleterre. A travers cette forêt de grands mâts, ce taillis de gréements et de voilures, nous voyons dans la vitesse de notre marche se dérouler tour à tour les gracieuses ondulations du rivage, les assises déchaussées des rochers blanchis par la vague, les gazons veloutés des collines, les anses des grèves où se bercent les canots de pêcheurs, les vallons qui s'enfoncent dans la montagne, et à l'ombre des cyprès et des platanes, les villages suspendus au versant des coteaux. Çà et là les vieilles tours massives des Génois ou des Vénitiens se profilent fièrement sur l'horizon, dominant des redoutes à casemates, des batteries rasantes établies selon les règles de l'art nouveau. Les Turcs, en effet, depuis l'application de la vapeur à la navigation, ont fortifié de huit cents canons répartis sur onze points, cette porte de leur empire que la violence des courants faisait presque infranchissable autrefois. — Mais après avoir pourvu aux éventualités de la guerre, on s'étonne de leur négligence pour les intérêts permanents de la paix. Comment, selon l'ancien projet de Reschid, n'a-t-on pas organisé encore un service de remorqueurs, qui serait aussi avantageux au commerce de tous les peuples que fructueux pour le trésor ottoman?

L'*Egyptus* a touché, sans nous y laisser descendre, aux deux cités qui ouvrent et ferment le détroit. A Dardanelle, pendant qu'on attendait les dépêches du consul de France, des marchands nous ont apporté les produits indigènes de l'industrie céramique : belles amphores vertes, lampes rappelant la forme de celles de Pompéi, écuelles grossières mais splendidement dorées, figures d'animaux dans le style le plus bizarrement grotesque, préparées sans doute pour jouets d'enfant; enfin des vases rebondis où courent mille arabesques

sur un fond jaune laiteux, avec des anses en façon de jonc tressé, et des cols allongés s'épanouissant en gueules de bêtes fantastiques. Moyennant une vingtaine de piastres, j'ai fait de larges emplettes dans cette pacotille, persuadé qu'on ne découvre jamais mieux les goûts et les aptitudes d'un peuple que dans l'examen des objets de son usage familier. Et à la finesse des intentions gracieuses ou bouffonnes ressortant sous l'inhabileté de la main-d'œuvre, on reconnaît aisément chez les Turcs un sentiment des arts confus mais réel.

Vingt ou trente musulmans montèrent sur notre bord à Gallipoli. Ils n'ont plus de répugnance pour les paquebots français depuis que la compagnie nationale remplaçant l'État leur a permis de s'installer à leur guise. Quand leurs barques nous accostèrent, le soleil déclinait déjà dans un azur lumineux et doux derrière la presqu'île étagée de maisons, de rochers et de verdure qui a gardé le nom des Gaulois. Les nouveaux passagers se hâtèrent donc d'étendre leurs matelas sur le tillac, de dresser des toiles pour se garantir de la rosée, de disposer autour d'eux les jarres pleines d'eau, les mannes contenant leurs aliments, et de charger leurs pipes, de peur de donner une minute inutile au jeûne de Ramazan. En effet, au moment précis où cela devint licite, chacun se mit à manger puis à fumer et chanter, divertissements qui se prolongèrent jusqu'au jour. Il n'y eut plus bientôt sur le pont, dont la bruine du soir éloignait les promeneurs, que cette animation insolite, et à l'arrière, une autre scène de mœurs qui m'intéressait davantage. Notre navire a reçu à Syra un négociant hellène et sa fille, âgée de treize ou quatorze ans. Un jeune homme embarqué à Smyrne s'est enflammé pour elle au premier coup d'œil, et fait à cette enfant depuis trente-six heures une cour qui indiquerait chez nous des accords de mariage très-arrêtés. Profitant de l'obscurité, de l'isolement, du silence, ils se promenaient tous deux, inclinés l'un sur

l'autre et les mains entrelacées. La petite Grecque, qui, pour la première fois sans doute s'entendait parler d'amour, se courbait pâle, énervée, chancelante, et ses yeux battus avaient d'ineffables regards. — Cependant le père, sans s'inquiéter de rien, continuait sa partie de cartes au salon.

Chez les Grecs, ces sentimentalités ne tirent pas à conséquence et peuvent durer des semaines sans que l'amoureux soit tenu de dire ses intentions. Après les fiançailles, il est libre encore de prolonger ses assiduités plusieurs mois avant de se décider au mariage, et l'on n'a garde ordinairement d'abréger ce stage de la passion et du bonheur. Ces préliminaires offrent de si ravissantes délices! Parfois, il est vrai, des commencements si beaux n'ont pas de suite, et les accordailles n'aboutissent point à l'hymen. Mais un tel accident n'empêche nullement d'autres poursuivants de remplacer celui qui bat en retraite. Il est on ne peut plus rare, en effet, qu'on abuse de ces facilités consacrées par l'usage là où l'innocence n'étant généralement pas de l'ignorance, les surprises ne sont pas à redouter.

Les plaisirs d'autrui fatiguent vite. Laissant les musulmans à leurs chansons et les amants à leurs rêves, je suis rentré dans ma cabine pour demander au sommeil d'abréger ces heures si lentes qui séparent du but désiré. — Lorsque je m'éveillai, l'*Egyptus* était immobile et j'avais les terrasses du Séraï pour horizon.

Péra, 16 juillet 1852.

En vain dit-on la Turquie stationnaire. *Purè si muove!* elle se transforme, mais pas toujours pour le plus grand bien des voyageurs. J'étais à peine débarqué que je me sentis atteint par l'effet de certaines imitations d'Occident où je ne puis me résoudre à reconnaître des progrès. Depuis mon dernier

voyage, l'administration est devenue plus sévère et les aubergistes plus rapaces. On échappait encore, il y a trois ans, par un bakchis au *gumrutchibachi* [1] à la visite de la douane : j'ai dû la subir minutieusement. On pouvait être logé et nourri à l'européenne, dans de confortables hôtels, pour 45 ou 50 piastres [2] par jour : c'est presque le double aujourd'hui. Dès que mon ex-hôtelier m'aperçut, maître Destuniano, tout en soupirant et en m'accablant de protestations de tendresse, entra dans de longues explications sur l'enchérissement général, et finit par réclamer pour me recevoir un tiers de plus qu'autrefois. Encore voulait-il me reléguer dans une maison en bois lui servant de succursale, dont l'aspect dénonce une garnison de punaises si solidement établie que le feu pourrait seul la déloger de ce gîte. J'ai repoussé net cette insidieuse captation.

Pourtant j'étais fort embarrassé, quand Williams, mon ancien drogman, m'est venu en aide. Il m'a fait louer 300 piastres [3] par mois, dans une habitation de pierre appartenant à des Grecs, une grande pièce et une antichambre ayant vue sur la Corne d'Or. Je jouis là d'un mobilier splendide pour le pays ; lit en fer sous une moustiquaire, commode, table, divan, deux ou trois chaises et rideaux aux fenêtres. On m'apporte le matin une tasse de café au lait dans un verre à boire, et l'on a mis à mon service un stupide domestique bulgare appelé Savo. Mes hôtes enfin s'efforcent gracieusement de me distraire ; et dans mes heures inoccupées je puis choisir entre les chants religieux où ne se complaît que trop la *yaya* [4] Dimitrovich, le gai babil, soit italien, soit français de ses petites-filles Antonizza et Marina, et la partie de piquet à laquelle me convie un vieux grand oncle, ecclésiastique spirituel et jovial.

[1] Chef d'un poste de douaniers.
[2] 10 à 11 francs.
[3] 66 francs.
[4] Grand'maman.

On m'a même offert une place à la table commune ; mais je me suis méfié de la cuisine indigène. J'aime mieux profiter d'un *casino* qui vient d'ouvrir à Péra le premier restaurant indépendant d'un hôtel.

Mes arrangements intérieurs ainsi disposés, j'ai commencé par le quartier franc la série de mes visites, les convenances interdisant de se présenter chez les Turcs avant la fin des fêtes prochaines du Baïram. Peut-être n'ai-je pas ici beaucoup moins de connaissances qu'à Paris, mais il est infiniment plus facile de les rencontrer. — Les Levantins de race ou d'adoption sont tous commerçants, négociants ou banquiers. Ils passent invariablement les journées à leurs comptoirs et les soirées à quelque table de whist accoutumée qui les réunit après le dîner de famille. Les Occidentaux *gardant l'esprit de retour*, comme parle le Code, se rattachent d'ordinaire à la diplomatie commerciale ou politique, et ont pour quartiers-généraux les salons de leur ambassade ou de leur chancellerie. Quant aux voyageurs de passage parmi lesquels je tenais à revoir mes compagnons du *Léonidas*, ils empruntent à la *fashion* pérote son principal point de réunion. En effet, depuis mon dernier voyage, une nouvelle classe de population s'est créée. La colonie européenne possède désormais ses élégants, qui constituent à la fois une aristocratie de bon ton et une franc-maçonnerie de plaisir. Ils se donnent rendez-vous dans une splendide boutique française où l'on vend de tout, où la maîtresse de la maison, spirituelle autant qu'intelligente et gaie, s'aide de charmantes demoiselles parisiennes ou grecques pour faire bon accueil aux flâneurs d'aujourd'hui, acheteurs d'hier ou de demain. A l'heure où se ferment les grandes maisons de Galata, ce magasin hospitalier se transforme en un club où l'on décide l'emploi des soirées : par conséquent tout désœuvrement y aboutit. — J'ai retrouvé là Vivier, devenu déjà, par ses allures originales et ses brusques saillies, l'un des co-

ryphées de ce monde joyeux, et Théophile Gautier que son teint brun, son embonpoint naissant, sa redingote boutonnée et le fez qu'il a tout en arrivant substitué à notre laide coiffure font prendre, au milieu des autres, pour le seul Turc parmi des giaours.

L'impression qui m'est restée du rapide contact de ces sociétés diverses et des premiers regards jetés sur le pays, m'a surpris douloureusement. J'ai rencontré aussi à Péra ces alarmants symptômes sociaux et politiques dont je m'étais ému à Smyrne, mais bien autrement caractérisés. Matériellement Constantinople subit une crise épouvantable : trois années calamiteuses y ont fomenté un appauvrissement général. Le numéraire fait défaut, jusqu'à ces piastres de mauvais billon ne valant pas le quart de leur titre nominal; le commerce de détail et de consommation lui-même en est réduit à l'usage des kaymès [1]. — Sous le point de vue moral, il est aisé de reconnaître à l'aigreur des rapports entre les populations, qu'une influence pernicieuse souffle des deux côtés la haine. Dans le peuple, la bonhomie des musulmans s'est changée en irritation, et l'humilité des rayas en insolence, tandis que chez les classes élevées on s'accuse réciproquement de desseins perfides et de secrètes machinations. S'accordant à prévoir un réveil de fanatisme, les résidents européens en attendent, non sans appréhension pour eux-mêmes, le signal d'un prochain changement de cabinet. Et quand la situation si violemment tendue menace tout l'Orient d'un cataclysme, quand elle voudrait un concours si habile et si loyal des puissances amies du sultan pour l'aider à dénouer les trames dont on l'enlace, il semble qu'à la légation de France on songe uniquement à poursuivre nos succès aux dépens des Turcs! on paraît s'y absorber dans l'affaire des églises de Jérusalem, dans l'échange de notes

[1] Billets de papier-monnaie.

sur cette fameuse clef de caveau, que sa possession, conquise après un an d'efforts, ne nous donne pas encore le droit de mettre dans la serrure ! Notre ambassadeur célèbre en France sa victoire problématique touchant les Lieux-Saints, et non-seulement nous laissons le champ libre aux Russes et à leurs intrigues, mais encore nous leur venons indirectement en aide : nous combattons en effet leurs seuls adversaires, les ministres réformateurs. L'esprit s'y perd ou le cœur s'y brise ! Quel est donc le but caché auquel notre politique aspire, si elle ne s'abandonne au plus incompréhensible aveuglement?

17 juillet.

Je viens d'assister à la représentation du Polichinelle turc, Karagueuz, l'*Homme aux yeux noirs*. J'en suis sorti stupéfait, consterné, dirais-je pour peindre mieux mes impressions. Sans doute un vif intérêt m'attire vers toute scène révélant le secret des mœurs indigènes, et je n'eus jamais occasion pareille de soulever des voiles qui se déroulent rarement devant des regards européens. Mais l'indignation a éteint en moi la joie de ma découverte, et j'aimerais mieux avoir continué d'ignorer l'absence de pudeur où végètent encore des millions d'âmes dans l'empire le plus civilisé de l'Orient.

Si repoussant qu'il soit, il n'est pas permis cependant de passer sans l'étudier à fond devant l'excentricité d'un tel spectacle. Cette pièce consacrée par la tradition, ce mélange d'impudicités dégoûtantes et de mordantes railleries, est presque la seule manifestation du génie populaire en Turquie, et son unique création théâtrale. Karagueuz, d'ailleurs, cette difformité d'âme et de corps, ce grotesque Ottoman au nez et au menton crochus, aux instincts immondes, cache sous son cynisme une étrange perspicacité pour deviner jusqu'où s'étend la gangrène sociale, une singulière audace pour la mettre à

nu, une verve terrible pour la flétrir. Combien de littératures ennoblies plus tard n'ont pas eu des origines plus chastes! Qu'on se rappelle seulement, pour ne pas s'écarter de notre propre histoire, Rabelais et toutes les souillures où il a vautré sa fable philosophique et son langage, soit par goût, soit pour obéir à la nécessité de son temps.

Quelques jeunes Levantins m'avaient proposé d'assister avec eux à cette comédie nationale qui n'est autorisée qu'en Ramazan, dans certains lieux publics, et dont la police éloigne les chrétiens et surtout les étrangers. C'était satisfaire l'une de mes curiosités les plus ardentes : je m'étais donc empressé d'accepter. Vers dix heures du soir, la tête couverte de fez et sous l'apparence de phanariotes [1] attardés, nous nous fîmes mener par un caïk à l'une des portes de la ville turque, fermée de nuit aux habitants de Péra. Les gardiens, trompés par notre costume, nous laissèrent passer sans obstacle. Quelques minutes après, guidés par une musique de fifres, de tambourins et de guzlas, nous pénétrâmes dans une sorte de restaurant-café, servant d'antichambre à la salle plus vaste de la représentation. Mal éclairée par des quinquets fumeux, celle-ci avait des gradins dans le fond, et sur le devant des tabourets de bois et quelques chaises. Une soixantaine de personnes, dont moitié au moins se composait de petits garçons et de petites filles de six à dix ans, nous avaient précédés. On achevait les préparatifs du spectacle, c'est-à-dire qu'on établissait dans un angle de l'appartement un transparent derrière lequel, toute lumière éteinte, on fait mouvoir des ombres chinoises. Bientôt la pièce commença, et mes compagnons me la traduisant phrase par phrase, je n'en perdis presque pas une parole.

Dans un art si primitif, la loi des gradations ne saurait être observée. Du premier mot, l'auteur arrive au fait et mène

[1] Habitants d'un quartier de Stamboul, peuplé de Grecs, qui s'appelle le Phanar.

rondement son intrigue. Karagueuz, en entrant en scène, chante les joies de l'amour, mais de l'amour tout matériel, et avec des détails techniques à scandaliser les plus tolérants. Puis, ses couplets finis, surviennent tour à tour diverses femmes qui se promènent : le harem d'un pacha, l'épouse d'un négociant, celle d'un saraf arménien, celle d'un laboureur, la fille d'un uléma. A leur aspect, le luxurieux s'enflamme, ses appétits brutaux se manifestent avec une évidence malhonnête qui met en joie toute l'assistance, même les plus petits enfants. Il essaie successivement de séduire chacune de ces belles; et, après plus ou moins de feintes indignations, d'objections qui se radoucissent, de pourparlers où l'on décoche maint sarcasme lascif, toutes, hélas ! finissent par capituler et consentir. Seulement elles font leur prix; et quand le tentateur avoue n'avoir pas un para, elles s'éloignent en colère, ou même lui font des niches de telle nature qu'il est impossible de les raconter. Rebuté de la sorte et d'autant plus affriandé, le pauvre diable tâche de se consoler en se prouvant dans un long monologue, à l'aide d'une foule de comparaisons bouffonnes « qu'il n'y a guère de distance de la brioche au pain bis » et que toutes les femmes se valent. Là-dessus il va frapper à la porte d'un lupanar. Arrivant les mains vides, il n'y est pas mieux accueilli : malgré ses prières, ses promesses et ses ruses, on le chasse nombre de fois. A la fin il se fâche, il veut forcer la porte; mais on lâche sur lui un gros chien qui, dans un combat grotesque, le fait eunuque d'un coup de dent et s'enfuit. Attéré par son infortune, voilà le tapageur contraint, pour rattraper ce qu'il a perdu, d'accepter le rôle de pourvoyeur de la maison.

Alors s'ouvre la contre-partie de la revue féminine, et cette seconde moitié du drame est d'un comique bien supérieur à tout ce qui a précédé. Karagueuz va solliciter, les uns après les autres, un pacha, un uléma, un banquier, un négociant, un

militaire, un derviche, un juif, un chrétien, un portefaix, etc. Tous résistent d'abord, et après les grandes raisons vagues tirées de la morale, objectent leurs vrais motifs. C'est une curieuse satire du caractère typique des castes et des professions. Le pacha parle de sa dignité, l'uléma de sa considération, le banquier de son crédit. Le juif suppute la dépense, et le marchand les risques qu'entraînerait la satisfaction de leur vice. Rêvant d'autres voluptés, le derviche méprise de si vulgaires plaisirs. Peu à peu cependant, les scrupules fléchissent devant l'éloquence burlesque, les paradoxes, les tableaux érotiques que déroule le séducteur : chacun se décide en se donnant à soi-même les justifications les plus burlesquement sophistiques. A la fin le lupanar se trouve rempli, et une dernière scène, scène muette et hideuse d'impudeur, montre l'intérieur des appartements. L'on retrouve tous les personnages contentant la passion qui les a conduits, et Karagueuz, restitué dans son premier état en récompense de ses services, remplissant les fonctions d'un Priape musulman.

Je ne suis pas d'une vertu bien farouche, mais j'avais le cœur soulevé. Ce qui m'affectait surtout, c'était de voir flétrir prématurément à ces turpitudes la chasteté, la sainteté de l'enfance. Ainsi, dans toute une contrée si religieuse et si morale à certains égards, des parents laissent, sans y prendre garde, déflorer à huit ou dix ans l'imagination de leurs filles, la sainte ignorance s'envoler de leurs âmes, et peut-être la dépravation pousser ses premiers germes sous les excitations qui doivent naître de telles précocités ! Je sais que ces funestes représentations durent seulement un mois par année ; c'est un plaisir de carnaval. Mais faut-il donc au poison tant de temps pour pénétrer tout l'organisme ? — Instruit par ce que je viens de voir, et c'est là le principal bénéfice de ma soirée, j'apprécie mieux encore l'œuvre des réformateurs qui ont ouvert un théâtre à Péra. Je comprends enfin quelle est la portée civilisatrice

des encouragements donnés par Abdul-Medgid aux acteurs européens, et comment il s'efforce, par l'initiation à un art plus élégant et plus pur, de détourner les Osmanlis du seul divertissement scénique qu'ils aient connu jusqu'ici. Puisse réussir une si louable entreprise ! A mon sens, le jour où le dégoût public aurait proscrit Karagueuz, un germe de mort serait extirpé du sein du peuple ottoman.

Nous revînmes moins aisément de Stamboul que nous n'y étions allés. Les gardiens du pont de bateaux refusèrent d'ouvrir les grilles de leurs arches, si bien qu'il nous fallut grimper sur le tablier à l'aide des pièces de bois qui le débordent et du dos de nos caïdgis nous faisant la courte-échelle. Un bakchis les indemnisa de leur peine et du désagrément de passer la nuit à la belle étoile au fond de leur canot. Quant à nous, munis de lanternes selon l'ordonnance [1], nous pûmes regagner sans obstacle Péra et notre domicile.

[1] Il est interdit, dans le quartier franc, de sortir sans fallot après neuf heures du soir.

CHAPITRE IX.

Politique ottomane intérieure. — Achmet-Efendi. Reschid-Pacha.

Voyage à Roumeli-Hissar. — Un trucheman de bon secours. — Difficulté de faire comprendre l'utilité des cartes de visite.— Achmet Wéfik Efendi. — État des partis en Turquie. — Les musulmans. — Les rayas. — Recul des idées, divergence des aspirations. — Embarras du gouvernement du sultan. — Sa politique. — Nécessité d'un ministère hétérogène et sa difficulté d'agir. — Symptômes d'une crise. — Sa solution probable. — La vallée de Baltaliman. — Le nouveau et l'ancien palais de Reschid. — Cours de services et antichambres. — Hospitalité ottomane. — L'étiquette de la pipe et du café. — Salon de réception vizirielle. — Reschid. — Négociation touchant Burgas-Ova. — Le prince Vogoridès. — Le muet du pacha. — L'affaire des Lieux Saints. — Les rivalités européennes. — — Les affinités religieuses en Orient. — C'est pour la France un danger d'agiter les questions de culte.—La politique de tradition et la politique de raison.

18 juillet.

Le *Journal de Constantinople* annonçait ce matin qu'Achmet-Wéfik-Efendi partait pour la Perse le lendemain de la cérémonie du Baïram. Je n'avais donc plus qu'une chance pour le voir : forcer sa porte malgré le Ramazan. Je me suis résolu à tenter l'aventure; et comme le vent du nord rendait le Bosphore difficile aux caïks, j'ai envoyé Savo me chercher un cheval et un conducteur capable de faire aussi le drogman. On m'avait dit en effet que le nouvel ambassadeur habitait une maison de campagne à Roumeli-Hissar; mais ignorant absolument, sinon la position de ce hameau, au moins celle de l'ha-

bitation où je voulais atteindre, il fallait que je pusse m'entendre avec le guide qui aurait à me la découvrir.

Tout marcha d'abord à souhait. Ma selle anglaise était bonne, mon cheval trottait légèrement, et le jeune Grec aux jambes nues, à la veste déchirée, qui m'avait dit gracieusement : *È pronto, Signor!* en me tenant l'étrier, rectifiait convenablement mes erreurs de direction tout en courant à côté de ma monture. Une seule chose m'étonnait : cet enfant d'un peuple si causeur ne m'adressait point la parole ! A notre arrivée au village, ce phénomène s'expliqua. J'avais, en m'arrêtant, chargé mon cicerone de s'enquérir de la demeure d'Achmet : il me répondit *si Signor*, et remit incontinent mon cheval en marche. Je répétai mon ordre avec un peu d'impatience. Le drôle s'élança vers la bride et tira résolûment vers la gauche. Il eût tout aussi bien pris à droite : il ne connaissait de la langue de Boccace que son *si Signor* et son *è pronto!* Je dus quêter ma route moi-même, en répétant avec les inflexions les plus insinuantes le nom de Wéfik-Efendi. Mais on me répondait invariablement par ces paroles désespérantes pour un voyageur égaré : « *Iok bilmem*, je ne comprends pas. » Cependant un vieux fumeur finit par me prendre en compassion et se dérangea pour me conduire, sans vouloir accepter le bakchis dont je prétendais le récompenser.

En agitant le gros anneau de fer suspendu selon la coutume locale à la porte d'Achmet, je croyais mes peines à leur terme. Elles n'avaient fait que se transformer. Un domestique vint m'ouvrir, et tout en me barrant le passage, entreprit de longues phrases où je ne saisis rien que le mot « Ramazan. » Ce mot recélait une difficulté nouvelle, et comment la vaincre sans le secours d'un trucheman? Je tirai de mon portefeuille une carte de visite et tâchai d'indiquer, par ma pantomime, qu'il fallait la porter à l'efendi. Mais le serviteur, passant non sans admiration son doigt sur le poli satiné du papier, le regar-

dait, riait et relevait les yeux sur moi en mettant la carte dans sa poche. J'eus à la fin une idée lumineuse : je prononçai le mot *onoma*, qui veut dire *nom* dans le grec ancien. Il a, je pense, encore le même sens aujourd'hui, car mon homme se frappa le front comme subitement éclairé sur l'utilité de l'invention occidentale, et s'éloigna me faisant signe de l'attendre. Cinq minutes après, mon introduction si laborieusement conquise s'opérait dans le salon de Wéfik.

Il déjeunait à la mode anglaise, avec du thé, et je supposai que ma venue éloignait sa femme, car il y avait deux tasses sur la petite table incrustée de nacre qui servait de guéridon. Dans les mœurs turques, les maris n'admettent point leurs épouses à manger à côté d'eux; mais Achmet, qui n'en a qu'une et qui est un raffiné de civilisation, peut bien faire aux coutumes une infraction de si bon goût. Je le félicitai sur sa récente élévation, et je réclamai son assistance qu'il m'avait utilement prêtée déjà, il y a trois ans, au sujet de Burgas-Ova. Je lui expliquai qu'il fallait, pour tirer parti de cette terre, le concours des capitalistes d'Europe ; et, pour l'obtenir, quelques modifications aux clauses du premier contrat. Dépassant mes propres désirs, le jeune ambassadeur me proposa d'aller à l'instant même chez Reschid. Cette année les bureaux de la Porte n'ont pas été fermés, l'expédition des affaires n'a pas été suspendue à l'occasion du Ramazan ; et les employés s'étant violemment élevés contre cette innovation du premier ministre, il a dû, pour les réduire au silence, payer d'exemple et prolonger ses audiences même durant les heures qu'il donnait ordinairement au repos. Nous nous trouvions donc autorisés à nous rendre à son yali [1] de Baltaliman, assez rapproché de Roumeli-Hissar.

On ne rencontre point aisément chez les Osmanlis une telle

[1] Nom qu'on donne aux maisons de plaisance bâties sur le Bosphore.

promptitude à quitter sa maison, son divan et son tchibouk. Mais Achmet est une exception en Turquie. Peu de ses compatriotes possèdent des connaissances aussi vastes : aucun n'affecte tant de fierté, d'indépendance et d'activité. Outre toutes les langues de l'Asie, ce *Mezzofanti* ottoman parle le français, l'anglais, l'italien avec une perfection rare; et durant son séjour en Occident, il s'est assimilé la difficile notion de notre organisme administratif intérieur dans une précision qui m'a étonné. Chef du bureau des traducteurs, il a appris la diplomatie en scrutant dans chaque document des chancelleries leur pensée secrète. Inspirateur officieux de la presse sous le contrôle du grand vizir, cette école de théories lui a enseigné la politique générale. Il a touché aux affaires dans leur pratique la plus délicate en qualité de Commissaire impérial soit en Anatolie pour y affermir le tanzimat, soit en Moldo-Valachie pour y négocier l'évacuation des Russes; et à travers tant d'occupations, le temps lui est resté encore de combiner, comme membre du conseil de l'instruction publique, d'utiles méthodes pour abréger les études des enfants. Enfin ces aptitudes si éclatantes de l'esprit sont rehaussées par une grande âme. Austère, infatigable, laborieux, dur à lui-même, personne dans Stamboul n'a rompu si complétement avec l'antique mollesse. Personne n'a flétri la vénalité, n'a raillé la puissance avec cette amère âcreté. Et si haut qu'il soit parvenu à trente-deux ans, Wéfik serait allé plus loin et plus vite sans son honnête intempérance de langage. Mais quand quelque chose indigne cette conscience loyale, toute considération s'efface : la spirituelle figure de l'éfendi s'anime, ses yeux brillent, et le trait part, vif comme la pensée, de cette bouche mobile qui semble hésiter sans cesse entre le sarcasme et la gaieté.

J'avais trouvé non-seulement un appui près de Reschid, mais l'appréciateur le mieux instruit, le plus sagace et le plus sincère pour m'éclairer sur les périls de cette crise dont l'ap-

préhension soulève, de Smyrne à Péra, de si générales terreurs. Ne négligeant pas une pareille occasion, je m'empressai d'interroger Achmet; et tour à tour il s'est élevé à de grandes hauteurs pour me faire embrasser la situation de la Turquie dans son ensemble, ou m'a finement initié aux secrets mobiles que les compétiteurs du gouvernement habillent parfois en raisons d'État. De cet entretien j'ai dû conclure que l'empire n'était nullement menacé de la subversion dont quelques pessimistes affectent de redouter l'éventualité. Le Tanzimat ne court pas le moindre risque. Sans doute, il est chez les Turcs un parti de fanatiques ne pardonnant pas à la réforme d'avoir établi l'égalité des races; s'indignant de la prépotence promise au travail jusque dans un pays que leur avait soumis le glaive; et qui, plutôt que de s'associer à l'industrie des giaours ou de se laisser évincer par elle, hasarderaient la possession des provinces européennes de leur patrie contre la chance d'y rétablir l'oisive domination de l'osmanlisme d'autrefois. Sans doute aussi des rayas, affranchis oublieux de reconnaissance, rêvent déjà de subordonner à leur suprématie les maîtres qui les ont faits libres. Mais ces *ultras* de l'une et de l'autre espèce, infime minorité dont les passions ne réveillent pas d'écho, peuvent tout au plus agiter dans l'ombre quelque impuissante conspiration. L'organisation actuelle n'a pas à craindre davantage des luttes de systèmes. Devenus plutôt un prétexte qu'une cause d'hostilités, ils pèsent sur les divisions du divan d'une moindre influence que les jalousies personnelles, les intrigues pour assurer à des prétendants rivaux la main de la princesse impériale, ou le contre-coup des amitiés groupant diversement au sérail la mère, les sœurs, et les beaux-frères du sultan.

Les difficultés de la situation sont d'autre nature. Après les obstacles qu'il fallait emporter de vive force sont venus les embarras que peuvent seulement aplanir le temps, la justice, la patience et la paix. Tout est commencé, rien n'est fini dans

la reconstitution de la Turquie. C'est la principale cause du malaise dont elle souffre, et pour peu qu'on interroge les dispositions de l'esprit public, on reconnaît pourtant qu'il est impossible encore de mener l'œuvre à son terme. En effet, malgré tout ce que leur a donné la réforme, il reste aux populations chrétiennes trop à désirer, le passé qui justifiait leur haine est trop récent, pour qu'Abdul-Medgid doive beaucoup compter sur elles. Le dévouement de ces nouveaux émancipés fût-il d'ailleurs aussi certain qu'il est douteux, leur défaut de sentiment national et politique resterait un empêchement invincible à tout projet d'en faire une base de gouvernement. L'évidence de la nécessité, comme le cri de son cœur et la voix du sang de ses pères, ordonnent donc au sultan de se rattacher étroitement aux Osmanlis. Or c'est chez eux une opinion presque unanime qu'après la vaste part faite aux innovations, un temps d'arrêt est pour leur race une mesure de salut. Comparant l'état relatif des civilisations chrétienne et musulmane, d'excellents esprits parmi les Turcs redoutent dans une assimilation trop hâtive l'absorption de leur individualité par celles de l'Occident; et cet argument, spécieux s'il n'est solide, est l'arme dont ils combattent la politique de Reschid, plus hardie ou plus préoccupée du dehors. C'est dans ces appréhensions, fins de non-recevoir dont on écarte l'extension promise au Tanzimat, qu'il faut voir la raison vraie des répugnances pour l'emprunt, des oppositions aux routes, aux canaux, aux chemins de fer, à tout ce qui mêlerait trop rapidement l'Europe à l'Asie. — Il n'est plus guère permis de douter que ce système, pesant sur le sultan comme l'expression d'un vœu général du peuple ottoman, ne soit sur le point de l'emporter. Sans doute cet incident peut sembler regrettable. Toutefois l'ébranlement dont les imaginations s'effraient, ramené à des termes semblables, n'a rien qui doive épouvanter; et pour provoquer une chute de ministère, il ne menace plus d'aboutir à un renversement de constitution.

A travers les complications où son gouvernement se trouve engagé, la conduite personnelle d'Abdul-Medgid est admirable. La condition vitale du nouveau régime était de répudier les moyens violents : le sultan a renoncé dans la pratique à tous ses priviléges d'autocrate. Ce despote de nom s'est donné pour rôle, — et il va bien à sa jeune sagesse, — de suivre comme un monarque constitutionnel les aspirations divergentes de ses peuples pour les régulariser, les modérer, les assoupir, les contrebalancer les unes par les autres jusqu'à ce qu'il les ait réconciliées autour de son trône et unifiées dans un même patriotisme. Quels que soient les changements de cabinet que lui imposent les nécessités des affaires ou les fluctuations de l'opinion, il reste invariablement fidèle à sa propre voie de justice, de bienveillance égale envers tous ses sujets; aussi leur affectueuse confiance pour le souverain, premier sentiment commun entre tant de familles hostiles, n'est-il pas l'anneau le moins solide qui ait jusqu'ici maintenu leur cohésion.

Je n'étais pas à bout de questions sur de si intéressants sujets quand nous arrivâmes à la pittoresque vallée de Baltaliman, où Mahomet II fit passer jadis les vaisseaux qui devaient prendre Constantinople à revers. Rien ne rappelle plus ces souvenirs héroïques, et de grands travaux de défrichement et de culture, opérés dans les domaines de Reschid, commencent au contraire à transformer l'aspect romantique du pays. On y trouve, comme il convient sur les terres d'un ministre du progrès, la science de l'Occident aux prises avec la nature orientale. Des fermes à l'européenne s'élèvent de distance en distance, et à l'entour se promènent au milieu des bœufs, des chevaux, des chameaux et des buffles, de grandes autruches noires, dominant l'innombrable peuple des volatiles de basse-cour. Un réseau de chemins bien entretenus relie entre eux les centres agricoles ; un système d'irrigation habile a divisé les eaux pour en mieux tirer parti ; enfin

nous voyions çà et là des cultivateurs indigènes employer, sous la direction de quelque élève de Grignon, des outils envoyés de France. En atteignant les bâtiments, nous dûmes nous engager dans une sorte de tunnel à ciel ouvert compris entre deux murs, l'un soutenant des terrasses, l'autre formant l'enceinte d'un magnifique palais à l'italienne actuellement en construction. Des ponts, des galeries mettent déjà en communication les jardins et les appartements, et la perfection du travail, comme l'emploi de la pierre et du marbre, feront de cet édifice l'une des merveilles du Bosphore. Toutefois, malgré ces élégances grandioses, je préfère encore l'imprévu pittoresque et désordonné du vieux konak en bois peint. Ses pavillons élevés dont la tente a été le premier modèle, ses corps de logis étendant en tous sens leurs prolongements qui se raccordent par une suite d'angles saillants et rentrants, ses façades coloriées, cachant comme pour les manœuvres d'un camp de vastes espaces, ses rotondes brisant la symétrie des alignements, afin de donner une vue plus belle à quelque boudoir favorisé du harem, offrent dans leurs développements une grâce capricieuse, dont on se lasse moins peut-être que de la régularité un peu froide de nos monuments. Sans doute il est bien que les Ottomans remplacent, par le marbre et la pierre, le bois et les planches; mais pourquoi substituer au goût national un style qui ne le vaut pas?

Dans l'intérieur de l'habitation je retrouvai cette pompe semi-barbare et semi-civilisée, ces formes d'étiquette en même temps fastueuses et patriarcales dont j'avais eu depuis trois ans le temps d'oublier les détails. Des serviteurs blancs ou noirs, vêtus d'un fez, d'une redingote droite boutonnée, d'un pantalon de coutil; des caïdgis en larges caleçons et chemises de soie; des soldats à vestes de drap bleu; des cawass tout reluisants de broderies remplissaient de vastes cours, paisiblement accroupis à l'ombre et s'absorbant dans une sorte de mutisme

respectueux. Des Tatars en uniforme rouge attendaient des dépêches à côté de leurs chevaux tout sellés. Ceux des visiteurs étaient promenés par des domestiques. Dans un immense vestibule où aboutissent toutes les issues du yali, c'était le même mouvement dans le même silence. On marchait avec précaution sur des nattes qui amortissaient le bruit, on ne parlait qu'à voix basse. Des officiers, des fonctionnaires, des secrétaires chargés de papiers ou de portefeuilles, des solliciteurs de tout pays et de toute race, des drogmans d'ambassade, des *serbedjis*, des *tchiboukdjis* portant des rafraîchissements ou des pipes, passaient rapidement, se saluant à peine d'un mot, d'un geste ou d'un regard.

J'ai fait quelque peu scandale en pénétrant dans ce premier sanctuaire. Il est d'usage en Turquie de déposer ses souliers à la porte des personnes que l'on respecte, comme en France d'ôter son chapeau devant elles, et, dans ce but, on se munit ordinairement d'une double chaussure. N'ayant pas eu cette précaution, je ne pouvais me décider à marcher pieds nus comme allaient faire quatre ou cinq ouvriers venant régler des comptes. Heureusement, Achmet intervint en ma faveur, et nous allâmes attendre notre audience dans le cabinet du kiaya. A notre entrée, celui-ci porta vivement pour nous saluer ses doigts de sa poitrine à son front, puis il prononça le mot sacramentel *ghel*, en frappant deux fois dans ses mains. Ces respectueux préliminaires, dus sans doute à l'importance de mon compagnon, nous annonçaient la présentation du café et des pipes selon toutes les règles officielles du formulaire ottoman. Presque immédiatement en effet entrèrent deux domestiques, chacun tenant un long tchibouk tout allumé et un petit plateau de cuivre. A trois pas de nous, ils s'arrêtèrent et posèrent sur le parquet la cheminée de terre dorée, sur laquelle ils firent pivoter son long tuyau de façon à en amener le bouquin d'ambre à la portée de nos lèvres. S'agenouillant ensuite, ils glis-

sèrent le plateau de métal sous le foyer enflammé. Cinq minutes plus tard, d'autres serviteurs vinrent nous offrir du café dans de petites tasses du Japon, soutenues par des supports d'argent de la forme de nos coquetiers. A peine avions-nous fini de boire, que Reschid nous envoya chercher; et comme si le hasard s'était plu à marquer d'un dernier trait caractéristique le parfait orientalisme de la scène, c'était un muet qui, chargé de nous conduire, nous invita par un signe à l'accompagner.

Le salon de réception du grand vizir est une immense pièce en carré long, meublée tout à la fois à l'européenne et à la turque. On y voit des divans et des fauteuils; une cheminée, et sur un côté du salon un vitrage pour toute paroi; des versets du Koran dans des cadres d'or font pendant à de belles glaces des manufactures de France. Quand nous entrâmes, le pacha était assis sur un canapé encombré de livres et de papiers : il se leva, et employant le français avec une facilité remarquable, nous fit le plus gracieux accueil. Des tchiboukdjis avaient apporté, avant même que nous fussions installés sur nos siéges, de magnifiques pipes à tuyaux de jasmin, à énormes bouquins d'ambre, avec colliers de perles et de brillants. La pipe étant chez les Orientaux un des rares meubles où l'élégance se déploie, chacune valait deux ou trois mille francs peut-être. Derrière ces domestiques, un autre tenait sur un plateau d'argent trois tasses de café dans leurs supports de vermeil, incrustés de turquoises : un surtout tressé de fils d'or et de soie les recouvrait. Quiconque veut fréquenter les Turcs doit se faire, on le voit, à l'usage habituel du tabac et du moka. Les refuser serait en effet de la dernière inconvenance. Cette fois, la liqueur était exceptionnellement sucrée et dégagée de son marc, par égard sans doute pour mes habitudes européennes. Reschid effleura de ses lèvres sa tasse et son tchibouk : c'était nous engager à fumer et à boire, ce que la

politesse nous interdisait de faire avant que le maître de la maison nous en eût donné le signal.

Selon les mœurs ottomanes, nous ne pouvions décemment entrer en conversation sans nous être recueillis quelques instants dans la jouissance des soins de l'hospitalité. Pendant ce temps, je contemplais avec respect ce régénérateur d'un peuple que trois races d'hommes dans l'empire appellent également l'apôtre de la Turquie. Son apparence n'a rien qui désillusionne du portrait que l'imagination se fait d'une nature supérieure. Petit et replet déjà, sinon atteint de l'obésité qui gagne presque tous les Turcs à l'approche de la vieillesse, Reschid a néanmoins dans sa personne une incontestable majesté. Les travaux plus que l'âge, — il ne dépasse qu'à peine cinquante ans, — ont argenté sa barbe et ses cheveux : mais la vie comme la volonté respirent dans l'éclat juvénile de ses yeux noirs, dans l'énergique fierté des lignes de sa tête puissante, dans le fin et bienveillant sourire qui vient en tempérer la dignité. A le regarder seulement, on devine en lui la conscience de sa force et la confiance du succès. La figure de ce politique, toujours menacé dans son œuvre, respire une sérénité qui frappe. Il lui semble, dit-on, avoir toute sa vie senti sous sa main celle de Dieu accomplissant son rude labeur, et il croit invinciblement que Dieu ne se lassera point avant d'avoir terminé. Faut-il appeler *fatalisme* cette foi intelligente en la Providence? — Par son passé, du reste, Reschid a droit d'être fataliste ainsi. Il est du bien petit nombre des heureux semeurs d'idées à qui il est accordé de les voir éclore. Son aspiration, c'était la régénération de sa patrie par l'égalité des races et la liberté des cultes; c'était le rapprochement par la civilisation de l'Orient et de l'Occident; c'était l'admission au rang des puissances européennes de l'empire ottoman rajeuni.—Ce rêve, cette utopie, Mahmoud, il y a vingt ans, a jeté le germe de sa réalisation dans le sang des luttes ci-

viles; Reschid l'a fécondé depuis par leur apaisement; et voici qu'Abdul-Medgid achève de l'accomplir par sa justice et sa fermeté !

L'entretien s'engagea d'abord sur nos relations anciennes au temps de l'affaire des réfugiés hongrois. Je ne trouvai pas le vizir moins bienveillant pour moi qu'à cette époque, et il se mit, avec une aménité charmante et une surprenante mémoire, à me rappeler les principales circonstances de nos rapports et les personnes qui s'y étaient trouvées mêlées. Puis nous arrivâmes au vrai sujet de ma visite, la concession faite à M. de Lamartine, les cent mille francs que ce *cadeau* lui avait fait dépenser déjà ; les bénéfices que promettait en revanche l'association des capitaux anglo-belges si les conditions du contrat d'investiture cessaient de la rendre impossible; enfin le profit qu'aurait la Turquie elle-même à introduire dans ses provinces les plus arriérées des écoles pratiques d'agriculture et d'industrie. Reschid écoutait mes propositions en homme qui en apprécie les avantages. Mais si je le voyais personnellement bien disposé comme chef de gouvernement et comme ami, je le sentais retenu par la prévision des objections qu'un projet de cette nature soulèverait infailliblement chez ses collègues. Je n'avais plus devant moi le ministre omnipotent de 1849, et il se borna à me promettre d'entretenir de ma demande le sultan, dont le bon vouloir ne pouvait m'être douteux.

Ma négociation en était là lorsqu'un nouveau venu se précipita plutôt qu'il n'entra dans le salon. C'était un petit vieillard sec et maigre, enveloppé d'une ample douillette de drap marron. Il courut au pacha, et, suivant l'ancien cérémonial, il s'inclina comme pour saisir le bas de la robe, maintenant absente, le baiser et le poser sur sa tête en signe de respect. Reschid s'efforçait de lui retenir les mains et de l'engager à s'asseoir. Le petit vieillard à la fin se laissa faire et se contenta de porter plusieurs fois ses doigts de sa bouche à son front.

Puis il se mit à fumer sitôt que le vizir lui en eut donné l'exemple, et en même temps il commença une conversation à voix basse et en turc.

Pendant cet assaut de politesse, Achmet m'avait renseigné sur ce visiteur impétueux. C'est un phanariote nommé Vogoridès. Il porte le titre de prince de Samos, comme gouverneur de cette île grecque dotée d'institutions municipales si larges qu'elle s'administre elle-même, sous la surveillance politique d'un agent nommé par le sultan. M. Vogoridès passe à Constantinople pour un homme très-fin, dont les avis ont eu jadis et ont encore du poids sur le Divan. Ses sympathies sont, dit-on, acquises à l'Angleterre, et sa présence fit supposer à Achmet qu'elle avait quelque avis indirect à faire tenir relativement aux questions soulevées par la France et la Russie.

Quoi qu'il en soit, l'entretien s'animant de plus en plus entre le prince et Reschid, je me levai pour me retirer. Le pacha me retint; il me présenta même à son interlocuteur, en rappelant mes anciennes fonctions. Sur cela, le vieux phanariote me demanda si j'étais de la famille du ministre girondin, puis il tâcha de reprendre son *à parte* diplomatique. Mais en ce moment intervint le muet, jusqu'alors demeuré immobile, soit qu'il cédât à sa propre fantaisie, soit plutôt qu'il devinât que le causeur se faisait gênant et qu'une diversion serait bien accueillie. Il s'approcha donc de son maître de l'air à la fois câlin et dolent d'un bouffon favori à qui l'on passe ses caprices, montra à sa redingote un large trou, et exposa, — à ce que me traduisit Achmet, — que les jeunes beys, les enfants du vizir, l'avaient lutiné la veille de telle sorte qu'il en était résulté cette déchirure, déshonorante pour le muet d'un si grand seigneur. Reschid lui permit en souriant de se faire délivrer par le kiaya le prix d'un habit nouveau; et l'esclave partit enchanté, entraînant après lui M. Vogoridès, forcé de comprendre enfin qu'on voulait lui donner congé. L'excellence grecque s'en alla impé-

tueusement; comme elle était venue, mais en m'offrant ses services, et après avoir renouvelé ses efforts à l'ancienne mode pour baiser les pans d'une robe qui n'existe pas.

Reschid désirait me faire causer sur les récents événements de France. Je m'efforçai de le ramener le plus promptement que je pus sur la Turquie. Il s'y prêta assez volontiers, car là encore il suivait la déduction de sa pensée. Nous reprîmes cette question des Lieux-Saints que j'ai vu commencer il y a trois ans, presque malgré notre ambassadeur de cette époque ; qui a été s'aggravant et empirant toujours: et qui ne me paraît nullement épuisée de désagréments et de dangers. Le ministre ottoman m'a interrogé sur ce qu'en connaît en France et ce qu'en pense l'opinion. Il a voulu savoir si l'insistance des cabinets sur ce point a fini par faire croire que les Turcs d'aujourd'hui fussent toujours les fanatiques du temps de Suleyman et de Bayezid. Il s'est informé si l'on ignore chez nous que Jésus-Christ est honoré par l'islamisme comme l'un des grands prophètes ; ce qui, en dehors de l'esprit de tolérance des musulmans, suffirait à garantir leur respect pour son tombeau et ses pèlerins. Enfin il m'a demandé si nos voyageurs sont assez peu sincères pour ne nous avoir point appris qu'alors que les moines grecs et catholiques se battent dans le sanctuaire, scandale trop fréquemment reproduit, ce sont justement les soldats mahométans du corps de garde voisin qui rétablissent l'ordre parmi eux.

Sous leur forme interrogative, j'ai reconnu l'amertume de ces plaintes. Elles étaient trop fondées pour que je voulusse les combattre, et j'ai dû passer condamnation aussi sur ce qu'il y a d'étrange dans l'obstination que mettent les cours de France et de Russie à faire juger, par des infidèles, la prétention contradictoire de deux sectes chrétiennes au droit de rebâtir un dôme d'église, de dire les premiers la messe à une chapelle, de posséder la clef d'une certaine porte ou le passage par une cer-

taine cour ! J'ai regretté pour mon pays qu'il se soit engagé dans une telle polémique. Si elle ne veut rien au delà de ce qu'elle annonce, quelle inquiétante ferveur de catholicisme que celle qui risque la paix du monde pour des intérêts si peu graves ! Et si elle couvre sous prétexte de foi des ambitions d'influence, quelle préoccupation routinière des traditions du passé nous a fait, au temps où nous sommes, choisir pour champ de bataille le terrain religieux !

Sans doute ce champ de bataille nous a porté bonheur de François Ier à Louis XV. Mais combien les choses sont changées depuis lors ! Jusqu'au XVIIIe siècle, la Russie existait à peine. Nous avions seuls des traités d'alliance avec la Porte; seuls, nous étions intermédiaires entre elle et l'Europe; seuls, elle nous reconnaissait comme protecteurs naturels de tous les chrétiens vivant sous sa domination ! Maintenant les Russes possèdent des droits égaux aux nôtres, et sur *douze millions* de coreligionnaires, quand notre tutelle ne s'étend pas sur plus de *huit cent mille* catholiques. — La comparaison de ces deux chiffres ne suffit-elle pas à montrer qu'il ne saurait actuellement nous être profitable de prendre les cultes pour drapeau ? Ne voit-on pas que si nous troublons dans leur superstition, leur unique passion morale, les populations schismatiques de la Turquie, nous les poussons invinciblement aux bras du Czar qui s'établira leur champion ? Pour la France, il n'est plus aujourd'hui qu'un moyen de vaincre le cabinet moscovite; l'attaquer dans son intolérance sauvage, dans son goût pour l'ignorance, dans son despotisme abrutissant et méticuleux. Quelque religion qu'on professe, on a horreur à Constantinople de ce système barbare dont le knout est le symbole : — montrons-nous en face de lui comme représentants de la civilisation ! Il serait temps de reconnaître que le progrès des choses a transformé déjà et qu'il transforme de plus en plus rapidement les causes d'influence en Turquie. La puissance qui

saura le mieux y personnifier, y conseiller, y faire prévaloir la politique d'émancipation morale, d'améliorations administratives et matérielles, aura certainement, avant un quart de siècle, conquis dans le Levant la prédominance d'ascendant la plus haute sur toutes les sectes et toutes les nationalités. Mieux que personne, nous avons par nos précédents droit à ce grand rôle. Le saurons-nous enfin comprendre et soutenir?

En quittant le palais, après cette visite prolongée au delà des bornes ordinaires par les interrogations de Reschid et son excellent accueil, nous retombâmes dans une scène des vieilles mœurs. Dix domestiques peut-être, chacun de ceux qui nous avaient approché à propos de notre introduction chez le vizir, de la présentation du café ou des pipes, vinrent réclamer le bakchis. Parmi eux le muet se montrait, encore empressé au milieu des plus ardents. Tous d'ailleurs étaient en gaieté, et mon compagnon m'en communiqua la cause. Avec son inimitable jeu de physionomie narquoise, le silencieux bouffon expliquait qu'il avait bien reçu de quoi s'acheter une redingote; mais que ce serait dommage d'exposer un beau vêtement neuf aux retours de taquineries des jeunes beys. L'ancien convenablement réparé devant lui suffire, il destinait son argent à un plus agréable emploi. Et son geste expressif donnait en même temps à croire qu'il n'attendrait pas le Baïram pour faire largement fête au raki et au mastic.

CHAPITRE X.

Les fêtes du Baïram.

Le Courban-Baïram. — Visites officielles au travers des campements d'une foire au bétail. — Prescriptions religieuses d'immolation et de distribution d'animaux aux indigents. — Grand Baïram. — Fête de nuit à la Corne-d'Or pour la clôture du Ramazan. — *Dequaresmage* du sultan. — Spectacle vu du bord de l'*Asia*. — Illuminations. — Feux d'artifice. — Une nuit de noces. — Baise-pied au vieux Seraï. — Les spectateurs. — Vêtements d'hiver. — Défilé du cortége impérial. — Le sultan. — Ses gardes du corps. — Cérémonie du Muayédé. — L'obésité des vieux Turcs. — Etudes sur les costumes. — Le despotisme de l'étiquette châtiant l'étiquette du despotisme.

19 juillet.

Le hasard des voyages et la nécessité des affaires m'ont heureusement servi en m'attirant en Turquie à des saisons différentes. Embrassant ainsi dans mon double séjour l'espace d'une année entière, j'ai pu assister à toutes les importantes solennités, privées, publiques et religieuses de la vie nationale. En 1849 j'avais vu déjà le *Courban-Baïram*, la pâque de l'islamisme : je complète en 1852 mes études sur les fêtes du pays. Arrivé à l'époque du Ramazan, j'ai suivi attentivement pendant ce mois de *Carnaval-Carême* l'effet qu'il produit sur les mœurs; et me voici, pour terminer, témoin des cérémo-

nies du grand *Baïram*, les plus curieuses qui se pratiquent chez les Osmanlis.

Peut-être cependant n'est-ce pas aujourd'hui que je me regarde comme le mieux partagé. Quelles que soient les splendeurs qui m'éblouissent, je regrette encore l'aspect caractéristique que le Courban avait donné à la cité. En Turquie, cette fête des sacrifices ramène les visites officielles qui se font chez nous au premier jour de l'an. C'est la semaine où vont s'incliner devant leurs supérieurs hiérarchiques ou leurs dispensateurs de travail et de fortune, tous les fonctionnaires, employés, subordonnés, clients politiques et industriels. Dieu sait quels empressements, quelles agitations troublent alors la calme physionomie de Stamboul! Dieu sait aussi combien les femmes, ces prétendues recluses, escortées d'eunuques et d'esclaves usent du droit d'incessant vagabondage que les coutumes leur accordent! — Mais ce serait peu de chose encore que l'accélération et l'accroissement du mouvement général; le cadre exceptionnel où il tourbillonne lui donne surtout sa valeur originale et son mérite d'étrangeté.

Chez les musulmans, la religion se retrouve au fond de tout. L'islamisme a prétendu faire de sa Pâque une agape véritablement charitable et fraternelle. Il est donc enjoint à tout croyant d'immoler et de distribuer aux pauvres, à chaque retour du Courban, un aussi grand nombre de moutons et de bœufs que le lui permet sa fortune. Le prophète a même pris souci de l'âge et de la qualité des animaux. Il a recommandé que les agneaux eussent au moins un an, et les taureaux deux années. On sent quelles formidables holocaustes entraînent des prescriptions pareilles, scrupuleusement exécutées dans une population de cinq à six cent mille âmes. Aussi les éleveurs de tout l'empire, amenant à jour fixe les innombrables troupeaux dont Stamboul a besoin, le transforment-ils durant une semaine en un immense parc au bétail. Pas de carrefour ou de place qui n'offre

alors des centaines de brebis à la laine soyeuse et longue, ou des groupes de grands taureaux inquiets, s'adossant les uns contre les autres, comme ils font pour tenir tête aux loups dans les prairies du Danube. Le sultan, qui ouvre en personne à la mosquée la cérémonie religieuse, et ceint d'un tablier de soie, frappe le premier coup sur la première victime, donne l'exemple de la générosité. En 1849, Abdul-Medgid avait offert douze mille bœufs, et sa mère sacrifié trois mille moutons. — Qu'on juge, d'après ces chiffres, de ce que les bergers caramaniotes et bulgares avaient dû conduire vers le Bosphore de produits choisis dans leurs pâturages lointains !

Chalands, curieux, visiteurs en toilette de fête sont réduits à circuler au milieu de cette étrange cohue et des sauvages campements des pâtres : pendant un grand quart de mois, Constantinople présente la plus pittoresque des foires, s'épanouissant dans la *fashion* superlative des Osmanlis. On dirait des exhibitions de Longchamps dans le marché de Poissy. C'est un étourdissant pêle-mêle de kiayas des grands seigneurs, de bourgeois, d'artisans qui examinent, marchandent, achètent, conduisent de force ou de gré les bêtes qu'ils ont acquises, et coupent le chemin aux brillants harems, aux cortéges des ridjals et des hauts fonctionnaires, aux cavalcades des officiers militaires et des jeunes beaux du pays. Des hamals portent sur leur dos de grands béliers ahuris et bêlants, dont ils ont attaché ensemble, pour s'en servir comme des bretelles d'une hotte, les deux pattes du côté gauche, les deux pattes du côté droit. — Derrière ces crocheteurs au grotesque attirail, s'en vont lentement un vieux caïdgi, une pauvre femme qui, ayant épuisé de longs jours d'économie pour un jour d'aumônes, tirent un mouton d'une main, tenant de l'autre la poignée de foin qu'ils lui destinent. Leur croyance et leur morale ont inspiré aux Turcs une si tendre commisération du plus humble des êtres vivants, qu'alors même qu'il doit périr, on regarderait

comme une barbarie de lui infliger une souffrance inutile. L'animal aura toujours sa pâture quand peut-être le maître n'aura pas son pain!

Le grand Baïram ne m'a rien présenté qui se rapprochât de ces tableaux. La solennité se partage en deux phases dont la première est la clôture du Ramazan, fête de harem que célèbrent à la nuit close les artilleries, la pyrotechnie et les illuminations. Le lendemain, la cérémonie commence à la mosquée, et s'achève au Seraï dans une prestation d'obéissance et d'hommage au sultan par les dignataires de la cour et les hauts fonctionnaires de l'État. Le peuple n'intervient au spectacle que pour en être le témoin. Mais les scènes où l'on assiste avec lui ont un intérêt si vif, qu'on ne songe pas à se plaindre du petit nombre des acteurs.

On sait que le Ramazan est un temps de jeûne et de privation de tout plaisir charnel. Il pèse donc aux Ottomans non moins que le carême aux catholiques; aussi, quand arrive le mois libérateur de Schéwal, et dès la soirée qui voit la lune nouvelle briller au ciel, c'est une tradition antique que l'empire offre à l'empereur une vierge en cadeau de *joyeulx dequaresmage*. La Validé la choisit dans le jeune et charmant troupeau féminin qu'on élève au Seraï depuis l'âge le plus tendre, et d'où l'on écarte chaque année, en les mariant, les moins intelligentes et les moins belles. Parmi les autres se recrutent les favorites, et c'est une indication qui fixe d'ordinaire l'attention fort sollicitée du maître, que d'être présentée en don de baïram. Ce jour-là du moins, l'enfant ignorée la veille, délaissée peut-être et oubliée le lendemain, joue le plus grand rôle et rêve le plus beau songe. Elle arrive dans une embarcation triomphale, resplendissante sous son voile de jeunesse, de beauté, de parure, d'émotion, peut-être de plaisir. La mère du monarque l'accompagne, toute une flottille l'escorte, les tonnantes volées des canons la saluent à son passage. Les puissances de l'isla-

misme, ministres, généraux, pachas, ulémas, s'inclinent devant elle, et le padischa lui-même, *l'ombre d'Allah*, la recevant des mains maternelles dans le kiosk où il est venu l'attendre, la reconduit au milieu des acclamations jusqu'à l'alcôve impériale. Qu'elle ait un fils et elle deviendra sultane; qu'elle ait su parler au cœur, aux désirs, à l'esprit de son royal époux, et sa faveur peut naître, grandir, persister jusqu'à faire d'elle le nœud des intrigues d'une cour, le pivot des calculs de la diplomatie, l'arbitre du sort de millions d'hommes!—Tant de fortune attachée à la séduction d'un regard, à la saveur d'un baiser, enivre l'esprit et l'égare en de fantastiques vertiges. Devant ces éventualités où le hasard entrelace comme le tissu d'une énigme le possible et l'impossible, l'imagination finit par s'exalter avec les sens aux rumeurs de la foule, à l'éblouissement des fusées, aux fanfares des régiments qui proclament cette nuit de noces, où les acclamations de tout le peuple bercent les amours du souverain.

J'ai vu toute cette merveilleuse féerie du pont de l'*Asia*, vapeur appartenant au Lloyd de Trieste. Il était mouillé à l'entrée de la Corne-d'Or, à une égale distance du Seraï demeuré sombre, et de Péra mal éclairé çà et là de points brillants sur sa colline, tandis que sa grève inondée de spectateurs flamboyait de la rouge réverbération des torches. Derrière nous, Stamboul étendait dans un immense demi-cercle son étincelante cascade d'illuminations de toutes couleurs, ruisselant des minarets aériens jusqu'aux toits des plus humbles masures. Le contraste de tous ces embrasements épaississait encore l'obscurité d'une nuit sans lune. Les lointaines rumeurs des chansons cadencées au rhythme d'instruments barbares, les frénétiques exclamations d'*allah hou!* se mêlaient au confus murmure des innombrables caïks sillonnant la rade, et par moments le cri aigu des bateliers, *Caïdgi! aless, caïdgi!* perçait et dominait tous ces bruits. Il y avait une étrange magie d'émotion, d'attente, de

jouissance et de rêve dans cette mise en scène prodigieuse, que j'eusse voulu pouvoir prolonger plus longtemps. — Mais tout à coup nous fûmes éblouis comme par la fulguration d'un éclair qui ne se serait plus éteint. Top'hanè, l'Arsenal, le Seraï, Scutari, Beylerbey, Tchéragan s'enflammèrent à la fois. La flotte lança toutes ses bordées; des milliers de fusées portèrent leurs étoiles jusqu'à celles de Dieu. Les feux de couleur transfigurèrent la côte d'Europe et celle d'Asie dans un nuage de gloire : des soleils dardant des gerbes d'étincelles rendaient l'éclat du jour, et le vieux Pont-Euxin semblait rouler des flots d'or. C'était l'instant où la fiancée impériale apparaissait devant son époux, l'instant où tombait le chaste voile qui depuis quinze ans avait dérobé la vierge à tous les regards..... Puis tout s'éteignit dans le silence, et l'on eût cru qu'après une révolution de la nature, la nuit reprenait possession de l'éternité !

Par une chance heureuse, j'ai rencontré sur l'*Asia*, comme à un rendez-vous arrangé d'avance, presque tout le cortége de mes plus intimes connaissances : Vivier, Théophile Gautier, qui nous avait introduits; l'un de mes amis arméniens, Spiridion Bayander; enfin les deux Anglaises à qui j'avais servi de cicerone depuis Marseille jusqu'à Smyrne. Elles me présentèrent aux parents chez lesquels elles habitent, M. et Mme L..., et ceux-ci, avec la facilité des Hellènes, m'ont au bout d'une demi-heure fort gracieusement engagé à leur rendre visite. Du reste, j'aurai demain occasion de mieux nouer cette relation nouvelle, car nous nous sommes promis de nous retrouver dans la cour réservée du Seraï, à la cérémonie de réception impériale qui termine la fête et qu'on nomme ici *Muayédé*.

20 juillet.

Les Turcs sont essentiellement un peuple de tradition. Il

n'est pas de race chez qui le passé se perpétue par plus de vestiges dans la mémoire des générations, les habitudes et les mœurs. Jusqu'au milieu des fastes de l'étiquette qu'ils ont héritée des anciens dominateurs de l'Asie; on dirait qu'ils aiment à rappeler encore les lointaines origines de la tribu caucasienne dormant sous la tente et vivant sous le ciel. Ainsi c'est en plein air que le sultan reçoit les hommages des chefs de la nation. Cette espèce de champ de mai a pour théâtre une vaste enceinte plantée çà et là de platanes et de cyprès gigantesques. Le mur crénelé qui l'environne en fait comme l'esplanade d'une forteresse; et de grands portiques d'un style moitié moresque, moitié tartare, peints en larges bandes horizontales noires et blanches, reportent l'esprit vers les décorations guerrières des camps de bois qu'habitaient les descendants des Huns. L'un de ces porches, flanqué de deux tourelles et surmonté d'un clocheton, donne entrée dans la partie réservée du Seraï. C'est la *Sublime-Porte* du palais des sultans, et sur le seuil avait été préparé le trône d'Abdul-Medgid.

Dès le lever du soleil, accompagné de Vivier, car j'avais reçu l'une de ces invitations dont la formule admet un nombre indéterminé de noms, j'arrivai sur le lieu de la cérémonie. L'empereur était encore à la mosquée : en tout loisir nous choisîmes des places à l'ombre d'un cyprès, à côté de celles retenues par l'ambassade française ; et certains que ses cawass qui me connaissent nous en maintiendraient la possession, nous essayâmes, selon l'engagement de la veille, de découvrir M. et Mme L..., Mrs W... et miss Emma. Reconnaissant bientôt qu'ils n'étaient pas dans l'enceinte privilégiée, l'idée nous vint de les chercher hors du Seraï; et il nous fut aisé de voir, en approchant de Sainte-Sophie, que le spectacle des spectateurs était, comme à l'ordinaire, plus intéressant que la fête elle-même. Une foule compacte se pressait entre les haies de fantassins, et l'échafaudage de tréteaux élevés le long des maisons. Ces postes

enviés, disposés par une spéculation qui les faisait payer trois ou quatre piastres, étaient encombrés de curieux. Des milliers d'enfants avaient grimpé plus haut encore, et couronnant les murs inachevés de l'Université, les larges assises de la mosquée, les chapiteaux dentelés d'une fontaine, ils épouvantaient les passants par leur audace et les miracles de douteux équilibre auquel ils se confiaient.

En raison de la fraîcheur de la matinée, on avait généralement pris des vêtements d'hiver. Les soldats portaient sur leurs épaules de grands manteaux de drap gris; les Osmanlis s'enveloppaient de caftans de couleur claire, bordés de riches fourrures; les rayas, de vastes houppelandes de laine brune. Par-dessus leurs petites vestes, les Grecques avaient endossé des surtouts collants de velours ou de satin, tandis que les Arméniennes, drapées dans de longs schalls bariolés, se tenaient immobiles en des attitudes de magistrale austérité. Je remarquai entre autres une jeune fille de quatorze ou quinze ans, dont un touriste européen s'efforçait de crayonner la silhouette. Les traits impassibles, les yeux fixes et mornes, la figure jaune comme un citron qui mûrit, les jambes incompréhensiblement repliées sous elle, la tête et les cheveux bizarrement emmaillottés dans une étoffe à raies vertes et rouges, elle figurait à s'y méprendre le vivant modèle des vieux sphynx égyptiens.—Toute cette population gardait d'ailleurs un calme surprenant; si l'on causait, c'était à voix basse et l'on n'entendait pas même des rixes d'enfants. Le caractère religieux de la fête pour les Ottomans imposait, à ce que j'appris plus tard, cette parfaite bienséance. Il paraît qu'on s'en dédommage largement aux solennités d'autre nature et notamment à celle de la veille, la clôture du Ramazan.

Cependant nous ne négligions pas nos recherches, et nous finîmes par rejoindre nos amis qui, faute de l'invitation promise, s'étaient hissés sur une estrade de louage. Mais il n'était

plus temps alors d'user de mon *laissez-passer* en leur faveur. La retraite nous était momentanément coupée à nous-mêmes pour rentrer au Seraï : le défilé commençait.

En premier lieu marchaient des musiques militaires organisées par M. Donizetti, frère de l'illustre compositeur. Elles jouaient avec une verve, un entrain, une précision remarquables des airs turcs orchestrés par une main européenne, et des fragments de *Lucie*, de la *Favorite*, de l'*Elisire d'amore*. Venaient ensuite les bataillons de l'armée de terre en pantalons blancs et vestes bleues ; les détachements de l'armée de mer en pantalons blancs et vestes rouges ; quelques compagnies d'artillerie avec leurs pièces ; et un escadron de cavaliers. Des escouades de tambours coupaient de temps en temps le cortége, exécutant des batteries formidables [1] auxquelles l'aigre sifflet des fifres ajoutait une sauvage énergie. Puis deux pelotons des gardes du corps du sultan ouvraient la route à sa maison impériale. Ils précédaient douze chevaux de la haute race nedji, tenus et entourés par leurs saïs. Les nobles bêtes avaient la tête ornée de plumes ; leur harnais de velours et de maroquin disparaissant sous le luxe compliqué de la passementerie orientale, se rehaussait encore de pierres précieuses. Les arabesques des housses étaient dessinées par des turquoises, des grenats, des rubis, des émeraudes, des perles ou des diamants. Après un intervalle s'avançaient les bas officiers du palais, les icoglans [2], les kodjeghuians [3] et derrière eux les fonctionnaires civils, à pied, classés selon leurs cinq grades hiérarchiques. Les pachas des emplois de la plume et ceux des emplois de l'épée leur succédaient sans distinction de préséance, tous à cheval et escortés de serviteurs. L'étiquette appe-

[1] On sait que le tambour est d'origine ottomane.

[2] Pages du palais impérial, parmi lesquels se recrute la maison militaire du sultan.

[3] Espèces d'*auditeurs* parmi lesquels se recrute la maison civile des sultans.

lait immédiatement à leur suite les hauts directeurs des grandes administrations, les dignitaires supérieurs du harem, l'iman particulier, le chef des eunuques blancs et celui des eunuques noirs, l'une des créatures les plus laides qui existent sous le soleil. Enfin on apercevait les ministres, et parmi eux, le scheik-ul-islam [1], avec son turban blanc; Reschid-Pacha, revêtu du grand cordon de la Légion d'honneur et portant à son fez une décoration en brillants, distinction unique en sa forme, que créa pour lui la reconnaissance du sultan Mahmoud.

A une légère distance de cette fastueuse escorte, Abdul-Medgid, le regard vague et doux, la figure majestueuse et bienveillante, apparaissait imperceptiblement balancé au pas d'un magnifique cheval bai-brun. Sa tenue, quoique nonchalante, respirait la dignité. Bien qu'il fût censé, d'après le programme officiel, venir de pleurer ses fautes à la mosquée, sa physionomie portait l'empreinte d'un contentement intérieur où la malice européenne cherchait la trace de ses plaisirs de la veille. Rangées autour de sa personne et du groupe de ses aides de camp, ses compagnies de gardes du corps étalaient la splendeur de leurs armes d'apparat, de leurs vestes et de leurs schakos de velours rouge galonné d'or. Surmontée de gigantesques plumes d'oiseaux de paradis blanches et vertes disposées en éventail, cette coiffure extravagante et d'un périlleux équilibre, offre la dernière trace de l'antique bizarrerie. La haie des régiments de ligne se repliait comme arrière-garde. Derrière eux et entre leurs pelotons se pressaient un peu pêle-mêle les personnages de distinction, soit en fez, soit en turban, qui, sans être fonctionnaires, devaient à leur importance le droit d'assister en qualité de témoins à la réception impériale. Nous nous glissâmes parmi ceux-là, au nombre desquels j'avais distingué Emin-Efendi, l'une de mes anciennes connaissances. Quelques

[1] Chef de la puissante corporation des Ulémas et en même temps ministre de la justice, de l'instruction publique et du culte.

instants après nous avions tous pris place au pied de notre cyprès et nous voyions se dérouler les cérémonies inconnues pour nous du Muayédé.

Cette solennité appartient au genre des *baise-mains* espagnols; mais elle est autrement humiliante pour la dignité humaine, et reproduit exactement ce qui se passe à Rome aux réceptions du Vatican. Comme le chef du catholicisme, le chef de l'islamisme fait embrasser sa sandale. — Il est vrai que devers l'Inde, un soi-disant représentant du Très-Haut soumet encore ses fidèles à de pires désagréments. — En descendant de cheval, Abdul-Medgid alla se placer dans le fauteuil doré, préparé sur une estrade recouverte d'un tapis noir, couleur des khans de Tartarie dont les sultans se proclament héritiers. Tout le monde avait mis pied à terre et formait autour du trône un immense demi-cercle : le grand vizir s'en détacha le premier pour se prosterner et poser ses lèvres sur la botte vernie du souverain. Puis vint le tour du scheik-ul-islam, celui du séraskier [1], celui du capitan pacha [2] et de tous les autres ministres; enfin des divers fonctionnaires, selon la hiérarchie de leur rang. Seulement, à partir d'un certain degré, ce ne fut plus la chaussure, mais le manteau de l'empereur, et ensuite les franges de sa ceinture que les serviteurs obtinrent de baiser à genoux. J'eusse vu, pour ma part, une marque d'importance plus haute à rendre un hommage moins humble : c'est précisément le contraire qui est vrai. Le servilisme a son étiquette, et pour y comprendre quelque chose, il faut avoir été spécialement doué par la nature ou l'éducation.

Le spectacle se prolongeant longuement, sans intérêt nouveau ni péripétie, nous avons occupé notre temps à en bien considérer les acteurs. Une chose m'a frappé par-dessus toutes les autres, l'obésité presque générale des dignitaires otto-

[1] Ministre de la guerre, généralissime des armées.
[2] Ministre de la marine, grand amiral.

mans. Cette horrible maladie les envahit, les transforme et les défigure aussitôt qu'ils approchent de la vieillesse. Pour tout dire aussi, le costume nouveau met la grosseur dans un singulier relief. La redingote boutonnée, avec des broderies d'or aux parements, au collet, sur la poitrine, n'est pas sans grâce pour les jeunes gens malgré sa sévérité, par cela même qu'elle marque exactement leur taille; mais lorsqu'elle doit revêtir les protubérances de torses élargis et boursoufflés, lorsqu'il lui faut se modeler sur des abdomens rappelant celui de Falstaff, sa fidélité même de reproduction devient un vice capital. On se prend à regretter d'autant plus l'ampleur étoffée de l'ancienne robe, qui dissimulait avec tant d'indulgence les défectuosités physiques. — Si Mahmoud a voulu prendre le moyen, détourné mais puissant de la coquetterie, pour faire la guerre au funeste régime hygiénique qui alourdissait de corps et d'esprit les classes supérieures de sa nation, il a atteint son but, et peut-être même l'a-t-il dépassé. Quelque partisan que je soie de la réforme, j'avoue qu'elle mérite non-seulement les indignations des amateurs du pittoresque pour ce qu'elle a détruit de l'antique vêtement oriental, mais qu'elle prête encore aux railleries des gens de goût par ce qu'elle y a substitué. Le fez, incapable de protéger contre l'atteinte d'une arme, impuissant à garantir les yeux du soleil ou la tête de la chaleur, n'est pas une coiffure suffisante. L'on eût dû trouver aussi quelque chose de mieux pour succéder à la vieille magnificence des Osmanlis que la redingote droite et le pantalon à sous-pieds!

Pendant que nous discutions ces points de toilette nationale, l'empereur continuait, et avec l'apparence d'un profond ennui, à recevoir l'hommage que l'usage le force à subir en même temps qu'il contraint ses sujets à le lui rendre. En y réfléchissant, je trouvai là un saisissant exemple de la compensation des destinées. Ce jeune prince est vénéré par des milliers de croyants comme le lieutenant terrestre du Prophète, il a des

ministres habiles pour ne lui laisser que les jouissances du gouvernement, et des armées pour exécuter ses fantaisies. Sa fortune est celle de dix royaumes : le harnais de ses chevaux ruisselle d'un écrin que plus d'un monarque envierait; et l'on remplace dans son costume les broderies d'or par des broderies de perles ou de diamants. Hier encore, tout un empire s'émouvait pour lui offrir une volupté nouvelle en dotant son harem d'une beauté de plus. Enfin, de toutes les têtes qui se prosternaient devant lui, pas une seule qu'il n'eût pu faire abattre à son caprice. — Eh bien! avec toute cette splendeur, toute cette richesse, toute cette puissance, il n'était pas libre de faire alors ce qu'il semblait désirer le plus ardemment, ce que nous-même nous pouvions et ce que nous exécutâmes à notre gré; — il n'était pas libre de se retirer avant la fin de cette monotone série de baisers sans chaleur, déposés sur sa ceinture, au nom de l'étiquette, par des gens qu'il ne connaît même pas!

CHAPITRE XI.

Diplomatie française en Turquie. — Top'hanè, Péra, Galata.

Arrivée de M. de Lavalette. — Complications turco-françaises. — L'affaire de Charlemagne. — L'affaire de Tripoli. — Retraite de Reschid. — La diplomatie de Paris et celle de Pétersbourg. — Topographie de Constantinople. — Top'hanè. — Un marché turc. — Les kiosks-horloges et les kiosks-fontaines. — Péra. — Les palais des Légations. — Les industries. — Le langage. — Écoles, théâtre, promenades. — Aspect matériel. — Aspect moral. — Galata. — Physionomie du moyen âge italien. — Les rues du port. — Les Capitulations. — Leurs mauvais résultats actuels. — L'arsenal. — Le bagne. — Tatavia. — Les caïks. — La Corne-d'Or. — L'échelle de Top'hanè au soleil couchant.

26 juillet.

La récente arrivée de l'ambassadeur de France, M. de Lavalette, a ouvert pour Constantinople une ère de troubles, d'inquiétudes et d'agitation. D'abord ce diplomate est venu sur le *Charlemagne*, circonstance qui a vivement irrité les Ottomans. Il y a eu en effet un étrange imbroglio, né d'un intempestif assaut de politesses, et enfin des débats assez aigres au sujet de ce magnifique navire de guerre à hélice que nous montrons aujourd'hui aux Turcs malgré eux. Lors de sa dernière visite, M. l'amiral Romain-Desfossés en avait tant vanté les qualités nautiques au capitan-pacha, que celui-ci s'était cru obligé de manifester le désir de le voir. Pour ne pas être en reste d'ama-

bilité, le chef de la station française se hâta de mander son bâtiment favori, sans s'inquiéter de lui assurer d'abord l'entrée aux Dardanelles. Aussi quand le *Charlemagne* y arriva, le divan se plaignit avec quelque justice qu'on ne l'eût averti de rien. Et se souciant peu de porter par un précédent atteinte à la convention protectrice des détroits qui couvre la capitale, il allégua pour refuser l'admission les termes formels des traités européens. Mais la France s'indigna qu'on reçût ses courtoisies de telle sorte : changeant de ton, elle fit à la Porte une sommation comminatoire d'avoir à les mieux accueillir. Dans le fait matériel elle l'a emporté, puisque son vaisseau mouille au Bosphore. Toutefois, comme résultat moral, il est hors de doute que les Osmanlis, à qui elle voulait primitivement complaire, ne sont rien moins que satisfaits de n'être pas demeurés les maîtres chez eux.

A lui seul cet incident n'eût pas provoqué peut-être une émotion bien vive et bien durable. On s'attendait, sans trop s'en effrayer aussi, à voir se reproduire l'éternelle question des Lieux-Saints. Mais en rentrant à son poste, M. de Lavalette apportait de plus la nouvelle d'une complication bien autrement flagrante. Il paraît que nous avons actuellement une flotte devant Tripoli, avec ordre de brûler la ville si deux transfuges de notre armée d'Afrique, qui après s'être faits musulmans et soldats du pacha veulent redevenir chrétiens et Français, ne sont pas immédiatement rendus à l'amiral. D'après le droit des gens, la question de leur nationalité est au moins douteuse. Or, un pacha n'est qu'un préfet ; et l'on ne sait si celui que l'on menace aura pris le parti de céder ou de tenir ferme et d'en référer à son gouvernement. Peut-être donc, à l'heure actuelle, attaquons-nous le territoire d'un allié sans lui avoir préalablement dénoncé la guerre. Les ministres ottomans se sont montrés profondément ulcérés de ce procédé violent qui assimile la Turquie à une horde de sauvages et jette en proie sa dignité

au mépris des peuples européens. — La crise ministérielle était imminente : tous ces événements l'ont précipitée. Les adversaires de Reschid le rendant responsable des exigences de ses amis d'Occident, en même temps qu'elles lui signifiaient de reste la malveillance du cabinet français, le grand-vizir a compris qu'il ne lui restait plus, entre cette double hostilité, une situation politique digne de son caractère : il a résigné le pouvoir. Ainsi c'est devant nous que succombe le cabinet civilisateur, inutilement attaqué par la Russie et l'Autriche ! A Paris, on pourra s'en réjouir comme d'un triomphe : c'est un échec, et non moins grave parce que nous l'aurons infligé à notre patrie. Les influences, volontairement ou involontairement contraires à la régénération de la Turquie, vont prendre une exclusive prépondérance. L'heure des catastrophes ne saurait tarder !

Ces commotions présentes, grosses d'éventualités plus terribles encore, m'affligent et me présagent pour mon pays de formidables dangers. Il est vraiment étrange qu'on ne sente pas mieux en France quelle connexité intime et solidaire relie la durée de la Turquie à notre propre grandeur. Cet empire de moins en Europe, la Russie verrait doubler ses forces agressives devenues toutes mobilisables : qu'elle n'ait plus d'ennemis sur ses flancs, et l'équilibre continental serait détruit sans retour. Supposons d'autre part les Ottomans exclus de la Méditerranée : soit que l'Angleterre par sa flotte, ou que le czar par ses armées s'établissent dans les admirables positions maritimes de l'Archipel et du Bosphore, n'est-il pas évident que la zone française sera restreinte entre la Corse et Toulon ?—Notre diplomatie ne l'ignore pas, et affecte volontiers vis-à-vis des Osmanlis le rôle de protectrice. Seulement c'est toujours elle qui, sans paraître s'en douter, leur porte les plus rudes coups. Tandis que dans les relations habituelles la Russie se montre tolérante, réservée, facile à satisfaire, serviable même pour les ministres

du sultan, nous affectons d'être hautains et rogues. Puis qu'une grande question s'élève, et nous reculons pour ne pas affaiblir un État dont l'existence nous est nécessaire ; et le cabinet moscovite qui a de tout autres intérêts, devenant intraitable, passe à l'occasion des grandes affaires par les brèches que nous avons faites pour des sujets de médiocre importance. Ainsi nous venons de forcer la main aux Turcs pour le *Charlemagne*. Nous les sommons sous menace du canon de nous céder à Tripoli. Nous leur imposons pour les Lieux-Saints des conventions qui blessent leurs sujets grecs. Mais je me trompe fort, ou nous paierons cher ces satisfactions d'amour-propre ; et nos adversaires nous les opposeront quelque jour, afin de s'autoriser à prendre de moins chimériques profits [1].

En même temps qu'il amenait avec M. de Lavalette tant de complications inattendues, le *Charlemagne* m'apportait dans le courrier de Smyrne une lettre de M. Fabrias, m'informant que MM. Stanley et Trouvé-Chauvel, débarqués depuis deux jours, étaient enfin partis pour Burgas-Ova. Leur arrivée eût suspendu toutes mes démarches, si la crise ministérielle ne les eût arrêtées déjà. Il importe en effet, avant de formuler des demandes, que je m'entende avec mes co-intéressés sur le plan d'exploitation que leur aura suggéré la vue des lieux. Je n'ai donc, pendant une grande semaine, qu'à visiter mes amis tout en étudiant la ville en détail. Et déjà je possède une idée de sa topographie compliquée. J'en suis venu à m'engager sans crainte dans cet entrelacement de rues percées au hasard, sans noms, sans numéros à leurs constructions, qui n'offrent d'autres points de repère que les édifices publics.

Constantinople, comme Rome, est bâtie sur sept collines. Mais de plus que sa glorieuse aînée elle a cette situation unique

[1] Il est bon de rappeler que ceci était écrit huit mois avant la mission de M. le prince Mentschikoff à Constantinople.

au monde de baigner dans trois bras de mer, le Bosphore et Marmara où elle s'appuie, la Corne-d'Or qui la partage, les bases étagées des coteaux où se groupent en amphithéâtre ses palais, ses maisons peintes, ses jardins, ses mosquées, ses cimetières ombragés que l'on prendrait pour des bois. La colonie des Grecs, la Byzance de Constantin n'occupait que la presqu'île désignée par l'oracle en face de la *Cité des aveugles* [1], la pauvre Chalcédoine, dont les fondateurs avaient préféré le territoire ingrat et les eaux stériles sur la côte de l'Asie, à la vague poissonneuse et au sol fécond qu'ils avaient en Europe devant les yeux. Mais cette portion de leur capitale, que les Ottomans appellent proprement *Stamboul*, ne fait pas désormais plus de moitié de l'agglomération constantinopolitaine. De l'autre côté de la rade et sur les pentes montagneuses qui la dominent à l'orient, les Vénitiens et les Génois avaient dès le moyen âge élevé Galata et Péra. Les Turcs ont postérieurement placé leur arsenal au-dessus des établissements chrétiens, et prolongé à leur pied, dans la direction du Bosphore, l'immense faubourg de Top'hané. Entourée complétement de constructions sur ses deux rives, la Corne-d'Or, qui était jadis comme la défense et le fossé de la ville en même temps que son port, en est ainsi devenue le canal et la grand'rue. Elle marque en même temps la séparation entre les quartiers spécialement réservés à l'osmanlisme et ceux où les étrangers peuvent résider.

Les navires arrivant d'Europe, après avoir longé Stamboul dans toute sa longueur et laissé derrière eux Scutari d'Asie,— une cité qui semble un autre faubourg de cette immense métropole, — viennent aborder au pied des collines onduleuses où s'entremêlent les populations turques et franques. Péra en couronne les hauteurs. Galata suit les rapides coteaux qui con-

[1] Tacit. Ann. XII, 63.

duisent au golfe intérieur. Enserrant comme pour les maintenir ces deux centres des résidences européennes, Top'hané pousse jusqu'à la mer ses monuments et ses maisons.

Le premier aspect donne au voyageur qui débarque sur ce point un résumé fidèle de ce que lui offrira le pays. A peine a-t-il quitté la plage qu'il se trouve en un vaste carrefour décoré par une fontaine monumentale, au milieu d'un marché encombré de commerces et de populations de toute sorte. Les éventaires de fleurs ou de légumes, les étaux de bouchers, les boutiques de marchands de pipes, les fours béants de boulangers et de pâtissiers sont assiégés par une foule bigarrée de curieux et d'acheteurs. Dans un coin, à l'ombre d'un vieux cyprès, sept ou huit chevaux de place battent du pied la terre pendant que leurs conducteurs fument à côté d'eux. Des hamals, chargés à justifier le proverbe sur la force des Turcs, s'avancent en s'aidant de longs bâtons. Si quelque maison a été brûlée ou démolie, une tribu de chiens au pelage jaune et sale, tenant, à ce qu'il semble, du renard et du loup, gisent dormants dans les décombres; et la pitié musulmane a eu soin de munir toute femelle en gésine de quelques débris de natte où repose sa portée. Des soldats en pantalon de grosse toile, en veste de drap bleu et le fez national sur la tête, circulent avec l'apparence du désœuvrement militaire. Çà et là des cawass chamarrés de broderies remplissent l'office de nos gardes municipaux. Puis on voit de temps à autre déboucher d'une rue des arabas [1] ou des talikas [2], remplis de femmes voilées, des cavaliers, des chameliers conduisant les caravanes d'Asie, ou les marins de quelque navire mouillé en rade qui vont faire les provisions du bord. C'est le panorama le plus amusant, le plus varié, le plus pittoresque qui se puisse imaginer.

[1] Voiture conduite par des bœufs.
[2] Voiture conduite par des chevaux.

Une seule chose dans ce spectacle attriste l'œil de l'artiste : Le goût moderne a découronné de son chapiteau tartare, pour lui substituer une terrasse à l'italienne, cette charmante fontaine autour de laquelle tout ce mouvement se déroule, et dont les quatre faces sculptées et peintes présentent dans l'épanouissement de leurs arabesques d'or des versets du Koran. Mais si elle symbolise ainsi la Turquie de nos jours, — base indigène, faîte étranger, — on ne tarde pas à retrouver tout entier le génie architectural des Osmanlis. Quelques pas encore et l'on atteint la fonderie de canons qui a donné son nom au quartier [1], la caserne des artilleurs, la mosquée bâtie par sultan Mahmoud. Ces trois édifices occupent presque tout le pourtour d'une petite place; et leur exubérance d'ornements où toutes les grâces de la ligne courbe s'enlacent, les larges escaliers qui donnent accès dans des cours plantées d'arbres, les vastes portes dont le trèfle oriental encadre l'azur du ciel, reproduisent dans toute sa pureté la physionomie nationale. Deux kiosks octogones à grandes croisées ogivales garnies de grillages dorés, à toiture de pagode allongeant sur les passants leurs auvents contournés, complètent la décoration. Ces pavillons, qui forment les angles de rencontre entre la place et la rue sur laquelle elle prend issue, n'ont pas un caractère moins spécial dans leur destination que dans leur style. L'un d'eux renferme une fontaine. Des gobelets d'étain sont scellés par une chaînette à la pierre de la fenêtre, et dans l'intérieur un homme est debout, prêt à verser aux passants une eau limpide et fraîche. De tels établissements, fréquents à Constantinople, sont dus souvent à la charité de pieuses fondations particulières. — Le second de ces kiosks offre un salon tendu de tapis et d'étoffe où reposent, sur des socles énormes, bon nombre de grosses pendules donnant l'heure officielle.

[1] Top'khanè, maison des canons.

Les mosquées ne font point l'office d'horloges que remplissent généralement nos églises, et pourtant cela serait extrêmement nécessaire en Turquie. Pour mesurer le temps, les Ottomans emploient en effet un déplorable système. La journée, partagée en deux sections de douze heures, commence toujours au lever vrai du soleil. Par conséquent le point de départ varie de semaine en semaine, et il est constamment besoin de régularisation municipale pour maintenir un peu d'accord entre les montres des particuliers.

Passer de Top'hané à Péra, c'est aller des musulmans aux chrétiens, et pour ainsi dire d'Orient en Occident. Matériellement toutefois, la transition est presque insensible. Une ligne fictive sépare seule les deux faubourgs, et la tolérance du gouvernement laisse peu à peu le Franc empiéter sur l'Osmanli. Depuis quelques années le nombre des Européens s'est tellement accru que les terrains concédés à leur habitation, montés à des prix énormes, deviennent même insuffisants. Il faut donc bien les étendre indirectement jusqu'à ce qu'une réforme plus complète abolisse toutes ces distinctions qui nous parquent sur les domaines de l'islamisme, comme nous avons si longtemps parqué chez nous les Juifs. — En attendant cet avenir lointain encore, dix-sept mille giaours se resserrent autour des hôtels de leurs ambassadeurs, et ces monuments marquent au milieu de huit ou dix nationalités distinctes les quartiers-généraux d'autant de camps.

Les immenses bâtiments de la légation russe, lourds et sans grâce, mais non pas sans grandeur, dominent le plus haut point du plateau. Pesant sur les regards qui les retrouvent à chaque fois qu'ils s'élèvent, ils finissent enfin par opprimer les imaginations d'une obsession calculée. Plus élégant et plus beau, le palais de France a le tort grave de se perdre sous la verdure de ses jardins, dans l'affaissement d'une gorge formée entre deux renflements de la colline. On ne le voit ni du Bos-

phore, ni de Stamboul, ni de la Corne-d'Or, dans un pays où il est si bon d'impressionner les yeux! A Péra même, on ne l'aperçoit qu'à peine. Il faut pour y pénétrer descendre une longue avenue, puis les marches d'un bel escalier de pierre. Sans doute, dès qu'on atteint la cour d'honneur, on a lieu d'admirer la magnificence et le goût de cette villa, qui rappelle les plus belles de l'Italie; et au moins cela devait-il être, car ici nulle construction européenne n'a coûté si cher [1]. Il est vrai que jamais argent ne fut plus mal employé. On a été jusqu'à faire venir de la pierre de Malte quand on avait à moindre prix du marbre sur les lieux! — L'internonce d'Autriche occupe, à côté de la chancellerie française, l'ancienne demeure du délégué de Venise. L'Angleterre achève de bâtir pour son ambassadeur, en vue de la Corne-d'Or, une habitation élégante comme la nôtre, fastueuse comme celle des Russes. La Prusse, l'Espagne, la Suède, la Sardaigne, les États-Unis, etc., ne possèdent que de modestes hôtels.

Péra est donc presque complétement européen ; et l'on peut dire encore qu'il est à moitié français. Il est vrai que le nombre de nos compatriotes n'y dépasse pas douze ou quinze cents, quand il y a presque autant d'Anglais ou de Russes, le double d'Italiens, le quadruple de Grecs. Mais c'est l'influence de notre génie qui prévaut. Les magasins s'efforcent de copier la disposition des nôtres; ils accueillent de préférence les modes, les articles de Paris. Ce sont des jeunes gens, des jeunes filles formés dans nos comptoirs qu'on appelle pour présider à la vente; ce sont des artisans de nos provinces du Midi qu'on met comme directeurs à la tête de tous les ouvriers de luxe, tapissiers, confiseurs, tailleurs, coiffeurs, chapeliers, pâtissiers, etc. La Grande-Bretagne vend en concurrence avec nous des étoffes, des produits manufacturés; l'Autriche des meubles

[1] Plus de deux millions de francs.

et des draps ; l'Italie des provenances naturelles : mais nous intervenons presque toujours pour accommoder ces objets à l'usage des Pérotes ; et c'est dans notre langue que se font le plus souvent les transactions. Les bouches indigènes, accoutumées à leurs dialectes doux et sonores, le grec, le turc, l'arménien ont en effet une répulsion invincible pour les rudes intonations de l'allemand et de l'anglais. L'italien, le français, leur conviennent mieux, et depuis quelques années surtout nous prenons largement l'avantage. Ce succès, fort important en commerce comme en politique, vient à la fois de la préférence que nous accordent les Ottomans, moins nombreux à Péra que les Grecs, mais y exerçant toujours la prépotence morale ; de l'exemple des professeurs et des chefs d'industrie, presque toujours choisis parmi nos nationaux ; enfin de l'enseignement primaire des lazaristes établis à Galata. Ces religieux inculquent patiemment notre idiome à des centaines d'élèves, et je ne saurais dire mon étonnement la première fois que j'entendis, en assistant par hasard à une sortie de classe, des enfants de sept à huit ans le parler si bien, en se poursuivant dans leurs jeux, que j'eusse pu me croire à Paris, dans le voisinage de nos colléges.

Péra est pour le gouvernement turc le terrain des expériences, la serre chaude où il acclimate ses innovations. Ce qu'il n'oserait risquer à Stamboul, c'est là qu'il le hasarde au milieu d'une population trop mélangée de races, de cultes, de passions pour qu'un mécontentement y devienne jamais un péril. L'essai réussi se recommence ailleurs plus facilement, après que l'usage en a démontré les avantages, et qu'il a familiarisé des fanatismes ombrageux avec la nouveauté contestée. C'est ainsi qu'une école de médecine ayant été établie dans ce faubourg quasi neutre, les études anatomiques sur les cadavres y furent pratiquées comme dans toutes les autres facultés européennes, en dépit des anciens préjugés religieux. Maintenant ce point est gagné ; et l'incendie de 1848, en consumant

les bâtiments, n'interrompit pas même les cours qui furent simplement transférés dans un autre local. — On a également installé dans cette partie de la cité l'école militaire et l'école de génie. Enfin il était question d'éclairage au gaz quand le sinistre dont le quartier fut si malheureusement la proie, fit renoncer à cette entreprise maintenant fort ajournée.

C'est encore à Péra que s'élève le théâtre. L'on y chante l'opéra italien, l'on y joue des comédies françaises; et tour à tour on y a représenté un drame en turc intitulé ***Bélisaire***, et les traductions dans la même langue du ***Malade imaginaire*** et du ***Bourgeois gentilhomme*** demandées par le sultan. Depuis que je connais Karagueuz, je comprends plus que jamais tout ce que cette tentative mérite d'éloges et d'appui. Cependant l'antique orthodoxie ne voit point sans quelques murmures Abdul-Medgid assister de temps à autre aux représentations scéniques, et sa générosité ne pas dédaigner d'encourager les acteurs. Mais le mouvement est donné, quoi que les mécontents puissent faire, et si peu d'Osmanlis assistent jusqu'ici au spectacle Franc, les Grecs et les riches Arméniens y disputent les places aux Occidentaux. Chez les Arméniens peut-être est-ce affaire de mode, leur admiration naïve s'adressant surtout aux décors. La race hellène, au contraire, douée d'un esprit plus fin, a pris à nos vaudevilles et surtout à notre musique un goût si vif, que la voilà passionnée comme à Naples ou à Florence pour ou contre un compositeur, un acteur, une cantatrice. — On sent quel moyen puissant de civilisation eût promptement trouvé dans de telles tendances un gouvernement habile et éclairé comme celui qui en ce moment semble malheureusement faiblir.

Et cependant, malgré tout cet intérêt qu'il offre, Péra ne me plaît nullement. Son grand tort, tort irrémissible à mes yeux, c'est de manquer de caractère. Cette ville n'est précisément ni turque, ni grecque, ni arménienne, ni italienne, ni française. Elle tient de tous les styles, et a pour cachet tant de

mobilité de physionomie qu'elle reste insaisissable. Depuis le dernier incendie des progrès se manifestent sans doute, mais dans les choses matérielles seulement. Les ordonnances de police ont interdit aux bâtiments de bois de se rétablir, si ce n'est entre deux bâtiments de pierre ; — bonne précaution contre le fléau, qui n'a tourné nullement au profit de l'architecture. Des constructions en voie de s'achever, les unes copient les façades dont les modernes entrepreneurs parisiens ont adopté le type ; les autres le système maltais et ses balcons délicieux. D'autres encore empruntent leurs modèles à l'Italie ; mais dans toutes ces imitations que de lourde maladresse ! — Ces habitations seront assurément plus saines, plus aérées, plus commodes qu'autrefois, et l'on aime à voir disparaître les demeures étroites, sombres, entassées, fétides, qui rappelaient, en exagérant leur horreur, les plus tristes quartiers de nos vieux centres manufacturiers. Toutefois, des magasins qui n'aient point l'air d'arrière-boutiques, des maisons qui ne soient pas des masures ne suffisent pas à faire une cité élégante. Je préfère, je ne dirai pas même les palais de Stamboul, mais ses pittoresques taudis.

Une dernière raison encore contribue à me rendre peu bienveillant pour Péra. Ce sont les mœurs des Pérotes. Jamais chef-lieu de canton n'eut plus ardemment et plus complétement les défauts des petites villes : médisance, curiosité, calomnie, taquineries mesquines, discussions ridicules éclatant à propos des plus frivoles sujets. Je ne sache pas qu'en aucune occasion vanité si chatouilleuse ait imaginé autant de distinctions, de subdivisions, d'exclusions et de réserves qu'il s'en applique dans ce monde restreint de quelques milliers d'étrangers. On y est de sa nation d'abord et de sa religion ; — ce qui veut dire qu'on se montre plus ou moins hostile à tout ce qui n'en est pas. On affecte, pour se grandir, d'épouser les querelles de son gouvernement, espérant faire croire ainsi à son affinité

avec sa propre ambassade. Enfin, dans le peu de fêtes qui se donnent et d'intimités qui se nouent, chacun trie ses relations d'étrange sorte, et vise à se rehausser en s'écartant soigneusement de quiconque ne lui semble pas être au moins à son niveau. Il y a la société des diplomates, celle des consulats, de la banque, du haut, du moyen, du bas commerce; et les artisans même se contrôlent entre eux. Jusque dans la promenade du *Grand-Champ*, où les femmes viennent lutter à l'européenne de toilettes et de cachemires, où les hommes essaient leurs grâces séductrices, on se garde des saluts, des entretiens, des rapprochements compromettants pour le rang qu'on veut affecter. Ces prétentions vont jusqu'à rendre l'existence des cercles à peu près impossible, et celle même des cafés difficile s'ils ne se transforment en académie des jeux. La passion fait alors bon marché des scrupules et ne s'inquiète pas de coudoyer, même *des grecs*, qui foisonnent à Constantinople, bien que la police turque fasse rudement la guerre à cette espèce de filous. — Pour toutes ces raisons, l'existence est triste dans le faubourg chrétien, si le travail y est lucratif; et c'est un malencontreux spécimen, il faut l'avouer, que l'Occident donne aux Osmanlis du bonheur qui ressort de notre civilisation.

Galata, qui est le comptoir, tranche énergiquement par l'aspect avec Péra qui est à la fois la boutique et le logis de la colonie lévantine. Autant manque ici le trait caractéristique, autant là il s'accentue vigoureusement. Il faut traverser des ponts, des fossés demi-comblés, ou les guichets d'une forte muraille pour pénétrer dans la ville des Génois et des Vénitiens; et l'on s'y trouve au bout de quelques minutes reporté en plein moyen âge, à des souvenirs moins orientaux encore qu'italiens de l'an 1400. La vieille tour formidable, coiffée par

malheur à présent d'un cône vert que surmonte le drapeau rouge au croissant d'argent, domine la cité comme le beffroi de la seigneurie commandait les maisons de sa mouvance. De loin en loin quelques constructions crénélées, lézardées mais toujours solides, témoignent des systèmes de défense intérieure usités dans les remuantes communes de Toscane et de Ligurie. Les habitations, soit de pierres, soit de briques, percées de rares fenêtres grillées dont les plus basses s'ouvrent à dix pieds du sol, surplombent à partir du premier étage de dix-huit ou vingt pouces sur la voie publique. Des portes massives, doublées et bardées de fer, donnent entrée dans ces citadelles ; et l'on voit sur les bancs que leurs vestibules contiennent, des serviteurs grecs paresseusement assis qui semblent monter la garde. Avec leurs grosses moustaches, leurs visages renfrognés, leurs hauts bonnets de laine rouge, leurs vestes olivâtres garnies de brandebourgs, ils ne figurent point trop mal les estafiers du XIVe siècle. Enfin çà et là quelques Turcs en vieux costume, quelques hamals arméniens dépenaillés portant de lourds fardeaux, ne font pas anachronisme dans ce tableau rétrospectif; si bien que rien n'empêche de se croire revenu à ces temps curieux et pittoresques où Venise ajoutait à tous ses autres titres celui de *souveraine d'un quart et demi de l'empire grec.*

Ce quartier féodalement grave est celui des grandes affaires, des vastes spéculations qui veulent le recueillement, ou tout au plus la discussion à demi-voix entre quelques banquiers, quelques négociants mystérieux par habitude, et toujours craintifs quand ils remuent les millions. Mais si rien ne trouble le calme des ruelles solitaires et rapides où ils se sont établis, le tumulte bruit partout à l'entour de cette oasis de silence. L'arsenal ottoman, Péra, la grande voie qui mène des faubourgs chrétiens à Stamboul, étreignent Galata de leurs agitations et de leurs rumeurs : de plus, à sa base sur la Corne-d'Or, il plonge

dans le pire foyer de tapage et de confusion que renferme la ville entière. Une longue artère tend parallèlement au port vers les chantiers de marine, et ses cabarets sont le rendez-vous général des Ioniens, des Maltais, des Grecs, des Croates, des Dalmates, des matelots de l'Archipel. Cette rue est pour Constantinople, ce qu'est la Cité pour Paris. Dans de sales tavernes, dans d'ignobles taudis, maisons effondrées dont les murs croulent, dont les toits crevés sont remplacés par des planches ou des toiles mal jointes, habite une population dépravée qui ne vit guère que de vols, d'escroqueries, de métiers ignobles, de mauvaises actions et de mauvais coups. Néanmoins, ces gens-là vieillissent et se prélassent dans leur infamie, car étant pour la plupart sujets ou protégés des puissances chrétiennes, le vice des Capitulations leur assure à peu près l'impunité.

Bien qu'on en parle souvent en France, on n'y sait guère ce que c'est que les capitulations : seulement on y tient, par routine, comme à un avantage dont il ne faut pas se départir. Il serait temps cependant qu'on apprît à reconnaître que le changement des choses a complétement modifié leurs résultats, et que ce qui était bon il y a deux cents ans, est aujourd'hui détestable. Notre pays a joui le premier du droit pour ses nationaux de résider et de commercer en Orient. Alors on craignait, non peut-être sans raison, que le fanatisme des musulmans n'offrît qu'une justice dérisoire aux chrétiens qui auraient quelque démêlé avec l'administration ottomane. Le cabinet de Paris réclama donc et obtint de la bienveillante amitié des sultans que tout Français, accusé ou reconnu coupable, ne fût justiciable que de nos propres lois. Il devait être remis par conséquent à l'ambassadeur qui se chargeait de l'envoyer devant ses juges naturels. Comme compensation, la Porte demanda que le gouvernement du roi très-chrétien ne laissât aller sur les terres impériales que des

hommes réputés honorables; et pour arriver à donner ces garanties, diverses précautions furent prises, entre autres le dépôt à Marseille d'un cautionnement de 16,000 livres avant l'octroi du permis d'embarquement. Ces conditions furent étendues plus tard par les Osmanlis à toutes les nations d'Occident, et longtemps exécutées. Est-il besoin de dire que maintenant on ne s'y soumet plus en Europe, et qu'en France, par exemple, toute la formalité pour se rendre à Constantinople consiste à se munir d'un passe-port de dix francs?

Mais en Turquie les capitulations subsistent, et si un étranger commet un vol ou un meurtre, tout ce que peut faire la police locale est de le saisir pour le livrer à sa légation. Celle-ci l'expédie aux tribunaux de la mère-patrie, et sans doute, si l'affaire est grave, il y a chance que le coupable soit puni. Le délit est-il de peu d'importance? Il en est tout autrement. S'embarrasserait-on, en effet, sans intérêt bien sérieux, de faire parvenir si loin et avec tant de frais les témoins, les preuves, les détails, l'instruction, les pièces de conviction? — Un négociant de Smyrne que je pourrais citer a surpris dernièrement dans ses magasins deux voleurs encore munis de leur larcin. C'étaient des sujets anglais, et il les eût fait condamner infailliblement, mais A MALTE, où il eût dû entamer et justifier sa poursuite. Il préféra y renoncer. Obtenir la punition lui eût coûté trop d'argent peut-être, et en tous cas trop de démarches et trop de soins.

On comprend qu'un tel état de choses attire aux échelles du Levant les scélérats de tout le littoral de la Méditerranée : Ioniens et Maltais se réclamant de l'Angleterre, Croates et Dalmates en appelant à l'Autriche, Grecs et riverains de la mer Noire invoquant la Russie. D'entre les grandes puissances, la France est la moins mal partagée peut-être en protégés suspects. Cela devrait l'encourager à accepter, à proposer même une révision des capitulations dont tous les peuples bénéficie-

raient et que chacun n'admettra pourtant, par crainte de perdre ses priviléges, qu'autant qu'elle aura des résultats immédiats et communs [1]. Au point de vue commercial, cette opération est pressante : au criminel, elle est indispensable. Ne faut-il pas, avant tout, que les assassins soient punis? Or, en ce moment même, on pleure à Péra un brave avocat, italien réfugié, nommé Loschi, qu'une vengeance particulière a fait assassiner par un Croate, au prix modeste de 500 piastres [2]. Le meurtrier, pris en flagrant délit par les cawass, est encore sous la main de Reschid, qui tentait de créer un précédent et de ne pas le rendre. Toutefois l'Autriche insiste sur l'extradition, et l'on est convaincu que si elle l'obtient, le misérable, après six mois de prison à Vienne, sera relâché faute de preuves et reviendra se pavaner ici.

En remontant latéralement à la Corne-d'Or la rue fangeuse qui sert de réceptacle à la *gueuserie* levantine, on arrive à l'arsenal. C'est un immense édifice, ou pour mieux dire une agglomération d'édifices : bassin maritime, magasin d'armes et de canons, chantiers de construction et d'approvisionnements de navires, ministère de la marine établi sous de délicieux ombrages, et bagne sur le rivage entre des batteries armées. L'écoulement des eaux douces du Kiagad-Sou et de l'Ali-Beg-Sou (le Cydaris et le Barbisès), dégage assez le fond de toute vase, pour que les plus gros vaisseaux de guerre viennent hiverner, se réparer, s'équiper, jusqu'à cette extrémité du golfe et de la ville; et, comme partout, on emploie aux pénibles travaux que nécessitent les opérations du gréement le concours des forçats. La personne de ces criminels rappelle encore par

[1] Il y a tout lieu d'espérer que ces modifications si désirables sortiront de la crise actuelle, et que les changements annoncés dans l'administration de la justice et le droit de propriété, provoqueront l'établissement d'une nouvelle *charte* des rapports internationaux.

[2] 112 fr. 50 c.

de terribles indices la barbarie d'autrefois. En punition de leurs méfaits, plusieurs ont été privés de l'une et souvent même de leurs deux oreilles. On en trouve d'autres qui sont borgnes de par la loi. Il n'y a guère pourtant que les plus vieux qui portent ainsi les cruels stigmates de leur infamie, le nouveau Code pénal étant à peu près imité du système français.

Pour rentrer à Péra de ce point éloigné, il est deux routes différentes, sans compter celle qui vous a conduits. Le faubourg grec de Tatavia ramène à la colonie franque; et comme la singulière cité a poussé en quelque sorte ses végétations de maisons de même que font les racines des chênes, en suivant dans le sol les plus profitables filons, on rencontre entre les deux quartiers la campagne, la culture des jardins, une petite plaine, une vallée arrosée par un cours d'eau qu'utilise l'industrie locale. Mais si intéressant que soit ce mélange des champs et de la ville, il vaut mieux encore redescendre la Corne-d'Or dans un caïk. D'abord c'est un amusant spectacle de voir, dès qu'on approche des *échelles* [1] où ils se tiennent, les robustes caïdgis aux bras et aux jambes nues, aux larges caleçons blancs rattachés par une ceinture rouge à leurs chemises transparentes, vous inviter allégrement en criant de loin le nombre des rameurs de leur barque : *bitchifté*, *ikichitfté*, *utchifté* [2]! Et quand on s'est assis sur un coussin, dans le compartiment aux parois de noyer sculptées qui fait le centre du bateau, c'est merveille d'admirer avec quelle rapidité fend la vague, avec quelle adresse évite tout choc dangereux cette pirogue longue de vingt-cinq pieds, large de quatre, aiguisée en pointe

[1] C'est le nom qu'on donne aux embarcadères, souvent construits sur pilotis et avançant dans la mer comme de petits môles. Un cawass maintient le bon ordre sur chacun d'eux et parmi les bateaux qui les accostent.

[2] Caïk à une, deux, trois paires de rames. Les particuliers ne possèdent pas le droit d'en employer un plus grand nombre. Les pachas peuvent aller à quatre rameurs. Les ministres en ont cinq. Le grand vizir et le scheik-ul-islam six. Le sultan sept ou un nombre supérieur.

à ses deux bouts relevés ! Les caïdgis ont dans chacune de leurs mains un aviron de près de trois mètres, dont la partie supérieure se termine par une grosse boule de bois oblongue, afin d'équilibrer la pesanteur de la palette. Ils prennent du pied appui sur une des membrures du canot, et, frappant l'eau à coups bruyants et pressés, ils se renversent sur les bancs en tirant de rauques anhélations de leurs poitrines. Leurs muscles saillissent, leurs veines se gonflent, la sueur perle de leurs tempes rasées. Cependant, prompte comme un vapeur, l'embarcation vole sous cette impulsion et l'on trouverait cette navigation délicieuse, n'était le défaut d'aplomb des caïks. Leurs fonds, assemblés à angle aigu, les rendent en effet si roulants, qu'ils chavirent au moindre déplacement de lest. Tout assis que soit le passager, il suffit même qu'il s'incline à droite ou à gauche pour faire écraser quelque peu les doigts des bateliers entre les bourrelets de leurs rame.

En descendant de l'arsenal à Top'hané, il semble que l'on revienne aussi de la Turquie d'autrefois à celle des temps présents. Au-dessus du vieux pont, les maisons baignent comme à Venise leurs fondations dans la mer, laissant entrevoir par les baies de rares débarcadères établis en face des portes les sombres murs de Stamboul ou de Galata. On rencontre de loin en loin un gros bateau plat transportant lentement d'un bord à l'autre de vieux Turcs, trop confiants pour se hâter dans la générosité du Dieu qui donne les jours. Pigeons, goëlands et marsouins s'ébattent à leur aise dans ces parages tranquilles, où il n'y a ni commerce, ni Européens tapageurs, ni traces de l'Occident. — Entre les deux arches de bateaux jetés sur le golfe, le mouvement s'accroît, et déjà le pur *orientalisme* s'altère. De rapides caïks coupent le flot en tous sens sous l'effort des Nubiens, des Albanais qui conduisent les Osmanlis graves et fiers, les musulmanes en splendides *féredgés* [1] roses, verts, bleus

[1] Nom du manteau des femmes turques.

ou jonquille. Mais de loin en loin l'habit noir des Pérotes fait tache parmi ces costumes élégants. Parfois les maisons ont reculé pour donner une plage aux affaires; ailleurs encore des vaisseaux grecs, accostés contre la maison d'un armateur, reçoivent ou déposent leur chargement. — Enfin, de *Batché-Kapousi* [1] à la pointe du Sérai, le mélange des nationalités se complète. Les navires d'Europe couvrent le golfe, et rangés en triple ligne des deux côtés du port, ils prolongent la ville en rues sur la mer. Les berges sont encombrées de marchandises; les canots des contrées du Nord dépassent en nombre ceux de l'Asie; les frégates stationnaires des ambassades, les bateaux-postes de France, d'Autriche et d'Angleterre forment devant Scutari une flotte presque égale à celle du sultan. Et l'on comprend, devant un si merveilleux ensemble, que la Providence a choisi ce confluent des eaux, des continents, des religions et des races pour y rapprocher, y féconder, y fondre éternellement les aspirations, les idées, les sciences de tous les peuples de la terre. On reconnaît dans ce vaste caravanseraï du commerce de trois mondes l'un de ces laboratoires où, sous la pression d'une immuable loi sociale, l'égoïste trafiquant lui-même se trouve à son insu, quand il ne songe qu'à son gain, travailler à l'avénement de la grande civilisation cosmopolite et fraternelle de l'avenir!

C'est une de mes joies de me mêler le soir à ce spectacle changeant, à mesure que s'éteignent les rumeurs confuses de la ville, que la rade devient solitaire, qu'on tire à terre les caïks dans les *traghetti* des maisons. Jamais le grand tableau de Stamboul n'est beau, saisissant, poétique, autant qu'à cette heure douteuse qui n'est ni la nuit ni le jour. La voix grêle des muezzins appelle à la prière du haut des minarets; la douce

[1] La porte des Jardins. Elle est adjacente au nouveau pont qui mène de Stamboul à Galata.

lumière de la lune et des étoiles lutte avec les clartés mourantes du couchant. Peu à peu l'on aperçoit derrière chaque dôme, derrière chaque masse de feuillages encadrant les mosquées et les palais, jaillir au ciel le rayonnement de quelque planète nouvelle. On ferme sur les deux rives les portes des murailles; aussi se hâte le petit nombre des embarcations attardées. On ne voit plus bientôt que les chaloupes des navires occidentaux, ou les canots des touristes, jaloux d'admirer ce magnifique coup d'œil. Puis, quand ils vont enfin débarquer lentement sur la grève déserte de Top'hané, le sauvage aboiement des chiens, qui se réveillent du lourd sommeil où ils sont engourdis depuis l'aurore, les accueille et les poursuit. Les meutes de ces féroces gardiens des rues, devenues leur exclusif domaine durant l'absence de soleil, se relaient pour escorter ces étrangers importuns; et l'on entend décroître ou se ranimer le retentissement de cette chasse étrange, selon que le voyageur, regagnant son hôtel, s'éloigne ou se rapproche du rivage avec les sinuosités de la rue qui mène au faubourg européen.

CHAPITRE XII.

Les quartiers du bazar.

Le pont de Galata. — Arabdjidjemid. — La topographie de Stamboul. — Les rues. — Les maisons. — Les ateliers. — Candeur industrielle. — Les drogmans-ciceroni. — Le bazar. — Son prestige. — Ses décorations. — Son architecture. — Ses divisions. — Ses marchandises. — Le marchand d'amulettes. — Le bezestein. — Parfumeries fréquentées par les Francs. — Histoire d'Ayesha. — Tableau d'ensemble.

Juillet.

Les quartiers bâtis à l'orient de la Corne-d'Or, Péra, Galata, Top'hané, l'Arsenal, se rattachent à Stamboul par deux immenses ponts de bateaux. Poussées par les courants, soulevées par la vague, ébranlées par le vent, ces constructions sont loin d'offrir au pied toute la solidité désirable. Il n'est même pas très-rare de voir, dans les bourrasques de l'hiver, quelque passant pris du mal de mer sur ce plancher mobile, comme s'il exécutait sa traversée en canot. Mais du moins ces voies de communication sont certaines, permanentes, et gardent au port tous ses avantages; car s'entr'ouvrant au besoin pour les gros navires, elles réservent constamment sous un double arceau passage aux petites embarcations [1].

[1] Le passage sur le vieux pont est gratuit. Le tarif du péage imposé sur le nouveau est de cinq paras, environ trois centimes.

Lorsqu'on arrive de Galata sur la rive turque, on trouve tout en débouchant du Pont neuf la mosquée des Arabes, « Arabdjidjemid. » Cet immense monument, qui réunit des gazons et des ombrages, des galeries extérieures où les gens fatigués se reposent, des fontaines où les croyants viennent faire leurs ablutions, une école de jeunes enfants, un marché pour les vieux habits et les humbles ustensiles de ménage, peut faire dans la capitale des sultans l'office que remplit, pour certaines villes d'Allemagne disposées en éventail, la tour princière à laquelle toutes les rues viennent aboutir. Qu'on veuille se rendre au Phanar ou au vieux Séraï, à la Porte ou au Bazar, on est en face des routes qui y conduisent dès qu'on a gagné les cours d'Arabdjidjemid. Peu importe d'ailleurs la direction qu'on prendra, si l'on ne tient qu'à s'imprégner des aspects inconnus du monde musulman. Il suffit de s'avancer dans Stamboul pour se sentir engagé en plein cœur d'une civilisation toute spéciale, dont l'autre côté de la Corne-d'Or est inhabile à donner seulement l'idée.

Londres, Paris, Vienne, Berlin, sont de la même famille; et jusque dans leurs différences, on reconnaît des marques de parenté. Mais il en est tout autrement de la ville des Osmanlis. Le mouvement, les costumes, les occupations, les habitations, les édifices y ont une physionomie particulière. Les rues mêmes offrent un caractère d'étrangeté. Tour à tour elles s'élargissent, se rétrécissent, se bifurquent, se contournent pour revenir vers leurs points de départ, ou se terminent en impasses; et l'on dirait que leurs architectes ont pris à tâche de déjouer la logique ordinaire de la voirie. Comme on ne s'est jamais occupé de nivellements, la vallée, la montagne et la plaine se succèdent ainsi qu'en rase campagne : enfin la science du pavage se borne à la juxtaposition de moellons et de cailloux promptement effondrés par les pieds des chevaux. Quant aux constructions de bois peint qui bordent ces chemins

raboteux, elles présentent, d'après leur destination, deux types bien distincts. Les unes, ce sont les maisons bourgeoises, se composent d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage en saillie que des arcs-boutants soutiennent, avec des balcons fermés appendus aux murailles, et un toit-auvent recouvert de tuiles rouges. La porte, à deux battants, garnie d'un anneau de fer, donne entrée dans un vestibule spacieux. S'il s'entr'ouvre devant vos pas, un escalier vous mène aux appartements supérieurs, et vous trouvez en face du palier deux ou trois chambres, généralement peu ornées, qui servent aux réceptions. Plus loin, entre des jardins et des cours est situé le Harem, sanctuaire de la famille, demeure des femmes, retraite sacrée interdite à tout étranger, où le Musulman s'isole en ses heures de méditation. — Les autres bâtiments qui se mêlent à ces hôtels sont des ateliers. Ordinairement assez étroits, hauts à peine de trois ou quatre mètres, mais surmontés d'un lourd chapiteau colorié, ils n'ont pas de cloison sur la rue. Toutefois cette libre pratique accordée aux regards par suite des nécessités de la profession, ne va point jusqu'à entamer l'intimité domestique. L'habitation, couronnée d'une terrasse à demi cachée entre ses murs blancs, est placée en arrière du magasin. Elle communique avec lui et l'extérieur par quelque corridor peu apparent que le chef de famille tient prudemment verrouillé.

Ces sortes de boutiques, fort nombreuses à mesure que l'on approche du bazar, fixent particulièrement l'attention. Comme à Smyrne, le parquet en est plus élevé de deux ou trois pieds que le sol du dehors ; et le côté qui regarde la voie publique, bouché la nuit par des planches qui s'engrènent, mais débarrassé le jour de toute fermeture, donne à l'appartement décoré de voyantes arabesques la complète apparence de nos théâtres forains. Ainsi, plus hardi dans l'exécution que le philosophe antique dans la théorie, l'artisan turc ne met pas même le rempart du verre entre la curiosité générale et sa vie privée. On

peut regarder, spectacle qui charme par son parfum de loyauté candide, chaque ouvrier préparer ses produits pour la consommation. Les cordonniers de luxe piquent ces élégantes babouches qui semblent trop petites pour des pieds de femme et que leurs capricieux dessins font placer en ornement sur nos étagères. Des tailleurs, leurs lunettes sur le nez, se livrent silencieusement à leur art. Ici l'on polit les bouquins d'ambre; là on perce les troncs des jasmins et des cerisiers pour les marchands de tchibouks, ou l'on taille en longs et minces filaments, avec le couteau à deux mains, les feuilles blondes du tabac. Les armuriers, les graveurs sur métaux et sur pierre, les confiseurs, les passementiers, les ébénistes, en dépit du tumulte du dehors, s'absorbent dans le soin de leur travail. Les pâtissiers pétrissent leurs gâteaux, tandis qu'à côté d'eux flamboient les vastes cuisines où de sobres Osmanlis, des *bekiars* [1], venus des provinces tenir l'emploi de nos Auvergnats et de nos Savoyards, achètent leur nourriture à la portion. Tout est pittoresque, caractéristique et gracieux dans cet ensemble. Cependant il n'échappe point à l'éternelle loi des compensations, qui pour faire équilibre à l'enchantement des voyageurs leur a gardé la vexation des ciceroni-drogmans.

C'est dans cette zone qu'ils se tiennent de préférence, guettant les étrangers à distance convenable du bazar. De ces industriels, la pire incommodité de Constantinople, les uns sont Grecs, et de ceux-là on se défait encore à force de résistance énergique. Mais si du coin d'un mur on voit approcher de soi une figure hébraïque, barbe inculte et rare, yeux perçants, robe traînante, chausses déchirées, voix caressante essayant vingt dialectes pour obtenir une réponse, et descendant jusqu'à la gamme des larmes en sollicitant une confiance

[1] Hommes de peine. Bekiar veut proprement dire célibataire. Il y en a soixante mille à Constantinople, recrutés dans tout le territoire ottoman, et retournant dans leur pays dès qu'ils ont amassé un pécule.

injustement refusée, autant vaut en faire son deuil d'avance, et se résoudre à une heure au moins d'obsessions. La soif des écus occidentaux rend ces serviteurs, dont vous ne voulez pas, plus inébranlables devant vos colères que les Machabées devant les supplices des Syriens. S'ils désespèrent de vaincre votre antipathie, s'ils ne comptent plus vous amener à les prendre pour agents de vos affaires ou de vos plaisirs (car tout office leur est bon), il leur reste au moins la chance qu'eux présents, vous effectuerez quelque emplette. Or l'usage leur assure en ce cas, qu'ils aient été acceptés ou non pour intermédiaires, un bakchis de la main du vendeur. Naturellement celui-ci a dû s'en indemniser sur le prix de vente : vous avez donc, malgré vous, payé à votre juif l'emploi de son temps !

Quel que soit pourtant l'attrait de physionomie et l'originalité saisissante des rues de Stamboul, c'est seulement au bazar que la civilisation musulmane découvre complétement ses splendeurs et ses singularités. Le prophète était marchand et a recommandé le commerce à ses disciples : aussi ont-ils dignement élevé dans la métropole de leurs croyances son temple à l'industrie qui rapproche les hommes, et les civilise en les servant. Dès qu'on atteint l'immense édifice, plus de bâtiments de bois, plus d'humbles échoppes ; les pas s'égarent dans de longues suites de galeries en pierres blanches : les yeux se perdent dans d'interminables séries de nobles arceaux. En place de notre symétrie régulière, dressant si rigoureusement ses lignes, équipondérant ses masses avec tant d'exactitude qu'on pourrait en quelque sorte étudier nos monuments sur échantillon, on trouve un système tout opposé. Il semble que les constructions se soient successivement multipliées comme par une végétation d'arcades ; et leurs développements s'éloignent, se rapprochent, se coupent, se confondent, s'enchevêtrent en un inextricable réseau de passages, avec la grâce et l'imprévu des rameaux dans la verdure, des pampres sous les berceaux

de vigne. Le hasard des choses, le plus ingénieux des architectes, a d'ailleurs ménagé tantôt les transitions et tantôt les contrastes avec un bonheur infini.

La première impression a quelque chose de vague, d'incertain, de troublé, comme l'atmosphère où l'on se meut. L'on gravit tour à tour ou l'on descend des pentes, car le sol n'a pas été mieux égalisé que dans le reste de la cité. D'une galerie large de dix mètres, haute de vingt, on passe sous des voûtes étroites et sombres; d'obscurs corridors aboutissent à des coupoles couvertes en verres; quelques pas vous mènent, d'un centre d'affaires, de promeneurs et de tapage, à des solitudes d'où les boutiques elles-mêmes ont émigré. Avec les changements soudains de niveau et d'architecture, le jour varie brusquement d'intensité : de plus les étoffes de toute couleur, de toute espèce, entrelacées en festons le long des nervures ogivales, disposées en stores devant quelque croisée, le colorent comme font les vitraux de nos cathédrales. Les grands pechtimals [1] de soie éclatante, les portières brodées de paillons, les aiguières, les vases de cuivre battu, les plateaux de métal garnissant les parois des murs absorbent ou répercutent d'étranges réverbérations aussitôt allumées qu'éteintes. Puis c'est un vif rayon de soleil qui coupe la pénombre comme l'éclair d'un damas; c'est la chaude lumière du dehors pénétrant par une fenêtre ouverte et faisant resplendir en une brume d'or et de feu des millions d'impalpables atômes ! — Sans doute il peut arriver qu'à ces jeux de clair-obscur les yeux de l'acheteur s'éblouissent et qu'il se trompe de tout point sur la qualité, la conservation, la nuance de ce qu'il acquiert. Mais, outre que le marchand refuse rarement de reprendre ou d'échanger les objets vendus, si on lui signale une erreur commise de bonne foi, n'est-il pas entendu que l'Orient est le pays du prestige ? et ne faut-il point

[1] Longues pièces d'étoffes assez étroites dont on se sert à table comme serviette commune, au bain pour rouler autour de son corps, etc.

qu'il paie un peu la rançon de ces beaux avantages dont nous serions trop jaloux.

Suivant l'habitude du pays, les industries similaires sont réunies et chacun n'a garde de cumuler deux négoces. Ce n'est qu'à Péra qu'on trouve des sangsues dans une boutique de mercerie et de la musique chez un cloutier. Il y a donc la galerie des pipes, celle des pelleteries, des étoffes européennes, des soieries indigènes, des tapis, celles même du *bric-à-brac* et des guenilles. Il y a le quartier des écrivains publics, rédigeant gravement pour les clients et clientes accroupis à leurs portes, les pétitions au sultan, les mémoires aux ministres, les suppliques aux kadis. A côté se vendent ces charmants miroirs ronds encadrés dans un revêtement de drap rouge ou bleu tout constellé de paillettes. Les bijoutiers, joailliers, marchands de diamants et de perles dont il se fait ici un immense commerce, sont concentrés dans les allées d'un sombre carrefour. Presque tous Arméniens ou Juifs, ils couvent incessamment des yeux leurs trésors, dont ils ne mettent en montre que la moins précieuse partie. Plus loin se tient le marché de ces pierres gravées que les Pérotes nomment des *talismans*, où des versets du Koran sont inscrits. Tout culte a ses superstitions, et c'en est une ici de croire ces amulettes des préservatifs contre certains maux ou certains périls. Aussi beaucoup de femmes s'en font des ornements pour elles-mêmes et en mettent au cou de leurs enfants. Il n'est pas jusqu'aux chevaux, ces amis de la famille, qu'on ne place également sous cette sauvegarde, si leurs maîtres ou leurs saïs sont imbus encore des idées d'autrefois.

Les Européens, j'en pus juger par expérience, ont quelque peine à se procurer de tels objets. Certain jour de mon premier voyage, je faisais demander par le guide à un vieux Turc pensif, une cornaline admirablement fouillée. Il me répondit *iok* (non) de ce ton sententieux après lequel un Ottoman n'ajoute pas un mot et ne change plus d'avis. Pourtant, sur mes instan-

ces, il daigna expliquer que sa religion lui interdisait de vendre aux Giaours, à l'égal d'exemplaires complets du Koran, ces médailles qui portent une sentence tirée du saint livre. J'essayai de vaincre les scrupules du marchand, et pendant un instant je crus y réussir, grâce à une aide inattendue : un Grec, aux aguets comme toujours, m'apportait un talisman à peu près pareil à celui que je désirais. Mais ni l'aiguillon de la concurrence, ni l'appât du bénéfice (car je laissais le vendeur musulman fixer le prix à sa guise), ni même cette excuse si décisive, que j'arriverais toujours, avec ou sans sa participation, à posséder une pierre sacrée, ne purent étouffer chez le digne Osmanli la voix de sa conscience. Il répéta *iok* avec un peu d'animation, en se mettant à se promener derrière son comptoir. Véritablement édifié, j'entraînai plus loin mon courtier chrétien pour terminer avec lui, sans contrister davantage une si rare inflexibilité dans le devoir.

De toutes les parties du bazar, le *Bézestein* est la plus importante et la plus curieuse. C'est comme un monument dans le monument. Il consiste en une enceinte carrée, avec une porte solide à chacune de ses faces. A l'intérieur, des allées régulières se coupant à angle droit séparent les estrades massives où sont établies les boutiques. On vend dans ce *sanctum sanctorum* du commerce des Ottomans les objets qui leur semblent les plus précieux au monde, les belles armes, les lames du Khorassan, les cimeterres de Damas, les vieux sabres d'un acier si pur que les marchands les font vibrer comme la corde d'une harpe en pinçant avec les ongles l'évidement de leurs rainures. En aucun autre lieu peut-être on ne retrouverait une telle collection de lourds fusils, d'espingoles, de grands pistolets du XVI[e] et du XVII[e] siècle aux bois incrustés de pierreries et de corail, aux canons damasquinés, aux garnitures d'argent ou d'or repoussé. Les mors, les brides, les selles de velours et de maroquin constellés de broderies, tout le harnachement si

artistement splendide usité dans l'ancien système d'équitation turque se trouve également au Bézestein. L'orfévrerie y a son centre, et c'est là que se confectionnent ces merveilleux services de vermeil : plateaux ciselés, supports de tasses à café où l'on enchâsse des rubis et des perles, cassolettes pour brûler des parfums, miroirs qui ne peuvent convenir qu'à des princesses ou à des sultanes. C'est encore en ce lieu que se tiennent les ouvriers les plus habiles à monter selon le goût oriental, les parures, les diamants, les bijoux de femmes. C'est là que sont les marchands les mieux assortis en étoffes rares où la soie se tresse avec l'or; ceux encore qui vendent ces meubles charmants dont la marquetterie a les reflets du métal, ou dans lesquels on a marié l'ébène, la nacre et l'ivoire. — Mais en même temps ce sanctuaire est aussi le théâtre d'une vente à la criée. De pauvres diables viennent y mettre aux enchères de vieilles montres, des pipes, des coffrets, des objets de toute sorte et de médiocre valeur qu'ils élèvent au-dessus de leur tête pour attirer les regards. Ils font ainsi le tour des galeries et rapportent, s'ils y trouvent leur compte, les pièces exposées à qui leur en a donné le plus haut prix.

Comme tous les autres quartiers de Stamboul, le bazar s'ouvre avec le lever, se ferme avec le coucher du soleil[1]. Mais le marché du Bézestein est limité à une durée plus courte, ne dépassant pas un petit nombre d'heures du milieu de la journée. Cette circonstance en a éloigné quelques maisons importantes dont la clientèle est spécialement européenne. Moitié boutique et moitié musée, ces établissements abondent en antiquités byzantines, en curiosités hindoues et persanes, et principalement en marchandises orientales, odeurs, sachets, essences,

[1] Cette clôture officielle des portes n'interdit point absolument les communications entre les divers quartiers. Les concierges chargés des clefs ne refusent guère, pendant la nuit, de les mettre moyennant un bakchis, au service des promeneurs en retard.

bracelets de Trébizonde, colliers d'ambre, éventails de Tunis, écharpes de Beyrouth ou d'Alep. Ils offrent donc un égal attrait pour les deux sexes ; aussi quand arrive le moment de la clôture des portes, c'est là que s'assemble avant de retourner à Péra tout le personnel des voyageurs. A défaut de cercles et de clubs ces demeures ouvertes au public deviennent, comme jadis l'Agora d'Athènes, ou les officines des barbiers de la Rome impériale, le laboratoire dans lequel s'improvise le petit courrier des malignités et des scandales. C'est même parfois le théâtre moins innocent où les intrigues se nouent. Rendez-vous commun des oisifs de Constantinople, des touristes, des visiteurs inoccupés du bazar, ces magasins rapprochent trop de gens que leur désœuvrement doit affriander d'émotions, pour qu'il n'en résulte pas de loin en loin quelques aventures. Maintenant, par exemple, il n'est bruit que de l'enlèvement d'un beau Moldave par une riche miss anglaise quelque peu mûre, qui après deux mois de conférences trop assidues dans l'un de ces damnés salons, a pris le dernier paquebot d'Odessa en tête-à-tête avec sa conquête, après avoir envoyé la veille ses sœurs, beaux-frères, neveux et nièces lui préparer à Brousse un campement de villégiature qu'elle ne songeait point à occuper. Mais cette plaisante histoire n'en fait pas oublier une autre d'un plus dramatique intérêt, arrivée il y a maintenant dix-huit mois.

Certain jour de l'année 1851, une jeune musulmane était arrêtée devant la porte de la parfumerie D***. Ses yeux humides où l'agitation se pouvait lire, sa bottine jaune qui frappait impatiemment le sol, la petite moue de mécontentement que laissait apercevoir la transparence de son ïasmak [1] marquaient de reste qu'elle n'éprouvait point en ce moment la quiétude philosophique que sa religion recommande et inspire.

[1] Voile léger que les femmes turques de Constantinople portent sur leur figure quand elles sont hors de leurs maisons.

« Voyez, disait-elle non sans amertume à une vieille personne
» qui l'accompagnait ; voyez, ma mère, si toutes mes répu-
» gnances contre cette union n'étaient pas fondées? Un homme
» âgé, laid, infirme, qui se dit amoureux de moi et qui n'en
» est que jaloux ! qui m'accorde dix fois moins ses soins qu'à
» sa première épouse, et même à la dernière de ses esclaves ;
» qui me laisse languir dans l'ennui sans me procurer un plai-
» sir ! Il est riche, c'est vrai : mais il est avare. Et que m'im-
» porte sa richesse si je n'en profite pas? Comment êtes-vous
» vêtue? comment suis-je vêtue moi-même? quel argent me
» donne-t-il et quels bijoux puis-je m'acheter? Il voudrait
» interdire jusqu'aux visites que je fais à mes amies et à mes
» parentes ! Ah ! je ne vois point passer une femme sans dési-
» rer son sort, et surtout une de ces femmes franques qui font
» tout ce qu'elles veulent, qui parlent à qui leur plaît, et que
» leurs maris comblent de tant de présents, qu'elles emportent
» d'ici tout ce qu'il y a de plus beau ! »

A la conclusion de cette catilinaire conjugale, que la vieille avait écoutée en baissant la tête comme quelqu'un qui avoue ses torts, les deux mahométanes étaient entrées dans la boutique remplie de ces voyageuses qu'enviait si ardemment la belle mécontente. Elles y étaient suivies par un jeune homme que ses habits comme le type de sa figure faisaient reconnaître pour originaire d'Occident. C'était un Levantin, fils unique d'une opulente famille de Génois établie depuis un siècle à Constantinople. Entendant parfaitement le turc, il n'avait pas perdu un mot de cette élégie curieuse qui l'avait prodigieusement diverti, et il voulait en connaître la suite. Elle ne se fit pas attendre, et varia de ton non moins souvent qu'on eût dû l'espérer de la mobilité parisienne. Ayesha se répandit tour à tour en admirations naïves sur les merveilles que le marchand étalait ; en chagrin, puis en colère de ne pouvoir rien acquérir de pareil à ce que choisissaient les infidèles ; en railleuses critiques

de telle ou telle partie de leur ajustement; en fous rires enfin quand les pauvres Européennes tentaient d'essayer les bracelets ou les babouches préparés pour les membres plus délicats et plus souples des filles de l'Orient. Puis sa première tristesse lui revint, et elle se laissa tomber sur un divan en disant à demi-voix : « Qu'elles sont heureuses, ces chrétiennes, d'avoir » des époux qui les aiment, et de les aimer aussi! »

Le moment était bon pour un soupirant, et notre Levantin l'était déjà devenu. Il se rapprocha et se mit, à voix basse, à parler en turc à la jeune femme interdite. Pendant que la surveillance maternelle s'absorbait dans la contemplation des cachemires, des bijoux, des étoffes de l'Inde, il fit vibrer aux oreilles de la pauvre Ayesha cette enivrante mélodie de l'amour qui fascine toujours les descendantes d'Ève. Une demi-heure après, l'imprudente avait accepté un collier de turquoises précédemment admiré par elle; de plus il était entendu qu'elle reviendrait le lendemain sous prétexte de le payer. Puis ce lendemain fut suivi d'un lendemain nouveau; et la mère étant d'abord dupe, enfin complice, les deux amoureux furent bientôt les deux amants les plus passionnés, les plus heureux de tout l'empire. Le vieux mari, — jaloux, avare et trompé, — étant négociant, se trouvait en ce moment retenu par ses affaires en Syrie. Comme il n'avait pas d'eunuque, luxe que les grands seigneurs seuls se permettent, Ayesha, sous la protection de sa propre famille, n'était guère moins libre de ses démarches qu'une Parisienne dont le conjoint habiterait Pondichéry.

Mais les meilleures choses ont une fin, et celles-là même semblent l'avoir plus rapidement que les autres. L'époux outragé finit par revenir à Stamboul quand on ne songeait plus à lui. En le voyant rentrer dans sa maison, la coupable, sans rien calculer, prit la fuite pour se réfugier chez son complice. Celui-ci se trouva contraint de découvrir à ses parents toute cette belle aventure; et il le fit, jurant qu'il voulait vivre ou

mourir avec celle qu'il aimait. Cela constituait un scandale effroyable, et pour les adultères un terrible danger. C'était le cas où, sous l'ancien régime, on les liait dans un sac de cuir que le Bosphore recevait dans ses eaux. Le premier soin était donc de les cacher : l'ambassadeur de Sardaigne fut ensuite informé de l'affaire. Quoiqu'elle le rendît extrêmement mécontent il ne refusait point ses bons offices ; mais il les limitait au jeune homme. — Alors celui-ci protesta qu'il irait se livrer aux autorités turques si on le séparait de sa maîtresse. Ayesha avait une sœur attachée au service d'une des sultanes, et cette dernière voulut bien intercéder pour elle. — Informée qu'on lui accordait une demi-grâce, la malheureuse fille répondit qu'elle préférait la mort à la perte de son amant. Ce persistant héroïsme d'une passion si sincère finit par toucher tout le monde. De hautes influences s'en mêlèrent, et les deux intéressants criminels, tacitement amnistiés, purent fuir ensemble reçus sans teskérè [1] sur le vapeur ottoman qui mène à Alexandrie. Enfin le négociant génois a obtenu il y a quelques jours, au prix, dit-on, de plusieurs centaines de mille piastres, que le mari turc répudiât sa femme. Il ne reste donc plus d'obstacle que la différence de culte à une union poursuivie à travers tant de périls. Aussi maintenant le père du Levantin dit qu'Ayesha va se faire chrétienne, quand la mère d'Ayesha soutient au contraire que son futur gendre est sur le point d'embrasser l'islam. Qu'importe, après tout? Dieu est grand, et la vraie religion des amoureux n'est-ce pas l'amour!

Le sultan toutefois, dont la miséricordieuse clémence a aidé puissamment, mais indirectement, à cette heureuse solution d'un drame qui jadis eût eu le bourreau pour dernier acteur, a fait rendre à cette occasion une ordonnance de police qui prohibe les petits salons fermés dans les établissements de par-

[1] Passe-port turc, permis de voyage.

fumeries. Est-il besoin de dire qu'on ne l'exécute point encore avec une parfaite ponctualité ?

Si curieux, si amusant que puisse être l'examen de la boutique d'un Turc, car les braves gens vous laissent toucher à tout chez eux, et pour peu que vous fassiez quelque emplette vous offrent volontiers le café et la pipe, le vrai charme du bazar, c'est d'en contempler le mouvement. Les magasins que j'ai déjà assimilés à des théâtres forains, et pour lesquels je ne trouve pas de comparaison plus exacte, s'élèvent de dix-huit pouces ou de deux pieds au-dessus de larges trottoirs. Entre ceux-ci, s'encaisse profondément la chaussée. Là se succèdent et se mêlent les talikas menés par des chevaux, les arabas conduits par des buffles, les calèches à l'européenne, les cavaliers entourés de serviteurs retenant leurs montures, les chameaux effrayés, les caravanes d'ânes à la démarche modeste, tantôt chargés de briques remplissant des paniers attachés à leurs selles, tantôt traînant de longues planches réunies par un bout au-dessus de leurs têtes et s'épanouissant derrière eux comme la queue d'un paon. Les rivaux humains des chameaux, des mulets et des ânes dans l'industrie des transports, les hamals, traversent toute cette bagarre en demandant place avec des cris inouïs. Ils s'associent deux ensemble pour soutenir sur leur épaule, par chacune de ses extrémités, une longue et forte perche à laquelle on suspend des ballots; et l'on voit souvent atteler jusqu'à trois ou quatre de ces couples à des fardeaux d'un poids prodigieux, qu'ils voiturent au petit trot d'une course cadencée. Des crocheteurs, vigoureux comme les marbres de Michel-Ange, les bras, les jambes et la poitrine nus, marchent inclinés sous des faix énormes reposant sur une espèce de hotte fixée à leurs dos. Dans cet encombrement, et pour y maintenir l'ordre, des patrouilles circulent. A leur suite, se hasardent les industriels ambulants, marchands d'eau des fontaines du Bosphore avec leur outre de cuir placée sur

es reins comme la *vielle* de nos montagnards; débitants de glaces, de malébi [1], de raoutloucoum [2], de limonade, de pain, de pâtisserie et de caviar [3].

Sur les trottoirs latéraux dominant d'un demi-mètre cette cohue, se presse une autre foule, non moins confuse et plus intéressante encore par la variété des types, des costumes, des préoccupations de ceux qui la composent. Leur nationalité se révèle autant par la physionomie que par les vêtements. Vous remarquez tour à tour l'Ottoman majestueux et grave; le Palikare aux allures théâtrales; le Grec élégant et beau; l'Arménien qui semble le quaker de la Turquie et qui en est le traitant. Le nègre apparaît, tantôt serviteur, tantôt maître; le juif se montre, toujours humble et déguenillé. On voit l'Européen, avec ses habits étriqués et son laid chapeau, coudoyer le Persan coiffé de son haut bonnet pointu de peau d'agneau, ou le Circassien à la pelisse garnie de fourrures que serre à sa taille une ceinture de gros cuir. Parmi tous ces personnages se glisse timidement le békiar à la figure débonnaire, en petite veste écourtée, en caleçon de toile commune; tandis que l'uléma, drapé dans sa large pelisse violette et la tête couverte du turban blanc, s'avance avec une indolence superbe dans la voie que le respect élargit autour de lui.

Mais y a-t-il jamais spectacle couru où les femmes ne viennent prendre place? Le bazar regorge constamment de beautés byzantines, et c'est un de ses principaux attraits. — Les chrétiennes n'auraient garde de négliger l'endroit qui offre le plus de chances d'être regardées; les musulmanes elles-mêmes, infiniment plus libres qu'on ne le croit chez nous, ont une prédilection des plus vives pour ce sanctuaire de l'élé-

[1] Sorte de fromage glacé.
[2] Espèce de confiture aux amandes, de gelée solide roulée dans la forme du boudin.
[3] OEufs d'esturgeon.

gance ottomane. Elles doivent aux lois et aux habitudes, le droit de sortir presqu'à volonté à condition de porter le ïasmak; la permission de se visiter; l'autorisation de faire ensemble des parties de plaisir. Or, pour elles, l'une des principales est d'errer autour des magasins de luxe. Parmi ces promeneuses, il en est de fanatiques qui passent leur temps à maugréer contre les Européens et l'invasion de leurs idées. J'en ai vu, comme scandalisées par l'impudicité des femmes d'Occident, se précipiter avec indignation pour rabaisser sur les figures le voile des chapeaux. Mais le plus souvent on fréquente le bazar dans un tout autre esprit. C'est le lieu où les mœurs sont le moins austères, et l'on y jouit un peu, quoiqu'à des degrés bien inférieurs, des licences que le bal masqué donne chez nous. La foule prête tant d'occasions, comme elle fournit tant d'excuses! Et il y a si fréquemment foule devant les expositions de porcelaines anglaises, d'étoffes de France ou de bijoux du pays. Aussi, dans les galeries de ces boutiques privilégiées, quel charmant assemblage de robes, de manteaux de toutes couleurs mettant en relief plutôt qu'ils ne cachent les seins nus et blancs des musulmanes! Combien les Arméniennes aux sourcils peints aiment à y faire parade des broderies de leurs corsages, les Grecques à y balancer avec leurs brunes têtes les fleurs tressées dans les nattes de leurs cheveux! Les Européennes elles-mêmes ne dédaignent point de comparaître à ce concours, où elles ne sont pas toujours vaincues. On trouve constamment au bazar assez bon nombre d'étrangères absorbées comme les indigènes dans cette difficile étude : attirer les yeux sans paraître les provoquer. — Et maintenant, s'il fallait dire qui l'emporte en beauté de tant de races diverses, je me déclarerais saisi de la plus insoluble des incertitudes. Quand Pâris osait à peine choisir parmi trois femmes, qui se hasarderait à prononcer entre tant de sortes de grâces, représentées par de si charmants champions!

CHAPITRE XIII.

Les Derviches.

Les derviches-hurleurs de Scutari. — Lugubre mise en scène. — Les costumes. — Les agrégés volontaires. — La prière. — Les musiciens. — Exercices des Hurleurs. — Leurs convulsions. — Médecine par l'imposition des pieds. — Le téké des Tourneurs. — Leur jardin et leur sanctuaire. — Musique. — Costume. — Procession. — Saluts. — Valse. — But du tournoiement. — Le doyen des Tourneurs. — Origines des derviches. — Principes et filiation de leurs sectes. — Différences qui les séparent de l'orthodoxie musulmane.

Août.

Entre les nombreux spectacles dont Constantinople offre le choix, aucun n'attire plus certainement les étrangers que les exercices des derviches. Ils ont en effet pour chaque classe de voyageurs un intérêt également saisissant. Aux âmes ferventes en leur culte, ils donnent occasion d'en glorifier l'excellence, et de triompher en le comparant aux rites étranges des sectaires mahométans. Les esprits qui ne cherchent dans les choses que la vivacité des sensations s'amusent de la singularité de ces pratiques : la préoccupation de leur sens mystérieux soulève chez les penseurs les plus intéressants problèmes de philosophie, d'histoire ou de religion. J'appartiens à la catégorie méditative; aussi, visitant les confréries musulmanes en compagnie de Vivier et des dames anglaises dont nous som-

mes redevenus les *ciceroni*, mes impressions ont malgré moi tourné irrésistiblement à la tristesse. Du téké des Hurleurs, comme de celui des Tourneurs, j'ai rapporté un sentiment de dégoût amer, analogue à ce que Karagueuz m'avait fait éprouver. — Et n'y a-t-il pas réellement quelque affinité douloureuse entre la transformation de l'art en école de débauche et le travestissement de la foi en superstition ?

Les Hurleurs se sont établis sur la Terre-Sainte d'Asie, non loin de ce vaste cimetière de Scutari, où les pieux croyants de Stamboul aspirent à posséder leur tombeau. Arrivés avant l'heure où le couvent s'ouvre, nous allâmes nous reposer à l'ombrage deux fois séculaire de la forêt des morts. C'était nous familiariser habilement avec les émotions lugubres : les blanches colonnes funéraires, surmontées de turbans, fantastiquement éclairées par quelque reflet de soleil perçant les profondeurs mates des cyprès, nous environnaient comme d'un peuple d'immobiles fantômes. Toutefois la préparation était inutile; notre entrée dans le téké eût suffi à nous prédisposer à l'atroce et au bizarre. De la rue, un vieux nain hideux nous conduisit par une étroite allée d'ifs en palissade jusqu'à la porte de la maison. Là, un nègre nous reprit en grommelant, nous fit parcourir des corridors obscurs, et enfin nous poussa dans une sorte de tribune basse où il nous enferma. Nous n'avions de jour et d'air que par un châssis donnant sur une vaste pièce, véritable arsenal de questionnaire. Les murs étaient tapissés de poignards, de couteaux, de lanières, de fouets armés de pointes, de chaînettes de fer garnies de boules ou de clous aigus. Çà et là, des instruments de musique sauvage, triangles et tambourins; des armes, sabres, piques et yatagans. Cet attirail disparate sert aux fanatiques Hurleurs dans les grands jours du Ramazan, quand leur maniaque exaltation, montant à son paroxysme, le sang ne leur coûte plus à verser.

Bientôt les acteurs entrèrent en scène. Une vingtaine d'hommes débouchèrent gravement d'une chambre voisine; vinrent s'agenouiller sur des peaux de mouton étendues à terre; et la figure tournée vers la Mekke, se levant, se prosternant, s'inclinant tour à tour et frappant du front le parquet, ils adressèrent à Dieu leur prière avec l'onction et la dignité habituelles aux musulmans. Le plus grand nombre portait une pelisse et le haut bonnet conique de feutre gris, marque distinctive des derviches. Quelques autres avaient soit le vieux costume : turban, caftan et babouches; soit le fez et la redingote boutonnée. Un jeune Italien, venu comme nous en curieux, nous apprit que ceux-là étaient des agrégés volontaires, s'imposant en expiation de quelque faute qui bourrelait leur conscience, la participation pendant un certain nombre d'années aux pénibles exercices des Hurleurs. — Après l'invocation mentale, trois des prieurs en bonnet entamèrent une sorte de litanie chantée dans un ton de psalmodie nasillarde. A chaque verset, les assistants répondaient *Amin!* prononciation orientale de notre *Amen*. Enfin toutes ces formalités remplies, la secte commença les cérémonies de son rite particulier.

Les peaux de mouton furent empilées contre la balustrade de notre tribune, et sur ce siége improvisé s'accroupit le chef du téké, un grand vieillard à noble figure, vêtu d'une pelisse écarlate. Tous ses coreligionnaires s'avancèrent processionnellement pour baiser sa main, puis allèrent se placer sur une seule ligne, debout et en face de lui. En même temps les trois chanteurs de psaumes s'installaient à terre dans un coin et reprenaient à l'unisson leur récitatif monotone, que l'un d'eux soutenait du grondement sourd d'un tambourin. A cet accompagnement les Hurleurs s'ébranlèrent, et murmurant à demi-voix, ils se mirent à se balancer lourdement sur eux-mêmes. Peu à peu la pesante oscillation s'anima, se précipita, se transforma en violentes saccades d'avant en arrière et d'arrière

en avant. Les sauvages exécutants étaient entrés en haleine!

Dès lors ce fut comme un assaut de frénésie et d'emportements vertigineux. Celui qui guidait la mélodie, jeune homme vigoureux que son caftan blanc faisait paraître plus brun et plus farouche, s'exalta jusqu'à la démence : sa poitrine eut des rugissements de lion blessé. De ses lèvres vibraient incessamment des notes métalliques, féroces, infatigables, pressant toujours les allures de cette hideuse pantomime; et, tout assis qu'il fût, son buste tournant sur ses hanches dans des convulsions forcenées allait frapper le sol pour en rebondir. Répondant à ces provocations extatiques, les Hurleurs redoublaient de rage. Ils battaient de leur longue chevelure [1] humide leurs épaules, leur dos, leur poitrine. Les torses se courbaient et se redressaient par de prodigieuses tensions musculaires; les bras se contournaient; la sueur inondait les visages. Les yeux sanglants roulaient dans les orbites, et des lèvres souillées d'écume sortait comme un anathème implacable le terrible « Allah hou ! il Allah hou ! ! » On eût dit une horde de cannibales s'animant à leurs affreux festins. Et sur tout ce tumulte dominait toujours, frémissant comme l'éclat d'une cymbale, le cri furieux du chanteur qui précipitait sans trève cet élan désespéré !

A ce moment le chef lui-même vint s'associer à l'effrayant exercice, et du premier coup dépassa les plus violents. Je souffrais de voir la dignité de cette vieillesse auguste s'abandonner à de telles saturnales; mais bientôt je regrettai plus encore que l'enfance elle-même y souillât sa sainte candeur. Six petits garçons de huit à dix ans s'élancèrent par une porte latérale comme des combattants impatients de la bataille, et il ne manquait que la vigueur à leur fanatisme précoce pour atteindre à la violence la plus exaspérée. On ne pouvait plus

[1] Exceptionnellement aux habitudes des musulmans, les derviches ont toujours porté leurs cheveux excessivement longs.

du reste distinguer ni chant, ni règle, ni ensemble : le vertige avait tout saisi. Les gorges râlaient des mots confus. Les membres se tordaient en des crispations indicibles. A bout d'inventions épileptiques, les plus acharnés se jettaient dans l'espace, tombaient, se relevaient d'un bond et se précipitaient de nouveau en poussant d'épouvantables clameurs... A la fin, des plus faibles aux plus forts, tous s'affaissèrent sur eux-mêmes, et le parquet, comme un champ de carnage, se joncha de corps qu'on eût crus expirants !

Le programme de la solennité nous gardait une dernière scène : le grotesque après l'odieux. A mesure qu'ils reprenaient leurs sens, les derviches se retiraient dans l'intérieur du téké. Bientôt le chef en ressortit, majestueux et calme comme s'il n'eût pas fait sa partie dans l'effroyable bacchanale. Selon la croyance populaire, en participant aux exercices de son ordre il venait de raviver en lui le don de guérir par l'imposition des pieds. Aussi des malades, qui depuis le matin attendaient dans la maison ce favorable moment, s'avancèrent en toute hâte. On les fit étendre à terre sur une peau de mouton ; puis le hiérophante promena gravement sa babouche sur tout leur corps, monta sur eux et piétina longuement. Des mères osaient soumettre leurs petits enfants à cette étrange thérapeutique, la plus redoutable concurrente de la science européenne ! J'aurais pu demeurer indulgent pour le fanatisme ; il y avait chance qu'il fût sincère : cette grossière imposture m'indigna.— Ainsi jusque dans ce pays que son rationalisme religieux eût dû préserver d'un si impur trafic, je voyais le prêtre exploitant son Dieu ! La fourberie sectaire y entretient d'un soin égal la crédulité et le fanatisme pour s'assurer dans l'imbécillité humaine une double source d'argent et d'autorité. A son aide vient la puissance des traditions qui consacre ce déplorable empire : la longue durée du mensonge rend son culte indiscutable à une piété ignorante et tenace. Elle se fait volontairement aveugle

devant la lumière, sourde devant la discussion ; et il ne reste au philosophe qu'à répéter une fois encore avec le poëte désespéré de la vieille Rome :

Tantùm relligio potuit suadere malorum !

Les Tourneurs ont établi leur téké à Péra, au point où la colline s'affaisse en deux pentes opposées vers Galata et vers le Bosphore. Plus imposantes que celles de leurs émules de Scutari, les constructions de ces religieux communiquent à la rue par un vaste portique de marbre blanc, surmonté d'inscriptions en lettres d'or. Cette arche triomphale donne entrée dans une sorte de jardin-cimetière : à gauche, les corps des simples membres de la secte reposent sous des cyprès, des rosiers et des jasmins ; à droite, s'élève un kiosque renfermant les cercueils des chefs de l'ordre, déposés sur des estrades et recouverts de cachemires précieux. On trouve ensuite un parterre rafraîchi par un jet d'eau, et aboutissant à un grand vestibule toujours rempli de femmes turques. Là se tient un aspirant derviche chargé de faire mettre aux visiteurs des babouches par-dessus leur chaussure. Contrairement à ce qui se pratique à Scutari, on introduit en effet même les giaours dans le saint lieu.

Le sanctuaire est en harmonie avec cette tolérance facile. N'offrant dans son style rien d'ascétique, rien de grandiose, il rappelle exclusivement par ses dispositions les salons de danse populaire, les *Waux-hall* de l'Occident. La salle haute de quinze à dix-huit pieds s'étend sur une superficie quatre ou cinq fois plus considérable : elle est octogone, avec un plafond en dôme : elle s'éclaire largement par de vastes fenêtres ; et ses peintures, gris pâle et bleu de ciel, empruntent de l'éclat du jour un joyeux reflet. L'espace réservé aux assistants forme

une galerie circulaire derrière une simple balustrade de bois à hauteur d'appui. Une tribune destinée aux femmes est appendue à la muraille, à deux ou trois mètres du sol, et fait face à l'estrade des musiciens. A ma vive surprise, les spectatrices indigènes déposaient leur yasmak en prenant place : pour savoir les derviches assez peu soucieux des règles mahométanes, je n'eusse pas cru qu'en public l'audace de leurs adeptes allât si loin. — Tout cet ensemble, au résumé, ne s'éloigne pas moins de la majestueuse austérité des mosquées que de l'aspect sombre du téké des Hurleurs. Aussi, me laissant emporter par une certaine analogie extérieure à des assimilations bien lointaines, je me demandais si je n'étais pas chez les jésuites de l'Islam.

Notre installation à peine achevée les Tourneurs apparurent, au nombre de vingt-sept, marchant processionnellement un à un, précédés de leur doyen. Tous portaient également le haut bonnet gris pointu ; mais le chef, petit vieillard digne, aux yeux intelligents, au visage impassible, avait de plus autour de sa coiffure un foulard de soie verte décelant sa prétention à descendre de Mahomet. Sur son exemple, ses compagnons s'agenouillèrent en formant un grand cercle, et entamèrent la prière par le chant monotone, guttural, nasillard que j'avais entendu déjà à Scutari. Puis l'orchestre ajoutant son accompagnement, les notes aigres du fifre vinrent presser le rhythme. Les derviches se relevèrent alors, et dépouillant leur caftan restèrent uniformément vêtus de longues robes blanches serrant à la taille, tandis que la juppe, qui allait s'élargissant, tombait à plis épais sur leurs pieds.

Dans cet état, ils se mirent à faire lentement et à la file le tour de la salle qu'ils effectuèrent trois fois. En passant devant le coussin, siége de sa présidence, le chef qui ouvrait la marche exécutait une profonde inclination de tout le haut du corps, d'abord devant soi, dans le vide ; puis, en tournant sur les

talons, devant le collègue qui le suivait. Celui-ci répétait le double mouvement en pivotant sur lui-même ; et cette évolution se reproduisant de proche en proche, toutes ces étranges figures en robes blanches, en bonnets pointus, se saluant comme dans les comédies de Molière, empruntaient à leur gravité dans le burlesque je ne sais quoi de fantastiquement bouffon.

La promenade terminée, le doyen se replaça sur son tapis, et les autres derviches commencèrent à tourner sur eux-mêmes au son de la musique, en avançant imperceptiblement d'abord, puis de plus en plus rapidement. La tête penchée sur l'épaule gauche, les bras étendus en croix, la paume de la main droite levée au ciel, celle de la main gauche inclinée vers la terre, leur jupe gonflée par la rotation, ils arrivèrent à se disposer d'après un ordre symbolique ; et tout en se mouvant, à maintenir l'exacte symétrie du dessin qu'ils représentaient. Un maître des cérémonies circulait entre les groupes, accélérant ou ralentissant la progression individuelle pour maintenir l'harmonie générale. Cette valse bizarre dura environ dix minutes, après lesquelles les exécutants prirent un peu de repos. Puis, à deux reprises différentes, ils renouvelèrent leur tournoiement précédé de la procession avec saluts. Seulement, à la dernière fois chacun pirouetta jusqu'à ce qu'il n'en pût plus, et qu'il vînt s'abattre le long de la balustrade, ruisselant de fatigue et de sueur.

Pendant les différentes phases de cette étrange façon d'adorer Dieu, je m'étais efforcé de pénétrer les sentiments intimes par l'étude des physionomies. La prétention de ces sectaires est d'arriver à l'extase en provoquant une sorte d'ivresse physique qui les transporte au delà du monde réel. Y réussissent-ils ? En vérité j'en doute, au moins pour le plus grand nombre d'entre eux. Leurs placides figures ne me rappelaient que l'insouciance de nos moines, pratiquant machinalement les règles de leur ordre sans s'inquiéter d'en saisir l'esprit.

Quatre on cinq, au plus, avaient peut-être dans les yeux la fiévreuse étincelle du fanatisme; — et qui sait encore s'ils ne jouissaient pas simplement de la bonne fortune d'une barbe plus noire, d'un profil plus fier, ressortant mieux dans la blancheur de leurs habits?

Le doyen me préoccupait à lui seul autant que tous les autres ensemble. Je croyais reconnaître je ne sais quel caractère de puissance et de force dans ce petit vieillard froidement grave qui trouvait moyen de paraître encore digne en présidant à de telles jongleries. C'est en effet l'une des bonnes têtes de l'empire, à ce que m'a dit le prince Ghika, moldave exilé qui était de notre compagnie. Ami de Mahmond, le chef actuel des Tourneurs fut au nombre de ces instruments ignorés mais efficaces, qui travaillèrent le plus puissamment au triomphe de la Réforme. Personne autant que lui n'aida le défunt empereur à déjouer l'opposition de l'Uléma, à percer par la voie des interprétations théologiques les obstacles du Koran. Ce derviche possède une instruction aussi vaste qu'elle est inaccoutumée chez ses confrères : il se peut donc qu'en homme d'intelligence il ait été frappé des nécessités politiques de la transformation; qu'il les ait acceptées en bon citoyen et servies en homme habile. Il ne serait pas impossible toutefois (et cette opinion n'est pas la moins répandue), que l'esprit de secte ait poussé seul cet auxiliaire de la Révolution à combattre par les tortueux moyens que les gens de religion affectionnent, l'orthodoxie des contempteurs et des rivaux de sa corporation. Bien souvent les progrès du monde n'ont pas eu de plus honorables mobiles. — Compensation insuffisante aux permanents obstacles qu'elles lui apportent, il est des jours où ce sont nos misères d'esprit et de cœur qui font avancer la civilisation ! La raillerie du destin, peut-être la volonté de Dieu qui nous tente, n'ont-elles point donné fréquemment aux intrigues d'un ambitieux, au caprice d'une favorite, d'accom-

plir des entreprises généreuses où des générations de grands hommes s'étaient épuisées vainement !

On reporte communément à la doctrine de l'Islam la responsabilité des pratiques idolâtriques des derviches. C'est une injustice qu'il est loyal de combattre, ou une erreur qu'il est facile de prouver. Pour peu qu'on ait étudié dans l'histoire des religions leurs modes génériques de formation et de développement, il est un phénomène que son retour constant fait classer au nombre des règles normales : c'est la reproduction imposée par les cultes vaincus aux cultes vainqueurs, sinon d'une partie de leurs dogmes, au moins d'une partie de leurs rites. Or, le *dervichisme* ne représente justement que cette empreinte du passé sur le mahométisme, et pour ainsi dire la protestation contre lui. Mahomet, ce fut la grandeur, la beauté de son caractère, ne s'était point divinisé. Purifiant les mœurs, éclairant les esprits, élevant les âmes par la prédication du DIEU UN qu'il faisait succéder à la multiplicité des idoles, il avait agi, parlé, gouverné en homme d'État, en guerrier, en philosophe, et n'avait pas dogmatisé en sectaire. Aussi son Koran, recueil d'enseignements confusément donnés pour les besoins de chaque jour, offrait-il de vastes lacunes, et elles apparurent de plus en plus à mesure que ses lieutenants s'enfonçaient dans la conquête de l'Asie. Placés en face de civilisations différentes, s'éloignant du souvenir des leçons du prophète, s'écartant des lieux, des temps et des circonstances qui les avaient inspirées, il leur fallut successivement en appeler aux explications, aux déductions, aux analogies. Alors la glose, comme toujours, ouvrit la porte aux schismes; et à l'abri des rivalités sanglantes qui agitèrent l'empire des kalifes, le vieux polythéisme oriental se reprit à donner signe de vie. Il envahit l'Islam par les institutions des derviches, soudant tant bien que mal l'antique symbolique égyptienne et hindoue à la foi la plus

rationnelle et la plus claire que les hommes aient jamais pratiquée. Les cris, les sauts périlleux, les flagellations sanglantes des Hurleurs ressuscitèrent les formes du culte proscrit de Cybèle et d'Isis ; la valse extatique des Tourneurs, gouvernée par un régulateur au son des instruments, rappela les chœurs qui figuraient l'harmonie des sphères et la marche cadencée des globes de l'univers. Dans ces peuplades impressionnables et barbares, enivrées de fanatisme, de guerre, de mysticité sauvage, où les plus fervents étaient les plus braves, où le même homme, Hadgi-Bektachè, fondait une secte de derviches et le corps des janissaires [1], toutes les imaginations violentes, rêveuses, inquiètes, inclinèrent vers ces formules prestigieuses, et la pensée philosophique de Mahomet se trouva trahie par ceux même qui se prétendaient ses plus fidèles croyants.

La preuve incontestable des altérations de la loi musulmane sous l'interprétation des derviches, c'est la réprobation persistante, les vives protestations, l'hostilité dont l'ont de tout temps frappée les ulémas. Légitimes héritiers et interprètes reconnus de la doctrine du prophète, ces derniers ont constamment regardé comme entachées d'hérésie les opinions théologiques, les pratiques dévotes et l'organisation des tékés. Le caractère fondamental de l'islam, tel que l'avait formulé Mahomet, c'est d'être une religion éminemment séculière, repoussant les institutions sacerdotales [2] pour placer dans la prière et principalement dans

[1] Les Derviches Bektachites et les janissaires se considéraient comme frères, suivaient toujours le même parti dans les dissensions civiles et périrent le même jour. Les *ortas* avaient constamment dans leurs casernes un certain nombre de religieux pour hôtes et commensaux ; et les soldats portaient habituellement à leur bonnet une petite pièce de drap en mémoire de la manche d'Hadgi-Bektachè, que ce saint personnage avait posée, afin de les bénir, sur le front de leurs premiers chefs.

[2] Les ulémas, que nous regardons improprement comme des prêtres, dans

l'exécution des prescriptions morales, la condition suprême du salut. Les derviches, au contraire, sorte de moines irréguliers formant presque un clergé, acceptant une hiérarchie, diraient volontiers dans le même esprit que nos franciscains du moyen âge : Vive la grâce, périsse la loi ! Ils enseignent ou du moins laissent entendre qu'il n'est pas nécessaire de suivre les règles rigides du Koran pour atteindre le ciel, et prétendent savoir des chemins de traverse pour y mener plus sûrement. Seulement chaque ordre — et il en est trente-deux principaux, — offre un moyen différent de forcer la main à l'Éternel ; *tourner* selon les uns, *hurler* d'après les autres, etc. A peine même se peuvent-ils entendre, si ce n'est quand ils parlent de la vanité des études où les ulémas se plongent, et de l'inutilité des lectures, des méditations, des commentaires du livre saint comparée à leurs procédés.

D'après la nature de leurs institutions et de leurs théories, il est donc aisé de comprendre quel est le rôle, l'action, l'estime, qui appartiennent aux deux grands corps religieux de la Turquie. Pendant que la plèbe amusée, terrifiée, éblouie par les étranges exercices des convulsionnaires de couvent, éprouve pour eux un mélange de familiarité, de crainte et de confiance, la classe éclairée en fait médiocrement cas. Elle soupçonne à la fois leur orthodoxie et leurs mœurs, accuse leur hypocrisie autant que leur ignorance ou leur paresse, et s'associant aux allégations des ulémas, tient leurs rivaux pour moins jaloux encore de gagner aisément le paradis dans l'autre monde, que de s'assurer commodément dans celui-ci le bien-être que donne aux tékés la crédulité populaire. Quant au gouvernement, forcé de lutter tour à tour avec des fanatismes ou des intérêts divers, il garde la balance égale entre les ulémas et les derviches, afin de s'appuyer tour à tour de ceux-ci

le sens où nous l'entendons ordinairement, sont simplement des docteurs, des interprètes de la loi religieuse. Leur organisation sera exposée ailleurs.

ou de ceux-là. Mais au point de vue de la croyance, cette neutralité ne fait pas un titre aux Tourneurs et aux Hurleurs pour personnifier un culte dont l'élite et la majorité des fidèles les regardent comme des dissidents.

CHAPITRE XIV.

Le Séraï.

M. Ladislas K.... — Réminiscence de 1849. — Iali-Kiosk. — Les abords du Séraï. — Sa physionomie extérieure. — Son architecture. — Ses appartements. — La bibliothèque. — Tableaux. — La galerie d'armes. — Salle sous-marine. — Parc du vieux Séraï. — La colonne de Théodose. — Système architectural des premiers sultans. — L'ancien palais transformé en école. — Le kiosk de réception des ambassadeurs. — Souvenirs.

Août.

Je me préparais hier matin à poursuivre mes études topographiques de Stamboul, quand tout d'un coup s'ouvrit ma porte et s'avança vers moi, les bras étendus, le comte polonais Ladislas K... — Que d'événements s'étaient écoulés depuis notre dernière entrevue! Quand je lui avais dit adieu en 1849, le jeune patriote engageait à Athènes au service de la Hongrie les débris mutilés des légions de Garibaldi. Une vaste conspiration s'ourdissait à ce moment dans la Dalmatie, dans la Croatie elle-même : l'heure semblait venir où une insurrection formidable allait écraser l'Autriche; et dans la victoire des Magyares leur allié saluait pour sa propre patrie l'aurore de l'affranchissement! Deux semaines plus tard, la capitulation du traître Georgey brisait toutes ces espérances : de la Theiss

à la Vistule le joug sanglant de la servitude retombait sur la tête des vaincus !

M. Ladislas K... avait appris à la Porte que je demandais un firman pour visiter le séraï et les mosquées. Il venait m'offrir d'user de celui que la légation britannique lui avait obtenu pour le jour même, et dont il faisait profiter déjà quelques voyageurs de son hôtel. J'acceptai de grand cœur; puis tandis que j'envoyais mon domestique chercher mes compagnons ordinaires d'excursion, Vivier et les dames anglaises, nous remontâmes par le souvenir la fatale histoire de ces dernières années. Dans ce deuil commun Ladislas me trouvait encore à envier. « Au moins, disait-il, vous avez touché à l'accomplissement de votre rêve : ne fût-ce qu'une heure, vous avez cru triompher ! Par delà la fumée de la bataille, votre idéal entrevu a resplendi dans les brumes de l'avenir; son image confusément gardée dans les nobles âmes rendra songeuses les générations qui nous suivent. Vous sentez enfin que votre aspiration redeviendra la leur, et votre patrie reste debout ! Mais à nous, peuple sans nom, dépecé par trois maîtres, quelle chance paraît ouverte, si loin que plongent nos regards pour découvrir le secret du temps ! »

. . . .

. . . .

Une demi-heure plus tard nous prenions terre vers Iali-Kiosk, à la pointe du séraï. Cette plage déserte, où les courants contraires du Bosphore et de Marmara viennent battre les assises du quai et couronner d'écume leurs dalles de marbre rongées, trouble le cœur de ces frissons que le théâtre des grandes tragédies épanche sur qui les visite. A droite, s'élève le vieux pavillon obscur et silencieux ; à gauche, un gigantesque platane tord sous les pieds ses racines noueuses, pendant que le feuillage vert de ses plus hautes branches atteint à peine les créneaux des murs. Devant soi, la sombre enceinte recule et

se creuse comme une anse au fond de laquelle s'ouvre un étroit guichet ogival resserré entre deux tourelles. — Familiarisé par l'habitude avec cet aspect dont l'impression était sur nous si forte, notre guide sifflait négligemment un air grec. Mais le cawass porteur du firman, répondant mieux à nos secrets instincts, déploya avec une majestueuse lenteur notre permis aux yeux des soldats de garde. A la vue de la signature impériale, ceux-ci appuyèrent respectueusement leurs mains sur leurs fronts et sur leurs poitrines et s'écartèrent pour nous laisser entrer.

Ce premier obstacle franchi, nous nous trouvâmes dans un vaste enclos où croît, un peu pêle-mêle, une végétation luxuriante de pruniers, de grenadiers, de cerisiers et de vignes. Un petit ruisseau arrose des cultures maraîchères répandues à travers les arbres; plus loin, des cannes de maïs à larges feuilles balancent au-dessus des herbes leurs panaches ondoyants. Plus loin encore et vers le milieu des plantations s'étend un gazon, un pré plutôt, si l'on a égard à son étendue. Tout ce terrain a été coupé à la manière anglaise par des allées tournantes, sablées et bordées de claies de bois. Pourtant deux rangs de hauts cyprès dessinent en ligne droite une sorte de promenade le long de la muraille fortifiée qui nous avait livré passage. Enfin à l'extrémité de ce verger se dressent d'autres tours dominant un escarpement assez roide, sur le talus duquel poussent irrégulièrement des chênes, des mélèzes et des pins.

Arrivés à leur ombre, de nouvelles portes nous firent pénétrer, d'abord dans le vaste emplacement où j'avais assisté au baise-pied du Baïram; puis dans une deuxième enceinte, l'une des cours d'honneur du séraï. Une fois là, le guide eut beau nous exhorter à nous presser, nous restâmes immobiles. Nous étions trop jaloux, avant de gravir les escaliers du palais, de bien graver dans notre mémoire son étrange et gra-

cieuse disposition monumentale. Jamais en effet la physionomie des choses et la sensation qu'elle donne n'avaient été si complétement transformées pour nous en faisant un pas. Nous quittions une nature abrupte, un peu sauvage, fort abandonnée; des constructions militaires; des murailles noircies par le temps et tout empreintes des légendes de guerre civile. Nous retrouvions la plus élégante, la plus gaie, la plus amoureuse des architectures si j'ose ainsi dire, et l'association des couleurs les plus tendres qui se puissent choisir dans la palette de l'arc-en-ciel. Devant nous se développaient sur un immense espace des bâtiments, tantôt se repliant sur eux-mêmes comme les singuliers et ravissants dessins des tapis de Smyrne, tantôt s'étendant et embrassant dans leurs replis des cours, des bosquets, des parterres. Une pelouse, parsemée de fleurs et çà et là de corbeilles de roses, reproduisait dans de plus larges proportions les contours capricieux que les habitations dessinent: des massifs d'arbustes encadraient ces tapis de verdure et les rattachaient aux parcs. Enfin, par delà les cimes des grands arbres, nous apercevions les sommets éloignés de quelques clochetons, et plus près les créneaux des murs de défense; mais, pris à revers et de l'intérieur, ils n'avaient plus rien de leur aspect formidable, et ne paraissaient qu'un ingénieux décor pittoresquement accidenté pour diversifier les horizons.

Cependant, de ce cadre si merveilleux, les yeux revenaient toujours avec plus d'admiration sur le palais lui-même, vrai palais des Mille et une nuits. Qu'on se figure de longues façades entremêlées de pavillons s'avançant en saillie par une suite de pans coupés à angle droit; des galeries supportées par de légères colonnes réunissant à leur faîte des gerbes d'ogives et de trèfles orientaux; des séries de kiosks aériens reliés les uns aux autres et donnant à ce style je ne sais quoi de svelte et de vaporeux; des rotondes débordant d'une ligne pour la terminer quand sa longueur la rendrait monotone, et lui ou-

vrant à travers les jardins une nouvelle direction, qui, à quelques centaines de mètres, va changer encore. Ajoutez les systèmes bizarres et charmants de toiture : des auvents en pagode pour les façades régulières; pour les rotondes, de vastes coupoles d'étain réverbérant le soleil; les chapiteaux chinois sur les kiosks; sur les galeries, les balustrades des terrasses; au-dessus des pavillons, le toit vraiment ottoman que semble avoir inspiré l'exemple du turban couvrant une tête humaine, — le dôme resserré à sa base et s'élargissant ensuite par une gracieuse courbe, pour s'amincir à son sommet supportant un croissant d'or. Joignez enfin mille charmants détails où se complaît le regard : peintures enlaçant, sur les fines boiseries sculptées, les arabesques bleues et vertes; coupe svelte des balcons; grâce coquette du cintre surbaissé des fenêtres; nerveux enroulements des grillages de fer s'arrondissant au dehors de certaines croisées, comme on jette les mailles d'un filet d'argent sur une cage d'oiseaux précieux! Joignez, joignez encore le parfum pénétrant des jasmins et des roses, l'air tiède murmurant à travers les cyprès et les platanes, le bruissement de quelque source ou de quelque jet d'eau qui retombe à côté de vous, le silence profond de ces habitations désertes, la figure excentrique de noirs en caleçons blancs, en vestes écarlate, faisant avec leurs mains signe d'approcher; et dites si jamais caprice de fée inventa plus merveilleux théâtre pour les aventures impossibles, et si nos imaginations, ressuscitant l'histoire de ces lieux tout imprégnés d'amour, de sang et de larmes, devaient plonger à pleines ailes dans les idéales fantaisies de l'inconnu!

Quand on se fut assuré que la toilette de nos pieds était irréprochable, c'est-à-dire que nous avions passé des babouches sur nos chaussures, nous fûmes admis au dedans du palais. Nous pouvions y continuer notre songe, et, chose étonnante, toucher au réel sans croire sortir de la fiction. Les gardiens

nous faisaient complaisamment admirer des glaces magnifiques, des lustres d'un travail exquis, des nattes de paille de riz fines comme des étoffes, des tapis de Smyrne aux laines soyeuses, des tapis de Perse au poil ras, si remarquables par la délicatesse des nuances et l'éclat des couleurs. Après ces merveilles, nous revenions aux divans recouverts de brocart, aux tentures de damas broché d'argent ou d'or figurant des paysages, aux œufs d'autruche suspendus comme ornement aux plafonds par de longs cordons de soie, aux chibouks turcs, aux narguilés persans, aux houkas indiens déposés sur les meubles comme si l'on eût quitté ces appartements de la veille. Mais ce qui m'absorbait malgré moi, c'était le repeuplement imaginaire de ce palais que, depuis un quart de siècle, n'habitent plus les sultans. Cet esclave noir, en caftan rouge, en haut-de-chausses blanc, à jambes nues, qui glissait plutôt qu'il ne marchait ne disant mot et nous invitant de la main, m'apparaissait comme le génie mystérieux de la demeure, chargé d'en évoquer les secrets. Et je le suivais avidement, des vastes salons de réception dans ceux plus coquets des sultanes; dans les balcons fermés, grands comme des boudoirs, d'où la vue plongeait tour à tour sur les profondeurs du parc, sur la ville ou sur la mer; dans les chambres de bains, toutes revêtues de marbre, où des fontaines d'une admirable exécution laissaient jadis échapper l'eau chaude, l'eau froide ou la tiède vapeur. Mais je m'aventurai en vain jusque dans les voluptueux réduits attenant à ces parties les plus intimes du gynécée impérial. Tout était muet, tout était vide, bien que tout respirât le luxe et la recherche sensuelle des civilisations asiatiques. — Un seul moment je crus surprendre l'énigme de la vie du séraï : nous imposant du geste comme le recueillement et le respect, le noir nous fit entrer dans une dernière pièce. Hélas! elle était pleine de canapés et de fauteuils en acajou plaqué, de pendules à sujets dorés et

de meubles de faux Boule, tristes somptuosités venues de Paris, qui paraissaient à notre conducteur le dernier degré du beau !

J'étais passablement dégrisé. Est-ce au contre-coup de cette désillusion que je dois d'avoir trouvé tant au-dessous des imaginations que je m'en étais faites, ces fameux jardins de roses, ces terrasses sur la mer, qui, vues du Bosphore, m'avaient ébloui? A peine ma mauvaise humeur ou ma justice fit-elle grâce à deux ou trois kiosks dans le vieux goût turc et à quelques bosquets frais et verts. La bibliothèque où nous entrâmes, mais où nous ne pûmes apprécier que les reliures de livres turcs, persans, arabes, relativement peu nombreux, ne m'avait pas remis en goût d'admirer; — et moins encore la visite d'une galerie de peinture, essai de musée commencé à l'encontre de la loi religieuse qui proscrit, par prévision contre l'idolâtrie, chez les musulmans toute représentation de personnages. Pour quelques bonnes toiles, il y a là plus de cent lithographies abominables, attestant également avec l'inique mauvaise foi des agents de l'acquéreur, la parfaite ignorance de celui-ci en matière d'art. Une collection de tous les costumes usités aux temps anciens ou actuels dans les possessions ottomanes m'intéressa davantage, et je n'eusse plus songé à me plaindre si, en place du manteau plus ou moins apocryphe de Mahomet, dont le guide nous avait promis la vue, on ne se fût borné à nous montrer l'armoire qui le contient. — Il fallut pour me rasséréner tout à fait les merveilles du cabinet d'armes. Il renferme celles de tous les sultans à partir de la fondation de l'empire; et l'on y trouve des échantillons de chacune des inventions humaines propres à tuer, depuis le javelot du temps d'Ortogrul jusqu'à la carabine à percussion. Nous nous arrêtâmes longtemps aux pistolets, aux tromblons, aux poignards, aux sabres, aux épées de tout âge, de toute forme, moins précieux encore pour leur décoration de diamants ou de perles

que pour l'excellence de la trempe, le fini du travail, et surtout, à mon sens, le souvenir des hommes illustres qui les ont portés. L'arc d'Othman fait un noble pendant à la hache de Clovis : l'armure de Soliman le Magnifique n'est pas moins consacrée dans l'histoire que celle de ses émules, Charles-Quint et François Ier.

Il ne restait plus à voir dans le palais qu'un appartement, mais c'est le plus délicieux qu'il contienne. Un large escalier nous conduisit à une salle sous-marine, revêtue d'incrusta-ions et de coquillages, peuplée de statues malgré les recom-nandations du Prophète, ornée enfin d'adorables fontaines jui, exhalant autrefois des parfums parmi leurs jets d'eau, ré-pandent toujours la fraîcheur avec le bruissement de leurs ondes. De larges divans, moelleux comme la mousse des bois, règnent le long des murs, et à leurs angles, de belles urnes garnies de fleurs décorent des étagères de porphyre. Des lustres le cristal sont suspendus au plafond qui figure le roc. Entre es interstices de la voûte de pierre se glissent joyeusement juelques pampres verts venus du dehors. Les ouvertures, si habilement ménagées qu'elles sont presque invisibles, distillent une clarté bleuâtre; par instants, un rayon de soleil darde une lèche de feu à travers les zones supérieures de ce paradis, et si l'on veut y dormir, on peut y bercer son rêve aux doux gé-nissements de la vague de Marmara, dont sépare une épaisse nuraille de marbre. Jamais l'amour ou la volupté n'imagi-nèrent sanctuaire plus propice à leur culte, et je m'explique jue le sultan Mahmoud, qui voulait régner, ait quitté de telles lélices où ses prédécesseurs avaient énervé toute énergie de eur âme et de leurs sens.

Il y a dans le séraï deux parties tout à fait distinctes. Celle lont nous venions d'achever la visite a été bâtie sur le rivage, ongtemps après la conquête. Les enfants efféminés des vain-jueurs s'y établirent, jaloux de mieux jouir des brises de la

mer, du mouvement des navires, des charmes de l'horizon. Mais Mahomet II et le grand Sélim avaient posé leur palais-forteresse sur le faîte de la colline, comme le pavillon du général à la hauteur culminante de son camp. Pour y atteindre, il nous fallut donc assez longtemps gravir à travers les vastes parcs solitaires, les gazons où paissent les autruches, les bouquets de vieux chênes irrégulièrement plantés. En voyant la disposition charmante de ces frais asiles,— bois touffus, vallons agrestes, fleurs, cultures, ruisseaux coulant librement vers la Propontide, — on croirait l'art des jardins anglais né dans l'Orient. Le goût des Turcs pour la nature, leur amour passionné des eaux, des arbres, du paysage, leur a révélé dès le principe cette science que notre barbarie occidentale n'a pu créer qu'après des siècles de tâtonnements. Toutefois, comme pour qu'il nous fût interdit d'oublier où nous étions, nous retrouvions çà et là dans des clairières épanouies au sein des massifs quelques balustrades de marbre, encadrant des parterres tracés dans le pur dessin oriental. Nous n'avons pu malheureusement donner assez de temps à ces collections pour oser dire si elles rivalisent avec celles que nous possédons.

L'entrée que préféra notre guide pour pénétrer dans le vieux séraï, nous sembla d'abord singulièrement choisie. Il avait négligé les larges porches aux toitures de pagode en faveur d'une petite porte ouvrant sur une cour de service assez inégalement nivelée, toute pleine de matériaux, de déblais et d'outils. On y voyait, côte à côte, trois sarcophages en granit rouge provenant vraisemblablement de fouilles récentes ; mais ce qu'il avait surtout voulu nous montrer, c'était une colonne de victoire, un monolithe jadis dressé en l'honneur de Théodose le Grand. Ce noble souvenir du monde romain, protestant toujours du génie d'un grand homme jusque dans le foyer de la nation qui avait triomphé de ses successeurs, avait de quoi nous émouvoir. Je songeais qu'aujourd'hui les vainqueurs du

xve siècle sont menacés à leur tour dans leur conquête, et je bénissais l'histoire, cette conscience de la race humaine, qui fait quoi qu'il advienne de leur œuvre surnager le culte des héros dans le respect des générations. En ce moment un officier américain qui était de notre compagnie, demanda ce que c'était que Théodose. — Fallait-il plaindre l'ignorance de l'officier ou la mémoire de l'illustre empereur? Certes, il est des admirations qu'on dédaignerait vivant et dont on doit se soucier moins encore de l'autre côté de la tombe! Néanmoins je fus frappé de cette vanité de la gloire. Dans trois mille ans, demandera-t-on aussi au pied de sa colonne ce que c'était que Napoléon?

Les bâtiments du vieux séraï, leur plan, leur architecture, portent largement la trace des origines nomades, des habitudes guerrières de ceux qui les ont élevés. Ils offrent l'ordre d'un camp plus que le dessin d'un palais, et l'on croirait que le bois n'a qu'insensiblement succédé à la toile pour remplacer les tentes par des maisons. Ces constructions longues, peu élevées, peintes de larges raies alternativement blanches et noires; ces portiques aux chapiteaux chinois occupant le milieu des façades; ces portes au cintre supérieur élargi en trèfle légèrement déprimé; ces angles saillants et rentrants des corps de logis juxtaposés qui semblent avoir deviné le procédé des fortifications modernes, reproduisent sur le Bosphore les villes tartares de la haute Asie. Les cours intérieures n'étalent pas moins crûment ce goût barbare. Les auvents des toits, plus grands que dans le système actuel, ont une courbe plus roide et plus plate. Ils ne se soutiennent pas seulement par leur engagement dans la muraille : des piliers les supportant à leur autre extrémité, ils forment galerie, comme les cloîtres de nos couvents. Ce sont en un mot les principes génératifs du beau style ottoman, mais à un état tellement rudimentaire, qu'on a peine à deviner, sous son âpre enveloppe, cet art si gracieux dans sa

pensée, si fin dans son exécution, si imprévu dans ses
cieuses fantaisies, dont nous venions d'admirer au pal
Soliman et des Amurath le splendide développement.

La réforme ayant fait de l'antique édifice le centre
écoles, on y élève aujourd'hui plusieurs milliers d'enfants
eussions été fort désireux d'assister à l'une des classes
voir, bien que n'entendant pas la langue, sous quelle fo
avec quelle discipline l'enseignement était donné. Mais
voulut pas nous le permettre, de peur que notre présen
rangeât les jeunes travailleurs. Seulement, nous en trou
dans l'une des cours plusieurs groupes pour lesquels
l'heure de la récréation. Ils jouaient à l'ombre de ces pl
fameux dont le tronc atteint quarante ou quarante-cinq
de tour, ou se pressaient vers une autruche familière,
rue à leur appel des profondeurs du parc, et se laissant
nairement caresser. Tout à cette occupation, les petits
mans ne nous donnèrent pas un signe d'attention. — D
liers européens auraient-ils été aussi bons pour l'animal
insoucieux de voyageurs étrangers?

Il ne reste au vieux séraï qu'un pavillon méritant d'être
Mais c'est un de ces lieux où les empreintes du passé
choses expliquent l'histoire, comme le moule où la sta
bronze a coulé révèle la pensée du sculpteur. Les Turcs
rent en ce monument un sanctuaire national et un ves
leur domination d'autrefois. C'est là que les premiers
reurs donnaient audience aux envoyés des puissances
tiennes, à l'époque où les sultans, chefs redoutés de conqu
barbares, tenaient l'Europe entière sous la terreur de leu
Les sectateurs du Christ et ceux du Prophète ne se v
alors qu'au feu du canon, à travers l'atmosphère embras
batailles : si l'Occident adressait des ambassadeurs aux d
dants d'Othman, ils n'arrivaient qu'en suppliants, implor
paix ou des trêves, venant traiter de délimitations de terri

ou marchander sur quelque rançon. Enivré d'orgueil, de fanatisme, de confiance en sa force; jaloux d'exalter encore chez le peuple osmanli le sentiment de supériorité méprisante à l'égard des infidèles; mêlant enfin lui-même à la haine des Giaours les soupçons sur leur perfidie, le Padischah, pour se préserver d'une trahison autant que pour écraser les imagina-ions de ses adversaires, ne recevait leurs représentants qu'en es faisant tenir debout et en plein air à sa porte impériale. Ils 'y rendaient à cheval, mettaient pied à terre sous le vaste uvent du pavillon, puis attendaient de longues heures, près le la grille de fer doré d'une croisée, que la sauvage Majesté es voulût entendre. Enfin les vitraux s'ouvraient; de la pé-ombre de l'appartement obscur apparaissait le roi des rois omme le nomme son titre oriental, tout éclatant de pierreries, out étincelant de dorures, entouré de son cortége de vizirs, de ninistres et d'esclaves. Il se faisait traduire les demandes de 'agent des chrétiens; il prononçait sa volonté suprême; — et 'audience était finie, la fenêtre refermée, l'ambassadeur recon-luit soit à Péra, soit sur son navire, à moins qu'une colère du naître ne l'enfermât aux Sept-Tours.

L'intérieur du kiosk répond au caractère de grandeur sinis-re de ses vieux souverains : il y règne je ne sais quelle terreur roide et mystérieuse. Le jour, que tamise déjà l'intense verdure es cyprès voisins, ne pénètre qu'à peine sous les larges re-ords de l'auvent tartare, par des vitres enchâssées dans du lomb. Derrière elles, des barreaux interceptent encore l'air et a clarté. Les murs sont recouverts de cuirs repoussés d'or, omme ceux qu'on fabriquait à Cordoue; les portes sont dou-lées de fer curieusement ciselé et rehaussé par des filets de nétaux précieux. Une cheminée, étrange de hauteur, de argeur et de forme, occupe un des côtés du salon : dans le lus obscur, quatre hautes colonnes d'argent massif, incrus-ées de turquoises, d'onyx, d'émeraudes, de topazes, suppor-

tent un baldaquin d'où des rideaux de magnifique damas descendent à plis puissants sur une sorte de large divan pouvant figurer également soit un lit, soit un trône. Les clefs des villes d'Europe ou d'Asie, autrefois conquises par les sultans, sont les seules décorations de cet antre impérial.

Nous avions épuisé les spectacles qu'offre le séraï : nul autre d'ailleurs ne nous eût plus trouvés sensibles. La mémoire trop pleine, les sensations trop vibrantes voulaient quelque relâche, tandis que l'imagination, planant sur les lieux que nous venions de parcourir, évoquait les fantômes d'un monde détruit. Heureux amours ou criminelles passions palpitant sous les lambris dorés et les voûtes de feuillage; héroïsmes s'endormant dans la mollesse; ambitions s'élançant du sein des voluptés; drames du poison, du lacet et du poignard; vengeances, jalousies, trahisons se poursuivant en intrigues souterraines; tout ce dramatique passé s'incarnait pour moi dans les personnages de l'histoire. Je suivais la grande épopée ottomane, des scènes pastorales sous la tente des montagnards belliqueux du Caucase à la catastrophe des janissaires. J'évoquais au détour des charmilles centenaires le conquérant de Byzance, Mahomet II, s'appuyant au bras d'Irène, sa belle favorite Grecque dont les soldats ameutés exigèrent la tête, en punition du crime d'avoir amolli leur empereur! Entre ces platanes monstrueux, je me demandais lequel affectionnait le sanglant Sélim, pour écrire à l'ombre, au retour des batailles, ses vers mélancoliques et doux. — Peut-être, me disais-je, sur ces gazons touffus où je rêve à leur gloire, le grand Soliman s'est agenouillé devant Roxelane, le victorieux Amurath, que ses troupes forçaient, à quatre-vingts ans, de revenir sur son abdication pour triompher encore à leur tête, s'est prosterné devant Dieu ! Mes regards se portaient tour à tour sur le donjon [1] où fut étranglé, par le neveu qu'il avait épargné, le

[1] On le nomme *kafès*, littéralement cage. C'est un bâtiment dans l'inté-

lernier Sélim; et sur l'emplacement de la tour où son vengeur, e noble Baraïctar « le lion du sultan » comme il se nommait ui-même, périt après un triomphe éphémère, avec une maî- esse fidèle et un esclave dévoué, si terrible encore malgré sa éfaite, que les janissaires n'osèrent attaquer sa retraite que ar le feu! — De l'autre côté des murs du séraï, nous allions oir en sortant l'Atmeïdani, où Mahmoud, après dix-huit ans e dissimulation patiente, prit son effroyable revanche des ourreaux de son cousin, des meurtriers de son bienfaiteur!

Depuis l'extermination de la séditieuse milice, le sultan franchi ne rentra plus dans l'antique demeure des souve- ains ottomans. Ces murs, en effet, devaient lui déplaire, qui raient vu la captivité de sa jeunesse, le massacre de ses amis, ssassinat de ses parents, l'asservissement du prince et le iomphe des rebelles. Le rénovateur eût, aux yeux de ses peu- es, paru moins grand de prestige, dans ce cadre où tant de uvenirs disaient la mollesse des empereurs, leurs hontes ou urs infortunes. — Religieux continuateur des traditions pa- rnelles, Abdul-Medgid ne vient jamais lui-même, sinon pour s cérémonies officielles, dans le palais de ses aïeux, et le raï reste ainsi solitaire et inhabité au milieu de la ville comme ı mélancolique vestige des mœurs et des temps qui ne sont us.

ur du palais où l'on enfermait les sultans dépossédés et les princes de la aille impériale.

CHAPITRE XV.

Les Mosquées.

La fontaine du Sérai. — Sainte-Sophie. — Ses dehors. — Souvenir de l'architecture des Pyramides. — Grand style de l'intérieur. — Génie iconoclaste des Turcs. — Décorations exécutées par le culte musulman. — Tendance humaine vers l'idolâtrie. — Le rôle de la Vierge dans le christianisme. — L'Achmedhyée. — Extérieur aérien. — Six minarets à Stamboul en nécessitent sept à la Mekke. — Intérieur. — Le Turbé de sultan Achmet. — L'Atmeïdani. — Le massacre des janissaires. — Sultan Mahmoud. — Son tombeau. — Sa vie politique. — La place du Séraskiérat et le quartier de l'aristocratie ottomane. — Les pigeons. — Le cloître de la Bayezidhyée. — Les chiens, leur utilité, leurs mœurs. — L'aqueduc de Valens. — La Suleymanhyée. — Les dépôts dans les mosquées et les dots des filles de sultanes. — Le tombeau du grand Soliman et celui de Roxelane. — La Mohammedhyée. — Les écoles publiques selon l'ancien système. — Leurs degrés d'enseignement. — Une vue de Constantinople au coucher du soleil.

Du Sérai à Sainte-Sophie, « Aïa Sophia » ainsi que disent aussi les Turcs, on ne trouve d'autre monument qu'une fontaine, sœur de celle de Top'hané. C'est le même style ; construction longue de vingt à vingt-cinq pieds, haute de quinze à dix-huit et d'à peu près semblable largeur. C'est le même système d'ornements ; revêtement de marbre, angles arrondis par de délicieuses sculptures, vasques du meilleur rococo oriental, arabesques d'or sur fond d'azur, corniche dont la

marqueterie compliquée forme une bizarre mosaïque. Mais à Stamboul, le goût européen n'a pas décapité l'édifice de son chapiteau indigène, et ses grands auvents dentelés, surmontés d'aiguilles, se retournent sous les croissants d'or comme le parasol d'un mandarin. Nous nous arrêtâmes un moment à leur ombre pour examiner, au grésillement de l'eau qui nous eût invités à dormir le frais sommeil des bergers de Virgile, les sombres murs que nous venions de franchir, leurs créneaux, leurs machicoulis, leurs portes de fer dressées presque en face des masses formidables de l'église devenue mosquée, et semblant lutter avec elles de noblesse, de caractère et d'imposante majesté.

Il arrive souvent que certains objets, par une logique insaisissable des déductions de la pensée, rappellent les souvenirs qui paraissent devoir en être le plus loin. Par quelle combinaison de cette nature Sainte-Sophie me fit-elle songer à la vieille Égypte des Pharaons? En vain ses quatre minarets me disaient l'islamisme; en vain ses vastes coupoles protestaient pour la belle époque de l'art byzantin : rien n'y faisait, et je ne pouvais m'en défendre! Cette montagne de granit se rétrécissant depuis les fondements jusqu'au faîte, ces monumentales assises se retirant régulièrement de la base au sommet par une suite de coupures à grands angles droits figurant un escalier,

Fait pour des pas de cent coudées,

– cette absence de frontons, de portiques, de fenêtres me semblaient mettre ce temple dans la famille architecturale des pyramides. L'alternance des pierres rouges et blanches symétriquement employées n'était pas faite pour m'arracher à cette illusion; et quand je remis des babouches sur mes bottes pour entrer dans le *Djami* [1], j'aurais voulu des bandelettes à la place de turban sur la tête de nos conducteurs, et les mysté-

[1] Mosquée.

rieuses décorations des autels d'Isis au lieu des simples dispositions du culte mahométan.

En résumé le dehors ne m'avait pas contenté complétement : mais le dedans m'offrit bien au delà de tout ce que j'avais espéré. Je sentis que le souffle inspirateur avait passé là. Je reconnus la main de ces *maîtres des pierres vives*, comme on disait au moyen âge, dont l'art trempé dans leur foi communiquait la vie de leur âme aux matériaux qu'ils employaient. Je ne crois pas que jamais l'aspiration humaine vers l'Éternel ait élevé un plus noble sanctuaire. Il n'y a que Saint-Pierre de Rome qui puisse lui être comparé. Encore l'église des papes est-elle née de la conception créatrice qui édifia la métropole des empereurs byzantins, et les détracteurs de Michel-Ange n'avaient pas tort en accusant la large étendue de ses imitations.

Sainte-Sophie n'a rien des ombres mystiques de nos vieilles cathédrales. Des cinq grandes coupoles que soutiennent des arcs-boutants gigantesques, descend, comme une nappe de lumière, un jour pur, tranquille et doux. Il glisse, sans se briser à aucun obstacle, le long des voûtes à la vaste portée, contre les parois des murs, sur le glacis des colonnes de porphyre enlevées au temple de Balbek, des colonnes de jaspe envoyées du temple d'Éphèse. De larges nefs viennent aboutir aux monstrueux étais où s'appuie toute la solidité de l'édifice, comme dans le rond-point d'une forêt font les avenues autour d'un chêne immense. Pas de mobilier dans le lieu saint : le génie iconoclaste des Turcs l'a débarrassé de cette mise en scène théâtrale, idolâtrique, sensuelle, qui altère dans les autres cultes la sainteté de l'idée de Dieu. Ni autel, ni statues, ni tableaux, ni simulacres, ni reliques; rien de ce qui matérialise pour l'homme le souverain Auteur et Conservateur des mondes. Une natte l'été, l'hiver un tapis sur les dalles : une tribune pour le sultan, une estrade pour l'imam qui vient lire et expliquer le Koran; des sentences du livre sacré peintes sur

les murs, et sur les quatre piliers où repose le dôme central, les noms en lettres d'or, dans de larges médaillons bleus, des quatre principaux prophètes : voilà toute la décoration. Ainsi nul spectacle ne distrait la pensée, nul mystère ne la menace, nulle liturgie ne lui impose une formule obligée. Toute excitation extra-naturelle a été proscrite, et les sens ne sont frappés que par la grandiose majesté du monument, mais une majesté simple autant que douce, qui élève l'âme et ne l'épouvante pas.

Des musulmans priaient à côté de nous. Leur prière semblait si aisée, si ardente et si sainte que je me découvris, et que e me sentis prendre, dans l'intimité de ma conscience, par m désir instinctif d'entrer en communion avec ces élans pieux. Un prêtre français de notre compagnie, faut-il le dire? icanait et se moquait. J'en avais honte et douleur pour lui. Partout où l'on adore le Très-Haut, n'importe sous quel nom et sous quelle forme, un esprit religieux ne devrait-il pas, respectant l'intention, la foi, les croyances, saluer aussi, non plus comme les anciens « le *Deus ignotus*, le Dieu inconnu, » mais l'Infini, le Tout-Puissant, l'Éternel dont la vénération et l'amour, si imparfaitement soient-ils compris, soulèvent chez d'autres hommes des aspirations vers le bien? Le pauvre mahométan illettré, courbé sur sa natte en son extase, n'était-il pas en ce moment plus près du trône céleste que le savant l'Occident, mieux instruit sans doute des sacrés mystères, mais trop oublieux de l'esprit de miséricorde du Seigneur ?

De telles réflexions m'attiraient peu à peu à ces méditations sur les choses divines, à la fois si fécondantes pour le cœur, et si fatigantes pour l'esprit qui s'efforce en vain d'entrevoir de plus brillantes lumières au delà de celles d'un étroit horizon. Je touchais pour ainsi dire une démonstration de l'incurable impuissance où notre race semble réduite de s'élever et de se maintenir à une notion juste de l'Être des êtres. L'islam a entrevu son unité, son omniscience, sa bonté, sa justice et sa

grandeur. La religion qu'il lui a vouée est simple et sincère : mettant le dogme dans la seule morale, le culte dans la seule prière, il a déchiré, entre le Créateur et la créature, ces voiles derrière lesquels toutes les mythologies de tous les prêtres aiment à dissimuler leur jalouse, leur effrayante, leur incompréhensible divinité. Mais sans remonter même au principe énervant et dangereux du fatalisme, aux licences de mœurs insuffisamment réduites, ou encore aux fables qui obscurcissent la clarté de la conception apportée par Mahomet, je ne pouvais m'empêcher de revenir en pensée aux tékés des derviches et à leurs odieuses jongleries. Ainsi le peuple à qui l'on avait appris un Dieu si facile à percevoir, une adoration si raisonnable et si aisée, n'a pu s'en contenter ! Il lui a fallu des mystères, des cérémonies étranges, des rites dont le sens fût un secret pour lui. Que dis-je? A Sainte-Sophie même, je trouvais une marque de ce besoin qu'a notre faiblesse de matérialiser dans les choses la trace des émanations les plus éthérées de notre âme. Il est indispensable que le musulman soit tourné vers la Mekke pour faire sa prière : aussi comme l'orientation de l'ancienne cathédrale chrétienne n'est point tout à fait convenable, le *mihrab* qui indique les points cardinaux, a été placé de biais dans le sanctuaire ! Et l'on a fait de même pour le *mimber*, où on lit la *koutbée* (prière officielle du vendredi) ; pour les *kursis* (chaises des prédicateurs) enfin pour la tribune du sultan, si bien que la belle harmonie des lignes architecturales se trouve désagréablement brisée. Jusque dans la religion qui a prétendu se dégager le mieux de ses tyrannies, la forme emporte encore le fond !

Plus on y songe, et plus on trouve en de telles observations le sujet de réflexions sans fin. Que de siècles encore il faudra à l'effort de la raison, à l'enseignement de la philosophie, pour faire comprendre à l'humanité tout entière la divinité une, grande et bonne, dont la simplicité lui suffise ! Que de siècles

encore abandonnés au règne de toutes les périodes de la superstition ! — En attendant, il semble que Mahomet ait placé bien loin et bien haut dans l'infini son ALLAH solitaire; qu'il l'ait trop désintéressé de sa création; qu'il n'ait pas suffisamment attendri sa Providence, dont ses sectateurs ont presque fait une Fatalité, pour satisfaire à tout ce qu'il y a dans notre nature de besoins d'appui, d'épanchement et d'amour. Le christianisme, plus compatissant à notre faiblesse, a étagé de la terre au ciel des légions de saints et d'anges, tendant les mains à qui veut monter pour le porter jusqu'à la vierge radieuse, fille de l'homme, mère du Dieu, infatigable dans son rôle d'intercession et de grâces. Peut-être cette image d'espérance et de consolation, placée entre la justice qui devrait châtier et le coupable qui se repent ou peut se repentir, est-elle, outre la poésie, la vitalité de la légende romaine. Voyez comme la dévotion à Marie détrône insensiblement dans les âmes catholiques le sévère Jéhovah de la Bible, et même le bon mais juste martyr du Golgotha ! Certes, ce n'est pas nous qui blâmerons cette quasi-déification de la Miséricorde : elle n'est point de trop pour balancer l'horreur des châtiments éternels ! — Et cependant, que devient-elle à travers toutes ces dérivations de l'imagination humaine, la sainte notion du Dieu vrai?

Nous ne quittâmes Sainte-Sophie qu'après avoir parcouru les galeries supérieures d'où l'on apprécie mieux encore l'étendue, le style, la magnifique ordonnance de l'édifice. On vient d'y terminer d'importantes réparations. Une secousse volcanique du sol avait, il y a trois ans, profondément endommagé les voûtes de toute la nef du côté droit. La restauration des dégâts fit remettre un instant au jour une partie des anciennes fresques de l'église, recouvertes de peintures au temps où la religion musulmane se l'appropria. On espérait cette fois que la décoration nouvelle ferait, dans l'intérêt de l'art et des artistes, grâce à quelques morceaux de ce curieux travail.

Il paraît que cela n'a point été possible, et il a fallu renoncer également à rétablir les vitraux irréparablement brisés. Pour la mosquée, la perte est de peu d'importance : leurs jeux de lumière, qui s'harmonisent si bien avec les mystiques rêveries du catholicisme, conviennent moins que le jour franc, pur et bleu de l'Orient au culte rationaliste de l'islam. Mais on ne saurait trop regretter ces verrières pour leur propre beauté, comme pour les utiles enseignements qu'en eût tirés notre industrie renaissante. Elles offraient en effet un merveilleux éclat, dû à quelques procédés maintenant perdus ; et le système de l'époque, qui plaçait les couleurs entre deux lames, avait admirablement conservé la splendeur et l'harmonie des tons. On cherche aujourd'hui dans les déblais des constructions et dans les décombres, les débris de ces éblouissantes roses : les Grecs en font des chapelets, des croix, des parures qui ont à l'œil l'aspect de pierreries. Nous trouvâmes nous-mêmes quelques fragments qu'on eût pris pour des topazes. Miss Emma se promit d'en tirer parti pour sa toilette, bien qu'ils provinssent « d'une église hérétique, tombée du schisme dans l'idolâtrie, » ainsi que sa tante plus scrupuleuse le lui fit en vain remarquer.

De Sainte-Sophie notre guide nous conduisit à la mosquée de sultan Achmet. C'est la merveille de l'architecture ottomane au point de sa perfection la plus haute, à ce moment si précieux dans les arts et si court où s'épanouissent toutes les grâces du détail, sans que le style et le caractère de l'ensemble perdent rien de leur pureté. Des murs blancs soulèvent une série étagée de dômes qui s'arrondissent en fuyant sous le regard; la vaste coupole d'étain qui les domine emprunte aux reflets du soleil des lueurs d'argent; des croissants dorés, sup-

portés par d'invisibles tiges de fer, semblent planer sur l'édifice. Six minarets de marbre, évidés à jour autant que les plus fines aiguilles de nos cathédrales, élançés et frêles à faire croire qu'ils vont se balancer à la brise comme les cimes des cyprès voisins, se couronnent à leur sommet d'une triple galerie. C'est de ce poste aérien que les *muezzins* convoquent les croyants; et au moment où nous appochions, l'un d'eux lançait aux quatre vents du ciel l'invocation sacrée : *Il n'y a de Dieu que Dieu! Mahomet est son apôtre! Venez prier! La prière vaut mieux que le repos.*

L'érection de ces flèches, qui prêtent au monument une légèreté et comme une transparence fantastique, n'a pas été sans offrir des obstacles d'une singulière nature. Elles sont l'honneur et la noblesse des temples musulmans, et la hiérarchie religieuse ne permet à aucun autre d'en posséder un plus grand nombre que la mosquée sainte de la Mekke. Or, celle-ci n'en avait que six quand sultan Achmet entreprit ses constructions. — Il fallut qu'il fît ajouter préalablement un septième minaret au *djami* du Prophète avant de pouvoir exécuter ses plans à Stamboul.

Contrairement à ce que j'avais éprouvé à Sainte-Sophie, mon impression diminua en mettant les pieds dans ce nouveau sanctuaire. Ce n'était plus cette sobre chasteté d'ornements qui m'avaient tant ému dans l'église de Justinien. Des lustres, des cristaux, des œufs d'autruche étaient suspendus à la voûte : les parois des murs disparaissaient sous des peintures qui me parurent de mauvais goût. Mécontenté sans doute par cette décoration déplaisante, je ne trouvais pas non plus la même sérénité à la lumière, aux colonnes le même élan, aux arceaux la même majesté, aux lointains la même profondeur. Je me hâtai de sortir pour revoir encore et mieux graver dans ma mémoire la délicieuse forme extérieure de l'édifice. Et quand mes compagnons, qui ne paraissaient pas tous de mon

avis m'eurent rejoint, on nous conduisit à la sépulture très-rapprochée du malheureux Achmet III.

Un proverbe américain proclame, dit-on, pour chaque homme en ce monde la triple obligation morale de planter un arbre, construire une maison, et laisser en mourant un enfant qui le continue. C'est de même pour les sultans comme un devoir national consacré par l'usage de bâtir un palais ou une villa, et une mosquée à laquelle on adjoint ultérieurement leur tombeau. — Ces tombeaux ou *turbés* ne répondent nullement à nos chapelles mortuaires. On trouve au fond d'un tranquille enclos planté de bosquets touffus, semé de fleurs odorantes, un pavillon qui semble un kiosk de plaisir. Montez quelques marches, ouvrez une porte et vous voyez un salon élégamment tendu, avec un parquet, des peintures, de hautes fenêtres treillisées de fils de fer dorés; et sur des socles élevés de près d'un mètre, vous apercevez des sépulcres recouverts de précieux cachemires. La tête est indiquée par un turban orné de diamants et de plumes, dont la forme est plus haute si elle désigne un homme, plus basse si elle annonce le cadavre d'une femme. Dans le turbé de sultan Achmet, massacré comme on le sait par les janissaires avec sa famille, vingt-cinq ou trente cercueils sont réunis. Ses fils, ses filles, plusieurs de ses femmes forment encore une cour funèbre autour de l'infortuné souverain.

J'avais été touché de cette habitude ottomane qui fait des cimetières un lieu de repos, de promenade et de méditation. Elle m'avait paru comme une touchante effusion d'affection persistante, comme un témoignage de foi à l'immortalité de l'être, associant ceux qui sont partis les premiers aux pensées et aux plaisirs de ceux qui leur ont survécu. Mais je n'approuve en aucune sorte le système des sépultures impériales. En vain les a-t-on entourés d'ombre, embaumés de roses dans leur salon funéraire : ces pauvres morts n'ont plus, comme les derniers de

:eux qui furent leurs sujets, les entretiens de la famille ; il ne .eur reste que la visite des curieux! Et si l'on cesse de se pla- :er au point de vue du sentiment, que disent à l'imagination les peuples, à la réflexion des hommes de pensée, ces bières lrapées de cachemires sous leurs oripeaux de plumes et de liamants? Ah! le marbre froid de nos mausolées, le sombre lemi-jour de nos caveaux de deuil, à défaut de tendresse, sait nieux entretenir au moins de l'idée d'éternité, de grandeur et le mystère! Si vous ne réconciliez le trépas avec la vie en ie montrant plus en celui-ci qu'une phase nouvelle de la nême existence transformée, ne rapetissez pas sa majesté ter- ible ni l'enseignement de son effroi!

En sortant de la mosquée et du tombeau d'Achmet III, on ouche à l'Atmeïdani. C'était l'hippodrome des Grecs, un des ndroits du monde où s'étaient entassés depuis Constantin les hefs-d'œuvre de la statuaire antique, la Junon de Lysippe, la 'énus de Praxitèle, le Jupiter olympien sculpté par Phidias .ans l'or et dans l'ivoire. Alors un double rang de galeries et .e portiques entourait la place, de moitié plus grande encore u'elle ne l'est à présent. La jeunesse venait au commence- ıent du second empire romain s'adonner dans cette enceinte ux jeux fortifiants du gymnase; plus tard, dans la décadence, 'y passionner avec tout le peuple pour les courses de chars, 'y partager en factions de cochers, s'y diviser en *bleus* et en *erts*. Après la conquête, ce fut aussi la lice où les *icoglans* [1] ouraient le *djérid*, exercice guerrier répandu par les Arabes lans toutes les terres de l'islam, depuis Grenade jusqu'à stamboul et Ispahan. Il reste là peu de traces de la domination les Grecs; à peine quelques colonnes et quelques ruines u'on décore, à ce qu'il m'a paru, de trop illustres appella- ions et de trop grands souvenirs. Aujourd'hui l'aspect des

[1] Pages du palais impérial.

choses, comme la mémoire des faits qu'ils réveillent, appartient presque exclusivement aux Osmanlis. L'Atmeïdani est en effet l'un des principaux théâtres de la destruction des janissaires.

C'est entre cette place et celle plus éloignée de l'Etmeïdani [1], appuyés au grand hôpital moresque et à l'Ahmedhyée, adossés à l'une de leurs casernes, brûlée dans ce désastre, dont les débris mal recouverts par des masures noircissent toujours le sol, à quelques portées de mousquet des murs du séraï, si souvent forcés par leurs assauts, que les terribles prétoriens s'étaient assemblés et retranchés au nombre de quarante mille. Ils haïssaient de longue date ce sultan Mahmoud, élève de Sélim, qui avait voulu les discipliner, couronné par Baraïctar, dont la main de fer les avait domptés un moment, protecteur de l'habile Halet Efendi, venu presqu'à bout de les dominer en les divisant. La tête du ministre, arrachée par leur sédition à l'impuissance du gouvernement, ne les rassurait pas contre les desseins de leur taciturne empereur, s'obstinant, malgré tout et par delà les interruptions qu'on lui faisait subir, à organiser à l'européenne le Nizam-Djeddi [2] et les Bostangis [3]. D'ailleurs, ils étaient mécontents des insuccès de la guerre de Grèce, bien qu'ils ne voulussent pas marcher contre les rebelles, et la naissance récente d'un fils du souverain les

[1] On confond souvent l'Atmeïdani (place aux chevaux) l'ancien hippodrome, et l'Etmeïdani (place aux viandes) où se faisaient les distributions de vivres aux janissaires.

[2] Le nizam-djeddi (troupe de nouvelle ordonnance) reçut sa première organisation en 1797, de l'ambassadeur de la République française, général Aubert Du Bayet, qui décida Sélim III à former un bataillon d'essai de quatre cents hommes. Le nombre en fut successivement accru jusqu'à constituer vers 1807 douze régiments. La chute de Sélim entraîna leur dissolution, et depuis cette époque jusqu'en 1826 l'institution de ce corps, appuyée par les réformateurs, combattue par les rétrogrades, suivit toutes les chances de leur lutte.

[3] Proprement les jardiniers du Séraï. C'était une garde de quelques milliers d'hommes faisant le service intérieur du palais.

ıyant tranquillisés sur la durée du sang d'Othman et les lestinées de l'empire, ils trouvaient l'heure propice pour briıer enfin un pouvoir inquiétant et abhorré. Aussi avaient-ils léposé leurs agas, renversé leurs marmites en signe qu'ils ne 'oulaient plus manger le pain de leur ancien maître; puis faiant appel aux *ortas* des provinces, qui, réunies à celles de stamboul, montaient à cent quatre-vingt-seize dont chacune .vait quatre cents hommes d'effectif, ils se disposaient à marher sur le palais. Suivant leur habitude, ils y avaient d'avance nvoyé des délégués signifier leurs exigences. Les portes alors 'étaient ouvertes, et Mahmoud en était sorti à cheval, suivi l'une faible escorte. Sur ses ordres, elle l'avait laissé s'en;ager seul au milieu de ces mutins. Les clameurs s'étaient teintes, les armes s'étaient abaissées, les rangs s'étaient écartés l'abord devant ce petit-fils des Soliman et des Sélim, pâle, les eux en feu, la lèvre frémissante de mépris et de colère, qui, ans daigner parler, ordonnait d'un geste de sublime éloquence ux coupables de tomber à genoux. — Mais à son foyer l'inurrection se redressait plus ardente : les conseillers de l'empereur vinrent l'arracher à cet effort dangereux et inutile de a force morale contre la brutalité. La bataille commença. Un fficier déterminé dont l'histoire a conservé le nom, Kara Djehennem, mit d'un coup de pistolet le feu à un canon. Alors a ville, l'empire tout entier s'émurent, et la population se ua à la voix du sultan, avec toutes les armes, tous les ressentiments, toutes les colères, sur cette soldatesque dont elle avait a longue tyrannie en exécration, non moins qu'en crainte. Les janissaires ne tombèrent ni sans vengeance, ni sans couage, luttant jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière ıeure sur leurs places et dans leurs casernes embrasées. Puis 'inrent les représailles des haines privées et les enivrements lu carnage qu'il ne dépendit pas du gouvernement d'arrêter. Près de soixante mille morts furent l'hécatombe dont la Tur-

quie paya son affranchissement du joug militaire qui l'avait poussée si bas.

De l'Atmeïdani nous nous rendîmes au tombeau de Mahmoud. Il repose, comme Achmet III, dans un kiosque au fond d'un jardin; mais il y dort seul. — Que de pensées soulève la contemplation de ce cercueil! De quelle pitié profonde on se sent envahi pour cet homme si brave, si énergique et si malheureux, dont l'enfance s'écoula dans les prisons du sérai, la jeunesse sur un trône dominé par ses ennemis, la maturité dans une lutte incessante contre les abus intérieurs ou les adversaires étrangers de sa patrie; et qui, dépassant à peine la première moitié de la vie, mourut de chagrin ou de poison, sans avoir pu rien terminer de ce qu'il avait entrepris [1]. Mahmoud a été le Louis XI de l'osmanlisme, mais un Louis XI héroïque. Voyant l'empire se dissoudre invinciblement dans ses anarchies, ses impuissances et ses vices; comprenant qu'avec la religion de son pays, l'affaissement moral de sa nation, les progrès accomplis déjà dans la décadence, il n'y avait de remède qu'une rénovation prompte, radicale et prestigieuse, il se rua avec une audacieuse furie contre le vieil édifice pour achever de l'abattre, afin de le mieux reconstruire sur un sol déblayé. Ne reculant devant aucun moyen, il fit, à coups de barbarie, de la civilisation et de la réforme. Doux de cœur, mais implacable d'idées, il versa le sang comme l'onde;

[1] En 1807, le parti opposé aux réformes avait déposé et emprisonné au profit de Moustapha, sa créature, le brave et malheureux Sélim III. Se voyant au bout de quelques mois vaincus par Baraïctar, accouru de la frontière et donnant déjà l'assaut au sérai, les chefs des fanatiques n'avaient pas reculé devant le massacre de tous les princes impériaux, sauf celui de leur choix. Dernière goutte du sang d'Othman, ce dernier fût devenu par ce moyen atroce sacré à tout Osmanli. Mais Mahmoud échappa miraculeusement à l'assassinat. Roulé dans un tapis par un esclave fidèle, ses bourreaux le cherchèrent vainement jusqu'au moment où Baraïctar, forçant les portes, le salua empereur à défaut de Sélim, assassiné. Le jeune prince avait alors vingt-trois ans, et cinquante-quatre ans quand il mourut en 1839.

ǵénéreux, il se fit spoliateur; aimant, il sacrifia jusqu'à ses ımis. Mais à ce prix il anéantit la féodalité des pachas; il ıbolit le prétorianisme des janissaires; à l'exception de l'É-ǵypte et de quelques provinces frontières, il reconstitua l'unité ıationale démembrée depuis cent cinquante ans. Ce prétendu anatique, que l'Europe n'a compris qu'après sa mort, sut leviner et appliquer le grand principe de la tolérance reliǵieuse, et rendit pour chaque habitant de l'empire le titre de :itoyen indépendant des conditions de son culte et de sa foi! nfatigable en sa persistance, nul revers ne put l'abattre. Sans esse, et à mesure qu'elles s'abîmaient sous l'effort trop hâtif ľu'il exigeait d'elles, il recréait des finances, une marine, une rmée. Enfin il s'éteignit à la peine, dans la fière et dédaiǵneuse mélancolie d'un homme dont le sort n'a point valu la ertu, laissant un frêle enfant de dix-sept ans pour héritier de on œuvre incomplète. Après une semblable vie, quelle mort ıour un tel empereur!

Constantinople renfermant trois cent cinquante mosquées, ıous ne pouvions songer à les visiter toutes. Il nous parut nême fastidieux de nous rendre aux treize principales qui oivent le titre d'*impériales* à leur importance. Un jour n'y eût ıas suffi, et nous n'eussions d'ailleurs rencontré partout que e même spectacle. Nous décidâmes en conséquence que nous ous bornerions, après Sainte-Sophie et l'*Ahmedhyée* que nous vions déjà vues, à la *Bayezidhyée*, la *Suleymanhyée* et la *Moammedhyée*, bâties par les sultans Bajazet, Soliman le Grand t Mahomet II. Nous prîmes donc des chevaux de louage, et, noyennant quatre piastres par personne, nous nous fîmes onduire, en longeant l'*Osmanhyée* et les dernières arcades du ıazar, jusqu'à la grande place du Séraskiérat. C'est le quarier neuf, et selon quelques-uns, le beau quartier de Stamboul; e seul où les rues soient assez larges, les pentes assez douces, e pavage assez bon pour rendre la circulation facile aux

voitures européennes. Toute cette partie de la ville a été reconstruite par Mahmoud, après un violent incendie que les détracteurs du sultan l'accusèrent d'avoir allumé pour préparer un terrain favorable aux calèches qu'il avait reçues d'Angleterre. — La stupidité de l'accusation dispense de la discuter. — On trouve en cet endroit une sorte de spécimen de la rue de Rivoli ; c'est-à-dire des maisons de planches avec des galeries soutenues par des piliers de bois, le tout peint en beau vert pâle. Cette singulière architecture fit beaucoup rire notre curé français et notre officier américain, grands contempteurs des Musulmans. En fait, ils n'avaient point absolument tort. L'explication de ce décor presque théâtral est que ces bâtisses, dressées pour expérimenter l'effet de constructions qui devaient être plus solides, ont, comme il arrive souvent chez nous, insensiblement passé du provisoire au permanent.

La place du Séraskiérat [1], ombragée çà et là de platanes touffus, forme un grand trapèze irrégulier. L'édifice qui lui donne son nom est un immense et magnifique palais, bâti jadis par un empereur pour sa mère, et tout retentissant aujourd'hui de musiques guerrières, du hennissement des chevaux, du bruit des armes et du tumulte des agents affairés d'une grande administration. C'est là que s'élève cette tour si svelte et si haute, qui lutte d'élégance avec celle de Galata, et qu'on nomme *Tour de l'incendie*, parce que c'est de son faîte que l'on avertit par des signaux du lieu où le feu se manifeste, de ses progrès et des secours dont on a besoin pour le combattre. Pendant que nous l'admirions d'en bas, un tatar ou courrier, dans son costume d'un rouge sombre, faillit nous renverser au galop furieux de son cheval. Nous quittâmes promptement ce voisinage peu sûr pour aller mettre pied à terre sous le porche voisin de la belle mosquée de Bayezid

[1] Ministère de la guerre.

ı des Pigeons. Stamboul joint, on le voit, à toutes ses autres
ssemblances avec Venise, celle de posséder un édifice reli-
eux où des fondations pieuses ont assuré, comme au cam-
ınile de Saint-Marc, asile et nourriture aux doux oiseaux.
; sont du reste, non moins que les chiens eux-mêmes, l'objet
: la protection des Turcs, et l'on serait mal reçu à leur don-
r la chasse. Aussi peuplent-ils par milliers les tours, les
inarets, les murailles de la côte de Marmara, les cyprès des
netières; et leurs essaims soldent cette hospitalité par le
arme pittoresque qu'ajoutent aux lieux où ils se posent,
ıtôt leur roucoulement plaintif, tantôt la grâce de leur vol
la beauté de leur plumage gris, rose et bleu.
Le portique où nous étions entrés donnait dans un vaste
ıître carré, aux arceaux et aux piliers de marbre taillés dans
goût moresque. Au milieu s'étendait sous un haut vitrail
e cour intérieure, ayant à son centre une magnifique fon-
ne dont les eaux murmurantes débordaient en un bas-
. Des Turcs y faisaient silencieusement leurs ablutions,
ıdis que quelques femmes causaient, assises sur des bancs
sins. Un marchand avait dans un coin son éventaire garni
raisins, de figues, de pastèques, de limonade, de sorbets
raîchis dans un seau de neige fondante. A l'abri des arcades
;nait un demi jour mystérieux et tendre, une température
ɔucie par l'ombre et les évaporations de l'eau; enfin la
ısque transition, qui de la chaleur du dehors nous amenait
ıs cette fraîcheur, nous y faisait trouver un plus indicible
ırme. D'un commun accord nous nous arrêtâmes près de
ɔoutique de fruits, y puisant à qui mieux mieux, et jamais
ne goûta plus voluptueusement les délices profondes du
ff oriental. Nous nous y absorbions si bien qu'après un
ırt d'heure de repos, il fallut encore au guide des efforts
loquence pour nous décider à pénétrer dans le sanctuaire
ɘ le firman nous ouvrait.

Comme à l'Achmedhyèe, j'aimai mieux l'extérieur que l'intérieur de l'édifice. Du reste, la sculpture des portiques, les gerbes des colonnettes, la fine précision des ogives rattachant les voûtes me rappelèrent, non moins que la disposition générale du monument et l'ensemble de sa construction, les types de l'architecture gothique. Il semble que la Bayezidhyèe marque dans l'art oriental la réaction du goût de l'Occident, rapportant à l'Asie après l'avoir transformé le style dont il lui avait emprunté les principes générateurs. Mais, pour une appréciation complétement juste, peut-être étais-je trop fatigué de corps et d'esprit. J'en étais arrivé à ce point qu'en sortant, je dédaignai de m'arrêter devant l'étalage bariolé de manteaux et de robes des élégantes musulmanes, qui viennent de temps immémorial s'asseoir, au soleil couchant, autour de la mosquée des Pigeons. Pourtant il était présumable que plus d'un yasmak complaisant s'entr'ouvrirait alors, selon la coutume, au regard indiscret qu'on n'est point fâché de favoriser un peu. — Je passai trop vite aussi dans ces beaux et tranquilles quartiers de l'aristocratie ottomane, où les palais, les hôpitaux, les écoles et les mosquées ont de si ravissantes façades; où les arbres qui surmontent les murs des jardins étendent de si douces ombres sur les rues solitaires; où les kiosks-fontaines du coin des places versent des eaux si pures, que les servants inoccupés derrière leurs grilles vous présentent dans la coupe de cuivre brillant avec leur engageante bonhomie.

En cette partie de la ville, — puisqu'il faut bien enfin leur consacrer une page, — fleurit dans toute son insolence la féodalité des chiens. Rien de plus sale, de plus hideux, de plus rogue, de plus criard, de plus taquin, de plus constamment écloppé que ces animaux. De taille moyenne, fauves comme des chacals, généralement couverts de cicatrices, ils ne paient point de mine. Mais leurs mœurs offrent un

sujet d'intéressantes études; ils rendent d'ailleurs des services qui expliquent, s'ils ne la justifient, la prédilection des Turcs pour eux. Ils sont tout ensemble police de sûreté et police de voirie. Dormant le jour dans les cimetières, les maisons en démolition et sur les places, sans souci des piétons, des chevaux ou des voitures qui se détournent pour ne pas les écraser, ils emploient, comme les bêtes farouches, la nuit à chercher leur nourriture. Or, personne ne leur donne d'aliments, sauf aux mères qui allaitent des petits; si bien que la faim leur fait dévorer toute nature d'immondices, des résidus, des débris de toute origine, même de vieux vêtements abandonnés. Quand ils n'ont plus d'autre ressource, il n'est pas rare non plus qu'ils se mangent les uns les autres, mettant en pièces les plus faibles d'entre eux. Aussi chaque passant tardif leur semble une proie, et ils se jettent à sa poursuite avec des aboiements qui enlèvent aux voleurs les benéfices du silence et du secret. Parfois, s'il faut le dire, ces meutes féroces ont dépecé quelque ivrogne abattu sous la force du vin, dure punition, célébrée comme un jugement de Dieu par les bonnes âmes dévotes. — Le côté curieux de ces terribles gardiens est d'échapper à la rage, de posséder l'instinct de la propriété à désoler les communistes et des institutions à rendre les castors jaloux. Ils se groupent par famille ou pour mieux dire par tribu. La tradition a marqué sa limite territoriale à chacune d'elles, si bien que conscience d'un droit paraissant en naître, tous les copossesseurs d'un quartier mettent le plus incroyable acharnement à poursuivre jusqu'à ses confins, et, s'ils le peuvent, à immoler l'intrus qui s'y est introduit. Les choses en sont à ce point que pour faire sortir les chiens de chasse de la ville il faut employer les voitures. Malgré les massacres, les noyades, les empoisonnements et déportations où Mahmoud s'acharna contre eux, il y a encore dans Constantinople trente ou quarante mille chiens des

rues. Les quadrupèdes ont résisté au vainqueur des janissaires et des pachas.

De la mosquée de Bayezid, nous nous dirigeâmes vers celle de Soliman le Grand. Le bel aqueduc de Valens, amenant des réservoirs de Belgrade les eaux que consomme Stamboul, domine toutes les rues populeuses qui séparent les deux monuments. Les arches empanachées de flottantes pariétaires, enjambant hardiment les maisons et les carrefours, tantôt nous tenaient à leur ombre, et tantôt laissaient filtrer sur nos fronts, à travers les vieilles pierres, quelques perles liquides comme la rosée qu'un pont de lianes secouerait au matin. Cet abri charmant nous conduisit presque jusqu'à la Suleymanhyée, dont le premier aspect m'étonna. Dans ses murailles d'un rouge brun, ses sombres piliers, ses puissants arceaux, je retrouvais toutes les sources de ces impressions mystiques, de cette rêveuse émotion que je croyais nos cathédrales du Nord seules capables de susciter dans les âmes. Mais je n'eus guère le loisir de m'y abandonner, tant s'irrita vivement ma fibre d'économiste. Le guide me fit remarquer à l'intérieur du temple et de ses vestibules, des amas de lourdes caisses de cyprès. Elles contiennent, me dit-il, soit les dépôts faits par des Musulmans embarrassés de garder chez eux leurs richesses; soit des valeurs mobilières consignées par le testament de parents défunts dans cet inviolable asile jusqu'à la majorité d'héritiers laissés orphelins; soit les immenses trousseaux des princesses impériales décédées avant d'être mariées. C'est une habitude du séraï, en effet, de préparer dès la naissance des filles de sultanes les bijoux, parures, pierreries, étoffes précieuses, or et argent monnayé qui doivent constituer leur corbeille de noces; et l'on en fait hommage à quelque djami si l'enfant meurt avant d'avoir reçu un époux. Le djami hérite de même des objets provenant des particuliers, quand s'éteignent sans postérité les dépositaires ou légataires; et à moins qu'une grande

calamité nationale n'autorise à emprunter de suprêmes ressources à ces réserves sacrées des mosquées, toutes ces richesses se trouvent retirées de la circulation. D'immenses trésors ayant été ainsi stérilisés pendant des siècles, la dangereuse absurdité de ce système et de celui des vacoufs [1] n'a certainement pas été pour une petite influence sur l'énervement financier de la Turquie. On calcule que seulement depuis Mahmoud, qui en avait extrait le contenu presque entier, ce puits perdu de la fortune nationale a déjà réabsorbé plus de trente millions de francs!

Pour mettre un terme à mes indignations financières, il ne fallut pas moins que le spectacle intéressant des deux tombeaux de Soliman et de Kourrem, dont nous avons fait Roxelane. L'illustre empereur que ses rivaux appelaient le Magnifique, ses ennemis le Victorieux, ses sujets le Législateur, et auquel la postérité confirme ces trois glorieux surnoms, a ordonné qu'on plaçât près du sien le corps de sa favorite, ce prodige inoui de beauté, d'esprit, d'ambition, de tendresse et de cruauté. Aussi dorment-ils sous les mêmes ombrages et dans le même kiosk, mais non pas dans le même salon. Près des restes de leur héros, les Ottomans n'ont pas voulu d'un cercueil qui rappelât ses faiblesses : Kourrem occupe seulement une chambre contigüe à celle de la sépulture impériale. A ses côtés sont deux de ses enfants : l'un est ce Zéangir, martyr d'amour fraternel dont Lamartine a si bien dit la touchante histoire. — Jalouse du trône pour son propre sang, Roxelane avait obtenu de la crédulité de Soliman et de sa passion aveugle le supplice d'un prince issu d'un premier lit qu'elle accusait de conspiration parricide. Mais bientôt Zéangir, désespéré du trépas de ce frère immolé à sa grandeur, expirait de regrets lui-même, et le crime de sa mère, au lieu du sceptre, ne lui donnait qu'un tombeau. L'incon-

[1] Propriétés de main-morte attribuées aux mosquées et aux fondations pieuses.

solable sultane demanda en mourant qu'on rapprochât de la sienne la tombe de ce premier né, le plus cher de tous ses fils.

Nous avons fini les longues courses de cette journée par la visite de la *Mohammedhyè*, le temple bâti par le conquérant. Il s'élève dans un vaste enclos planté d'arbres, espèce de terrasse monumentale que des murs soutiennent au-dessus des pentes rapides s'inclinant vers la mer. Ce qui m'intéressa le plus en ce lieu, ce furent les écoles adjointes à la mosquée. Elles occupent autour d'elle trois côtés d'un quadrilatère dont la quatrième face, tournée vers la Corne d'Or, est une large muraille blanche percée de fenêtres ogivales. — Partout, dans l'ancien système musulman, les fondations religieuses étaient complétées par des cours d'enseignement public, organisation qui n'était pas sans analogie, comme on voit, avec celle de nos universités du moyen âge. L'instruction était gratuite et accessible à tous : des maisons, pareilles aux bâtiments que nous examinions, offrant même aux pauvres étudiants un abri dans d'étroites cellules, ils n'avaient plus qu'à s'inquiéter de pourvoir à leur subsistance. Mais s'ils voulaient s'assimiler en tous ses développements la science des maîtres, besoin était de longues années d'études, de patience et de résignation. Il ne fallait pas moins de quinze ou seize ans pour arriver, à travers des épreuves et des examens multipliés, aux titres [1] qui ouvraient à l'ambition la carrière vers toutes les grandeurs, même celle de scheik-ul-islam [2]. Bien peu avaient le courage de pousser jusque là et s'arrêtaient, soit au grade qui donnait droit aux fonctions sacerdotales du service des mosquées [3]; soit à celui

[1] Mulezzim, mudiri, mollah.

[2] Chef des Ulémas, ministre de la justice, du culte et de l'instruction publique.

[3] Muezzins, imans, khatibs, scheïks.

ui menait au professorat ou aux emplois de la magistrature [1].
arement on eût trouvé dans tout l'empire au delà de cent cin-
uante ou deux cents personnes parvenues au rang de *mufti*,
est-à-dire docteur, interprète et conservateur de la loi reli-
euse, civile et politique de la patrie. Ceux-là, quelle que fût
ur origine (et souvent elle était infiniment basse), formaient
'ec les pachas guerriers la véritable aristocratie, recrutée
nsi non parmi les plus nobles, mais parmi les plus capa-
es. Seulement elle avait en même temps le tort d'être une
igarchie de secte, entêtée de tous les préjugés, de tou-
s les superstitions, de tous les esprits de domination et de
rps qui sont l'essence même des castes religieuses.—Aujour-
hui la réforme a ouvert d'autres modes d'instruction plus
pides, plus complets, plus vastes et moins assujétis aux tra-
tions du passé. Les deux éducations coexistent, rivales si-
ıcieuses mais irréconciliables; — et Dieu seul sait à qui la
prématie restera.

Absorbé dans ces réflexions je m'étais accoudé à l'une des
ıêtres de la terrasse, d'où je jouissais d'une de ces vues
erveilleuses que donnent toujours ici les soleils couchants.
mer, au loin sur ma droite, et devant moi la Corne d'Or
ncelaient. Je voyais au nouveau pont les bateaux à vapeur
rtir pour les îles, les caïks jouter de vitesse, les lourds bâti-
ents sous leurs voiles blanches doubler lentement la pointe
. Séraï. Ses toits aux tuiles rouges donnaient à toute la col-
ıe chrétienne s'élevant de l'autre côté du port l'apparence
une montagne de fer en fusion : sur la rive turque, les
ıbres prolongées des grands édifices revêtaient des plus
'anges et des plus fantastiques apparences, les cascades de
ıisons, de belvédères et de terrasses. Enfin, d'en bas mon-
t vers nous le bruit clair et strident des marteaux sur le

[1] Naïbs, kadis, mufetiriz, mollah.

cuivre des *mangalias* [1] dont les fabricants se sont groupés autour de la Mohammedhyè, tandis que du haut des minarets, la voix chevrotante des muezzins annonçait avec la fin du jour l'heure où les portes de Stamboul allaient se clore. Bientôt nous vîmes des bâtiments adjacents à la mosquée sortir des *softas* vêtus de l'ancien costume, les yeux doux et pensifs, la figure mélancolique et grave. Ils passèrent tout près de moi et je remarquai que quelques-uns avaient déjà dans les touffes soyeuses de leur barbe noire de légers fils d'argent. Ces étudiants tenaces devaient être sans doute les futures lumières de la loi du prophète. Nous nous mêlâmes à eux, et nous descendîmes dans leur compagnie jusqu'à l'une des échelles d'où un caïk nous ramena, rapidement comme à l'ordinaire, à la grève de Top'hané.

Une demi-heure plus tard je rentrais chez moi, accablé de fatigue, mais déjà savourant avec délices le souvenir, ce doux fruit de la mémoire, qui devient plus délicieux encore à mesure que l'on s'éloigne des impressions, des lieux et des choses qui l'ont fait mûrir en nous.

[1] Sorte de *braseros* où l'on brûle des noyaux d'olive.

CHAPITRE XVI.

Les bains turcs et les khans.

MM. Trouvé-Chauvel et Stanley à Constantinople. — Plan de colonisation pour Burgas. — Son application subordonnée au résultat de la crise politique. — Expérience du bain turc en compagnie d'Emin-Bey. — Architecture des thermes et dispositions intérieures. — Trois salles successives. — Leur utilité. — Toilette des baigneurs et des garçons de bain. — Opérations thermales. — Bien-être qui les suit. — Les femmes au bain. — Habitude hygiénique des Musulmanes. — Leur prosélytisme sur les voyageuses. — Ali-Abd'allah le korassanite. — Ses malheurs. — Un khan d'ordre inférieur. — Pacotille persane. — Vertu fébrifuge du thé.

11 août.

MM. Trouvé-Chauvel et Stanley sont arrivés aujourd'hui de Smyrne, extrêmement las, mais encore plus enchantés de leur voyage à Burgas. La fertilité des terrains, la position avantageuse du domaine les ont vivement frappés ; aussi, comprenant en hommes rompus aux affaires tout ce qu'on peut tirer d'éléments si favorables, ils songent à appliquer dans de bien plus vastes proportions les idées que j'avais conçues. Leur plan comporte la dépense de trois ou quatre millions de francs employés en irrigations, desséchements, constructions de routes, travaux agricoles, érections de fermes et d'établissements industriels. La production des céréales et l'élève du bétail demeurent la

base de leur système d'exploitation ; mais comme appendice ils y joignent une combinaison où se révèle cette habileté pratique, en même temps audacieuse et prudente, qui est le génie des entreprises britanniques et le secret de leur succès. Sans rien innover d'abord dans la nature, le mode et les ouvriers des cultures, ils se proposent de développer spécialement celles de la garance et du coton ; d'utiliser le voisinage des teinturiers de Baïndir ; d'importer d'Europe des artisans et des machines, et de fabriquer sur place, pour les répandre dans tout l'Orient, des étoffes faites à son usage. Le résultat de cette conception serait d'assurer du même coup des débouchés à l'agriculture de la colonie, et à son industrie des matières premières à bon marché. Malheureusement la crise politique ajourne, peut-être même renverse tous ces projets. Leur réalisation est entièrement subordonnée à des modifications de contrat qui dépendent essentiellement du futur grand-vizir. Selon que le successeur encore inconnu de Reschid sera choisi parmi les adversaires ou les partisans de la civilisation occidentale, ces changements seront repoussés ou admis : c'est dire que le sort de la question se trouve désormais transféré dans une sphère inaccessible à nos efforts.

Pendant que nos spéculateurs européens venaient ainsi, tout en débarquant, m'entretenir de leurs intentions et de leurs chances de réussite, l'un de mes amis ottomans, Emin-Bey, arrivait chez moi pour m'inviter à l'accompagner aux bains turcs. Ce plaisir et ce délassement convenaient à merveille aux deux voyageurs qui demandèrent à s'associer à nous. De Péra, nous passâmes donc à Stamboul, et bientôt après nous entrâmes dans un vaste édifice, présentant pour toute façade une porte carrée dans un grand mur jaune couronné d'une corniche : par delà le faîte des constructions s'apercevait un dôme peu élevé. Mais derrière ce maigre extérieur de temple protestant, l'aspect était aussi oriental qu'il se pouvait souhaiter. On

uvait une immense pièce carrée, élevée de dix ou douze mètres, la vive lumière du dehors tombant d'aplomb par une coule inondait de clarté les zones supérieures, et massait énerguement l'épaisseur des ombres sous chaque partie du mobi-. Quatre estrades adossées aux murs supportaient à quel- es pouces du sol des couchettes recouvertes d'étoffes bario- s. Au-dessus, coupant vers le milieu la hauteur de la salle, e galerie de bois soutenue par des piliers s'étendait comme auvent. Elle contenait une douzaine de lits décorés de daquins. Abritées des courants d'air, fort dangereux dans te atmosphère déjà tiède, ces places auxquelles mène un esca- rapide, sont recherchées de préférence; aussi les direc- rs de l'établissement ayant reconnu Emin pour un homme distinction, nous fûmes conduits à cet endroit privilégié.

Jn domestique s'offrit à chacun de nous pour l'accommoder; s, après l'avoir aidé à quitter ses habits, le revêtit d'un nou- u costume. On nous mit aux pieds des sandales de bois, sur épaules un drap de laine blanche : un pechtimal rouge et u roulé autour de nos reins descendit jusqu'à nos genoux. t gênés de cet accoutrement, l'on nous fit passer ensuite dans pièce de même style que la première et de même dimen- n. Son pavé de marbre ruisselait des humides vapeurs que des ches de chaleur insufflent dans cette enceinte. C'est un de transition où se rencontrent ceux qui sortent de l'é- e et ceux qui s'y rendent : les uns dépouillant leurs vête- nts inondés pour se couvrir de peignoirs secs; les autres ndant que l'élévation de la température les ait mis en trans- ation. Causant et fumant, accroupis sur des estrades gar- s de coussins, une demi-douzaine de Turcs provoquaient ement la moiteur par des libations de café et d'orangeade. s garçons de service, la tête rasée, un caleçon pour tout oillement, vérifiaient de moment en moment l'état des bai- eurs, en soulevant les manteaux. Nos habitudes de vie et

notre nature occidentale nous rendant vraisemblablement plus sensibles au traitement calorique, nous nous trouvâmes, bien qu'arrivés après les indigènes, en état de gagner la dernière salle longtemps avant eux.

L'étuve, si puissamment échauffée qu'il faut pour l'aborder toute cette longue préparation, offre la même architecture que nous avions vue déjà : haute voûte, peintures à fresque, dôme entr'ouvert à son sommet pour verser le jour. Seulement la disposition intérieure a rendu l'appartement octogone, des fontaines garnies de vasques coupant les quatre angles des murs. Il n'y a plus d'estrades dans le pourtour; mais au milieu une sorte de grande table basse de marbre recouvrant des bouches de chaleur. Nous nous couchâmes sur ces dalles, et au bout de quelques secondes des gouttes de sueur perlaient sur notre poitrine, toutefois sans que l'élévation de la température nous fît éprouver aucun malaise. — C'est la supériorité de ce système sur celui des Russes d'obtenir à peu près les mêmes résultats en supprimant la vapeur et sa suffocante asphyxie. — Bientôt enfin le *tellak* [1], jugeant notre transpiration suffisamment abondante, nous fit signe de nous lever et d'aller nous asseoir sur de petits tabourets de bois au pied du bassin des fontaines. Nous entrions dans la série des opérations hygiéniques qui constituent la spécialité du bain oriental.

Deux robinets, l'un d'eau bouillante, l'autre d'eau tiède, fournirent dans un vase de cuivre une abondante mixtion dont on commença par nous asperger largement. Puis un jeune baigneur vigoureux, la main revêtue d'une sorte de gantelet d'étoffe rugueuse, se mit à gratter énergiquement notre buste et nos membres en étendant fortement la peau pour que son instrument mordît mieux. Il existe, il en faut convenir, une analogie saisissante entre cette toilette de propreté et les procédés

[1] L'étuviste en chef.

ont usent nos palefreniers à l'égard de leurs chevaux. Mais
ı moins la méthode est efficace : si je ne m'étais rebellé, je
'ois que mon épiderme tout entier serait resté dans les inter-
ices du gant, j'allais presque dire de l'étrille. Mon donneur
: frictions me montrait, avec une satisfaction que je ne parta-
ɜais nullement, les pellicules arrachées sur ma chair ; et mes
'otestations restant incomprises, je fus forcé de lui faire or-
›nner par Emin de laisser ma purification incomplète, ce à
ıoi il ne se résigna point sans apparence de regret.

Je pris plus d'agrément au massage, que suivit presque im-
édiatement un autre exercice. Aussitôt que le baigneur me
ɔuva les articulations suffisamment assouplies, les muscles con-
ınablement préparés, il versa sur mon front et mes épaules
ıe grande jarre d'eau de savon battue en écume, et se mit à
e frotter doucement, des cheveux jusqu'aux pieds, avec la
ıume de ses mains. De temps à autre, il s'interrompait pour
e frapper à petits coups d'une espèce de réseau d'étoupes,
in d'attirer le sang à l'extérieur ; puis il renouvelait à larges
›ts, sur ma tête, l'inondation de la mousse amère et piquante.
ɜ vue et la respiration me faisaient à la fois défaut quand je tres-
illis sous une averse d'eau successivement froide et chaude :
était la dernière phase de l'opération. Lorsqu'on m'eut ainsi
ɜttoyé de tout résidu de savon, chose plus difficile pour un
rançais chevelu que pour des Musulmans aux tempes ra-
ɛes, j'allai dans la salle préparatoire rejoindre mes compa-
ıons. Je changeai mon pechtimal mouillé contre un peignoir
ɛc, et rentrai, une heure après l'avoir quittée, dans la ga-
rie où l'on nous emmaillotta de linges chauds avant de
ous mettre dans des lits.

Alors commença pour nous un état de vague et indéfinissa-
le bien-être. Au bout de quelques instants de demi-sommeil,
otre fatigue disparaissait ; nous sentions avec une douceur
ıfinie s'apaiser le paroxisme nerveux qui avait surexcité tous

nos organes ; et nous éprouvions en même temps comme le sentiment d'un réveil de vie, de santé et de force. On nous apporta du café, un sorbet dont la fraîcheur nous offrit de divines délices, puis un narghilé chargé d'odorant tumbeki [1]. Grâce à tout ce qui avait précédé sans doute, ce complément de félicité poussa nos sens jusqu'aux limites de ces voluptés intraduisibles que les fumeurs d'opium doivent à leur poison. Nous n'étions précisément ni endormis, ni éveillés ; nous eussions dédaigné de dire une parole, et cependant notre esprit jouissait en lui-même de sa propre lucidité. Au bout de trente à quarante minutes, quand cessa l'extase, nous nous rendîmes compte tour à tour de ces impressions que nous avions tous ressenties à peu près également. — Il n'était pas temps de partir encore, et notre intelligence ravivée eût souffert de demeurer inactive : le moment était éminemment favorable aux récits. Emin-Bey, sur notre demande, ayant consenti à se faire narrateur de quelques particularités peu connues des mœurs ottomanes, nous achevâmes alors de nous éclairer sur les habitudes thermales de l'Orient.

Contrairement à ce que j'imaginais, ce sont les mêmes établissements qui servent aux deux sexes : les hommes et les femmes s'y succèdent de deux jours l'un. Mais quoique le bain soit pour les Osmanlis un délassement favori, pris en société d'amis et les retenant de longues heures, c'est surtout la récréation des Musulmanes ainsi que leur divertissement le plus vif. Elles passent des journées entières dans ces pièces brûlantes devenues leurs salons de compagnie. Elles y amènent leur famille et leurs esclaves ; elles y mangent, y chantent, y prennent le café, s'y amusent, s'y disputent, — parfois même s'y

[1] C'est une sorte de tabac venant de Perse, qui se fume exclusivement dans le narghilé. La feuille en est dure, brune, épaisse, et au lieu de se couper en longs filaments comme celles qu'on prépare pour les tchibouks, elle se hache en tout petits fragments.

attent, car maintenues à un état d'enfance intellectuelle, elles n ont conservé les défauts. Cet endroit est en outre le principal laboratoire où s'accomplit dans tous ses détails leur lonue et bizarre toilette; l'un des théâtres aussi où se déploient, ıttent, triomphent, succombent les prétentions rivales à l'emire de la beauté. Les Turques jeunes et jolies en sont ı dernier point jalouses. Elles aiment, en toute occasion, à iscuter de leurs perfections, à les glorifier, et quand l'amourropre s'en mêle à les faire prévaloir sur celles qu'on leur ppose. Tout en se peignant, se mirant, s'enduisant d'opiats ı de fard, il n'est donc point rare qu'au bain des défis s'échanent : vêtues d'un simple peignoir, les concurrentes ont tôt it alors de le jeter de côté pour se comparer avec une naïveté e sauvages. Impuissantes d'ordinaire à se convaincre réciprouement, elles en appellent au jugement de leurs compagnes : ıais il va de soi que la vaincue trouve toujours quelque bonne ıison pour le récuser.

S'ils pouvaient en être témoins, ces usages d'hygiène et ces ıûtes offriraient aux Européens de curieux spectacles, plus u'un agréable coup d'œil. Les laides, les obèses, les peaux olitres, sont dans ces réunions au moins en nombre égal aux elles, aux sveltes, aux carnations rosées. Souvent en outre, ıez les Mahométanes, l'incommode chaussure a déformé les ieds, la coutume de s'accroupir arqué les jambes, la compreson du féredgé sur la gorge donné aux seins, immédiatement près l'adolescence, une fâcheuse tendance à s'affaisser. L'expression de longs yeux noirs, de nobles profils, des chevelures ıagnifiques rachètent ces désavantages ; — mais une étrange ngularité ne tarderait pas à absorber toute l'attention des isiteurs. A l'exception des cheveux et des sourcils, ces corps ouples et nerveux ne portent pas trace de végétation capillaire! 'est une règle scrupuleusement suivie chez les descendantes 'Othman de détruire jusqu'au dernier duvet courant sur la

peau; et pour y parvenir, elles emploient une pommade verdâtre, caustique puissant qu'on enlève à l'aide de l'eau dès qu'on sent à l'épiderme la cuisson légère de la brûlure. — Les Grecques, les Arméniennes, les Israélites, admises par les Turques à fréquenter les thermes en même temps qu'elles, ne suivent pas ces étonnants préceptes. Elles n'offrent pas non plus les imperfections physiques que leur costume et leurs habitudes impriment aux filles des Osmanlis. Aussi la supériorité de beauté, si incertaine quand on compare aux bazars, aux promenades, aux portes des mosquées des qualités de visage tellement diverses chez les représentantes de chaque race, cesserait d'être douteuse à ce concours. Du moment où l'on tiendrait compte de la personne tout entière, les chrétiennes et les juives l'emporteraient incontestablement.

Il n'est point très-rare que des voyageuses veuillent se donner à Constantinople l'amusement du bain oriental. Elles doivent s'attendre alors à servir de but successivement à une satire assez acerbe, puis aux investigations d'une curiosité passablement familière. Fort hostiles aux femmes d'Occident et plus envieuses de leur sort, les Mahométanes ne manquent pas d'abord de se moquer de la pauvre *giaourna* qui s'est hasardée dans leur compagnie; de plaisanter sur ses ajustements; de critiquer les défectuosités corporelles qu'elles lui découvrent au point de vue de leurs idées sur le beau. Tout cela importe peu quand on ne comprend rien de ces railleries qui, loin de tourner en insultes, font ordinairement place à des avances d'amitié. Mais en ce cas commence l'ennui d'avoir à refuser sans cesse l'offre obstinément renouvelée d'une part de gâteau, de poulet ou de mouton dépecé à pleines mains. — S'il se trouve dans l'assistance quelque interprète, la scène s'anime et se prolonge : l'étrangère est assaillie de questions de toute sorte sur sa vie intime, et n'échappe ni aux pressantes exhortations d'imiter les procédés de toilette épilatoire pratiqués par ses voi-

ines; ni à leurs confidences d'une crudité peu voilée, faisant aloir les effets heureux que produisent sur la tendresse de ;urs époux ces mesures hygiéniques. Souvent même quelques ffforts bien intentionnés tentent d'appliquer bon gré mal gré : merveilleux caustique sur la récalcitrante, et si elle voulait ; laisser faire, elle deviendrait pour la séance l'idole de toutes s baigneuses ottomanes. — Mais la chrétienne persévérant resque toujours dans son entêtement à repousser de si profibles avis, ses officieuses conseillères se détournent vite en éplorant tant d'ineptie; puis, sans daigner donner un regard de us à l'infidèle, elles reprennent les soins compliqués de leur ropre personne, leurs causeries, leurs friandises et leurs ux.

Nous avions quitté le bain, dont le prix accru des dépenses ;cessoires de pipes, cafés, sorbets et bakchis n'avait pas déissé cinq piastres [1] par personne. Devisant du bon marché un plaisir de si longue durée et de nature si complexe, ›us retournions à Péra, lorsqu'une rencontre subite nous arta devant le bazar des étrangers. Un pauvre diable à la mine ;vreuse, accroupi au coin d'une borne, se leva à notre aproche offrant de nous remettre des objets venant de Perse, ›ur moitié de la valeur que fixerait tout autre marchand. Ce ndeur au rabais portait le costume ordinaire des Chiites : ;oite robe bleuâtre serrée à la taille, mauvaise ceinture de ie, bonnet de peau d'agneau garnie de sa fourrure, et fortes ›ttines de cuir : enfin sa longue barbe noire était teinte en uge à son extrémité. Cette mise étrange et sa figure maladive ›us intéressant en sa faveur, Emin-Bey entreprit de l'interger.

C'était un trafiquant korassanite, venant chaque année à amboul avec la grande caravane, apporter des tapis à poil ras,

[1] Vingt-deux sous.

des schalls de Cachemire, des turquoises, des ouvrages de marqueterie, ou ces beaux sabres de la fabrique de son pays que l'Orient préfère aux lames de Damas. Mais si parfois ce négoce lui avait été profitable, son dernier voyage, fatal enchaînement d'infortunes, consommait la ruine du Persan. Tombé malade en route, abandonné par ses compagnons dans un caravanseraï du Diarbékir, on lui avait dit à sa guérison que son chameau était mort; et soit pour payer le bakal, soit pour se procurer un mulet, il s'était vu contraint de céder à bas prix une part considérable de ses marchandises. De cette désastreuse hôtellerie, sa mauvaise étoile le jetait entre les mains de voleurs qui l'avaient dépouillé de ses belles armes ! Enfin, à son arrivée à Constantinople, les magasins regorgeaient d'importations persanes, précédemment amenées par le convoi dont il eût dû faire partie : les négociants ne voulaient plus dès lors prendre qu'au-dessous de la valeur d'achat les quelques articles dédaignés par les bandits dans la malencontreuse pacotille ! — Tant de calamités successives eussent abattu les plus fiers courages. Le malheureux trafiquant, miné par la fièvre et se sentant mourir, se décidait à vendre à toute condition, pour tâcher de regagner son pays avec la caravane de ses compatriotes qui partait le surlendemain.

Il n'était pas besoin de si grandes adversités pour nous attendrir : nous accompagnâmes volontiers Ali-abd'Allah chez lui. Une sorte de passage couvert nous fit pénétrer de la rue dans une petite cour carrée, ombragée de vignes; et grimpant par un escalier en planches vermoulues, nous atteignîmes au deuxième et dernier étage d'un khan [1] délabré. Il en est à Stamboul d'une apparence presque monumentale qui offrent, je le suppose, un certain confort : mais celui du triste marchand, en rapport avec sa situation, appartenait à l'ordre

[1] Auberge.

e plus humble. La maison se divisait en petites chambres ›troites, longues, s'ouvrant sur une galerie commune : nous ›ûmes remarquer aussi que chaque locataire restait chargé l'assurer la fermeture de sa porte par quelque secret mécanisme le cordes et de morceaux de bois. Devenu défiant par ses infor-unes, notre hôte s'empressa de se verrouiller en dedans avant le tirer ses marchandises d'un coffre de cyprès, et de les xposer à la lumière d'une petite fenêtre insuffisante à éclairer 'appartement. — Rarement intérieur eut un aspect plus miséra-ıle. La pièce avait pour tout mobilier deux grandes caisses, .eux nattes de paille et un petit réchaud de fer sur lequel le ompagnon de chambre d'Ali-Abd'allah (ils étaient deux our ce taudis !) faisait griller un poisson, unique pièce de ɜur double dîner. Cette sobre cuisine exhalait une odeur et ıne fumée si nauséabondes que, nonobstant toute méfiance es voisins, il fut bientôt indispensable d'ouvrir les deux is-ues. Mais alors le Persan ne songeait pas à nous envier cette atisfaction nécessaire, tant il était lui-même reconnaissant et ıeureux.

Nous avions acheté presque tout son fonds de magasin : ·ois belles cassettes en marqueterie ; douze ou quinze paires e cartons curieusement peints de batailles, de chasses, de eurs, et propres à faire de splendides buvards ; des boîtes élicatement ornées où les indigènes mettent leurs plumes de oseau ; des chevalets en incrustations servant de pupitres. Je hoisis pour ma part la seule arme échappée aux pillards, ın magnifique candjiar dont la poignée en émail et en cuivre, l'un travail évidemment asiatique, porte dans l'un de ses nédaillons la figure d'un capitaine anglais en costume du lernier siècle. Cette singularité nous frappa. Était-ce le por-rait de quelque ancien voyageur? la reproduction chez les)rientaux du goût qui fait employer à nos ornemanistes des êtes de Turcs ou de sauvages? — Le marchand, ni Emin

ne purent nous renseigner sur ce point. Du reste, Ali-abd'Allah, pleurant de saisissement, percevait à peine mes questions et mes curiosités d'artiste. Bien qu'avantageuses pour nous-mêmes, nos acquisitions dépassaient dix-sept cents piastres [1], somme de quelque importance dans le fond de l'Asie, et c'était assez pour permettre au Persan de recommencer chez lui son commerce.

Cependant une préoccupation semblait le travailler encore. A la fin, et demandant grâce pour son importunité près de gens auxquels il devait tant déjà, il s'informa si nous ne pourrions lui donner un peu de thé. Il savait, disait-il, que les hommes du Franghistan possèdent d'ordinaire des feuilles de cette plante, qu'on regarde dans son pays comme un fébrifuge souverain. M. Stanley, assez étonné de la vertu nouvelle attribuée à la boisson favorite de ses compatriotes, promit de remettre une part de sa provision au marchand quand il apporterait nos acquisitions en venant toucher son paiement. Nous dûmes nous résigner alors à laisser baiser nos mains et le pan de nos habits. Mais Ali-abd'Allah ne s'en tint pas à ces stériles marques de gratitude, et voulut absolument faire à chacun de nous un cadeau. Nous pouvions évidemment accepter sans remords, aussi n'avons-nous pas chagriné le brave homme par un refus. J'ai donc reçu une sorte de grande cuiller à potage, en un bois sculpté qui ressemble au buis. Et sa destination, sur laquelle je n'ai point songé à me faire éclairer à temps, m'inquiète à présent comme une énigme. — Quel saurait bien être son emploi indigène chez des gens qui, pour le service de la table, usent uniquement de leurs doigts?

[1] 380 fr.

CHAPITRE XVII.

Quartiers des rayas. — Mœurs arméniennes.

olution de la crise ministérielle. — Le nouveau cabinet. — Les visites de condoléance à Reschid. — Le petit champ des morts vu à l'aube. — Quartier turc. — Effets produits par la vue d'une amazone. — Le Phanar. — Les Phanariotes après la conquête. — Résultats de la réforme. — Luxe et beauté des dames de l'aristocratie grecque. — Balata, Eyoub. — Les Juifs. — Leurs maisons. — Leurs mœurs. — Leurs vêtemens. — La mosquée d'Eyoub. — Les murs de Constantinople. — Souvenirs du siége. — L'aspect actuel. — Des murailles aux eaux douces. — Trophées du Djérid. — Les eaux douces d'Europe. — Le kiosk abandonné. — Les Arméniens de Kiat-Khané. — Habitudes voyageuses. — La chapelle dissimulée. — Réception et mœurs arméniennes. — Mila et son costume. Les confitures et les saluts. — La robe à manches plates. — Le dîner.— Les Arméniens sous l'ancien régime. — Action du tanzimat sur les jeunes générations. — Leurs doubles aspirations.

13 août.

La crise ministérielle est enfin close, et sa solution n'a pas té sans causer un assez vif étonnement. Aucun parti ne iomphe : Reschid, le chef des novateurs, Ahmet-Fethi, le faori des rétrogrades, sortent également du conseil; et l'on 'y voit entrer ni Riza, ni Halil, ni aucun des autres personages en qui se personnifie quelque fraction de l'opinion. 'est Aali-Pacha, l'ami, l'élève et le principal lieutenant du izir disgracié qui lui succède. Précédemment chargé des

relations étrangères, il transmet son portefeuille à Fuad-Efendi qui était lui-même *mustechar*, c'est-à-dire sous-secrétaire d'État à l'intérieur. Le sens et la véritable portée de ces modifications de personnel n'est point très-facile à comprendre. Sacrifié en apparence aux rancunes françaises, peut-être Reschid garde sous la main de ses amis la direction anonyme du gouvernement. Peut-être encore le sultan veut-il créer une situation transitoire ; éviter de s'engager dans un des partis absolus qui le sollicitent ; poursuivre enfin son système personnel de temporisation, d'équilibre ; — et satisfaire l'Europe par la nomination de ministres qui lui agréent, en même temps qu'il contentera les rétrogrades par un accroissement de leur prépondérance à l'intérieur. Au reste, les faits parleront bientôt d'eux-mêmes. Deux questions capitales sont aujourd'hui pendantes : l'établissement de chemins de fer et la réalisation d'un emprunt en Occident. Le cabinet reconstitué va se trouver en demeure de se prononcer sur elles, et sa réponse aux soumissionnaires engagera sa politique plus irrévocablement qu'aucun programme ne le ferait.

Pendant que s'accomplissait à la Porte la cérémonie d'installation de l'administration nouvelle, c'est-à-dire pendant qu'un des grands officiers du palais venait lire en présence des fonctionnaires assemblés le firman d'investiture impériale, je suis allé moi-même rendre visite au Sadrazam révoqué. Chose singulière, et qui peint mieux que bien des longs détails la profondeur des changements survenus en Turquie ! j'ai trouvé le yali de Reschid encombré de visiteurs. — Il y a cinquante ans, on n'y eût vu arriver qu'un seul hôte, — le muet armé d'un cordon. Je me hasardai à communiquer ma réflexion sur ce contraste des mœurs au ministre tombé, qu'elle fit sourire. « Vous voyez, me répondit-il, que maintenant, à Constantinople comme en France, un homme d'État qui a consacré à son pays les forces de sa jeunesse peut se reposer heureusement,

uand vient la maturité de l'âge, dans l'administration de ses ffaires et l'attachement de ses amis ! » Toutefois je suis resté ıcrédule à ce désintéressement affecté du pouvoir dont la situaon seule me paraissait dicter les termes. Il y a trop de vigueur 'âme et de corps dans le grand lutteur ottoman pour qu'il oive songer sincèrement à la retraite. Sa mission d'ailleurs 'est point terminée; et c'est un de ces athlètes de forte race ui ne se reposent que dans la victoire ou dans le tombeau. nfin quelque bonne idée que je veuille avoir des reconnaisınces et des affections musulmanes, je pense que le soleil ouchant eût eu moins d'adorateurs, si après le crépuscule, on 'eût aussi prévu le retour de l'aurore. Au jour même de la aute, j'augure donc la revanche prochaine. La nature des vénements pourra en reculer ou en rapprocher la date; mais persévère à croire qu'au premier danger menaçant l'empire, sultan et l'opinion rappelleront unanimement l'éminent potique aux affaires; — comme aux heures de tempête, le capiine et l'équipage du navire en péril s'accordent à pousser le monier le plus habile à la barre du gouvernail.

16 août.

Le nouveau grand vizir m'a invité à lui présenter demain M. Trouvé-Chauvel et Stanley, afin d'entendre leurs propositions relativement à Burgas. Demain donc recommenceront les faires : aujourd'hui me restait, et j'en ai profité pour terminer es explorations locales. Au point du jour le comte Ladislas ....., notre ami arménien Spiridion Bayander, miss Emma, ccompagnée de son cousin M. L..., et moi-même, nous parmes à cheval pour faire ce qu'on appelle ici la *promenade des urs*. Cette excursion implique la visite des quartiers rayas de tamboul; et le retour devait s'effectuer par les eaux douces 'Europe. Enfin la maison de campagne où demeure actuelle-

ment la belle Marizza, sœur de Spiridion, se trouvant sur notre route, il était entendu que nous demanderions notre dîner à cette table hospitalière où je m'étais si souvent assis en 1849. On ne pouvait clore mieux que par cette expérience personnelle et familière des mœurs des indigènes une journée consacrée à l'examen extérieur de leurs habitations.

Pour quitter Péra, nous prîmes à travers le petit champ des morts. Aux fraîches splendeurs de l'aube il offrait un aspect séduisant et magique : — si habitué qu'on soit ici aux coups d'œil merveilleux, nous eûmes encore une explosion d'enthousiasme devant ce parc qui joint à toutes les grâces toutes les mélancolies. Tandis que nous longions la haute terrasse qui le domine, les brumes matinales roulant à nos pieds comme des vagues sous le vent de mer nous montraient, nous cachaient tour à tour les aiguilles des minarets, les dômes des mosquées, le miroir bleu du golfe chargé de navires. Puis à mesure que nous descendions les allées tournoyantes et rapides, les fondantes vapeurs se condensaient sur nos têtes autour de la cime des cyprès ; et le soleil déjà plus fort éclairait par places le réveil de vie tranquille et la calme animation de ce beau lieu. Des moutons paissaient, sous la garde de jeunes enfants, l'herbe fleurie des vieilles tombes : on voyait sortir des maisons cachées dans les arbrisseaux ou les rosiers quelques hommes, venant fumer leur tchibouk sur les marbres funéraires aux inscriptions d'azur ou d'or. Ces mendiantes qui implorent les passants avec une si douce musique de langage gagnaient lentement leurs places accoutumées, et de loin en loin quelque maraîcher portant les provisions aux hôtels de la cité franque s'acheminait courbé sous sa hotte. Nous trouvâmes ce doux spectacle jusqu'à la porte ouvrant les massives murailles de Galata à la rue sombre et triste qui conduit à l'ancien pont.

De l'autre côté de la Corne-d'Or s'étend un quartier tout à

ait turc [1], et nous y passions à l'heure du marché, c'est-à-dire quand toutes les commères,— il en est même à Stamboul,— se tiennent devant leurs demeures à l'affût des paysans amenant les denrées en ville. Quatre cavaliers et une amazone excitaient partout une certaine attention. Nous fîmes naître un émoi véritable. Dans ces étroits passages, nous forcions à peu près tout le monde à se déranger, d'autant plus que miss Emma tenait à être flanquée d'un garde du corps à chacun de ses côtés. Trop hospitaliers ou trop débonnaires pour nous sommer de prendre la file, trop dignes pour s'étonner de quoi que ce fût, les Ottomans se serraient silencieusement contre les murailles : mais les femmes et les enfants, ne montrant pas la même tempérance de gestes et de paroles, fulminaient contre nous des multiplicités d'exclamations qui n'étaient rien moins que flatteuses. D'ailleurs notre amazone soulevait autant d'ébahissement que d'indignation. Son costume, sa façon de se tenir à cheval, sa promenade en société de quatre hommes paraissaient de la dernière inconvenance; et l'on commençait à fredonner à nos oreilles certaine chanson insultante,

Coconna, coconna, etc.

qui est dans tout le Levant la formule suprême de dérision et de mépris. Une vieille femme surtout, plus jaune, plus ridée qu'une pomme trop mûre, nous suivait en criant et en maugréant. Cherchant une ressource dans ma science de nouvelle date, je me retournai tout à coup vers elle et je prononçai énergiquement ces deux mots : « Kodja tchirkin ! *Vieille laide!* » La tête de Méduse n'eût pas plus terriblement suffoqué la mégère que ne le fit cette apostrophe. Elle resta immobile, bouche béante et bras étendus, ne s'expliquant pas qu'un giaour ait pu lui dire une telle insolence en sa propre langue. L'épithète était

[1] Oun Kapané, Djebali.

toutefois si juste et la stupéfaction de l'interpellée si amusante, qu'un concert de rires s'éleva autour d'elle. Sous la sauvegarde de cette diversion de gaieté, nous pûmes sans incident nouveau gagner le *Phanar*, quartier de cette aristocratie grecque qui depuis le bas-empire a joué un si grand rôle dans la tortueuse politique des palais et des harems.

Dans cette partie de la ville les rues sont larges et aérées, les maisons vastes et belles. Du premier regard on reconnaît la richesse des propriétaires au nombre des gens de service entassés sur les portes, à l'élégance des mobiliers aperçus à travers les barreaux des croisées, aux splendides toilettes des femmes que tout bruit du dehors attire immanquablement à leurs jalousies entr'ouvertes. Les modestes peintures brunes des façades, qui sont restées d'usage chez les Hellènes après leur avoir été imposées jadis [1], ne peuvent plus donner le change à personne sur la situation de ces ex-Rayas. Du reste, il s'en faut de beaucoup que les Phanariotes aient jamais eu autant à souffrir de la conquête qu'ils se sont plu à le prétendre. Les Turcs avaient pour règle de ne pas contraindre la conscience des peuples qu'ils subjuguaient. Consentaient-ils à embrasser l'islam? les vaincus devenaient les égaux des vainqueurs. Refusaient-ils de changer de culte? on n'exigeait d'eux qu'obéissance et tribut en leur laissant leur religion et leurs lois. Cette tolérance plus philosophique que politique a nui assez aux Osmanlis dans leurs intérêts matériels pour qu'on doive au moins leur en tenir compte : et il est temps de substituer la vérité des faits aux calomnies qu'inventa trop souvent l'esprit de secte, et qu'admit presque toujours sans contrôle l'esprit de crédulité [2].

[1] A l'époque de la conquête, les vainqueurs, comme moyen de police et de gouvernement, avaient imposé à chacune des nations soumises une nuance différente pour la peinture extérieure de leurs maisons. On avait attribué aux Grecs le rouge brun.

[2] L'état comparatif de la population, dans les provinces d'Europe, est

Si l'on veut bien comprendre l'histoire de la noblesse byzanne, surtout aux débuts de l'empire ottoman, on ne peut faire ıieux que de se reporter à celle des grandes familles gallo-roıaines sous les Franks et les Burgondes. L'aspect des choses t les moyens d'action diffèrent sans doute, mais le fond des ituations offre d'abord de frappantes analogies. De même que :s évêques et les représentants des maisons patriciennes faiıient mouvoir tous les ressorts de la cour des rois chevelus, n rencontre au séraï les chefs des Phanariotes, sitôt le preıier ouragan de l'invasion calmé, comme agents efficaces des ɔus-œuvres gouvernementales. Intermédiaires de tout contact vec les puissances européennes, ils enseignaient en outre aux ɔnquérants le secret de l'administration des races sujettes; s obtenaient d'en diriger les rouages et profitaient largement e cette délégation. Mais en Gaule la conformité de croyances ıélangea vite les races : au bout d'un siècle on ne distinguait lus, dans les camps ni dans le conseil, entre les aborigènes t ceux dont les pères avaient passé les Alpes ou le Rhin. Le ulte des Hellènes leur interdisant au contraire, encore plus rémédiablement que la défiance et le dédain de vainqueur à aincu, d'aspirer aux grandes positions officielles, les Phanaotes ne visèrent jamais qu'aux richesses savourées dans le secret t au pouvoir exercé dans l'ombre. C'était d'ailleurs une nature 'ambition que le Bas-Empire leur avait apprise. Et pour atindre à leur but, on les vit user de tous les moyens : de l'enegent de leurs proches poussés dans la familiarité des pachas, e la beauté de leurs filles dominant les harems grâce à leurs harmes. Sans doute des exils, des confiscations, des exécuons capitales anéantissaient parfois d'un seul coup des pros-

écisif à l'appui de cette opinion et plus concluant que toutes les arguties evées en sens contraire. Si les Ottomans avaient eu à l'égard des Rayas le rosélytisme intolérant et l'administration barbare qu'on leur reproche, verit-on les chrétiens se trouver, au bout de quatre siècles, deux fois plus ombreux que les musulmans?

pérités longuement achetées : mais ce qu'une génération perdait, une autre le récupérait d'ordinaire. Il suffisait pour se refaire une fortune d'obtenir durant quelques années l'administration d'une des principautés grecques du continent ou de l'archipel. On les pressurait à loisir en reportant l'odieux des spoliations sur les musulmans, et l'on satisfaisait du même coup sa cupidité et sa haine. Ces retours aléatoires plaisaient à l'esprit aventureux des politiques du Phanar; et la preuve qu'ils n'avaient pas si grande horreur du joug ottoman, tout en aimant à se parer de leurs plaintes devant l'Europe, c'est qu'après Navarin, ils refusèrent à peu près unanimement de quitter Constantinople pour Athènes.

La réforme a relevé déjà l'âme et la dignité de cette aristocratie. Avec les droits de cité, il semble qu'elle ait instantanément acquis les vertus et les capacités du citoyen. Ses membres sont administrateurs, diplomates, ambassadeurs au service de la Porte : si elle veut les utiliser, ils lui rendront de même tous les genres de services, tant leur intelligence a d'aptitudes multiples et promptes. Chose décisive ! La race hellène croit à sa régénération soit avec l'aide des Turcs, soit malgré eux, et cette confiance lui donne un incroyable élan. Tandis qu'après douze ans les Arméniens, se méfiant comme d'un piége de la sécurité qu'on leur accorde, affectent par précaution la misère ou la gêne, les Grecs, juges meilleurs de la situation, se sont donné carrière : et à mesure qu'ils s'élèvent à toutes les industries, à toutes les positions, ils se montrent également empressés de profiter des fruits de leurs travaux. Aujourd'hui comme autrefois amoureux de paraître, leur préoccupation s'applique avant tout à décorer leur ameublement et leurs demeures; à faire étalage de leur fortune dans le costume de leurs femmes; à lutter entre eux de faste, et, dans la classe supérieure, à rivaliser par le nombre et la tenue de leurs domestiques avec les plus hauts dignitaires de l'État.

Nous avons pu juger nous-mêmes des larges proportions de ette amnistie donnée à la magnificence. Au bruit de nos cheaux, les fenêtres-balcons s'entr'ouvraient dans tous les hôtels u Phanar, et leurs belles habitantes, ces types incontestés de ı perfection féminine, se montraient comme des divinités sous ɛur auréole, dans un cadre de rayonnantes somptuosités. Insouiantes d'adorations, rassasiées d'hommages, semblant moins rovoquer les nôtres que les attendre, elles paraissaient surtout ɜ complaire en elles-mêmes et dans la richesse de leurs tours. J'applaudissais comme artiste à cette fière conscience e leurs charmes, à l'éblouissement des chatoyantes étoffes, es pierreries, des joyaux d'or, splendide nimbe du luxe u'elles aiment et qui va bien à leur sereine majesté. — A ɜs souveraines beautés, il faut en effet l'accompagnement es élégances royales. Sinon l'entrelacement des émeraudes, uel ornement eût pu servir de corolle au frêle corsage de satin ɜrt-pâle, soulevant les blanches poitrines comme la fleur emi-éclose d'un jeune lis? Quelle gaze eût enveloppé sans ıs meurtrir ces divines épaules, l'idéal que poursuivait Praxiıle, et que l'impalpable duvet du cygne est seul digne d'efeurer? On ne conçoit pas ces fronts impériaux sans diadème : opulence de leurs tresses noires exige le reflet vif des rubis, u le fauve éclat des sequins. Il n'est enfin que des colliers de erles capables de joûter de chaude pâleur avec la transparence acrée de carnations si délicates, et tous les feux du diamant vaient peine à ne pas faiblir devant l'humide étincelle de ces runelles sombres, quand elles daignaient darder un regard! -.Seulement une réflexion pratique tempérait mes admirations ıstinctives. Quelle devait donc être, me disais-je, la vie, la ensée, les occupations de ces femmes pour qu'elles fussent ınsi revêtues de leur toilette comme d'une armure, dès ces eures matinales du jour?

Le plus saillant caractère de Constantinople, c'est d'être par excellence la ville des contrastes. Vous franchissez une porte, vous dépassez un carrefour, et voilà qu'autour de vous tout est modifié, population, langage, mœurs, religion, métiers, physionomie des lieux. Chaque race habite un domaine propre dont elle ne franchit guère la limite; chaque profession se groupe près d'un centre dont ses membres ne s'écartent pas. De là ces changements à vue, pour ainsi parler, qui étonnent et intéressent toujours. Ainsi nous nous croyions encore en plein Phanar, au milieu des Grecs; il ne fallut que traverser un vieux mur, sous une arcade ogivale qu'une grille ferme la nuit, pour nous jeter chez les Juifs, dans leur triste quartier de Balata et d'Eyoub.

Ce faubourg est sale, dégoûtant, ignoble : les maisons lézardées y ont la physionomie suspecte des coupe-gorges et des tripots. Pourtant, malgré leur aspect repoussant, il n'en est peut-être pas à Stamboul dont l'intérieur, si l'on pouvait y pénétrer, offrît de plus curieuses études. Dans ces bouges grouillent, pullulent au travers des diamants et des guenilles ces familles étrangement nombreuses qui réunissent toutes les professions imaginables, celles de tailleurs, drogmans, bijoutiers, revendeurs, entremetteurs, etc., etc. Quand on a vu les israélites de France si complétement au niveau des mœurs de notre civilisation et qu'on leur compare leurs frères d'Orient, on s'épouvante de l'état où peut réduire une caste la longue suite d'oppressions ou de mépris des populations qui l'entourent! — Les maîtres des taudis de Balata s'efforcent de leur imprimer au dedans comme au dehors le cachet de la misère; mais souvent la richesse réelle perce cette couche apparente de pauvreté. Les marchandises finissent par déborder des appartements cachés dans ceux où l'on est forcé de recevoir les visiteurs. Insensiblement toute la maison devient magasin : les habitants, reculant devant cette marée de ballots, arrivent à s'en-

ısser dans une seule chambre qui est encore l'atelier commun, t dans laquelle vivent, mangent, cuisinent, dorment pêle-ıêle enfants, petits-enfants et aïeux.

De ce sanctuaire, les femmes ne sortent presque jamais. e sont les hommes qui, en surplus de leurs affaires, vaquent ıx occupations du ménage. Vous les rencontrez, le matin u le soir, avec leurs longues robes traînantes, leurs figu-s flétries, leur barbe jaunâtre : ils se glissent le long des murs ortant des paniers de provision, et sondant l'espace de leurs ɘux agiles comme s'ils étaient chargés d'un trésor. — Et si s Juifs sont aussi laids que la renommée nous l'avait dit d'a-ınce, les Juives sont beaucoup moins belles. Leur vêtement ɔus a paru également plus singulier que gracieux. La robe :hancrée laisse voir sous une gaze le haut de la poitrine; mais ɔur donner de l'élégance au buste, il manque l'accompagne-ent du féredgé des Turques ou de la petite veste des Grecques. e turban lui-même, que surmonte une sorte de gros bourrelet rculaire en forme de couronne, nous sembla plutôt écraser ı'ennoblir des figures qui n'ont pas d'ordinaire une très-ıute distinction. — Nous pûmes à l'aise passer comme une vue de la population, car ces races étiolées, cherchant l'air et lumière de même que les fleurs se tendent vers le soleil, ıt construit pour leur siége habituel des estrades intérieures la hauteur des croisées, et se pressent vers les grillages au oindre bruit du dehors.

Un chemin fangeux nous fit sortir d'Eyoub et nous condui-t jusqu'à un vieux cimetière s'étendant au-dessous des rem-ırts dont il dut être autrefois le glacis. Nous étions tout près ɜ la mosquée où les sultans viennent, en montant sur le trône, cevoir des mains du scheik des Derviches Mewlébites, le ıbre vénéré d'Othman. Mais M. Ladislas K... n'ayant point ɔngé à se munir de son firman, il nous fallut renoncer visiter le curieux sanctuaire de cette cérémonie d'inves-

titure héroïque. Aussi nous nous hâtâmes vers les croulantes murailles dont l'aspect nous impressionna puissamment. Des tombes renversées parmi les broussailles, des ronces escaladant les vieux cyprès languissants, quelques moutons avec leurs bergers, des cavaliers franchissant les roides talus à travers les colonnes funéraires, donnaient un premier plan mélancolique au paysage. Plus loin se dessinaient les bastions éventrés, les créneaux surplombant, les brèches ouvertes, les fossés à demi-comblés, les tours crevassées élevant de distance en distance, dans le ciel bleu, leurs silhouettes percées à jour. Je me sentais troublé d'une émotion respectueuse : ce sol que je foulais, c'était le dernier débris du grand empire romain ! Sous la protection de ces ruines il a survécu des siècles encore à la fondation des sociétés nouvelles, prolongeant l'antiquité jusqu'à la fin du moyen âge, rattachant, dans le faisceau des traditions humaines, au monde des papes le monde des Césars. Et tous deux ont fini ensemble quand ces fortifications se sont écroulées. De ce jour en effet l'histoire écrivit ses fastes sous un autre titre : la renaissance à son aurore ouvrait l'ère des temps nouveaux !

On peut encore, en suivant les contours des murs, ressusciter sur leur théâtre toutes les principales phases du siége. Derrière nous se creusait le vallon à travers lequel Mahomet II sut introduire dans la Corne-d'Or la flotte qui réduisit la ville en la prenant à revers. Nous côtoyâmes tour à tour la Porte Dorée contre laquelle échouèrent les premières attaques; celle des canons [1] où la brèche fut pratiquée, où l'assaut victorieux passa sur le corps mutilé du brave Constantin. Nous poussâmes jusqu'à Iedi-Koulé [2], la bastille musulmane, qui vit se dénouer pendant plus de trois cents ans tant de drames com-

[1] Top'Kapoussou.
[2] Les Sept-Tours.

nencés au séraï. — Mais la souriante sérénité de ces climats a les calmants d'une étrange énergie. Une heure non écoulée, ette nature absorbante nous avait reconquis sur les souvenirs e l'histoire, sur la pitié due aux glorieux malheurs ! La vague e Marmara n'a rien gardé dans son murmure des sanglots u'elle a éteints, et le lierre jette sur ces décombres son man-eau de verdure comme un voile d'oubli. La giroflée, la cam-anule, la marguerite refont à ces créneaux des couronnes; u fond des fossés, des figuiers mêlés aux vignes tendent gaie-ment aux passants leurs beaux fruits mûrs. Et l'on a beau vou-oir s'obstiner, la sensation fait dériver la pensée ! Je me sur-renais tant de complaisance pour la Turque Stamboul que je 'avais plus peut-être, pour Constantinople la Grecque, assez e regrets et d'amour.

Nous tenions à nous rendre aux Eaux-Douces, chez la sœur e Bayander, et celui-ci d'ailleurs nous rappelait notre pro-ramme. Il fallut donc s'éloigner de ce tableau grandiose our s'engager dans les ondulations d'une série de petites ollines sablonneuses, incultes, sans maisons comme sans om-rages. La chaleur du jour, l'éclat du soleil, la profondeur e la solitude, du silence, les pittoresques éboulements des urs aperçus dans le lointain pouvaient nous faire illusion et ous figurer le grand désert de Syrie avec ses horizons de capi-les mortes. Excepté vers la mer, la ceinture de Constantino-le offre ainsi, sur deux lieues de largeur, un caractère de ésolation. Ces terrains dénudés servent de champ de manœu-re aux troupes ottomanes dont on aperçoit parfois quelques ampements. Çà et là se rencontrent encore des colonnes, es monolithes hauts de deux à trois mètres, irrégulièrement lantés dans le sol. Ils marquent les lieux où les anciens sul-ans se sont signalés par des merveilles d'adresse dans le jeu uerrier du djérid. Enfin après une heure de galop, nous attei-nîmes la vallée des Eaux-Douces, presqu'île formée par le

Kiagad-Sou et l'Alibeg-Sou [1]. C'est la promenade favorite de l'aristocratie de Stamboul et de Péra, les vendredis de la froide saison. Toutefois malgré le charme des îles verdoyantes, des grasses prairies, la fraîcheur des eaux, l'ombre des peupliers et des saules, nous ne fûmes que médiocrement satisfaits de ce paysage. Je conçois qu'il plaise par le contraste de son agreste simplicité à des yeux habitués aux grandes lignes du Bosphore : mais sur nous, étrangers, les mêmes raisons n'ont pas le même poids.

En nous éloignant des Eaux-Douces, Spiridion nous fit remarquer, du haut d'une éminence qui le domine, l'état d'abandon d'un vaste kiosk entouré de ses jardins. Fenêtres closes, allées envahies par les massifs, réservoirs absorbés par les grands joncs verts, arbres morts étalant leurs squelettes au milieu des végétations luxuriantes que ne retient plus le ciseau du jardinier, tout imprimait à ces ruines neuves un cachet particulier de tristesse. C'est le monument d'une légende sentimentale étrange en Turquie. Mahmoud avait donné à l'une de ses femmes cette habitation où il aimait à s'enfermer avec elle, dans le déclin de sa vie et de sa fortune, pour chercher dans les jouissances d'une tendresse partagée l'oubli de ses chagrins de roi. La favorite mourut : et le terrible sultan, ce cœur indomptable, faillit s'éteindre de désespoir. Il ordonna qu'aucune main humaine ne touchât plus à rien dans l'asile de sa félicité perdue ; puis, à ses heures les plus mauvaises, il revenait y pleurer seul. Depuis qu'il est monté sur le trône, Abd'ul Medjid a respecté la volonté paternelle. Maintenant encore le pavillon impérial continue de porter son deuil, signe touchant de sentiments nouveaux, d'affections spiritualisées qu'ignoraient les vieux Osmanlis.

Une déception nous attendait à Kiat'hanè chez la sœur de Bayander. Le concierge nous apprit que le matin même Marizza

[1] Anciennement le Cydaris et le Barbyses.

Anam [1] et son mari s'étaient rendus avec tous les domestiques lans une autre propriété. Je savais déjà suffisamment la Turquie pour ne point m'étonner de cette transmigration soudaine. C'était autrefois chez les Arméniens riches un constant sage de posséder plusieurs maisons, d'enfouir leur or par ortions dans chacune d'elles, et de changer de résidence à haque instant. Ils se gardaient de la sorte, un peu contre les angers personnels (car on ne connaissait jamais positivement eur retraite), et surtout contre les exactions, qui même en les épouillant d'un domaine n'eussent pas consommé leur ruine. . présent les périls n'existent plus, mais la tradition a perpété ces habitudes de prudence. — Et comme si l'humeur 'émigrer avait pris tous les gens de Kiat'hanè à la fois, nonseulement l'habitation du beau-frère de Spiridion était vide, mais un oncle et une tante sur lesquels il comptait à leur défaut, se trouvaient également absents.

Ces derniers du moins avaient laissé chez eux leurs enfants, mot qu'il faut prendre presqu'au littéral, car il s'applique à un garçon de vingt ans et à deux jeunes filles âgées tout au plus e quinze. Notre ami alla négocier près de ce grave conseil la ifficile admission de quatre étrangers. Chez les Arméniens chismatiques, dont font partie les parents de Bayander, le oyer n'est guère moins impénétrable que chez les Ottomans ux-mêmes : aussi, malgré toute son éloquence, notre ambassadeur aurait vraisemblablement échoué, si l'hospitalité oriental le ne se fût révoltée d'autre part contre l'idée de refuser un îner à des voyageurs. Au bout d'un instant l'on nous introduisit donc par un tortueux passage dans une petite cour où élève une chapelle. — Lors de l'insurrection des Hellènes, les ayas dissimulaient ainsi leurs églises, afin de ne pas provoquer par les manifestations d'un culte hostile l'irritation des

[1] Maîtresse Marie.

Musulmans. — On nous fit mettre pied à terre à cet endroit pour nous conduire à travers les jardins jusqu'au salon meublé à la turque, où nous attendaient les jeunes maîtres du logis. Leur accueil à la fois bienveillant et timide servit de prélude à l'une des plus curieuses réceptions dont j'ai gardé le souvenir.

Notre hôte, digne cousin de Spiridion, parlait italien et français. Nourri d'ailleurs des journaux et des livres d'Europe, il était habitué non pas au contact des Francs, mais à celui de leurs idées; aussi ne se tirait-il point sans succès de la conversation qu'il avait pris pour tâche d'animer et de soutenir. Quant à ses sœurs, leur rôle ne semblait point si aisé pour elles. Rien ne peut rendre l'embarras charmant des deux jeunes filles, élevées à ne sortir qu'en yasmak, à ne se laisser voir à visage nu que par leurs proches, à ne fréquenter d'autres hommes que leurs oncles et leurs cousins, et qui se trouvaient subitement forcées d'offrir — loin de leur mère — des sorbets et des pipes à des Français, à des Anglais, à des Polonais inconnus! Les mains leur tremblaient donc légèrement, surtout à la belle Mila, l'aînée d'entre elles, en accomplissant pour nous ces formalités de la politesse hospitalière de leur pays. Du moins s'étaient-elles promis, par suite de quelque capitulation de conscience ou de quelque raffinement de pudeur féminine, de ne rien nous dire, quoique sachant l'italien, si ce n'est par l'intermédiaire de Spiridion ou de leur frère, et elles se tinrent religieusement parole. A peine miss Emma put-elle en obtenir quelques monosyllabes, prononcées à son oreille à voix basse et en rougissant.

Est-ce la bizarrerie de l'impression, est-ce sa nouveauté qui m'ont touché à ce point? Je ne sais, mais il me semble que ces ravissantes personnes demeureront pour moi le type de la femme d'Orient dans les deux civilisations du passé et de l'avenir. Peu importe qu'elles soient chrétiennes : les similitu-

les l'emportent si largement sur les différences, quand on va
u fond de la commune situation faite par les mœurs aux mères,
ux filles, aux épouses dans toutes les sectes du Levant! — Que
on mari soit turc ou grec, orthodoxe ou arménien schismatique,
elle qui s'élève chez nous à la dignité de compagne ne reste-t-
lle pas également l'humble subordonnée, la servante le plus
aut placée dans la hiérarchie domestique? Pour l'armé-
ienne, pour la musulmane, la même interdiction subsiste de
oir d'autres hommes que les parents et de se montrer sans
oile en public. Dans l'intérieur, les mêmes fonctions qui
onstatent l'infériorité leur sont dévolues ; et si l'usage de la
olygamie impose à la mahométane certaines charges plus
urdes, elle possède en revanche l'avantage du divorce en des
as déterminés. — Quand je voyais nos hôtesses, des filles
ores pourtant! s'agenouiller par respect sur le divan au lieu
e s'asseoir ; se lever à chaque minute pour nous offrir, comme
aient fait les gens de Reschid, d'Émin ou d'Achmet, les
pes allumées, le café fumant, les sorbets, les confitures ; enfin
oublier jamais de nous servir avant miss Emma, je pouvais
rtes, presque sans illusion, résumer dans celles qui en
fectaient si complétement le rôle, cette double destinée d'es-
aves-reines, que la passion ou la satiété font tour à tour aux
cluses des gynécées de l'Orient.

Mila, c'était l'enivrante image, la vive incarnation des poéti-
ues légendes de l'Asie. Mince, frêle, élancée, avec de grands
eux doux et tristes, sa pâleur de rose blanche, ses longs cils,
s lèvres vermeilles, elle empruntait encore au costume natio-
al des attraits de plus. Ses petits pieds, chaussés de babouches
aînantes, se perdaient sous de larges pantalons à raies jau-
es et roses. Une ceinture de cachemire relevait sur les han-
hes l'extrémité de l'ample jupe bouffant à la hauteur du
enou ; une veste de drap brun entr'ouverte dessinait les con-
ours de sa jeune poitrine, et sur ses beaux cheveux noirs,

dont le poids semblait courber son cou délicat, un ruban de soie tramé d'or fixait une fleur de grenadier. Pour accomplir les devoirs trop humbles que je souffrais de lui voir rendre, la timide enfant glissait sur la laine épaisse des tapis avec cette molle indécision de la démarche, cette adorable gaucherie que donne aux Levantines leur vêtement et l'excessif abus du repos. Et quand ses regards se baissaient modestement, l'usage lui imposait encore des attitudes de séduction provoquante. En même temps qu'elle nous présentait tour à tour le compotier d'argent contenant ces marmelades dans la préparation desquelles les Arméniennes excellent, la cuiller dont nous devions nous servir, ou le verre d'eau qui suit l'essai de chaque confiture nouvelle, sa main voltigeant de sa bouche à son front semblait semer des baisers! — Spiridion nous faisait gaiement les honneurs de ses mœurs nationales. Il nous apprenait à rendre l'amoureux salut, à déguster les conserves avec grâce ou à les refuser sans impolitesse. Et nous trouvions, réjouis par ces jeux, que pour apprendre à une si charmante école, il était doux d'ignorer.

Trop tôt malheureusement le charme fut rompu. Tout d'un coup la porte s'ouvrit devant la plus jeune des deux sœurs, qui s'étant esquivée un moment, reparaissait triomphante. Elle était habillée d'une robe de soie verte à la française, coiffée d'un bonnet à fleurs, chaussée de bottines vernies, décorée d'un col, de manchettes, de rubans, enfin de je ne sais quels autres affiquets parisiens. — Était-ce coquetterie pure et simple ? désir de nous faire honneur? hommage à son cousin, le civilisateur de la famille? Je ne sais, mais quand tous applaudissaient, je ne pouvais me défendre d'un regret douloureux. Ces laids accoutrements présageaient la proscription prochaine du costume pittoresque de Mila. Sans doute la civilisation pénètre sous le couvert de cette robe à manches plates; et comme ici-bas tout se relie, on venait justement de la faire tailler pour conduire

'hiver suivant la jeune fille au théâtre de Péra. Mais pourquoi a civilisation n'a-t-elle aujourd'hui souci que de l'*utile?* Pourquoi, dédaignant le *beau*, cette *utilité* d'autre sorte, ce vrai écessaire pour certains esprits, force-t-elle trop souvent ceux ui l'applaudissent le plus dans l'ensemble des transformations u'elle opère, à déplorer certaines de ses victoires comme des éfaites du bon goût?

Tous les rafraîchissements qu'on nous avait déjà offerts vaient eu seulement pour but de nous faire attendre plus atiemment le dîner. Il se composa de poissons accommodés n manière de bouille-à-baisse, de caviar, de mouton cuit êle-mêle avec des quartiers de coing, de bec-figues rôtis, e sucreries, de fruits et de laitage. Un vieux vin de la côte 'Asie pailletait dans un flacon de cristal taillé. Comme à yra, nous étions assis sur un divan et nous avions pour table n large plateau de cuivre reposant sur une sorte d'escabeau; ıais nous mangions dans des assiettes de porcelaine anglaise, vec des fourchettes d'argent, et nous avions pour essuyer no-'e bouche de petites serviettes comme celles dont on se sert n France en prenant le thé. Moins absorbé que mes comagnons par les étrangetés de la cuisine et du service, je ı'occupai surtout à causer de l'état du pays avec Spiridion t son cousin. J'ai été vivement frappé de l'intelligence, de la ›urnure d'idées de ce jeune homme, de l'impatience hautaine t nerveuse que son caractère révèle et qui tranche si profonément avec les vieilles habitudes humbles, modestes, discrè-ıs du peuple auquel il appartient. C'est là un remarquable ymptôme des modifications nationales; une révélation de ces léments inconnus venant se combiner chaque jour dans la ısion politique d'où sortira le nouvel Orient.

Je ne sais plus quel voyageur a jadis nommé les Arméniens: ›s Génevois du Levant. L'assimilation ne manquait pas de ıstesse. Les deux populations ont les mêmes qualités spécia-

les : économie, sobriété, goût du travail, aptitude à tous les commerces, surtout à celui de l'argent. Qui dit Arménien dit toujours un peu banquier. Cette race, nombreuse dans les deux Turquies, a passé après la conquête par toutes les phases réservées, dans les époques de civilisation incomplète, aux castes plus industrieuses que guerrières. Comme les Juifs du moyen âge prêtaient aux barons, sous l'ancien régime les sarafs arméniens prêtaient à gros intérêts aux pachas, jusqu'à ce qu'ils aient reçu d'eux leur fortune entière en gage ou en nantissement. Mais d'ordinaire quelque mesure tyrannique les forçait alors à tout restituer d'un seul coup, heureux encore s'ils gardaient ce qu'ils possédaient d'ancienne date. Malgré ces exactions, qui souvent n'étaient que des représailles, ils allaient toujours s'enrichissant, toutefois sans que la fortune leur donnât ni la dignité, ni le désir de l'indépendance, ni l'esprit de l'égalité civile. Fins, cauteleux, avares plus que fiers et braves, s'ils réunissaient toutes les vertus de l'épargne, ils n'avaient aucune de celles de la politique. Il se pouvait donc bien qu'ils fissent secrètement des vœux contre la Turquie ; mais leur prudence calculatrice garantissant que jamais ces aspirations vagues ne se transformeraient en conspirations, les Ottomans n'avaient absolument rien à craindre de tels sujets.

Depuis treize ans le tanzimat a opéré dans cet état de choses des changements aussi curieux que difficiles à apprécier. Louables dans leur but, excellents dans leur ensemble, ils ont enfanté, comme toutes les grandes transitions sociales, certaines souffrances et certains dangers précédemment inconnus. Réagissant promptement sur les mœurs, accroissant le bien-être général, garantissant la sécurité des fortunes, la réforme de l'administration et des lois a eu parmi ses autres effets celui de restreindre le nombre des prêts usuraires, leurs exigences, et de faire refluer les capitaux vers les entreprises

dustrielles et agricoles. Ce sont là les avantages positifs que
compense aucun inconvénient. Mais pour ce qui touche
progrès moraux, il n'en a pas été de même : loin de
ffermir l'édifice ottoman, peut-être le tanzimat l'a-t-il momen-
ıément ébranlé. — Conviés à l'égalité civile, aux fonctions
ıbliques, administratives, et reconnaissants de l'instruction
nnée par l'État dans les écoles d'Europe à l'élite de leurs
fants, quelques Arméniens ont bien tenté à maintes reprises
s'avancer dans la voie qui leur était ouverte et d'y entraî-
r leurs compatriotes. — C'était, hélas! demander l'impossible
ıes gens traditionnellement absorbés dans l'intérêt pécuniaire
le fanatisme religieux. Les institutions, le rôle politique,
venir national auxquels, dans la reconstitution de l'empire,
conviait leur race, étaient trop au-dessus du niveau qu'elle
:upait pour qu'on pût l'y élever sans préparation. Aussi la
tite phalange des hommes supérieurs, des jeunes gens for-
is par une éducation libérale, est restée tiraillée entre deux
;onciliables méfiances : la suspicion de leurs concitoyens
ıabiles à les comprendre; l'inquiétude des Turcs mécon-
ıts du peu de succès de leurs concessions. Et cette situation
heuse, fomentée par la force des préjugés, peut durer long-
nps encore, prolongeant d'amères épreuves pour les ini-
teurs à la fusion sociale. Probablement ils ne jouiront pas
x-mêmes du succès que leur devra l'avenir.

Tout en rendant justice aux bonnes intentions du sultan,
x efforts de ses ministres, la jeune génération arménienne
ıguit donc, souffre, se décourage et se plaint également
s musulmans et des rayas. Dans l'impatience d'accomplir
destinées, peut-être même irait-elle en certains jours d'ob-
ssion moscovite et de lassitude, jusqu'à provoquer un cata-
sme en Orient si elle ne craignait de le voir profiter au
spotisme russe, dont son éducation française lui a donné
ıorreur. — Il était facile de démêler dans l'entretien de mes

jeunes amis la trace de ces tendances contradictoires agitant simultanément leurs âmes, et du reste ils ne se défendaient pas de les ressentir. Ne doit-on point voir en cela une nouvelle et surabondante preuve que la plus grande force du sultan réside désormais dans cet idéal de libéralisme et de nationalité qu'il a fait entrevoir à ses peuples? Et n'est-ce pas en même temps une marque, d'abord que les Ottomans ne sauraient sans péril interrompre l'exécution des mesures qui doivent réaliser le programme d'où dépend leur salut; enfin que désormais, pour le cabinet de Paris, le levier dans le Levant est moins la question religieuse que la question politique et sociale.

Après avoir longuement discuté de sa patrie et de sa race, notre hôte me ramena à la France qu'il brûle du désir de visiter. Le volcan mal éteint cause à tous les étrangers un effroi, un étonnement, une curiosité indicibles. Ils se tiennent toujours en attente devant le peuple des réveils soudains, comme les enfants devant les changements à vue d'une féerie d'opéra. En retour de ce qu'il m'avait dit sur sa nation, j'ai répété au jeune Arménien mes jugements et mes espérances. — Puis, comme l'heure s'avançant nous conviait à partir, nous allâmes au jardin fumer une dernière pipe et boire une dernière tasse de café sous un figuier gigantesque, pendant que les jeunes filles cueillaient dans leurs plates-bandes une ample moisson de fleurs. Elles destinaient ce cadeau à miss Emma, et cependant voulurent bien nous gratifier de quelques œillets. Enfin nous remontâmes à cheval, et deux heures après nous rentrions à Péra, de plus en plus enchantés de ce beau pays qu'on aime davantage à mesure qu'on le connaît mieux.

CHAPITRE XVIII.

La Porte. — État économique de la Turquie.

palais de la Porte. — Ses abords. — Administrations qu'il contient. — Dispositions intérieures. — Panorama de ses galeries. — Aspect des bureaux. — Esprit des employés.— Appréciation populaire des fonctions publiques et des fonctionnaires. — Nourreddyn-Bey. — MM. Vogoridès et Aristarchi. — La politique de Londres et celle de Pétersbourg dans les questions de réformes turques. — Une personnification de la diplomatie ottomane. — Les drogmans à Constantinople. — Aali-Pacha. — Son passé. — Les vues économiques de M. Trouvé-Chauvel. — Un aperçu des effets du tanzimat. — Programme administratif du grand-vizir. — Situation matérielle de l'empire. — Retour sur l'ancien régime. — Influence de l'organisation sociale sur la production et les affaires. — L'agriculture et l'industrie d'autrefois. — Monopole, corporations, exactions, vénalité. — Le régime nouveau. — Liberté du commerce, des industries, de la concurrence, et garanties pour l'impôt. — Progrès accomplis. — Réaction des vieilles mœurs sur les institutions récentes. — Propension générale vers l'agriculture : ses résultats. — Caractère du mouvement commercial et industriel chez les Rayas et chez les Ottomans. — La compagnie des pachas.— Appréhensions qu'inspire aux Turcs la prospérité des races chrétiennes. — L'expansion occidentale et l'effroi qu'elle donne aux indigènes. — Législation interdisant la possession du sol aux étrangers. — Dérogations à ses principes. — La réforme n'a point pénétré jusqu'aux masses. — Inconvénients de la vie à bon marché. — L'immixtion dans les conditions du travail moderne est pour les Ottomans question de vie ou de mort.

17 août.

Le palais de la Porte s'élève non loin du séraï, sur la pente le la colline qui regarde la Corne-d'Or. Renfermant toutes les

grandes administrations ottomanes, à l'exception des ministères de la marine, de la guerre et de la police, il sert encore de siége politique au gouvernement. Aux occasions importantes, c'est dans son enceinte que le sultan convoque le *divan* national, composé de tous les hauts fonctionnaires civils, religieux et militaires en exercice ou en non-activité. Trois fois par semaine le sadrazam [1] y préside le conseil de cabinet; et presque chaque jour il y confère avec ses collègues sur les détails de leurs services, dont il a tout à la fois la responsabilité et la direction supérieure. Enfin c'est à la Porte que les ambassadeurs, les drogmans, les particuliers étrangers ou indigènes, doivent venir traiter officiellement des intérêts de toute nature où l'empire est engagé avec eux.

Cette concentration bureaucratique, la multiplicité de relations et d'affaires qu'elle agglomère sur un seul point, font de ce palais l'une des plus saisissantes curiosités de Stamboul. Soldats, tatars, caïdgis, valets d'escorte des visiteurs, mendiants, marchands de limonades ou de sucreries se groupent dans les cours et à l'ombre des murs, peu à peu refoulés des fraîches remises qui occupent tous les rez-de-chaussée de l'immense édifice par les chevaux et les voitures attendant leurs maîtres. A travers cette foule, où l'on discute les événements du jour avec plus de liberté qu'on ne le saurait croire, se croisent les solliciteurs osmanlis et francs; les drogmans des ambassades précédés de leurs cawass; les fonctionnaires réformistes en calèche découverte; les vieux pachas à cheval avec leur cortége asiatique. Ce sont des domestiques les étayant sous les bras, des saïs tenant la bride de leur monture, des serviteurs une main

[1] Nom turc du grand vizir. Il signifie, à proprement parler, « le portefaix de l'empire, » celui qui en soutient le poids avec le sultan. Le sadrazam a des pouvoirs plus étendus qu'un premier ministre ordinaire. Sa position se peut comparer assez exactement à celles qu'ont occupées parfois dans quelques États du midi de l'Europe, sous le nom d'*alter ego*, des lieutenants du souverain.

puyée sur chaque côté de la croupe, un tchiboukdji portant
s pipes dans leur tuyau de soie. — Aux porches du vestibule les
éposés aux chaussures, aussi indulgents pour les pieds nus
l'intraitables pour les bottes souillées, vous inspectent avant
vous laisser pénétrer dans les vastes galeries. Une rumeur
nfuse s'en échappe, à tout moment coupée par le bruit stri-
nt des fusils que les sentinelles se plaisent à faire résonner.
Puis, à mesure qu'on s'enfonce dans les replis de ce labyrin-
e, on trouve tour à tour d'immenses salles d'attente, anticham-
es des cabinets ministériels gardés par une haie de soldats
d'huissiers ; — des corridors où s'ouvrent derrière une tapisse-
faisant porte les bureaux des employés ; — des passages peu
équentés dont des marchands encombrent le parquet de pa-
ers, plumes, crayons, canifs exposés en vente ; — des couloirs
oscurs dans lesquels des familles villageoises, femmes, en-
nts et vieillards, attendent en fumant ou faisant un repas
ugal le retour d'un parent, qui est allé débattre avec les agents
l'administration quelque intérêt communal ou personnel.
ır instant passent de hauts dignitaires précédés de tchouka-
ırs [1]; des domestiques portant du café ou des tchibouks (car
hospitalité ottomane ne chôme pas plus à la Porte que chez
s particuliers) ; des Musulmans ou des Giaours se rendant à
uelque audience ; des sarafs arméniens, reconnaissables à la
etite plaque de cuivre fixée sur leur fez, et qui ont toujours
faire au gouvernement dont ils sont les fermiers, ou aux pa-
has dont ils sont les banquiers. — Parfois éclate dans quelque
arrefour un tapage insolite attirant les curieux. C'est un der-
che, un santon, un hadji, fou véritable ou supposé, qui tout
n venant des extrémités de l'empire présenter une suppli-
ue, demander l'aumône, parfois donner des conseils au gou-
ernement, se livre, sans s'inquiéter des voisins, à quelque
ratique de dévotion bizarre imaginée par lui.

[1] Massiers.

Si cette physionomie extérieure ne rappelle pas beaucoup celle de nos ministères, la différence est encore plus tranchée quand on soulève les portières derrière lesquelles les bureaux des expéditionnaires s'étendent. Au lieu du sobre et triste mobilier traditionnel en France, — chaises fanées, cartons, pupitres, table noircie d'encre et vieilles tentures, — on voit de coquets petits salons garnis de divans, où trois ou quatre hommes assis à la turque écrivent sur leurs genoux, se servant de plumes de roseau et de longues bandes de papier. Un pareil nombre de leurs collègues se repose d'ordinaire, fumant ou se rafraîchissant en compagnie de quelques amis. Race guerrière et agricole, les Ottomans sont, à vrai dire, de fort mauvais employés. Propres au commandement, peut-être à la direction administrative, ils ont pour toute besogne *paperassière* une aversion insurmontable, et fréquemment les plus vieux de même que les plus sages, afin de se faire octroyer *tatil* (vacances), recourent sans honte à des roueries d'écoliers. Dans les fonctionnaires de la Porte, il en est peu d'ailleurs que leur éducation ait élevés au niveau des nouvelles obligations imposées par la réforme : aussi les chefs de service, contraints de revoir par eux-mêmes presque toutes les pièces dont ils ont la responsabilité, sont-ils surchargés de travail. Plus que jamais donc, mais plus justement, la première réponse à toute réclamation est-elle le fameux *bakaloun* [1]. Pour triompher de ces lenteurs, destinées sans doute à disparaître à mesure s'épurera le personnel, il ne faut rien moins que la violence des caïdgis, des laboureurs ou des artisans. Prenant pour vérité pratique la vieille fiction qui assimilait à des esclaves publics les agents gouvernementaux, les plus humbles du peuple gourmandent de belle sorte dans l'occasion les subordonnés et jusqu'aux pachas et aux vizirs. Le sultan même n'est pas toujours à l'abri

[1] « Nous verrons, » mot usuel des Turcs pour remettre à se prononcer sur quelque chose.

: leurs objurgations [1], et jamais citoyens d'un État libre ne sont laissé moins éblouir par les splendeurs de ceux qui les lministrent. — Les principes d'égalité que le Koran respire, dogme du fatalisme, interdisant à l'homme l'orgueil ou l'huiliation de sa position sociale dont Dieu seul est cause, expliient philosophiquement cette impassibilité maintenue au veau de tous les sorts. — Un jour, j'entendis un paysan incené, qui avait forcé toutes les portes et tous les huissiers pour nir demander un secours à Reschid, dire au sadrazam dont il ouvait l'assistance insuffisante, que si jamais les rôles étaient tervertis, il se montrerait plus généreux! — Et si extrêmes 'elles soient, ces suppositions ne paraissent point sans mere en Turquie, tant on y voit d'étranges revirements de forne. Le seraskier actuel, Méhémet-Ali Pacha, devenu beauère de l'empereur, n'a-t-il pas débuté comme garçon de ine dans une boutique du bazar?

Aali-Pacha m'avait fait avertir qu'à l'issue des réceptions ficielles, je pourrais aujourd'hui lui présenter M. Trouvéhauvel, M. Stanley, et lui expliquer, d'accord avec eux, nos mandes relatives à Burgas-Ova. Nous nous étions donc ndus de bonne heure à la Porte : nous y avons longuement ui d'abord du spectacle extérieur des galeries, puis de l'hostalité des bureaux successivement expérimentée chez un rménien, Séraphinos-Aga et chez un Osmanli, Nourreddyney. Près de ce dernier nous attendait une scène de haute médie, qui nous divertissant en premier lieu, a fini par nous onner matière à amples réflexions. Drogman en chef du van, Nourreddyn voit passer dans ses mains presque tous les

[1] Plus d'une fois, au temps où il accomplissait des réformes, le terrible ahmoud lui-même fut interpellé en public à la sortie de la mosquée. Des ldats, des derviches, des artisans, des laboureurs lui reprochaient de rdre l'empire. L'appelant *giaour padischa*, ils s'écriaient que ses revers aient une punition du ciel.

documents politiques importants que de jeunes aspirants diplomates traduisent sous sa direction. Aussi son cabinet est-il, après ceux des ministres, l'endroit où les nouvelles se savent le mieux et le plus vite. Jointe à l'aménité du maître, l'un des hommes les plus excellents que je connaisse, cette circonstance attire constamment une affluence de visiteurs chez le premier interprète de la Porte. Quand nous arrivâmes, le hasard venait de mettre aux prises, au milieu de cinq ou six journalistes européens ou fonctionnaires turcs, deux personnages que la nature semble avoir en effet prédisposés à être hostiles en les créant si différents : le prince Vogoridès et le logothète [1] Aristarchi. L'un est cet apologiste de la Grande-Bretagne que j'ai déjà vu chez Reschid; l'autre, jeune encore, affectant la morgue hautaine et la concision tranchante comme son vieux rival joue l'abandon loquace et la familière bonhomie, passe pour le plus actif agent secret du czar à Stamboul. — On causait des questions du moment, emprunt, chemins de fer, concessions de mines ; et l'ardeur de la polémique piquant personnellement les antagonistes, ils s'arrachaient sournoisement, mais implacablement les voiles dont leurs politiques s'abritent. Tous deux, sujets de la Turquie, devaient à leur rôle d'argumenter de ses intérêts : ce n'était donc pas le moins plaisant, dans cette rencontre anglo-russe, de voir les adversaires s'obstiner à combattre sous pavillon ottoman, tout en se prouvant l'un à l'autre qu'ils portaient de fausses couleurs. Quand M. Vogoridès, bruyamment rallié à la réforme, se prononçait pour les rail-ways, les institutions de crédit, les exploitations du sol par les capitaux d'Occident, M. Aristarchi

[1] Le logothète est une sorte de fondé de pouvoirs général des populations grecques de l'empire, officiellement accrédité près du divan. Sa mission est de suivre toutes les affaires concernant ses co-religionnaires et compatriotes, et de les assister dans les démêlés ou réclamations, soit privées, soit publiques, où ils peuvent se trouver engagés.

e convainquait doctoralement de subordonner son pays à 'Angleterre. Il lui reprochait de compromettre, dans le seul but le rapprocher Calcutta de Londres, l'existence même de la race urque « trop mal préparée au contact subit d'une civilisation upérieure pour n'en être pas absorbée. » Mais s'il cédait tacitement sur ce point, l'avocat du *Foreign-Office* prenait bientôt a revanche. D'après lui, le champion moscovite ne répugnait i fort aux remèdes énergiques que parce qu'il les croyait efficaces; et nulle politique ne devait plaire à Pétersbourg comme elle du logothète, conseillant aux Osmanlis affaiblis de se aisser, afin d'éviter une crise, mourir tout doucement d'atonie et le consomption. — Pour nous Français, il n'y avait qu'à juger es coups et retenir les arguments : notre sympathie d'ailleurs e portait de préférence sur un troisième personnage, vivante eprésentation du peuple dont le sort était ainsi discuté. Silencieux et impassible, Nourreddyn fumait, les yeux fixés à terre : nais de temps à autre son regard se relevait rapidement sur es interlocuteurs, et avec une si singulière expression de finesse, le confiance un peu moqueuse, que nous finîmes par nous lemander, M. Trouvé-Chauvel et moi, si cette dernière école liplomatique personnifiée en notre hôte ne serait pas de force, out difficile que cela pût paraître, à se jouer des piéges que ses soi-disant amis sèment sur sa route, et à passer saine et sauve entre le double péril.

Aali nous ayant fait appeler, nous ne pûmes assister à la fin de la joûte oratoire. Notre regret en fut d'autant plus vif, qu'à peine avions-nous effleuré le café et la pipe chez le ministre, notre audience se trouva interrompue. Usant de ses priviléges [1], M. Kiriko, drogman de Russie, vint entretenir le visir de

[1] Quand les ministres ottomans siégent à la Porte, les drogmans, sauf le cas de réception officielle, ont droit à être introduits aussitôt qu'ils se présentent. Agents effectifs des rapports internationaux, ces fonctionnaires sont en effet des personnages très-importants. En eux se personnifient les précé-

je ne sais quelle affaire qui les occupa une demi-heure au moins. Pourtant nous ne dûmes pas quitter l'appartement; et retirés à l'angle opposé de l'immense salon, mes compagnons m'interrogèrent pendant ce temps sur le nouveau chef du gouvernement impérial. Son air d'extrême jeunesse, sa dignité mélancolique et modeste les avaient extrêmement frappés. Bien qu'il atteigne trente-sept ans, Aali semble en effet beaucoup plus jeune; sa taille frêle, ses yeux rêveurs, son sourire triste, doux, bienveillant, je ne sais enfin quelle grâce retenue dans ses manières, lui donnent en outre une singulière puissance d'attraction. Jusqu'à ces derniers temps, il passait pour le disciple fidèle autant que le sûr ami de Reschid, et leur séparation, ne fût-elle que momentanée ou feinte, est à mon avis funeste à la cause de la réforme. Par les différences de leur nature comme par les similitudes de leurs opinions, ces deux hommes d'État se complétaient, se renforçaient heureusement. — Cachant une indomptable énergie, une force de résistance peu commune sous son enveloppe de timidité et son charme de séduction, Aali s'entendait à merveille à louvoyer, comme ministre des affaires étrangères, entre les prétentions

dents, les traditions, la jurisprudence de leur légation, à laquelle ils sont attachés à vie pour ainsi dire; et à ces notions exceptionnelles ils joignent celle non moins rare des institutions, des coutumes, des mœurs ottomanes dans tous leurs détails. Fréquemment enfin de longs rapports avec les hommes politiques du pays leur ont donné, par la connaissance des caractères et des intrigues locales, des moyens d'action tout particuliers. Aussi les ambassadeurs ne s'engagent presque jamais dans aucune question avant que les drogmans leur aient préparé les voies.

Toutes les nations ont des institutions spéciales pour former des employés si utiles. La France recrute les siens parmi les *Jeunes de langue*, et ils se perfectionnent ensuite à Constantinople, sous les leçons des trois chefs de service. Le premier drogman est chargé des rapports politiques avec les ministres; le deuxième, des affaires privées et commerciales; le troisième, de la traduction des pièces. — L'ancien internonce d'Autriche, M. de Sturmer, parlant comme un indigène les langues de Turquie, où il avait été élevé, est depuis bien longtemps le seul ambassadeur près de la Porte qui se soit trouvé en état d'agir sans l'aide de ses drogmans.

opposées de l'Europe ; à s'en défendre en les opposant les unes aux autres ; et à sauvegarder ainsi pour Reschid la liberté d'action dont celui-ci avait besoin au dedans. De plus, l'habile diplomate avait pris à cet ingrat labeur, pour les innovations qui ramenaient sur son front cet autre rocher de Sysiphe, certaine défiance instinctive qui tempérait sagement, dans l'ancien sadrazam, les témérités de l'optimiste et les audaces du réformateur. Ainsi se pondéraient chez les chefs du gouvernement la réserve et l'élan, ces vertus si nécessaires à la direction des empires. — Quand désormais le concours des combinaisons politiques et des convenances personnelles permettra-t-il de les réunir encore avec une si parfaite proportion?

Dès que le départ de M. Kiriko le laissa libre, le jeune visir revint à nous. Je lui répétai au sujet de Burgas tout ce que j'ai dit ou écrit si souvent déjà : mais M. Trouvé-Chauvel, auquel le pacha marquait une courtoise déférence, — délicatesse de bon goût d'un ministre aux affaires envers un ministre déchu, — reprit après moi ma proposition d'un point de vue bien autrement élargi. Depuis qu'il a touché le sol ottoman, ses projets ont subi une entière métamorphose. Maintenant ils n'aspirent plus seulement à coloniser la concession Lamartine : ils embrassent des opérations publiques et privées agissant sur la fortune mobilière et immobilière de tout l'empire ottoman. Aussi le financier ne se montrait-il que secondairement à l'homme d'État dans le discours de M. Trouvé-Chauvel. Son thême, juste d'ailleurs, était que la réforme politique et morale devait, sous peine d'avorter, se compléter par la réforme économique. Et récapitulant dans une analyse sagace l'insuffisance du mécanisme d'échange et de production des Osmanlis : — banque sans solidité, monnaies altérées, papier public sans garantie, change ruineux pour le négoce, agriculture annulée faute de moyens d'exportation, richesses minérales inexploitées ; — l'orateur développa en regard un système com-

plet pour transformer ce déplorable état des affaires. Mêlant enfin la métaphore orientale au langage scientifique, il rappela au visir « que la loi de l'égalisation des niveaux s'applique dans l'ordre moral et industriel comme dans le monde physique ; et qu'à notre âge d'expansion, quand l'argent se paie à Stamboul 15 pour °/₀ et 2 pour °/₀ à Londres, il n'est pas de digue capable d'empêcher longtemps le déversement du trop plein dans le vide... » — La conclusion pratique à ces théories, c'était l'urgente nécessité de se prêter, pour en garder la direction, à un mouvement nécessaire. En conséquence, MM. Trouvé-Chauvel et Stanley, au nom d'importantes maisons anglaises, offraient de se charger, pour le compte du gouvernement ottoman, d'un ensemble d'opérations combinant un emprunt, des créations de routes, des colonisations agricoles où celle de Burgas se fût trouvée comprise, une refonte de monnaies, une reconstitution de la banque, des établissements de chemins de fer et des exploitations de mines. — Et si la Turquie croyait plus sage de procéder à une pareille œuvre en la fractionnant, les soumissionnaires se disaient prêts encore à effectuer celle des entreprises par où l'on voudrait débuter.

Aali avait écouté avec un intérêt et une attention extrêmes : mais, réservé comme toujours, il jugea d'abord à propos de répondre à côté de la question. Repoussant des arguments qui n'étaient pas les nôtres, il se plaignit qu'on ne rendît point justice aux progrès de sa nation relativement supérieurs, dans ce dernier quart de siècle, à ceux de tous les autres peuples européens. Pour témoigner que la Porte n'avait manqué ni d'énergie ni d'initiative, il attesta la liberté de conscience assurée ; la vie, l'honneur, les biens des citoyens garantis ; la séparation des pouvoirs militaire, civil et financier opérée ; les populations jadis serves initiées à la nationalité par la jouissance des droits municipaux ; l'esclavage aboli en principe ; le bazar aux esclaves fermé dans la capitale, où se sont

ouvertes en revanche des écoles qui contiennent trente-deux mille enfants! Effleurant ensuite les questions matérielles, le ministre insista sur l'augmentation des revenus de l'État. Principalement basés sur la dîme, ils offrent en effet le meilleur critérium du développement agricole. Aali fit valoir enfin, dans la situation spéciale du pays, la nécessité des transitions délicates, des ménagements prolongés; et, se disant partisan d'une réorganisation financière, il ajouta être peu fixé sur l'opportunité des chemins de fer pour une contrée qui manque de routes carrossables [1]. — En définitive, M. Trouvé-Chauvel fut invité à résumer ses propositions dans un mémoire adressé au grand visir, et au ministre des affaires étrangères, Fuad-Efendi.

L'aimable bienveillance de cette réception a rempli mes compagnons d'espérance. En vain leur dis-je que chez les Turcs, de bonnes paroles, quand elles ne sont pas formelles, n'entraînent point de bons et surtout de prompts résultats. D'ailleurs la solution ne dépend pas uniquement d'Aali et de Fuad : soit pour Burgas, soit pour les grandes innovations financières et économiques proposées au sadrazam, il faut une décision collective du cabinet. Or les dernières modifications sont loin d'y avoir fortifié les idées de propagande européenne.

[1] Ancien ambassadeur à Londres avant d'être ministre des affaires étrangères et grand-vizir, Aali-Pacha a eu, depuis 1852, une carrière aussi honorable que peu prospère et agitée. Persuadé de la nécessité de fonder en Europe le crédit de la Turquie, et sentant pour régulariser sa situation financière l'urgence d'un emprunt, il défendit vigoureusement au Divan celui que M. Couturier avait contracté à Paris, sauf ratification du gouvernement ottoman. Vaincu dans cette question par la résistance des rétrogrades et les scrupules religieux des ulémas, le jeune ministre résigna le grand vizirat et reçut l'administration d'une province d'Asie, au sujet de laquelle survinrent des démêlés fort vifs entre lui et les représentants de l'Autriche. Ces difficultés amenèrent son complet éloignement des affaires, où il est rentré dernièrement en qualité de gouverneur de Brousse. Mais c'est un homme doué d'une trop grande valeur pour rester longtemps relégué dans cette position subalterne.

Mais ainsi que la vue du champ de bataille excite les grands capitaines, « l'état de la place, » comme on dit en style de bourse, fait fermenter depuis leur séjour en Orient l'imagination des deux financiers occidentaux. Ils sont pour ainsi dire éblouis par les conditions à la fois étranges et magnifiques qu'offre au premier essor industriel et agricole dans les États du sultan le singulier amalgame des institutions présentes et des mœurs anciennes. Et convaincus de l'excellence de leur plan pour assurer la richesse publique et leur propre fortune, ils se promettent d'apporter la ténacité patiente à l'appui du système qu'ils recommandent, si la réserve ottomane ne cède point tout d'abord à l'évidence de leur démonstration.

On s'explique aisément, pour peu qu'on ait étudié l'état matériel de la Turquie, l'ardeur des spéculateurs francs à s'immiscer dans ses affaires. Jeté subitement par la réforme dans des voies de travail et de production toutes nouvelles, ce pays est soumis encore à de telles conditions relatives d'infériorité pratique, d'insuffisance de capitaux et de crédit, que la concurrence étrangère y serait sûre du plus fructueux succès, le jour où l'on abattrait devant ses efforts les obstacles qu'elle attaque incessamment, et que parfois elle franchit. Mais pour ceux même dont les préoccupations désintéressées n'aspirent qu'à s'éclairer sur des problèmes de politique et d'histoire, la situation économique de l'empire ottoman est une question d'importance capitale. C'est seulement en comparant le mouvement agricole, industriel, commercial, financier, soit avant soit après le tanzimat; les rapports qui ont existé tour à tour entre les diverses classes; les modifications survenues dans le bien-être général par l'effet des réformes, qu'on peut compléter l'esquisse restée jusque-là imparfaite de l'action des institutions

et des hommes. Sans emprunter à la statistique ses trop longs détails ou ses chiffres diffus, il est donc bon d'en extraire un résumé, véritable philosophie de son enseignement.

On sait ce qu'était devenue, longtemps avant le règne de Mahmoud, l'antique prospérité des possessions ottomanes. Si jusqu'au commencement du XVIIIe siècle l'Europe enviait à Constantinople, à Brousse, à Smyrne, à Damas, à Bagdad, à Alep, leurs fabriques de tapis, d'armes, d'étoffes de soie, de tissus tramés d'argent ou d'or, de gazes, de maroquins, de sellerie; si durant la même période le développement agricole atteignait au même niveau; depuis soixante ans déjà, quand le malheureux Sélim III entreprit de remédier au mal, les vices de l'organisme social avaient insensiblement transformé en détresse cette magnifique fortune. Le système du monopole, multipliant de province à province, de ville à ville, les barrières et les taxes sur le commerce; le régime des corporations [1], fomentant chez les artisans ottomans la routine et l'immobilité, défauts spéciaux de leur race, avaient enlevé peu à peu à l'exportation tous ses débouchés en Occident, où l'amélioration dans les produits progressait proportionnellement avec l'économie dans la main-d'œuvre. La consommation intérieure se trouvait réduite aussi par l'appauvrissement général; et comme les phases de l'apogée, l'agriculture avait suivi celles de la décadence. — Cause primordiale de cette ruine, la désorganisation politique consacrait d'ailleurs la concussion, la violence et le pillage : c'est dire qu'elle provoquait l'anéantissement même de la production. Les ministres vendaient publiquement aux pachas les gouvernements; aux sarafs les fermes des

[1] Chaque corps de métier formait dans chaque ville un *esnaf*, avec un kiaya pour directeur. Et les subdivisions avaient été poussées si loin, que, selon M. de Hammer, il n'y avait pas, vers le XVIIIe siècle, moins de cent quarante-huit esnafs à Constantinople. On comprend à la fois combien un travail aussi spécialisé était contraire à l'esprit d'invention, et quelles insuffisantes ressources il offrait aux ouvriers.

contributions, les priviléges de fournitures publiques, les concessions de douanes. Or, la vénalité trafiquant ainsi des grandes fonctions de l'État, les concurrents engageaient d'avance aux banquiers, qui leur donnaient le moyen de les acquérir, les exploitations pécuniaires convoitées par eux. Puis, comme aucun impôt ne se levait plus que par des adjudicataires affranchis de tout contrôle, ceux-ci pressuraient si impitoyablement des populations sans défense que, d'après un proverbe du pays, « la dîme devenait la quarte. » — Pour comble de misère, les pachas cumulant les pouvoirs militaires, civils, judiciaires et financiers sur leur territoire aspiraient à s'y rendre indépendants : et comme pour cela les soldats non moins que l'argent leur étaient nécessaires, ils abandonnaient encore les campagnes épuisées par l'avidité des collecteurs de taxe aux brutales exactions des bandes armées dont il fallait entretenir le zèle. — Sinon les violences de la féodalité, les villes éprouvaient celles du prétorianisme. Les marchands, les petits propriétaires, les gens sans influence ou sans patrons, ne s'assuraient quelque tranquillité qu'en achetant d'une compagnie de janissaires le droit de placer les insignes de leur orta, comme sauvegarde, sur la porte de la maison protégée! — En outre, la famine et la peste revenaient périodiquement décimer ces races malheureuses; et la réforme — qui venait mettre fin à tant de maux — ne fit d'abord que les aggraver. Les longues guerres civiles contre les grands feudataires achevèrent en effet la ruine de l'agriculture et la dépopulation des villages, tandis que les innovations qui poussaient les classes aisées à l'adoption des mœurs, des vêtements, des modes d'Europe, enlevaient aux produits des fabriques indigènes leurs derniers consommateurs!

Tel était encore l'état des choses lors de l'avénement d'Abdul-Medgid. Mais rien ne subsistant plus, grâce à Mahmoud, des causes qui avaient enfanté de si cruels désastres, il devenait pos-

ible de les atténuer, de les réparer, d'en prévenir le retour. Ce fut la seconde période de la Réforme et l'œuvre glorieuse du nouveau règne. Les janissaires disparus, les ulémas domptés, les pachas réduits à n'être que des préfets, on a pu placer l'autorité militaire, la justice, l'administration, les contributions dans des mains séparées, qui se contiennent réciproquement. La population a été mise à même d'exercer par ses mandataires un contrôle préservatif sur la perception des impôts, et l'adjudication des dîmes est aujourd'hui soumise aux règles de la concurrence. D'ailleurs une cour des comptes commence à établir l'ordre, la simplification, la régularité dans les finances ottomanes. Il n'y a plus de disettes depuis que les *zahirés-naziris* [1] et les *moubayadgis*, leurs agents, ont perdu le pouvoir d'accaparer légalement tous les vivres d'une province [2]. Il n'y a plus de peste depuis les mesures hygiéniques et de salubrité, l'établissement de quarantaines et de lazarets décrétés par Mahmoud en 1839. Enfin on a proclamé pour l'universalité des sujets de l'empire la liberté du commerce, des industries, de la concurrence ; et sauf le paiement de taxes modérées de douanes ou d'octroi, toute marchandise a droit absolu de circulation sur toutes les terres du sultan.

Si complétement toutefois que les institutions récentes aient aboli dans l'économie sociale l'ordre ancien et les causes qui pouvaient le reproduire, il est aisé de comprendre que dans les choses sa trace n'ait point cessé de subsister. Venant *garantir aux sujets du sultan l'honneur et les biens*, la rénovation a dû légitimer par le bénéfice des faits accomplis toute possession existante, et ne disposer que pour l'avenir. Le sol, les grands capitaux, le crédit sont donc demeurés la propriété presque

[1] Intendants généraux.

[2] La difficulté des transports et leur cherté fait pourtant varier encore très-communément le prix du kilé de blé (1/3 d'hectolitre), de 4 piastres à 20 piastres, selon les localités.

exclusive du petit nombre de banquiers arméniens ou grecs, et de grands seigneurs osmanlis qui les détenaient à l'avénement du nouveau régime. On devine aussi que des traditions de mœurs invétérées depuis plus d'un siècle n'ont pas disparu en dix ans devant une disposition du tanzimat; et que pour se dissimuler ou se transformer au besoin, le vieil esprit d'usure, de concussion, de vénalité, non plus que l'esprit de routine, ne sont pas morts en Turquie. Ainsi l'on y voit toujours de temps à autre quelque dignitaire, quelque fermier du gouvernement, quelque fournisseur, retomber dans la vieille ornière du péculat. — En vain, dès les premiers temps de ce règne, exilait-on comme prévaricateur Khosrew-pacha, un ex-grand visir : cette leçon, et tant d'autres renouvelées d'année en année, n'ont pu décourager les coupables. En ce moment encore deux enquêtes se poursuivent à la fois, l'une relativement aux opérations du fameux Djezaërli, le plus important adjudicataire de dîmes; l'autre sur l'administration de l'Arménien Boghos D..., jadis *barutchi bachi* (directeur des poudrières). Ce dernier, du reste, s'est exécuté de bonne grâce et fort spirituellement. L'examen de son affaire à peine entamé, il est parti pour l'Angleterre, chargeant un agent de réparer « *ses erreurs,* » s'il en avait commises, et de distribuer, ajoute-t-on, quatre ou cinq maisons en cadeau à ses juges, moyen qui n'a pas complétement cessé d'être efficace pour les rendre plus accommodants. — Le mouvement des affaires dans l'empire ottoman offre donc aujourd'hui, avec l'intéressant tableau d'un peuple s'essayant dans des conditions insolites à des carrières toutes nouvelles, le spectacle non moins curieux des appétits nationaux luttant sourdement contre la pression d'institutions qui les réfrènent plus qu'elles ne les ont amendés. Mais au moins elles ont réussi déjà à rendre les manœuvres illicites assez dangereuses pour en restreindre le nombre, et par porter vers des conceptions plus loyales la préoccu-

tion des gens riches ou de ceux qui aspirent à le devenir. Dans cet élan imprimé à la spéculation légitime et au tra-il honnête par la législation nouvelle, chaque race s'est pour ısi dire attachée, d'après les traditions de son génie, à cer-nes spécialités. Avertis par l'insuccès de l'État (auquel ses ınufactures expérimentales de draps, de fers, de toiles, de :rerie, etc., ont inutilement coûté cent millions de piastres), e le temps des entreprises industrielles n'était point encore au pour la Turquie, les Grecs, les Arméniens, sans négliger mplétement l'agriculture, se sont adonnés surtout, ceux-ci au mmerce et à la navigation de transit, ceux-là à la banque et x opérations avec le gouvernement. En outre, tout en sou-ssionnant les fournitures publiques, — l'adjudication des dî-ɜs du produit desquelles ils trafiquent, l'apalte des sangsues, xploitation des mines, etc., — l'aristocratie des sarafs, les pitalistes rayas ont entrepris sur de grandes proportions le goce des matières premières produites dans la contrée. Ils ont ıdé à Marseille, à Odessa, à Trieste, à Liverpool, des comp-rs pour activer le placement des laines, des grains, des iles, des cotons, des soies du Levant; — et plus sûres, plus ouables que leurs combinaisons anciennes, celles-ci se sont ›uvées tout aussi lucratives. La vieille industrie des filatures st relevée à Constantinople, à Brousse [1], à Salonique : sous ıfluence de la sécurité nouvelle des remboursements, de ccroissement des transactions, de la concurrence, les prêts uraires se sont insensiblement transformés. Le régime des mmandites a fait participer les classes inférieures à l'amé-ration générale. Les assurances [2], en combattant les risques

[1] Selon M. Joseph Paulaky, négociant honorable et distingué dont la fa-lle possède, de très-ancienne date, des établissements à Brousse, le nom-ɜ des magnaneries appartenant aux chrétiens y a doublé depuis dix ans, la production de la soie y a triplé.

[2] L'esprit de fraude a été le plus grand obstacle à l'utile développement s assurances, et les détails de l'insuccès d'une de ces entreprises, l'assu-

commerciaux et maritimes, ont donné aux fortunes des négociants plus de stabilité, et plus de confiance à leurs prêteurs. Enfin, dans les grandes villes, les commerçants capables et probes trouvent aisément désormais à 12 ou 15 pour %, taux normal du pays [1], des fonds ou des marchandises pour monter des magasins de détail. — Quelles que soient encore les lacunes administratives ou légales, l'esprit de dol des populations, la dure tyrannie qu'une étroite oligarchie financière fait peser sur toutes les transactions privées ou publiques, il faut donc reconnaître que pour les races chrétiennes, qui cumulent presqu'entièrement en Turquie l'industrie et le commerce, le tanzimat a inauguré l'ère d'une prospérité matérielle en rapport avec les développements politiques et civils.

Quant aux Ottomans, le mouvement de transformation n'a touché jusqu'ici que la plus haute classe, celle où le vieil orgueil des conquérants n'admettait comme glorieuses que les professions d'uléma, d'agriculteur, d'administrateur et de soldat. Aussi se sont-ils en général retournés vers l'agriculture; les uns s'adonnant à l'élève du bétail, d'autres au développement des céréales : ceux-ci restant fidèles aux vieilles méthodes; ceux-

rance maritime hellénique, sont trop caractéristiques des mœurs pour ne pas mériter d'être reproduits. On sait que les Grecs sont les principaux caboteurs de l'Archipel. Ils y ont la renommée d'excellents marins, mais en même temps celle de coutumiers incorrigibles du fait de *baraterie*. En d'autres termes, on les accuse d'exagérer sciemment, en les assurant, la valeur de leurs cargaisons et de leurs navires, et de simuler volontiers ou de provoquer eux-mêmes des sinistres, quand ils ont ainsi pris droit à des indemnités dépassant le dommage réel. Dans le Levant, c'est donc une tradition de demander aux patrons grecs, sur la simple déclaration de leur nationalité, quatre ou cinq fois plus cher qu'à leurs concurrents pour les sauvegarder des risques de la mer. Il y a quelques années, des maisons hellènes de Smyrne, Syra, Constantinople, Salonique, s'indignèrent de cette flétrissure infligée à leur race, et montèrent une compagnie qui consacra l'égalité des primes pour leurs concitoyens et les étrangers. Mais bien que le point d'honneur national eût dû leur venir en aide, elles demeurèrent victimes de cette honorable initiative, et des pertes considérables les contraignirent enfin d'y renoncer.

[1] Le taux habituel était précédemment de 30 à 40 p. %.

, Reschid en tête, essayant nos procédés que l'influence de la
rme-école de San-Stefano, près Constantinople, doit répandre
: proche en proche. C'est donc grâce à eux surtout que les
oduits agricoles, comme le constatait avec orgueil Aali-Pacha,
it en dix ans doublé dans l'empire; et que les dîmes, de 140
illions de piastres qu'elles donnaient à peine en 1839, sont
ontées à plus de 220 millions dans l'actif du budget de 1851.
· Comprenant toutefois qu'après l'émancipation des rayas
suprématie de leur peuple est attachée à son immixtion
ins ce qu'on appelle « les affaires, » l'aristocratie des Osman-
; s'y essaye peu à peu, mais en cherchant toujours à s'ap-
iyer des avantages de sa position politique. Il arrive même que
nexpérience ou l'impatience de la récente égalité se tradui-
nt en elle de singulière façon. J'ai dit l'incroyable imagina-
on des agents de la Validé, voulant faire combler le port
; Smyrne pour avoir occasion de revendre les terrains con-
iis sur la mer. *La compagnie des pachas* vient d'exécuter à
onstantinople quelque chose de presque aussi excentrique.
lle avait organisé un service de vapeurs appliqué aux vil-
ges du Bosphore, et voyant se lancer après elle, dans cette
rploitation fructueuse, des sociétés française, grecque et
vantine s'autorisant des traités qui ouvrent les eaux du détroit
tous les pavillons, elle s'est indignée de ce plagiat comme
'un vol. Faisant donc interdire aux autres bateaux la faculté
'accoster des pontons au rivage, dont la diplomatie n'a pu en-
ever l'exclusive disposition aux Turcs, elle s'est assuré, par
ette prérogative et la facilité donnée au débarquement, la
référence des voyageurs. — Du reste la sultane-mère et son
endre favori Achmet-Fethi pacha, chef de la fraction modé-
atrice de la réforme dans le dernier ministère, étant les insti-
;ateurs, les appuis et le lien du mouvement industriel chez les
)smanlis, on peut préjuger des faveurs gouvernementales qui
'accueillent. Les concessions de mines, de forêts, les travaux

soldés par l'administration, les adjudications qui relèvent de l'État sont généralement aujourd'hui, et dans un but politique plus que dans un intérêt d'égoïsme jaloux, réservés à des titulaires musulmans. Le plus souvent incapables de tirer personnellement parti de leur privilége, ces soumissionnaires sont contraints d'appeler à leur aide la science et les capitaux chrétiens; mais du moins ils bénéficient, pour une quote-part, des produits de l'exploitation. Or cette protection extra-légale n'est pas de trop, à l'avis de certains hommes d'État qui reprochent à la réforme de préparer la dépossession des anciens vainqueurs au bénéfice des anciens vaincus, pour contrebalancer dans l'intérêt des Osmanlis le développement disproportionné en population et en richesse des familles rayas. Il faut reconnaître en effet que, mieux prédisposées pour les carrières du travail et de l'industrie par les habitudes plus actives et les besoins toujours plus considérables des races européennes, celles-ci ont profité infiniment mieux que les Turcs des affranchissements de monopoles apportés par le tanzimat.

Mais comme pour compliquer encore d'éléments nouveaux cet étrange imbroglio de rivalités privées et nationales, voici que l'appréhension nourrie à l'égard de leurs anciens sujets par les Ottomans s'éveille, avec une énergie tout autrement forte chez les uns et chez les autres, à l'encontre des Occidentaux. Nonobstant les obstacles de la législation et les résistances unanimes des indigènes, l'invasion franque en effet, servie par mille causes diverses, progresse d'année en année et s'affermit sur le sol d'Orient. En même temps que M. de Lamartine recevait la concession de Burgas, le général Guyon fondait pour les Hongrois, la princesse Belgioso pour les Italiens proscrits, des asiles agricoles dans l'Asie mineure. Après leurs établissements de Galata : école primaire, pensionnat de jeunes filles, imprimerie, hôpital, centre scientifique de Saint-Benoit, collége de Bebeg, les Lazaristes viennent d'organiser des fer-

ıes sur le Bosphore. Puis, comme toujours, des entreprises lus modestes germent à l'abri de ces essais à grandes proporons. J'en ai visité plusieurs à Smyrne ; et dans l'une de mes ernières courses aux environs de Stamboul, le hasard m'a it rencontrer un aventureux enfant de la Côte-d'Or, innovant viticulture française sur les versants de Marmara et produiınt un vin que les Pérotes achètent pour du Bourgogne. — ans le commerce et l'industrie, l'immixtion des Européens st autrement rapide et complète encore. Si les négociants méniens ou grecs ont chez nous des succursales, nos granes maisons en revanche, repoussant désormais l'intermédiaire es dépositaires et des courtiers, acquièrent de première ıain, par des agents envoyés sur les lieux, le sésame,la soie et s huiles. Des banquiers anglais, italiens, français luttent sur ıutes les places importantes avec ceux du pays, et commandint également d'habiles détaillants, des artisans de toute ırte, recrues sans cesse augmentées des colonies occidentas. Le tanzimat ayant en effet rendu libre toute industrie à de ciles conditions de patente et de règlements d'ordre public, s étrangers se sont ardemment jetés, en dépit du déplaisir des ationaux, dans l'exercice des professions réservées jadis aux ıjets ottomans, et dont le long monopole leur avait fait garder la pratique exclusive comme une inviolable proriété [1].

Sans doute la loi qui interdit la possession du sol à toute

[1] La principale papeterie de l'empire appartient à un Français de Smyrne, . Deloche ; un mouleur de briques à la mode flamande vient de monter ses ıpareils à la porte de Top'hané, ce qui a mis en émoi toute la corporation s tuiliers et des entrepreneurs ; etc., etc. Enfin, pour résumer de stériles étails, on peut dire que le nombre des ouvriers étrangers, de toute profeson, a triplé en Turquie depuis six ans. Mais s'inquiéter de cette affluence t néanmoins chez les indigènes une crainte peu raisonnable. Dans un pays ı tout est à créer en même temps, il y aura pendant bien des années ıcore à redouter moins l'encombrement de la concurrence que l'insuffiınce des moyens d'action.

personne ne reconnaissant pas le sultan pour souverain élève contre la migration une forte barrière; et l'hostilité des ex-rayas n'est pas elle-même un obstacle à mépriser. Leur fertile imagination trouve pour nuire à nos colons de si inépuisables ressources! N'ai-je pas vu l'adresse peu scrupuleuse de concurrents indigènes compromettre dans une accusation de détournement de mineures un honnête filateur français, simplement afin d'arriver à embaucher les jeunes ouvrières formées dans sa magnanerie? — Mais heureusement, si énergiques que soient les résistances, elles n'arrêtent point le courant qui apporte, pour féconder le Levant, les alluvions occidentales. Quand ce n'est pas le génie de l'hospitalité, c'est celui de la science qui vient en aide : la capacité supérieure des Européens force à la longue les plus récalcitrants de recourir à eux. Voici qu'Achmet-Fethi pacha, si contraire en théorie à l'emploi des Français et des Anglais, demande des ingénieurs en France et en Angleterre pour remplacer les Arméniens qui lui dépensent dans ses mines au delà de leurs produits. Il est des cas d'ailleurs où les services des giaours rendent les refus impossibles à la reconnaissance musulmane. — Après avoir guéri d'une maladie qui semblait mortelle Ibrahim-Pacha, aide de camp de l'empereur, M. Pelletan, l'un des meilleurs médecins de Constantinople, a obtenu nonobstant la loi concession d'une carrière de marbre. Et dans ce moment encore, acclamé du nom d'*Hekim-Bachi* [1] par le peuple, pour cette cure jugée merveilleuse, d'avoir débarrassé d'un ténia [2] de quinze pieds la sœur d'une des sultanes, il n'est certes pas de récompense que l'influence du séraï ne fît accorder à l'habile praticien. — En de telles occasions les Turcs mitigent la rigueur du droit par des adoucissements de jurisprudence. Ils tolèrent que l'étranger,

[1] Roi des médecins.
[2] Ver solitaire.

ıcapable de les posséder en propre, acquière valablement des nmeubles par l'intermédiaire d'un Osmanli, ou même de uelque parente [1], soit sujette ottomane soit acceptée pour elle. — Et M. Pelletan en est quitte pour exploiter sous le nom 'Ibrahim, de même que plusieurs de mes amis, demeurés 'rançais, ne sont propriétaires qu'indirectement, soit par leurs emmes, soit par leurs sœurs [2].

Au résumé, les obstacles qui ralentissent dans le Levant le

[1] L'opinion erronée que les Musulmans refusent une âme aux femmes, ou ı moins les rangent parmi les créatures d'un ordre subalterne, s'est appuyée ngtemps de cette tolérance qui concède en Turquie la propriété aux étran- ıres, à l'exclusion des étrangers. Pour réfuter une si vicieuse déduction, il ıffit de rappeler que la loi de l'islam reconnaît aux femmes un droit poli- ıue capital, et incompatible avec toute idée d'infériorité de leur sexe : celui ; donner à l'ennemi *l'amam*, c'est-à-dire la paix ou la trève, et d'engager tribu par leur parole, comme le pourrait faire un guerrier. Il est, du reste, ıe explication rationnelle et vraie de la distinction légale qui autorise les ci- yens d'un autre État à posséder par leurs sœurs ou leurs épouses, quand ; en sont incapables personnellement. C'est que dans l'ancien régime, la :tention de terres ottomanes emportait absolument avec elle certaines obli- ıtions et certains priviléges militaires et politiques dont les femmes étaient ıturellement exceptées, et qui chez les hommes ne se conciliaient qu'avec qualité de sujets du sultan.

[2] Il a été beaucoup parlé, à propos des conventions stipulées dans les cents traités d'alliance entre la France, l'Angleterre et la Turquie contre ıgression russe, de l'obtention du droit de propriété pour les étrangers ıns les États ottomans. Cette faculté, on le voit, n'est point précisément ıuvelle : pourtant il y a une grande différence entre l'exercice exception- :l et indirect d'une tolérance aujourd'hui surveillée par la Porte, et la ıerté absolue qu'il est question d'établir. Une telle modification exer- ra sur l'avenir des Turcs une influence considérable; heureuse pour eux elle se lie à une juste révision des capitulations; funeste dans le cas ı on laisserait subsister cette charte désormais insuffisante et inique des pports internationaux. S'il y avait en effet des inconvénients déjà graves séjour passager sur les terres du sultan de quelques milliers d'étrangers, happant quoi qu'ils fissent aux lois du pays; — combien ne seraient pas crus les périls d'une situation pareille le jour où ces hôtes, de plus en us nombreux et s'immobilisant à volonté dans le sol, évinceraient en fait, r leur seule prise de possession, l'autorité du sultan de tout le territoire ı s'étendraient leurs domaines? Ce ne serait rien autre chose qu'un démem- 'ement déguisé, opéré confusément, au profit de toutes les puissances, et ıns les pires conditions de désaccord et d'anarchie. (*Note de* 1854.)

développement de la régénération se justifient par les précédents historiques, et cèdent insensiblement devant des influences nouvelles. Un seul danger menace : la classe populaire ottomane semble jusqu'ici impénétrable aux idées réformistes, et le moyen de les lui inculquer rapidement fait défaut. Si dans les sociétés primitives où la production est insuffisante, consommer peu est l'idéal de la vertu publique, aux âges modernes, la multiplicité des besoins, qui sollicite incessamment le travail, est le plus sûr agent du progrès. Avec les jouissances du bien-être matériel, le labeur apporte par surcroît l'esprit d'examen, les aspirations d'indépendance et le goût de toutes les améliorations. Or, ce stimulant énergique des appétits n'a pas d'action sur les Turcs, peuple sobre par tempérament, résigné par religion et trop digne pour être envieux. La beauté du climat, la fertilité du sol, le bas prix des denrées viennent de plus légitimer sa paresse. Avec une piastre, un ouvrier passe à Constantinople une journée de plaisir. Vingt *paras* (10 centimes) lui donnent sa nourriture : pain, fruits et légumes ; — et que de tasses de café, que de pipes de tabac, savourées en écoutant ou racontant des légendes, peuvent fournir dans les tavernes les vingt autres paras convenablement employés ! Il faut donc une très-vive impulsion pour arracher à sa torpeur séculaire la masse des Osmanlis : l'exemple et l'effort de la haute classe, le développement de l'instruction, le contact des chrétiens, quelque crise sociale ou politique arriveront-ils à l'imprimer ? — Grave question d'où dépend le sort d'une noble race ! Selon qu'elle se résoudra, on verra peu à peu les Ottomans céder la place, refoulés par des populations plus actives et plus riches ; ou se maintenant matériellement au niveau de leurs anciens sujets, rester encore, par l'ascendant supérieur de leurs vertus morales, les régulateurs et les arbitres des destinées de l'Orient.

CHAPITRE XIX.

Enterrements. — Noce grecque. — Incendies.

1. Andréa Pad.... — Un enterrement turc en pleine rue. — Un enterrement arménien au champ des morts. — La côte d'Asie et les yalis de la Propontide. — Les effets du champagne sur la fortune de Riza-Pacha. — Fête de paysans à Kadikœï. — Le konak de M. C***. — Sa personne et sa famille. — Zanaïm la mariée. — Erfili. — Les fourberies amoureuses d'Elenka. — Ma première leçon de grec. — L'enfant qui n'a pas d'âme. — Le souper. — Rapport de la barbe avec la barbarie. — La schotisch en Orient. — Promenade de nuit. — Souvenir des mariages cophtes. — Retour à Stamboul. — Impression des Orientales. — Incendie à Péra. — — Déménagement des maisons. — Organisation des secours. — Pillage des incendiés. — Mme M***. — Prompte reprise des industries. — Présomption sur la cause des sinistres. — Le feu, moyen et symptôme d'opposition.

26 août.

J'ai rencontré fréquemment dans la société pérote le jeune Italien qui nous avait servi de cicerone au téké des Derviches-Hurleurs ; et dans ce pays où les rapports se nouent si vite, au bout de trois semaines nous sommes devenus presque intimes. Le passé de mon nouvel ami devait d'ailleurs exciter mes sympathies. C'est un soldat de cette grande cause des nationalités que l'héroïsme de ses défenseurs a tant honorée dans la dernière lutte, s'il n'a pu la faire triompher encore. Né à Venise et pourvu, malgré ses idées politiques alors ignorées,

d'une lieutenance dans un régiment autrichien cantonné sur le Danube, M. Andréa Pad..., quand vint en 1848 la guerre de l'indépendance, comprit que l'Italie et la Hongrie étaient solidaires. Ne pouvant donc regagner de si loin les drapeaux de son pays, il passa sous ceux de Bem dont il suivit l'aventureuse fortune. Après la défaite, condamné à mort en Autriche et dépouillé de ses biens, il avait trouvé asile à Constantinople chez des parents éloignés. Bientôt même ceux-ci l'intéressèrent dans leur commerce, de sorte que l'officier se transforma peu à peu en négociant. Insuffisamment acclimaté toutefois, sa pensée le reporte sans cesse vers les complications politiques de l'Europe; et peut-être le désir d'en converser est-il pour quelque chose dans l'hospitalière ardeur que met le proscrit à m'ouvrir les maisons où il est lui-même reçu. Cette amicale sollicitude a pour moi chaque jour de nouveaux avantages; et m'initiant hier à de curieuses scènes intimes, elle m'a procuré autant un complément qu'une diversion à mes études. Une heure, passée dans le sanctuaire du foyer, instruira toujours mieux des mœurs d'un peuple, qu'une semaine de recherches scientifiques sur son histoire et ses lois.

J'avais été, d'après la demande d'Andréa, convié avec lui à la fête qu'un riche négociant grec donnait à sa maison de campagne de Kadikœï, pour recevoir dans la nouvelle famille qui l'adoptait l'épouse de son fils, marié de la veille. Plus les civilisations sont imparfaites, et généralement plus les cérémonies matrimoniales offrent de caractère. D'ailleurs nous savions qu'il s'agissait d'une union couronnant un long amour : aussi allions-nous joyeusement, vers l'heure indiquée, rejoindre à Top'hané notre caïk.—Mais comme la prévoyance philosophique qui jetait à Rome un insulteur dans le cortége triomphal, il semble que la fantasque raillerie du hasard se plaise à glacer par l'aspect des larmes toute gaieté qui veut sourire!... Au bout de cinquante pas un morne rassemblement nous refusait passage : des mu-

ulmans enterraient un cadavre en pleine rue, selon la déplorable tolérance du pays. Le défunt avait désiré reposer en face le sa demeure, dans un angle formé par deux murs de jardin; es vœux remplis, on achevait de planter un jeune cyprès à ôté de la pierre, couronnée d'un turban, qui faisait cet emlacement inviolable pour de longs siècles à toute réforme d'éilité. Nous rebroussâmes chemin afin de prendre le champ des iorts : la voie publique se transformant en cimetière, le cimeère eût en compensation dû nous tenir quittes de funérailles. lais nous étions, je crois, sous une funèbre influence : au preiier carrefour, le convoi d'un Arménien non-uni nous coupait ncore la route ! Nous nous décidâmes à le suivre plutôt que e retourner de nouveau sur nos pas.

On sait le terrible tableau tracé par la Fontaine, qui n'a ımais été moins bonhomme qu'en cette occasion :

> Un mort s'en allait tristement
> S'emparer de son dernier gîte ;
> Un curé s'en allait gaiement
> Enterrer ce mort au plus vite, etc.

'était là justement le spectacle que ces obsèques présentaient. n avant marchaient un grand crucifix et une bannière, escors de vingt ou vingt-cinq enfants de chœur en robes de deuil rec des cierges allumés à la main. Après eux, six porteurs souvaient dans un cercueil non fermé, selon la coutume locale, le ›rps tout vêtu du trépassé. Il avait la figure découverte, et de ıaque côté de sa tête pâle, se tenait un sacristain élevant ›ur masse un globe terrestre entouré de deux serpents surontés d'une croix, — souvenir christianisé du caducée. Des ·êtres en chasubles de velours noir rehaussées d'or, avec des ques garnies de voiles de dentelles, fermaient le cortége comosé des parents et des amis. Tout ce monde chantait, chevottait, nazillait d'un air d'indifférence et vint se ranger au-

tour de la fosse. Mais il se trouva, quand on voulut y descendre le corps, qu'elle n'était point assez grande. Le fossoyeur vint alors reprendre avec sa bêche ses mesures sur la bière même; et pendant qu'il achevait l'excavation, le clergé, les enfants de chœur, les chantres cessant leurs hymnes, se débandèrent et s'assirent en causant sur les tertres voisins. Puis la cérémonie terminée ce fut à qui, pour s'éloigner plus vite, se dépouillerait le plus rapidement de ses ornements hiératiques, jetés pêle-mêle avec les cierges éteints dans un grand panier que portait un âne à la suite du convoi..... Les bedeaux chargeant sur leurs épaules la croix, la bannière et les masses, emmenèrent l'âne par la bride; et nous, qu'avait à la fois indignés et retenus la scandaleuse scène, nous nous trouvâmes devant cette tombe mal fermée les derniers témoins de ce drame religieux si indécemment travesti!

Il fallut pour nous remettre de ces tristes impressions quelques heures, et la souriante influence des paysages de Marmara. Kadikœï, le village où nous nous rendions, est situé à l'entrée du golfe d'Ismid. S'adossant à la forêt mortuaire des cyprès de Scutari, il a pour horizon le magnifique amphithéâtre de Stamboul à sa droite; devant lui les verdoyantes îles des Princes; enfin, vers la gauche, les cimes neigeuses du mont Olympe encadrant la plaine onduleuse de l'Asie. Sur sa côte de rochers roux que les vagues viennent polir, de nombreux yalis s'élèvent, et l'on remarque parmi eux celui de Riza-Pacha, l'ex-séraskier, le favori de la sultane-mère après la mort de sultan Mahmoud. Ses luttes de système et d'influence contre Reschid ont fait dix ans toute la vie politique de la Turquie : l'on n'a donc pas vu sans surprise que la chute de son rival n'ait pas ramené aux affaires cet éminent homme d'État. La persistance de sa disgrâce a même remis en mémoire une anecdote oubliée, qui prétend en révéler la cause. Selon elle, à certain souper peu frugal de la jeunesse d'Abd'ul-Medgid, le séraskier se serait laissé

aller à diriger comme un obus la mousse et le bouchon d'une bouteille de champagne sur la plume de héron du fez impérial; et si débonnaire qu'il soit, le descendant d'Othman n'a ni pu, ni dû oublier cette licence un peu trop vive [1]. — A peine Andréa finissait-il de me raconter la douteuse chronique, que nos caïdgis nous abordèrent dans la baie de Moda-Bournou, au fond d'une petite anse dominée par un rocher tapissé de vignes sauvages. Leurs pampres, flottant jusque sur la mer, n'étaient pas d'un inutile secours pour aider à gravir l'étroit degré, mal taillé dans la pierre, qui mène en traversant les cours du tchiflik à l'habitation de M. C***, père du nouvel époux.

On y célébrait sans repos ni trêve, depuis tantôt vingt-quatre heures, l'union du jeune couple ; et les serviteurs des deux familles alliées, vignerons, laboureurs, jardiniers, ouvriers des ateliers, ouvrières des magnaneries, avaient merveilleusement décoré le local de leur kermesse. De verts branchages, des régimes de maïs, des couronnes d'épis, des guirlandes de fleurs tapissaient les murs de la maison où l'on voyait de longues tables entourées de convives, et ceux des hangars regorgeant de gerbes mûres. Les bâtiments formaient trois des faces d'un quadrilatère : il avait été complété par une vaste tente élevée sur le quatrième côté, qui regardait le golfe d'Ismid. Enfin les longues pièces de toile, les vieux tapis, les étoffes de toute sorte et de toute couleur disposées, mêlées, assorties avec une instinctive science de l'harmonie, offraient sous l'ombre épaisse que rafraîchissait la brise marine un tableau naturel, coloré comme ceux de Decamps, poétique comme ceux de Léo-

[1] La guerre contre la Russie a fait rendre à Riza les fonctions de séraskier, et, chose remarquable, il les doit surtout à l'insistance de son ancien antagoniste Reschid. Donnant un noble exemple de patriotisme, ce grand ministre a réclamé, comme indispensable dans la crise de son pays, la rentrée aux affaires du plus habile de ses organisateurs militaires, bien qu'il ait été son ennemi. (*Note de* 1854.)

pold Robert. A l'une des extrémités s'étalait un groupe de femmes de tout âge, dans les plus fraîches toilettes de l'élégant costume grec. Inclinées ou couchées sur les coussins d'une estrade, elles se reposaient indolemment d'un jour et d'une nuit de fête ; et celles qui étaient jeunes et belles paraissaient plus charmantes avec leurs grands yeux battus par la fatigue du plaisir. Non loin de là, sur une natte, sept ou huit vieillards assis les jambes croisées causaient, humaient du café, savouraient leurs pipes; et dans le reste de l'espace la danse continuait. Deux musiciens composaient l'orchestre. Le premier jouait du violon comme faisait sainte Cécile, en maintenant l'instrument droit sur son genou : le second tirait du bourdonnement de sa guzla un accompagnement que sa voix soutenait de temps à autre. Guidé par cette mélodie, un jeune et vigoureux garçon agitant un foulard bleu, dessinait, en prenant des poses tour à tour gracieuses ou dignes, des pas lents, rhythmés, majestueux et des figures que devaient reproduire ses compagnons. A quelque distance derrière lui, une douzaine d'hommes à visages bronzés, épaisses moustaches, jambes nues, souliers de maroquin rouge, larges caleçons, gilets de soie aux couleurs éclatantes serrés par une ceinture à la taille, manches flottantes et tarbouch sur leurs cheveux noirs, se tenaient par la main en longue file. Ils suivaient nonchalamment, marchant plutôt qu'ils ne sautaient, la trace des invisibles méandres que le chorégraphe simulait sur le sol.

Si Andréa ne m'en eût arraché, je serais resté longtemps devant ce spectacle, où il me semblait voir les vieilles traditions de la Grèce, associées aux mœurs du nouvel Orient. Il m'amenait d'ailleurs à des retours sur la France : comparant dans ma pensée à nos vives, mais brutales *bourrées* de Bourgogne cette danse élégante et grave ; la noblesse des visages qui m'entouraient, le natif sentiment du beau qui avait avec tant de goût disposé la pittoresque décoration de cette fête à la vulgarité

grossière de nos populations campagnardes, à leur inintelligence des arts ; je me demandais quelle cause départissait si injustement l'instinct poétique et la perfection des formes parmi les races, douant le mieux celles qui valaient le moins par le travail et la vertu. — Mais après un instant donné au charme de la scène, et sans consentir à en argumenter, mon introducteur m'entraîna vers le konak, grande maison de bois s'élevant au milieu d'odorants parterres. Elle présentait extérieurement, selon la coutume, une façade peinte en rouge brun, des séries de pavillons en retrait et de vastes balcons appendus aux murs. L'intérieur offrait en revanche les marques d'une richesse et d'un bon goût peu ordinaires : statues dans le vestibule, tapis sur l'escalier, tableaux dans les antichambres ; et à chaque encoignure, des gerbes de fleurs dans de charmantes urnes de marbre soutenues par des consoles. Le salon où l'on nous reçut, tendu de soie bleue, décoré d'un lustre de cristal, de guéridons, de tables en mosaïques de Florence, meublé de causeuses, de divans, de fauteuils, témoignait enfin des habitudes luxueuses d'une famille jalouse de s'*européaniser*.

L'assemblée était nombreuse, élégante, mélangée de gens de l'ancienne et de la nouvelle école. Nos hôtes appartenaient à celle-ci, ce que s'empressa de m'annoncer fièrement le maître du logis, petit vieillard de soixante ans, à la figure sillonnée de rides, aux yeux vifs, à la bouche souriante. En vain est-il habillé — à la grecque — de bas blancs, culotte flottante, large surtout et tarbouch : il n'en est pas moins, c'est lui qui l'affirme, *francophile* déterminé. Avant de gagner dans sa complexe industrie de négociant, banquier, filateur et armateur, trois ou quatre millions de piastres, il a longtemps voyagé en Europe ; aussi son plaisir le plus vif est-il de discourir des pays qu'il a visités, comme sa prétention d'en employer le langage. Mais sa mémoire infidèle en amalgame si étrangement les syntaxes et les vocables que jamais je

n'entendis français plus bizarrement émaillé d'idiotismes italiens, anglais et allemands. — Quand il eut terminé la sommaire exposition de ses pérégrinations et de sa science, le bonhomme me mena d'abord à sa femme qu'il appelle « la seule barbare de la maison, » parce que la grave matrone n'a pu jamais prononcer un mot en dehors de ses trois parlers naturels, le grec, le turc, l'arménien. J'eus ensuite à saluer ses filles, Elenka et Katina, brunes et pétulantes personnes vêtues à la française, dont la première échangeait avec Andréa des regards qui marquaient qu'en elle est héréditaire le goût paternel pour l'Occident. Enfin, le vieillard remit galamment à son fils Zorzi le soin de me présenter à la mariée, puis aux parents de celle-ci.

Cette autre famille, père et mère, frères et sœurs, faisait avec nos hôtes le plus parfait contraste. C'étaient gens de la vieille roche, n'entendant rien à la langue des étrangers, à leurs habitudes, à leur instruction. Tous étaient habillés à la mode nationale, sauf Zanaïm, l'épousée, qui avait pris le costume franc en quittant sa couronne de vierge, changement dont elle semblait enchantée. Aussi à peine s'interrompit-elle pour rendre une révérence à mon salut, tant l'absorbait une douce occupation. Jouant avec les splendeurs de sa corbeille de noces et le cœur de son jeune amant, la coquette essayait tour à tour en présence d'une douzaine d'amies, — et non sans quelque ostentation de pensionnaire ou de parvenue, — les frais chapeaux de Paris, les écharpes, les cachemires, les dentelles dont elle s'improvisait des coiffures, les diamants qu'elle faisait ruisseler autour de son front ou de son cou. M. Zorzi, enivré, la contemplait dans une muette extase, et j'ai rarement vu en effet, sinon beauté plus parfaite, charme plus âcre et plus pénétrant. — Zanaïm avait des ondulations de tête d'une mutinerie si adorablement provocante pour jeter en arrière les opulentes boucles d'une chevelure aux

reflets d'or bruni! ses yeux verts pétillaient et caressaient si amoureusement! Ses lèvres humides laissaient apparaître de petites dents si idéalement blanches; et chaque mouvement trahissait avec tant de grâce la souplesse nerveuse de sa taille cambrée, la richesse de son corsage étroitement emprisonné sous le satin! Enfin l'ardente enfant affichait son bonheur avec tant de naïveté juvénile, qu'aux lèvres de ceux qui se souvenaient elle mettait un sourire; et les orages du désir dans l'âme de celles qui aspiraient à éprouver.

Parmi toutes ces belles filles paraissant envier les émotions d'un jour de mariage, une pourtant restait complétement indifférente aux exhibitions de la corbeille. Assise sur un divan, une jambe repliée sous elle, et agitant indolemment un éventail dans ses doigts aux ongles teints de henné, à peine avait-elle eu un regard pour toutes les galantes évolutions et les magnificences de Zanaïm. Cette philosophie m'eût intéressé déjà ; mais la dédaigneuse portait de plus, nouvel attrait non moins puissant, le costume national dans toute sa pureté. Sa robe, de soie bleu clair ainsi que ses pantalons, s'allongeait derrière elle comme la jupe de nos duchesses. Une petite veste de satin noir, rattachée sur sa poitrine par un papillon en diamants, donnait de l'ampleur à son buste et de la finesse à sa taille. En place de fez, elle avait jeté sur ses épais cheveux noirs une espèce de résille retenue par une agrafe de corail. Ce gracieux et simple ajustement faisait merveilleusement valoir les charmes d'un noble visage : teint pâle à peine coloré vers les pommettes, fermes contours d'une bouche aux lèvres vermeilles, nez mince et droit, longs sourcils réunis sous le front par une ligne tracée au pinceau, et donnant pour ainsi dire « une douceur sauvage » à de grands yeux fiers qui ne se mouvaient qu'avec lenteur. Je m'approchai pour saluer cette belle personne qu'on me dit nièce de Mme C*** ; veuve, bien qu'âgée de vingt ans à peine; et venue de Salonique, sa patrie,

au mariage de son cousin. Par malheur le grec, dont je n'entends pas un mot, est son seul langage. Comprenant toutefois mon intention, elle m'adressa un geste de royale condescendance et appela pour nous servir de trucheman l'une des visiteuses, la coconitza [1] Elengo qui s'exprime en italien. Mais quelques paroles à peine échangées, notre entretien se trouva rompu. On abandonnait le salon pour se rendre, à travers une magnifique serre où l'on élève ces jasmins de quinze pieds dont on fait des tchibouks, à un kiosk sur le bord de la mer.

Une collation nous y attendait, composée de pâtisserie, confitures, café, sorbets et pipes. D'après les coutumes locales, c'était aux filles et à la bru de notre hôte de nous l'offrir ; aussi quand sa nièce se chargea de m'en faire les honneurs, attention qu'elle réserva pour moi seul, je pus reconnaître que mes prévenances n'avaient pas laissé de la flatter. Toutefois la belle Erfili (elle porte ce nom contemporain d'Homère), en se soumettant aux formules presque serviles qu'impose en ce cas la politesse du pays, les savait tempérer par une telle expression de ses lèvres un peu moqueuses et de son regard majestueux, qu'en place de la femme-esclave de l'Orient d'aujourd'hui elle me rappelait ces filles de princes, rehaussant jadis à Thèbes ou à Mycènes l'hospitalité paternelle en la consacrant par leurs mains royales. — Je tâchais de lui faire exprimer ces idées par la coconitza Elengo, revenue gracieusement nous prêter ses bons offices, et elle les écoutait en souriant quand M. C*** nous rappela à l'audition d'un duo chanté par ses enfants. Nous étions dans le sanctuaire de leurs études artistiques, comme l'indiquaient une bibliothèque, un piano, divers instrumens de musique appendus aux murs, des cadres contenant des aquarelles et des dessins. Andréa fut ensuite, en sa qualité de ténor italien, prié de nous dire un air d'*Ernani*, et à peine

[1] Diminutif gracieux et familier qui signifie Mademoiselle.

avait-il achevé que la jeune épouse, trouvant sans doute l'attention écartée trop longtemps d'elle, commença une romance grecque en s'accompagnant de la guitare. Chacun payant son tribu, c'était ensuite au tour d'Erfili : mais la fière Hellène, exagérant peut-être le culte des vieilles mœurs à mesure qu'elle en voyait affecter le dédain, repoussa l'instrument que lui tendait sa nouvelle parente pour demander la guzla nationale. Sa voix énergique et vibrante nous fit entendre alors un chant romaïque du temps des grandes guerres, dont des applaudissements enthousiastes vinrent du dehors saluer l'héroïque refrain. C'était l'hommage des jeunes invités qui arrivaient de la pêche. — En atteignant la plage, ils convièrent à venir admirer le nombre et la beauté des poissons qu'ils avaient pris. Tout le monde sur leur appel s'élança du kiosk, à l'exception d'Andréa qui me fit signe de rester, et d'Elenka retenant également sa cousine Erfili. Nous nous bornâmes tous quatre à suivre par la croisée ouverte le spectacle que nous donnait le débarquement des pêcheurs. Puis au bout d'un moment il se trouva qu'Elenka avait oublié quelque chose dans la serre aux jasmins; — et que mon ami l'accompagnait pour l'aider dans ses recherches. Erfili et moi nous étions condamnés à un innocent tête-à-tête afin d'en sauvegarder ailleurs un autre plus intéressant.

La situation ne laissait pas d'être embarrassante entre gens hors d'état de se parler. J'avais philosophiquement ranimé ma pipe, tandis que ma belle compagne jouait avec les glands qui ornaient le manche de sa guzla. Je ne la regardais qu'à la dérobée pour ne pas perdre contenance : elle faisait de même à ce que je crois; mais à chaque coup d'œil que je hasardais vers elle, je voyais se fondre sous un épanouissement intérieur cette dignité superbe que j'avais tant admirée. Il était évident que la bizarrerie de notre position, mon flegme de fumeur impassible, notre silence forcé lui semblaient la chose du monde

la plus bouffonne, et qu'elle mourait également d'envie de parler et d'envie de rire. À la fin la gaieté prit le dessus; et elle posa sa main sur sa bouche en faisant un signe de dénégation, pour m'indiquer que c'était notre impuissance de nous entendre qui l'égayait si fort. Je fis volontiers comme elle : — mais voici tout d'un coup qu'une idée subite sembla lui traverser l'esprit et qu'elle leva son doigt en disant : *Ena!* Je la considérais d'un air ébahi, ce qui la divertissait bien plus encore. Pourtant, de son doigt toujours étendu, elle frappait son genou en répétant avec un accent d'interrogation : *Ena? Ena?* Puis elle joignit un second doigt au premier et prononça : *tçio!* J'eus alors une soudaine révélation de sa pensée, et compris qu'il s'agissait, sans savoir un seul mot de la langue l'un de l'autre, de nous apprendre elle le grec à moi, et moi le français à elle. J'allongeais à mon tour un, puis deux doigts, et je prononçais : *un! deux!* Elle frappa ses mains de joie en répétant mes paroles, et nous continuâmes ainsi jusqu'à dix, *tria*, trois, *tessara*, quatre, *penté*, cinq, etc. C'est ainsi que, depuis hier, j'ai appris à compter en grec, et le peu que je sache de cette langue, je le dois à cette singulière leçon.

Le temps ne me durant plus à une occupation si charmante, je ne fus que médiocrement satisfait quand Elenka et Andréa vinrent nous reprendre afin de rentrer au konak. Heureusement pour mon instruction, les choses avaient marché vite : l'on m'avait enseigné déjà qu'il fallait dire *mia phothia* pour demander du feu ; que l'eau se nommait *méro*, que la chevelure s'appelait *koma*, *stoma*, la bouche, etc., etc.; enfin, qu'il fallait employer l'interjection *polycala*! pour dire à une dame qu'on la trouvait belle. J'en étais à chercher les moyens de remercier ma jolie maîtresse de langue : mais la seule phrase que je connusse de grec actuel, pour l'avoir apprise d'ancienne date dans les poésies de Byron était, « *Zoé mou, sas agapô !* ma vie, je vous aime ! » Or, il n'y avait pas moyen

de donner à ma reconnaissance une forme si tendre, qui n'eût pas manqué de faire réfugier sur les hauteurs de sa dignité cette fierté de princesse, qui s'était humanisée par bonne humeur. L'arrivée de nos amoureux coupa court à ma velléité.

Elenka prit mon bras et Andréa celui d'Erfili. C'était bien le moins pour sauvegarder les apparences. Je dus à cette circonstance, qui me donnait un interprète, de m'instruire d'un curieux préjugé local. Partout, hélas ! la douleur coudoie la gaieté. Il y avait dans cette maison en fête une pauvre mère, une femme de service qui, la nuit même, avait perdu son premier né encore à la mamelle. Nous la rencontrâmes dans le jardin, les yeux gonflés de larmes, entourée de deux compagnes qui cherchaient à l'apaiser. Elenka se joignit à elles pour lui dire quelques bonnes paroles. Je ne comprenais rien absolument à l'entretien : néanmoins, sur une phrase de l'une des servantes, la jeune fille accompagna d'un tel geste d'épaules et d'une moue si impatiente un mot vivement prononcé, qu'il n'y avait pas à se tromper sur sa signification. Je m'informai d'où venait ce mouvement d'humeur. — Les superstitions sont si fortes dans ce pays ! me répondit la coconitza. Cette pauvre femme qui pleure a épousé un homme de votre religion. Or, afin de la consoler, voici textuellement ce que lui dit son amie : « Pourquoi te chagriner, ma petite ? c'est ta faute ! Rappelle-toi donc que le *papa* (le prêtre) avait dit que cela tournerait mal si tu te mariais avec un hérétique. Et d'ailleurs ton enfant ne sera pas malheureux. Il ne sera pas damné puisqu'il n'a pas d'âme. Tu sais bien que les enfants des catholiques n'en ont pas ! » — Je conçus tout ce que la réflexion saugrenue de la consolatrice et la croyance populaire avaient de désagréable pour Elenka qui songe, elle aussi, à épouser un catholique. Réfléchissant en même temps à la creuse phraséologie sur *le croissant et la croix*, qui en France constitue toute la politique de

certain parti, et aux ardeurs de ses coryphées pour les chrétiens, « *nos frères d'Orient,* » j'eusse voulu qu'un de ces dévots personnages pût entendre les charmantes idées que leurs protégés nourrissent d'eux [1].

Le dîner, ou plutôt le souper, car on se mit à table à huit heures, préparé et servi selon les rites de l'école française, n'eut d'abord rien qui le distinguât d'un repas de noces chez Véry ou les Provençaux. Au dessert seulement, selon la mode des *toasts* d'Angleterre ou des *evviva* d'Italie, on but à tant de choses et à tant de gens, que les fumées des vins de Champagne et de Sicile amenèrent, jusque parmi les dames, un étrange laisser aller. Plusieurs d'entre les convives baisaient les mains de leurs voisines qui ne s'en inquiétaient guère : peut-être eût-on pu risquer le *zoé mou, sas agapó*, même auprès de la fière Erfili. M. C***, plus que jamais francophile après boire, et comme presque tous les hommes de sa génération n'aimant pas la barbe longue, me cherchait noise sur la mienne par une série de calembours, dont l'identité de racine des mots *barbe* et *barbarie* était le pivot. La jeunesse française reprenait à l'entendre, en ombrageant ses mentons, les insignes des sauvages que les Turcs eux-mêmes dépouillent; aussi en concluait-il, comme tous les Hellènes quand leur sincérité s'épanouit, à la supériorité prochaine de sa race sur celles d'Occident. — La danse vint heureusement étouffer ce germe malencontreux de discussions politiques qui réveillaient déjà des échos, et nous montrer que la polka, plus sûrement que la liberté, hélas ! avait fait le tour du monde. Erfili,

[1] Le clergé orthodoxe en est encore à lancer des anathèmes, et les populations à s'y soumettre. Dernièrement, dans un village près de Smyrne, une grecque ayant épousé un catholique, le prêtre défendit en chaire aux marchands, ses coreligionnaires, de lui vendre aucune provision. L'interdiction eut si bien son effet que la pauvre ménagère fut contrainte de faire venir de la ville pain, vin, fruits, légumes, viande, etc. Le jour où les Turcs seraient évincés de leur empire, la plus odieuse intolérance y régnerait.

cette Lazzara, cette fille de Palikare, exécutait la schotisch et la valse à deux temps! Je frémis pour l'originalité du vieil Orient en reconnaissant que ces *sauteries* avaient gagné jusqu'à Salonique; et il fallut, pour me restituer la vraie Grèce, que je visse, à une heure du matin, les couples quitter la salle de bal sous prétexte d'admirer le lever de la lune, afin de s'écarter sentimentalement dans le jardin, sur le bord de la mer et même dans la campagne. Notre confrérie en science d'italien m'avait fait durant cette nocturne promenade le chevalier de la coconitza Elengo : avec la liberté de langage du pays et la confiance de la jeunesse, elle en vint à me demander bientôt si je n'avais pas une *promise* en France. Quant à elle, il ne me fallut pas grande insistance pour lui faire raconter ses amours avec un capitaine de cabotage dont elle n'espérait devenir la femme que dans quatre ans, ce qui la désolait fort. Son fiancé, étant sans fortune, devait ce temps de service à un armateur avant de s'élever à l'association, imposée comme condition du mariage par la prudence des parents.

En d'autres occasions, et en m'étayant de nos idées sociales, j'eusse pu m'étonner de la naïveté de ces confidences intimes, faites à un inconnu par une fille de bonne maison. Mais ses aveux n'ôtaient plus rien de mon estime à la bonne Elengo, depuis que je savais quelles habitudes de *sigisbéisme* précèdent les fiançailles en Grèce; depuis que j'avais vu les tolérants abandons, les familières licences dont la soirée m'avait montré tant d'exemples, et entendu au souper le récit des mœurs, bien autrement dissolues du sud de l'Archipel. Il paraît que là s'est naturalisée une institution venue d'Égypte qu'on appelle « Mariage cophte. » C'est l'union bénie par un prêtre d'un homme riche avec une vierge de famille pauvre, sous stipulation d'un douaire de quelques milliers de piastres en cas d'un divorce que peut à son gré provoquer le mari. Chose douloureuse à dire! la femme ainsi répudiée trouve ensuite plus aisément, en

certain parti, et aux ardeurs de ses coryphées p
tiens, « *nos frères d'Orient,* » j'eusse voulu qu'
vots personnages pût entendre les charmantes
protégés nourrissent d'eux [1].

Le dîner, ou plutôt le souper, car on s
heures, préparé et servi selon les rites
n'eut d'abord rien qui le distinguât
chez Véry ou les Provençaux. Au
la mode des *toasts* d'Angleterre ou
à tant de choses et à tant de ge
de Champagne et de Sicile
dames, un étrange laisser al
ves baisaient les mains de l
taient guère : peut-être eût
pô, même auprès de la f
francophile après boir
de sa génération n'ait
noise sur la mienn
dentité de racine d
jeunesse françai
mentons, les ins
pouillent: aus
leur sincérit
sur celles
ce germe
laient d
ment

ue Soli-
es des minarets
des groupes confus
ure que nous approchions
ions les murs croulants, les vieux
outes neuves où brillait la baïonnette
la garde, les terrasses où s'apercevaient
ses, les murs des harems où quelques fenê-
indiquaient des femmes demi-nues aspirant
dant la mer, il me semblait pénétrer dans la
aisie des poëtes, découvrir la ville des Orien-
de la *Captive* et des poëmes de Byron. —
au milieu de cette rêverie charmante, nous
de Pera une lueur apparaître, grandir, flam-
sur tout ce calme et divin paysage un sanglant
C'était le feu, à sa douzième reprise depuis
qui se ranimait une fois encore pour attaquer le

raison de son petit pécule, un époux définitif. Quant aux enfants, s'il en est venu, ils restent à la charge du père ; mais d'ordinaire l'avortement pourvoit à supprimer les fruits de semblables liaisons. — Devant cette polygamie chrétienne, qu'oser dire encore contre celle des musulmans ?

Il fallut enfin nous retirer, la fête arrivant à son terme, et la nécessité pour Andréa d'assister à l'ouverture des comptoirs de Galata ne nous permettant point d'accepter chez M. C*** l'hospitalité du sommeil. Nous allâmes réveiller nos caïdgis, et quelqu es minutes plus tard notre barque glissait sur la Propontide, soulevant des lueurs phosphoriques à chaque coup de rames, et laissant après elle comme un sillon d'argent. La lune inondait le ciel pur d'une clarté mélancolique et tendre : jamais Stamboul, où l'ondulation des collines partageait les ombres et la lumière, ne m'avait paru plus poétiquement beau. La masse de Sainte-Sophie, les mosquées d'Achmet, de Soliman, de Bayezid, les milliers d'aiguilles blanches des minarets découpaient leurs silhouettes au-dessus des groupes confus de maisons et de feuillages. A mesure que nous approchions des Sept-Tours, que nous longions les murs croulants, les vieux donjons crénelés, les redoutes neuves où brillait la baïonnette d'un soldat montant la garde, les terrasses où s'apercevaient des formes indécises, les murs des harems où quelques fenêtres éclairées nous indiquaient des femmes demi-nues aspirant la brise et regardant la mer, il me semblait pénétrer dans la merveilleuse fantaisie des poëtes, découvrir la ville des *Orientales*, le monde de la *Captive* et des poëmes de Byron. — Tout d'un coup, au milieu de cette rêverie charmante, nous vîmes du centre de Péra une lueur apparaître, grandir, flamboyer, jetant sur tout ce calme et divin paysage un sanglant reflet d'incendie. C'était le feu, à sa douzième reprise depuis quinze jours, qui se ranimait une fois encore pour attaquer le quartier franc.

Les bateliers firent voler notre caïk, et une demi-heure plus tard nous prenions pied à l'échelle de Top'hané. La tour du Séraskiérat venait d'arborer son drapeau lugubre; le canon d'alarme retentissait; des myriades de chiens poussaient des hurlements plaintifs; et les guetteurs de nuit chargés de crier l'heure, traînaient éperdus leurs lourds bâtons ferrés sur le pavé sonore en appelant au secours. On voyait s'ouvrir fenêtres et portes, les hommes sortir des maisons, les soldats arriver des casernes, les cawass s'occuper à organiser une chaîne et à faire puiser de l'eau. Je n'étais point sans inquiétude personnelle : il me semblait que la flamme s'élevait non loin de chez moi, et l'on apprit en effet à Andréa qu'elle atteignait déjà le téké des Derviches-Tourneurs. Nous nous pressâmes plus encore, et bientôt nous nous trouvâmes presque sur le lieu du sinistre, au centre d'une scène effroyable de désordre et de désolation.

Sur tous les points le feu gagnait avec une violence terrible, et les rues, illuminées d'une clarté rougeâtre, s'emplissaient d'une population effarée de terreur. Entassant au hasard leurs effets ou leurs valeurs les plus précieuses, des hommes, les femmes s'enfuyaient demi-nus, emportant sur leur dos des valises : d'autres jetaient, descendaient par les fenêtres de lourdes malles, des hardes, des meubles qui s'effondraient en tombant. Échappés par miracle à la mort et paralysés par la stupeur, d'autres encore ne cédaient qu'à peine à l'effort des cavaliers chargés de dégager la place. Par instants, fendant ou foulant cette tourbe, se précipitaient en forcenés des escouades de hamals soutenant sur leurs épaules une petite pompe attachée à de solides brancards [1]; ou des sakas [2] qui allaient vider leurs

[1] On n'emploie à Constantinople que des pompes fort petites; le peu de largeur et l'escarpement des rues rendant presqu'impossible le service de celles de fort calibre, qui sont en usage dans nos grandes villes.

[2] Porteurs d'eau.

outres de cuir, ayant, à ce que j'appris depuis, l'infamie de faire rémunérer leurs voyages. Des soldats avec des harpons, des crochets, de petites haches emmanchées dans des perches, coupaient, arrachaient, repoussaient dans le foyer les auvents, les toitures, les planches peintes et pétillantes des maisons de bois. Un pacha lieutenant du stambol-efendissi [1], se montrait çà et là dirigeant l'ensemble des opérations. Puis, à ma profonde joie, nous vîmes arriver au pas de course plusieurs pelotons des marins du *Charlemagne*, amenant les pompes du bord. J'avais plus de confiance encore pour se rendre maître de l'incendie dans leur discipline intelligente que dans le zèle un peu désordonné des Osmanlis et des Grecs.

Avançant à leur suite nous pûmes aisément reconnaître que, grâce à la direction du vent, mon habitation n'avait rien à craindre. Nous allâmes donc rejoindre l'immense foule entassée au petit champ des morts pour contempler dans son ensemble l'épouvantable, mais magnifique horreur du fléau. Le téké des Derviches brûlait tout entier ; les vieux cyprès résineux s'allumaient l'un après l'autre, et rien ne peut rendre l'effet de ces flamboyantes pyramides de soixante ou quatre-vingts pieds. La rue qui descend vers Galata semblait rouler un fleuve de laves ; l'éboulement des maisons grondait, pareil aux sourdes ébullitions d'un volcan. Par delà les nuages de fumée rougie, la mer, le vieux Séraï, les minarets, les dômes de Stamboul apparaissaient fantastiquement comme un paysage et une architecture de l'enfer. Peu à peu cependant le jour se leva, mêlant ses lueurs blafardes aux reflets ardents qui nous éclairaient.

Des scènes d'une autre nature allaient suivre. Avec l'aube naissante l'immonde population des quartiers du port vint

[1] Chef de la municipalité.

chercher au champ des morts, où les incendiés avaient accumulé les débris de leurs désastres, de commodes occasions de larcins. Bientôt ce ne fut plus partout que cris, disputes, violences pour retenir ou s'arracher des propriétés devenues quasi sans valeur. Dans cette bagarre nous trouvâmes, heureusement pour elle, une jeune marchande grecque, Mme M***, dont la conversation et la grâce m'avaient rendu souvent le chaland et le visiteur. Sa maison ayant brûlé des premières, son mari était parti, emportant chez un ami son argent, ses livres de commerce, une vitrine de bijoux, et lui laissant en garde à elle-même quelques pièces de mobilier, de merceries et d'étoffes. Mais la pauvre femme, en toilette de nuit, les épaules nues, les cheveux épars, avait grand'peine à les défendre. A défaut d'autre refuge je la conduisis chez moi, où nous emménageâmes, avec l'aide d'Andréa, le peu qu'elle avait arraché aux flammes. — Étrange ville que Stamboul ! Quand M. M***, que j'avais fait prévenir, arriva quelques heures plus tard et emmena sa femme, il était en marché déjà pour la reconstruction de sa demeure. Le banquier grec, son commanditaire, lui ouvrait le crédit nécessaire aux exigences de sa situation ; et lui s'occupait des premières mesures pour réorganiser immédiatement son magasin.

L'incendie dura trois heures, atteignit deux cents maisons ; et si le reste de Péra put échapper il l'a dû, après Dieu, à l'équipage du *Charlemagne*. Je m'en applaudis à plus d'un titre. L'efficacité des secours de ses marins n'est peut-être pas seulement en cette occasion pour la France une gloire, mais encore un bonheur. — Surabondamment à mille autres preuves, ce qui se passe ici témoigne de nouveau que la contradiction est de droit divin parmi les hommes. Même dans cet empire qui réalise politiquement l'idéal du despotisme, l'opposition, pour se dissimuler, ne s'anéantit pas : le feu paraît être la terrible, protestation du mécontentement. Quand des gens rompus aux

pratiques ottomanes m'affirmaient que la multiplicité des incendies témoignait au sultan l'indignation populaire contre le cabinet qui a cédé à la France pour l'affaire de Tripoli et celle du *Charlemagne*, l'atroce singularité du moyen m'a trouvé incrédule. J'alléguais, comme explication des sinistres, la chaleur ou l'imprévoyance, le hasard ou le mode des constructions. — Pourtant, rien n'étant changé dans ces conditions générales depuis l'arrivée de notre vapeur, il est étrange que ce ne soit plus une fois par semaine, mais une ou deux fois par jour que le fléau se manifeste; — et que devrais-je croire si, comme on me l'annonce encore, il cesse immédiatement après le départ de notre vaisseau? Au moins faut-il se réjouir, dans l'intérêt de la popularité française compromise par nos diplomates, que nos matelots aient rendu à la ville impériale un service dont, quoi qu'il advienne, la loyauté musulmane se souviendra.

CHAPITRE XX.

Le Bosphore.

Solution de l'affaire de Burgas-Ova. — Villégiature des hauts fonctionnaires. — Ses effets sur l'administration. — Panorama du Bosphore. — Les villages des deux rives. — Les hôtels de Thérapia et de Buyukdéré. — Conversations politiques. — Réveil des nationalités en Orient. — Rôle des Slaves. — Leurs prétentions. — Leurs projets. — Éventualité d'une confédération du Danube. — Les îles des Princes. — Leur population en été. — Équilibre conjugal. — Scène d'intérieur. — Conversation à l'espagnole. — Les cafés. — Les maïtaps et les sérénades. — Précaution contre les punaises. — Une messe catholique : effet de persécution. — Un Paphos chrétien. — Les oiseaux de Daphnis et Chloé. — Tableau du voyage à Cythère. — Le palais de Fuad-Efendi, à Tchibouklou. — L'ambassadeur de Perse et les Circassiens. — Le monde oriental d'au delà de l'Euphrate. — Fuad-Efendi. — Fin de l'affaire de Tripoli. — Conclusion des négociations de M. Trouvé-Chauvel et de celles relatives à Burgas. — La politique de Fuad. — Ses antécédents. — Le rôle nouveau qu'il a embrassé. — Le Yali et ses décorations. — Hommage de piété filiale. — Abdul-Medgid au retour de la mosquée. — Cortége impérial. — Visite de l'empereur à Khosrew-Pacha. — Quelques sites des environs du Bosphore. — Les eaux douces d'Asie. — Le beau monde ottoman. — Arabas et Talikas. — Toilette des femmes turques. — Une promenade à la mode des Osmanlis. — La surveillance des eunuques. — Le mariage chrétien et le mariage musulman. — Le palais d'Abdul-Aziz.

6 septembre.

Je touche, je l'espère, au terme de mes efforts : la question de Burgas-Ova vient enfin d'être résolue. Nous sommes restés sans doute bien loin des vastes expectatives que présentait la combinaison Trouvé-Chauvel : nonobstant l'appui d'Aali et de

Fuad, la majorité du conseil l'a repoussée, « comme rentrant dans ce système d'immixtions occidentales inauguré par Reschid, et contre lequel la mission du nouveau pouvoir était de réagir. » Mais si sa politique lui ordonnait de rejeter nos demandes, le cabinet par une offre différente a voulu marquer son bon vouloir. D'après lui la concession, exploitée selon le système turc dont sa décision nous interdisait de sortir, peut rendre actuellement de 80,000 à 100,000 piastres par année (20,000 à 25,000 fr.) : on m'a proposé de trouver à ce prix des fermiers, de garantir les fermages, et d'affranchir ainsi M. de Lamartine de toute surveillance, de toute difficulté de recouvrements, de tous frais de personnel ou de nouvelle mise de fonds. — Après quelques hésitations j'ai accepté ce compromis, donnant une certitude modeste en place d'éventualités magnifiques : il ne me reste donc plus qu'à faire régulariser dans sa forme une convention acceptée des deux parts.

Mais depuis quinze jours un firman impérial a autorisé, selon l'usage en cette saison, les hauts fonctionnaires à quitter Stamboul pour faire villégiature ; et voici que cette migration entrave l'expédition des affaires par de nouvelles lenteurs. Les bureaux continuant de résider à la Porte, tandis que les ambassadeurs, de même que les ministres, se sont établis dans leurs palais d'été, il existe entre la *décision* et *l'exécution* des lacunes que les courses incessantes des drogmans remplissent à peine. Aussi la théorie du *Bakaloum* s'applique-t-elle de plus en plus, surtout aux intérêts des particuliers. Pour conjurer ces retards, pour éviter qu'une nouvelle modification de ministère, rendue imminente par l'opposition que font à l'emprunt [1] les ulémas, les sarafs, la mère, le frère de l'empereur, ne nous vienne surprendre et mette tout à néant, je me suis

[1] Quelques semaines plus tard, Aali-Pacha résigna en effet le grand-vizirat, ne pouvant faire prévaloir ses idées sur cette question. Les prêteurs ordinaires de l'État, les sarafs arméniens et grecs, intéressés à garder intact leur fructueux monopole, avaient réussi à persuader aux Ottomans que

transporté moi-même sur le Bosphore. Je campe tour à tour à Buyukdéré, à Thérapia, à Péra : je sillonne sans relâche le détroit, voguant du vieux Séraï à la mer Noire, pressant tour à tour les conseillers d'État, le grand référendaire, le chef des traducteurs, les employés, enfin les agents de tout ordre par l'engrenage desquels se confectionnent, ici comme en Europe, les formalités officielles des actes gouvernementaux.

Mon vrai domicile est donc en ce moment mon caïk, et je suis loin de m'en plaindre. Parmi ces indolentes voluptés qu'offre la jouissance du monde extérieur, aucune jamais ne m'a semblé si douce que ces voyages bercés par la vague harmonieuse, en suivant du regard les enchantements de la double rive, tandis que la brise repliant sur l'azur de l'extrême horizon les brumes transparentes de septembre, vous rafraîchit de son souffle vivifiant. De Buyukdéré aux palais impériaux, Tchéragan qui a gardé le style asiatique, Beylerbey, Dolma-Batché où des toits à terrasses, des galeries rappelant Rome, Naples et Florence servent de demeure aux icoglans, aux odalisques, aux eunuques noirs, la nature en un suprême effort joint au gracieux le sublime, noblement rivalisée par le génie de l'homme s'appropriant l'œuvre du Créateur. Les coteaux qui descendent jusqu'aux eaux bleues et limpides, sont à leurs cimes couronnés de forêts et de verdures; au milieu de leurs pentes s'épanouissent des champs, des hameaux : sur chacune des plages, celle d'Europe plus populeuse, celle d'Asie plus ombragée, se dessinent tour à tour des golfes où des palais se reflètent; des promontoires que surmontent des ouvrages de

l'indépendance de la Turquie serait virtuellement compromise lorsqu'elle aurait des créanciers qui ne seraient pas ses sujets. Et la Porte fit rembourser aux souscripteurs le premier versement de l'emprunt négocié à Paris, sous d'excellentes conditions, par les soins de l'ambassadeur turc, M. le prince Callimaki, et de M. G. Couturier. Les faits ont montré depuis lors combien Aali-Pacha était heureusement inspiré en faisant un appel au crédit en 1852.

défense; des quais bâtis d'entrepôts, de cafés et de boutiques; de petits ports tout remplis de navires de commerce en charge ou en construction. — Si l'on se mêle à la foule des vaisseaux, des barques, des caïks, des paquebots, des gabares qu'emmènent dans toutes les directions la rame, la vapeur, la voile, le cordeau de pauvres *keuylus*, remorquant pour quelques paras les embarcations dans les mauvais passages; si l'on s'abandonne aux courants opposés et rapides, conduisant vers Marmara quand on longe l'Asie et vers l'Euxin quand on côtoie l'Europe, on est à chaque minute ébloui, transporté d'admiration par ce paysage aux aspects toujours nouveaux, toujours ravissants. Ce sont successivement vingt sites délicieux: Thérapia que dominent les terrasses du palais de France; Kandili, le séjour favori des Hellènes; Baltaliman où Reschid a sa résidence; Kalender aux pittoresques pêcheries; Yenikœï avec ses maisons grecques aux sombres couleurs; Roumeli et Anatoli-Hissar, les fameux châteaux d'Europe et d'Asie, dressant sur les deux rivages leurs ruines féodales; Sténiah qu'habite le nonagénaire Khosrew, ce terrible boiteux représentant attardé d'un autre âge, qui m'expliquait si gaillardement à ma dernière visite le procédé par lequel il enlevait jadis au tranchant d'un sabre une tête d'un seul coup. — Puis l'on trouve Bebeg, la merveille de ces merveilles, le village aux jardins de roses débordant de ses terrasses, aux minarets jaillissant des groupes de sycomores, aux yalis construits à l'ombre des peupliers, des cyprès et des platanes, en vue de la mer, au bord des eaux murmurantes où viennent boire les grands buffles aux cornes noires, les troupeaux de moutons menés par leurs bergers [1]...

[1] En face de Bebeg s'élève un kiosk impérial dont l'histoire semble prouver qu'on grefferait sans trop de peine sur les rudes enfants d'Othman l'élégance ingénieuse des courtisans de Versailles. En se promenant un jour avec Tahir, le fameux capitan-pacha, Mahmoud avait fait remarquer l'heureuse position d'une colline au-dessus de la rivière des Eaux-Douces, dominant les parcs ombragés de Bebeg et le plus beau bassin du Bosphore. Il avait

Et si stoïque qu'on ait l'âme, si rebelle que soit l'imagination, on se sent subjugué par cette irrésistible force de la beauté dans la grandeur, de la majesté dans la grâce. Ces montagnes, ces forêts, cette verdure, ce ciel si pur, cette mer si douce, cet amas inextricable de jardins embaumés, de terrasses fleuries, de palais italiens, de constructions ottomanes; — ces dômes, ces maisons peintes, ces fenêtres grillées, ces balcons sur les flots, ces larges escaliers se mouillant aux ondes sous les auvents sculptés des portails; — ces lanternes dorées devant les portes des ministres; — ces quais, parfois relevés comme des ponts pour laisser pénétrer sous leur arche la mer jusque dans les cours; — le tumulte de la marine et des affaires sur les berges; le silence des harems derrière les jalousies éternellement closes des yalis; — enfin l'innombrable mouvement de barques et de navires se croisant dans toutes les directions m'ont étonné, m'ont enthousiasmé, m'ont frappé d'une de ces émotions dont l'âme et les sens gardent également la trace. Chaque jour mes yeux sont plus avides du spectacle qui me la donne, et mon intelligence en jouit mieux!

Mais à mon nouveau séjour, je devrai plus encore que ces satisfactions idéales : il apporte à mon éducation politique des compléments inattendus. La même raison qui m'y attire, le voisinage des légations européennes et des fonctionnaires ottomans, a fixé dans la locanda du signor Pétala à Thérapia, à l'hôtel de maître Lapierre à Buyukdéré, une nombreuse population flottante. Chaque soir réunit à la table d'hôte, Français, Anglais, Russes, Allemands, Hongrois, Hellènes, Turcs, Moldo-Valaques; — et le dessert ramène immanquablement ces dissertations sur le sort, les prétentions, les espérances de chaque peuple qui ne révèlent pas moins, quand on les sait interpré-

dit qu'un pavillon ferait bien à cet endroit..... Quinze jours plus tard Tahir ramenait son maître à la même place. Le pavillon était construit, et le vizir l'offrait au sultan.

ter et comprendre, le secret des tendances nationales que celui des sentiments individuels. Or, si je connaissais de longue date l'entente relative qu'impose aux citoyens de France et d'Angleterre en Orient l'identité d'intérêts; si je n'ignorais pas le rêve des Moscovites, — la substitution de leur race à la nôtre, déchue comme révolutionnaire; l'entrée du czar à Byzance; la restauration sous sa suzeraineté du principe d'autorité dans le monde; — si j'avais pénétré aussi la folle et fourbe ambition des Grecs, — faire évincer à leur profit les Ottomans par les Russes et les Russes par l'Occident; — je ne me doutais pas des courants d'opinions qui agitent ces races riveraines du Danube, Valaques, Moldaves, Bulgares, Serbes, Croates, appelés à influer si puissamment sans doute sur les destinées du grand fleuve de l'Europe orientale. Nul sujet aujourd'hui ne mérite attention plus grave, et peut-être ai-je pu entrevoir par la naïveté de certains aveux quelles idées fermentent dans ces contrées ignorées, où le moyen âge n'a pas pris fin.

Des Krapaks aux Balkans, de la mer Noire à l'Adriatique s'opère depuis quelques années un sourd et singulier mouvement de résurrections nationales. Le flux et le reflux des invasions barbares avaient jadis entraîné dans leur tourbillon, puis éparpillé sur ce sol, en fractions entremêlées, quatre ou cinq peuples différents que l'imparfaite civilisation autrichienne ou turque n'a jamais su fondre et unifier. — Or voici maintenant que sous une de ces inspirations dont les contemporains peuvent rarement bien apprécier les causes, chacune de ces agrégations s'interroge sur ses ancêtres, cherche à se relier aux autres branches de la souche commune, et formule des pensées d'indépendance ou déjà de domination. On a vu les Hongrois reprendre leur vieux nom de Magyares en s'armant contre l'Autriche, en même temps que les Moldo-Valaques s'intitulaient *Roumains* pour demander à l'Occident ses sympathies,

et le faire souvenir qu'ils descendaient de ces colonies gallo et hispano-italiennes, établies sur le Danube par les successeurs des Césars. Mais nul État comme la Russie ne s'est appliqué à tirer parti de ce réveil des races. Étalant ses origines, fondant par les théories des savants, par les travaux des artistes qu'elle soudoie jusqu'au centre de l'Allemagne la vague doctrine du Panslavisme, elle a rappelé tout à la fois aux Serbes, aux Croates, aux Tchèques de la Bohême, aux Slaves de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Dalmatie, des provinces danubiennes, qu'ils n'étaient que les rameaux d'un même tronc dont la racine est à Moscou. — Et son appel n'est pas resté sans réponse. Depuis la ruine des Magyares, depuis les derniers triomphes politiques et militaires du czar, rien ne peut rendre le vertige d'ambition, l'éblouissement de confiance, l'aberration de bon sens où sont arrivés les Croates ainsi que les autres tribus des Slaves de l'ouest et du midi.

Sait-on ce que rêvent ces inconnus de l'histoire? Rien de moins que la domination universelle, la dépossession de toutes les antiques prépondérances à leur profit. Ne parlez ni de liberté, ni de civilisation, ni de progrès aux plus intelligents organes de cette nationalité presque sauvage : reconnaissant que l'heure n'en est point arrivée pour eux, ils n'estiment que la guerre et n'aspirent qu'au commandement. S'ils ont en 1849 combattu pour François-Joseph, c'est, disent-ils, par haine des Magyares, par espérance d'acquérir sur les provinces qu'ils rattachaient de force à l'empire un fructueux protectorat. — Aussi, déçus de leurs prétentions se tournent-ils de jour en jour plus complétement vers les Russes ; et calculant qu'ils sont au nombre de quatorze millions dans les États d'Autriche, de plus de cinq millions dans ceux du sultan, ils aiment à dire qu'il dépendra des Slaves de donner, au jour marqué, Constantinople et la suzeraineté de l'Allemagne au czar, c'est-à-dire le sceptre de l'Europe et de l'univers ! —

Supposez-vous les adversaires que ce plan d'[illegible] pourrait trouver : — Français et Anglais d'abord, l'Allemagne elle-même, les Hongrois, les Ottomans, les Roumains? — Les compatriotes de Bălcescu répondent avec une imperturbable [illegible] qu'après les périodes latine et germanique l'ère slave est à son aurore; et qu'elle doit avoir invinciblement son cours.

Aux imaginations de cette politique de fantaisie je me plais parfois à opposer des conceptions plus réalisables, et je crois aussi pour l'avenir de l'humanité. Entrevoyant l'époque où les religions passeront du fanatisme à la tolérance; où la philosophie sociale substituera l'égalité des droits pour tous à l'oppression des minorités; où par suite la coexistence fraternelle de races diverses dans la même nationalité sera devenue possible, j'indique l'érection d'une *confédération du Danube* comme la solution dernière des luttes qui se préparent en Orient. Qu'ils soient Roumains, Slaves ou Magyares; qu'ils soient orthodoxes, protestants ou catholiques, je convoque Serviens, Transylvains, Hongrois, Valaques et Moldaves à constituer les ÉTATS-UNIS d'Europe. Je montre cette alliance, non-seulement garantissant aux fédérés leur indépendance, et à tous les pavillons le libre parcours du Danube et de l'Euxin, mais assurant encore à l'Orient une paix perpétuelle, par la neutralisation du seul champ de bataille où se puissent rencontrer les Germains, les Russes et les Osmanlis. — S'ils entendent ces utopies, dont le temps fera des prévisions peut-être, les Moldo-Valaques applaudissent, les Turcs adhèrent, les Hongrois donnent leur assentiment. Mais les Slaves, — ottomans, autrichiens ou moscovites, — protestent sinon par des railleries, au moins par de dédaigneux sourires. Et quand j'ai dans mon auditoire quelque jeune Grec, il s'indigne plus haut encore de ce que je ne réserve pas toute la Turquie, du Danube à Cérigo, aux trois ou quatre millions de ses compatriotes; — me faisant

observer la nécessité *providentielle* de rétablir la croix sur le dôme de Sainte-Sopie, et le trône de Constantin dans le palais des sultans.

---

9 septembre.

J'avais souvent entendu parler des îles des Princes comme de l'une des plus amusantes curiosités que ce pays puisse offrir. Situées dans la mer de Marmara [1], vers l'entrée du golfe d'Ismid et à deux heures à peine de Constantinople, c'est le lieu préféré pour leur villégiature par les familles grecques, juives, arméniennes, du moyen commerce et de la petite bourgeoisie. Pour elles, il y a comme une tradition, comme une obligation de convenance et d'amour-propre à s'installer tant bien que mal, durant la belle saison, dans les villages de cette terre favorisée qui leur offre à la fois le bon air, les bains de mer, la pêche, la chasse, les promenades nautiques et les excursions dans la campagne. D'ailleurs ce séjour est aux femmes une tacite compensation rétablissant l'équilibre domestique. Quand l'usage les a enchaînées, l'ennui assiégées, la solitude fait rêver à la ville pendant les six mois d'hiver, elles obtiennent l'été quelques semaines d'entière indépendance, les pères et les maris retournant dès l'aurore à leurs comptoirs de Stamboul d'où ils ne reviennent qu'à la nuit. — On conçoit dès lors la fougue avec laquelle ces émancipées à temps se jettent à tout plaisir qui les convie, et le parti qu'en tirent les Don

[1] Les îles des Princes sont au nombre de cinq. Deux sont habitées et cultivées d'ancienne date : des missionnaires américains ont entrepris depuis quelques années d'en coloniser une troisième. Les deux dernières, petits îlots dénudés, rappellent aux Turcs un douloureux souvenir. C'est là que Mahmoud fit transporter et abattre les vingt-cinq ou trente mille chiens errants qu'on avait enlevés par ses ordres des carrefours de Stamboul.

Abdul-Medgid a établi aux îles des Princes une école navale, dont l'organisation vient d'être complétée récemment.

Juans du Phanar et de Galata. Aussi ne sont-ce partout que chansons et danses, fêtes et collations imaginées pour fournir plus de prétextes aux aimables abandons que favorise le laisser-aller des champs.... Enfin, d'après mes jeunes amis pérotes, les îles des Princes réalisent un Otaïti d'Orient, une moderne Amathonte;.... et ils ont tant répété leurs éloges devant M. Andréa Pad,... devant moi-même, que l'envie nous a pris de visiter à notre tour ce Paphos chrétien dans lequel tant de ciceroni obligeants s'engageaient à nous diriger.

Notre déconvenue n'en fut d'abord que plus forte en trouvant un rivage désert, des rues silencieuses, des cafés vides, des maisons inhabitées. Chacun de ceux dont nous nous enquérions était en promenade, — au bain, — à la pêche, — dans la montagne; — et pour nous fournir ces indications peu satisfaisantes, nous ne rencontrions guère que des femmes de service, graves matrones jaunes, ridées, taciturnes, en robes usées, au chef orné de faux cheveux roussis à l'air dissimulant bien leur calotte, mais non point les petits bandeaux blancs bien lissés qui en sortaient traîtreusement. Si par hasard le bruit de nos pas évoquait à travers le châssis des étroites fenêtres « à guillotine » quelque jeune figure, elle disparaissait au premier regard lui révélant sa méprise : nous en étions à nous dire que c'était Morphée et non Vénus aux domaines de qui nous étions descendus. A la fin toutefois, lente indemnité à nos désenchantements, la salle basse d'une de ces maisons comme Decamps les aime, — murs blancs crépis à la chaux, toit en terrasse, balcon fermé soutenant des pampres qui formaient auvent sur une croisée de rez-de-chaussée garnie de barreaux, — nous offrit les prémices des scènes que nous cherchions. Une belle Grecque en élégant costume, se renversant sur les coussins d'un divan avec la grâce caline d'une chatte en joyeuse humeur, essayait, coupait, reprenait un chant tissu de récitatifs, de gammes, de fioritures d'une naïveté

bizarre. A côté du divan, en face d'une glace appendue au mur, une toute jeune fille blonde nattait avec ses cheveux un foulard rose bordé de marguerites en chenille; et s'interrompant de temps à autre, s'évertuait à se contempler dans son ensemble, grâce à la réflexion d'un miroir qu'elle tenait à la main. C'était un charmant tableau, digne de tout ce que je savais d'interjections admiratives : aussi je ne ménageai ni les *pekyi* [1] ! ni les *polykala* [2] ! pendant que mon compagnon essayait de nouer en grec une conversation moins sobre de mots. Il y. réussit sans trop grandes peines, et nous nous engageâmes, Andréa servant de trucheman, dans un marivaudage qui n'était point dénué de charmes. Une heure plus tard, Spiridion nous découvrit encore accoudés à la même fenêtre, lorsque avertis de notre arrivée nos amis se partagèrent le soin de battre le village, afin de nous retrouver.

Toutefois nous ne commençâmes à prendre au vrai l'idée du pays que dans la soirée, après la promenade, quand la foule eut reflué de tous les points de la campagne dans les cafés de l'intérieur. Relevés selon l'usage d'un demi-mètre au-dessus de la voie publique, avec des guirlandes de vignes, de verdure ou de fleurs en guise de devanture, des ottomanes au lieu de siéges, et des fontaines murmurantes pour décoration, ils occupaient presque tous les rez-de-chaussée d'une rue étroite. Comme les maris et les pères, revenus de Stamboul, accompagnaient filles et femmes, les soupirants s'étaient sagacement établis aux positions favorables pour suivre, sans se laisser surprendre, leur muette stratégie de regards, de poses, de gestes passionnés. Nous nous amusions des péripéties de cette pantomime lorsque tout à coup, du seuil de notre locanda, un long jet de feu s'éleva dans l'ombre. Le maître de l'établissement

[1] Adverbe turc signifiant : très-bien.
[2] Exclamation grecque pour dire : très-belle.

lui-même avait, sans qu'on sût par quel ordre, allumé cette espèce de *chandelle romaine*, ce « maïtap », comme on dit ici. Tandis qu'il brûlait, une vive agitation, des chuchotements, des sourires, animaient autour de nous tous les groupes. — Là où je ne voyais qu'un médiocre essai de feu d'artifice, il y avait en effet un symbole de la langue amoureuse, une déclaration de passion naissante, un hommage timide et respectueux. Aussi s'inquiétait-on d'en deviner l'objet, l'auteur; et les rivalités féminines entrant en lutte, il devenait probable que la joie de l'emporter sur ses compagnes rendrait le lendemain moins sévère celle à qui un bouquet, un billet, un aveu attesterait son succès. — Bientôt, comme si l'on n'eût attendu que ce signal, des maïtaps éclatèrent de toutes parts. Des fusées étendirent leur courbe d'or sur le ciel; des troupes de musiciens, s'arrêtant aux places que leur avaient indiquées de loin de galants donneurs de sérénades, commencèrent en maint endroit des concerts où se mêlaient violons, guzlas et tambourins. C'était un charmant prélude, à la fois poétique, original et discret, aux plaisirs moins retenus de ces fameuses parties de campagne dont le lendemain devait nous faire savourer les joies.

Mais ce lendemain se trouvait un jour de haute solennité religieuse, le 8 septembre, fête de la Vierge. On commença donc, selon les mœurs des populations du midi, par payer à la dévotion son tribut. Dès l'aurore chacun courut à la messe de sa liturgie; et messer Jacopo notre hôte, Italien de la vieille roche, résolu à nous adjoindre *quand même* au petit bataillon catholique, entra dans le grenier qu'il nous avait donné pour appartement à défaut d'autre pièce dans sa maison déjà pleine. Supposant, — non sans motif, — que les punaises nous auraient livré un rude assaut, il comptait nous voir debout et ravis de le suivre : sa stupéfaction ne fut donc pas médiocre en contemplant notre tranquille sommeil et la com-

binaison ingénieuse qui nous en procurait les douceurs. Avisés du péril, nous nous étions munis la veille de bassins de métal remplis d'eau pour y faire reposer les quatre pieds de nos lits de fer; puis nous nous étions couchés comme dans une île, à l'abri d'assaillants heureusement incapables de nager! Un simple dimanche, l'admiration pour tant d'industrie eût décidé peut-être le bonhomme à respecter notre repos : mais dans l'une de ces occasions où les cultes rivaux s'opposent le dénombrement de leurs forces, il ne put tenir à l'envie de mettre en ligne deux fidèles de plus. Et tout en nous faisant sa proposition, il ouvrit aux moustiques nos rideaux et la fenêtre : aussi n'y avait-il même plus à délibérer. — J'ai fini, du reste, par rendre grâce à cette importunité qui nous valut de surprendre une réminiscence, mieux encore, une apparition du christianisme primitif. Les catholiques n'entretenant un prêtre aux îles que durant la villégiature, leur église improvisée, — pauvre église composée de deux chambres au premier étage d'une masure, — rappelle celles des temps de persécution. Un escalier branlant, pris dans l'atelier d'un charron, lui sert de péristyle : la sacristie se dissimule derrière un rideau coupant l'angle de la plus grande des pièces; un tréteau que recouvrent des draps blancs constitue l'autel, et des bancs de bois forment tout le mobilier. Mais pour moi cet humble dénûment avait une merveilleuse éloquence : il ravivait ces lointaines époques où la croix était un signe d'affranchissement pour le monde, et je ne me souviens pas que les pompes de Saint-Pierre m'aient jamais ému comme cette pauvreté.

Quand elle se fut mise en règle avec le ciel, toute la population s'envola gaiement vers la montagne : nous prîmes rang nous-mêmes dans une caravane que composaient sept ou huit dames et autant de jeunes gens. Ne connaissant parmi eux que Bayander, et incapable de parler la langue habituelle des indigènes, je me promettais en partant de m'adonner surtout

aux observations utilitaires et agricoles : mais je ne tardai pas à m'apercevoir que l'île suit moins encore les lois de Mathieu de Dombasle que celles de Cupido. Selon les métaphores qu'Andréa empruntait à la vénerie, notre compagnie ne tarda pas à se diviser en pariades, et quelque chemin que nous voulussions prendre, les conséquences des maïtaps de la veille se manifestaient également. Longions-nous la plage ou les pittoresques escarpements de la côte? Nous voyions glisser sur le golfe, à l'ombre de leur voile, des couples dont les attitudes prouvaient que la navigation du *Tendre* peut aussi s'effectuer sur la mer. Rentrait-on dans les sentiers verdoyants des vallées? De belles promeneuses appuyaient indolemment leur tête sur l'épaule de quelque séduisant discoureur ; — ou suivaient d'un œil inquiet de hardis jeunes gens suspendus aux anfractuosités d'une roche pour leur cueillir ces charmantes petites fleurs jaunes, qui ne croissent que dans ces îles, dont à Constantinople elles portent le nom. Si nous traversions la plaine, c'étaient d'autres idylles à l'ombre des haies odorantes; et il semblait le plus souvent que les amoureuses n'eussent eu que faire de demander à la marguerite : M'aime-t-il un peu?... beaucoup?... Dans les bois, la gracieuse mise en scène du Décaméron se reproduisait sous mille formes : à chaque clairière, aux pieds des lauriers-roses, des cyprès et des cithyses, on apercevait des groupes de joyeux garçons, de jeunes femmes élégantes causant, riant, chantant parfois, et parfois s'animant en de gais festins aux aromes parfumés du chypre et du chio, au pétillement du champagne. — Près du monastère qui domine la crête de la montagne, des paysans prenaient de petits oiseaux au filet et à la glu. Deux beaux adolescents, deux anges, Daphnis et Chloé revivant une existence nouvelle, vinrent comme nous passions, leurs bras entrelacés, leurs figures respirant l'extase, acheter pour les rendre à la liberté quelques-uns des doux captifs. Ils célébraient ainsi,

nous dit-on, les prémices de leur amour, et leur poétique offrande porta bonheur à tout le monde. Nous traitâmes avec les oiseleurs du reste de leur chasse, pour nous donner à nous-mêmes le plaisir de voir les pauvres prisonniers secouer joyeusement leurs ailes en s'échappant de nos doigts. — Puis on étala sur un gazon propice, à l'ombre des arbustes, les provisions apportées du village; et jusqu'au soir on entremêla de collations et de libations incessantes, des jeux, des causeries, des chansons, des promenades où les familiers abandons reléguèrent bien loin le libre laisser-aller dont je m'étais émerveillé aux noces de Zanaïm et de Zorzi.

La fin de notre excursion n'a démenti en rien la ravissante excentricité qui en avait marqué toutes les phases. Au déclin du jour, nous regagnâmes la grève pour jouir de la fraîcheur de la brise et du coucher du soleil. Ses rayons presqu'horizontaux faisaient resplendir au loin les dômes des mosquées de Stamboul: ils enflammaient l'onde et le ciel; ils soulevaient comme une poussière d'or sur les côtes plus confusément entrevues de l'Europe et de l'Asie. Au milieu de la rade se balançait le vapeur qui devait nous emmener : sur le rivage accentué, pittoresque, çà et là boisé, coupé de falaises et de chemins abruptes, des couples paraissaient ou disparaissaient tour à tour, les uns cherchant l'abri, l'isolement qui sied aux causeries du cœur ; les autres s'approchant des barques qui sillonnaient cette mer souriante et menaient au navire prêt à appareiller. La légende aimée de Boucher et de Watteau, le *Voyage à Cythère*, s'épanouissait devant nous plus gracieuse dans la vie réelle que dans le rêve des peintres; et les yalis à demi cachés sous les ombrages, les cafés où commençaient à murmurer des musiques, les sommets verdoyants de la montagne qu'illuminaient des feux de bergers, encadraient à merveille la coquette composition.—A bord du paquebot continua cette délicieuse féerie. On ne partit qu'au lever de la lune; et

des girandoles, des lanternes de couleur couronnant les bordages ou courant autour du mât; des fusées portant jusqu'aux nues leurs resplendissantes étoiles; des pièces d'artifice écrêtant les vagues comme des serpents de feu; les symphonies d'un orchestre installé à l'arrière, auquel l'espace, la mer, l'obscurité donnaient une étrange douceur; — toutes ces dispositions empreintes de poétique fantaisie pour diversifier le plaisir, réveillaient vaguement en nous la mémoire des fêtes patriciennes de Venise au temps de ses prospérités. Andréa jouissait et souffrait en même temps de ces souvenirs de la patrie perdue : nonobstant les scènes voluptueuses dont nous avions été les témoins ou les comparses, bientôt il s'y absorba complétement. Et quand, arrivés à Péra, je cédai enfin au sommeil sur le divan transformé en lit où il m'avait donné l'hospitalité, les derniers mots que j'entendis sortir de sa bouche furent les noms chéris de Saint-Marc, de la Giudecca et du Lido.....

---

12 septembre.

Notre maxime philosophique « travailler, c'est prier » a conquis, ce me semble, droit de bourgeoisie chez les réformateurs ottomans. Durant le dernier ramazan, Reschid imposait leur tâche ordinaire aux employés de la Porte ; et voici que Fuad-Efendi, le nouveau ministre des relations extérieures, a fait prévenir hier M. Trouvé-Chauvel, M. Stanley et moi, qu'aujourd'hui vendredi, jour férié des Turcs, il nous recevrait dans la matinée pour en terminer avec nous. De bonne heure donc nous nous sommes dirigés vers son yali, situé à Tchibouklou, dans l'un des endroits les plus solitaires et les plus *musulmans* de la côte d'Asie. Une troupe de dauphins, heureux présage, assure-t-on, nous a escortés depuis Thérapia, frôlant notre caïk, soulevant nos avirons, exécutant autour de nous mille folles gambades sur lesquelles les gourmandaient

paternellement nos caïdgis. A travers les sauts des poissons qui faisaient rejaillir sur nous l'onde amère, et la flottille des pourvoyeurs venant remettre aux kiayas les fournitures de chaque palais, nous atteignîmes enfin la villa ministérielle. — C'est une construction moitié européenne, moitié ottomane, où conduit depuis le rivage un escalier à double rampe, décoré de pots de fleurs et aboutissant à une esplanade gazonnée que des accacias ombragent. — Nous avions précédé tous autres visiteurs : mais ce n'est point seulement dans les cas prévus par l'Évangile que les premiers sont les derniers. Au moment où Fuad sortant de ses appartements traversait le salon d'attente, précédé de domestiques portant des papiers, des livres et un tchibouk, le chargé d'affaires de Perse entra lui-même avec deux hommes dont le costume dénonçait la nationalité caucasienne. En vertu du privilége diplomatique, l'envoyé du shah et ses compagnons nous supplantèrent dans notre tour d'audience, — toutefois sans que nous songions à nous en plaindre, tant nous étions intrigués par la mission de ces montagnards.

Nous aimions à voir en eux des compagnons de Schamyl, et à faire naître de cette entrevue entre les représentants des forces vives de l'islamisme quelque secret concert, préparant au héros circassien de nouvelles ressources et des succès nouveaux. L'arrivée de M. Cor, premier drogman de France [1], nous ramena de cet idéal au réel ;—mais pour nous éclairer en même temps sur tout un côté généralement peu connu des questions orientales. Sans nier la solidarité d'intérêts qui doit

[1] M. Cor est décédé en 1854, à Paris, où le ministère des affaires étrangères l'avait appelé afin de lui faire organiser une division spécialement chargée des affaires d'Orient. Sa mort a été une véritable perte pour la France. Jamais elle n'eut un drogman plus intelligent, plus capable, plus actif, mieux instruit de toutes les complications du Levant. M. Cor y avait passé vingt-deux années pendant lesquelles son noble caractère lui avait valu, avec la profonde estime des Turcs, l'amitié du plus grand nombre de leurs hommes d'État. (*Note de* 1854.)

rendre bienveillantes à l'adversaire des Russes les cours de Téhéran, de Stamboul ou même de Londres,— et qui fait logiquement présumer qu'elles lui sont secourables selon leur pouvoir,— il nous montra la présence d'ambassadeurs soit persans soit caucasiens chez un ministre turc chose si habituelle et si nécessaire, qu'on n'en pouvait raisonnablement rien inférer. A côté de ce vaste foyer d'intrigues alimentées à Constantinople par les rivalités de l'Occident, et qui nous paraissent y tenir la place entière; outre les ramifications que poussent jusqu'en Turquie ces conspirations couvant perpétuellement en Grèce, en Pologne, en Hongrie, dans les provinces du Danube, il fit apparaître devant nous tout un autre cycle d'affaires, d'ambitions, de politique; — tout un monde de Persans, de Géorgiens, d'Indiens, de Circassiens, de Kourdes, de Tartares, d'Arabes, de tribus nomades, de peuplades semi-barbares vivant par delà l'Euphrate et l'Euxin sous des chaumières ou sous la tente, nations sur lesquelles le Padischah des Turcs, héritier des kalifes, exerce séculairement comme chef spirituel, suzerain guerrier au nom de la foi, une action constante d'avis, de patronage, de surveillance ou de médiation. L'habile conseiller de l'ambassade française était convaincu qu'il ne s'agissait de *rien* autre chose, dans la conférence qui se poursuivait, sinon de régler une de ces complications fréquentes entre pays limitrophes; et le peu de durée de l'entretien fut une probabilité de plus que M. Cor ne s'était pas trompé. Notre imagination regretta son rêve, mais nous gagnâmes en revanche de faire antichambre moins longtemps.

Fuad nous accueillit avec ce mélange de dignité affable et de spirituel abandon qui font peut-être de lui le plus parfait *gentleman* d'entre tous les Osmanlis. Il était de charmante humeur, ayant appris le matin même l'heureuse issue de l'affaire de Tripoli qu'il nous communiqua d'abord. Le pacha, nous dit-il, avait eu le bon esprit de remettre à l'amiral fran-

çais, tout en protestant contre la violence qui lui était faite, les deux doubles renégats, objet peu touchant de tant d'émoi diplomatique. Il n'y avait donc plus qu'à échanger quelques notes explicatives, et l'incident avait perdu toute gravité. — De ces intérêts internationaux nous revînmes bien vite aux nôtres : la signature de la convention additionnelle relative à Burgas; la réponse aux propositions de MM. Trouvé-Chauvel et Stanley. Ils l'ont trouvée si favorable, qu'ils pensent s'embarquer demain sur le paquebot de Trieste, afin d'aller chercher immédiatement, près des capitalistes de Londres, les moyens d'exécuter leurs projets. — Quant à moi, je serai libre aussi bientôt de retourner en Europe. Il ne me reste qu'à attendre l'accomplissement de quelques dernières formalités de chancellerie qui ne sauraient dépasser huit ou dix jours.

Enchantés des résultats obtenus, et sachant ce que vaut le temps d'un ministre, nous voulions prendre congé; mais Fuad ne nous permit pas de le quitter si rapidement. Il nous fit visiter sa maison, ses jardins et même quelques parties de son parc. Cette élégante habitation, où l'on s'est efforcé de fondre en un goût original approprié à la civilisation renouvelée des Ottomans les traditions d'Orient et les importations d'Europe, semble offrir un spécimen de la politique du propriétaire, matérialisée dans sa propriété. Disciple de Reschid et fort engagé par son passé dans la réforme, Fuad-Efendi aspire en effet à en représenter une phase nouvelle. Après l'ère des pures immixtions anglo-françaises, après la reproduction passive des idées, des coutumes des étrangers, le temps est venu d'après lui où le génie national doit reprendre de plus libres allures. Pour cet adepte de nos délicatesses, pour ce raffiné en belles manières que son souverain envoyait comme le plus accompli de ses diplomates, féliciter à leur mariage les jeunes reines de Portugal, d'Espagne, d'Angleterre, l'ambition conçue et le programme adopté sont de tracer aux mœurs et aux institutions ottomanes

une voie où l'individualité turque reparaisse, dépouillée à la fois des stigmates de la vieille barbarie et des estampilles de l'imitation d'Occident. Ce rôle, grand et utile à son heure, mais dont je crains de voir devancer l'opportunité, ne serait certes pas au-dessus du jeune ministre. Il s'est déjà montré propre à faire mieux qu'un ambassadeur de gala. Envoyé à Saint-Pétersbourg pour aplanir en 1849 les difficultés nées de la question hongroise ; commissaire impérial dans les principautés, chargé de préparer en 1850 l'évacuation des Russes et de rattacher à la Porte les Moldo-Valaques; *Mustechar* du grand-vizir, c'est-à-dire sous-secrétaire d'État à l'intérieur dans le dernier cabinet, la variété de ces fonctions a mis brillamment en relief les ressources d'une vaste intelligence et d'une grande habileté pratique. A ces puissances de l'esprit, Fuad joint les avantages physiques si nécessaires, surtout en Orient, à qui prétend dominer les hommes : la taille élevée, les traits réguliers et fiers où la dignité tempère la finesse, l'assurance du geste et de la voix. — Mais un succès durable est-il aujourd'hui possible dans ce *tiers-parti* où l'on ne voudra reconnaître que l'impatience d'occuper les premiers rôles? Je ne le saurais véritablement croire. Les antagonismes d'idées sont encore en Turquie trop fondamentaux, trop ardents pour accepter aisément d'autre modérateur que le sultan lui-même, et se placer entre eux est, à mon sens, se donner en but à un double choc [1].

[1] Lors de sa fameuse mission à Constantinople, le premier acte du prince Menschikoff fut de demander la destitution de Fuad-Efendi, qu'il accusait d'être cause du malentendu entre les deux empires. Tant que durèrent les négociations, le ministre disgracié resta sans emploi. Mais l'invasion du territoire ottoman par les Grecs le fit rappeler aux affaires. Il reçut la difficile mission de pacifier les pays insurgés, et il ne déploya pas moins de fermeté que de douceur et d'adresse pour ramener au devoir les populations fanatisées ou abusées de l'Épire et de la Thessalie. Dans cette crise si grave, Fuad s'est honoré par son humanité comme par son habileté politique. De plus, en dirigeant la guerre contre les fauteurs de la rébellion et les envahisseurs hellènes, il a déployé des aptitudes militaires qu'on n'eût pas soupçonnées chez un diplomate. (*Note de* 1854.)

Il ne nous appartenait point toutefois de soulever des questions d'une nature si délicate, et nous nous contentions d'admirer l'un des plus beaux palais du Bosphore. Selon la mode musulmane, il se divise en deux parties distinctes que sépare une vaste terrasse : le *harem* où nous ne pénétrâmes pas ; le *selamlik*, qui contient les antichambres, les salons de réception, les serres, les bibliothèques et le cabinet de travail. De la plupart des pièces on apercevait, d'un côté, la mer sillonnée de voiles, le beau village de Thérapia, les montagnes qui dominent Buyukdéré ; de l'autre, les arbustes de la terrasse où les fleurs rares d'un jardin d'hiver faisant galerie, au milieu duquel la pluie d'un jet d'eau retombait en un bassin. Çà et là quelques tableaux, quelques blanches statues de marbre marquaient que le maître de la demeure était trop artiste pour se soumettre aux préceptes rigoureux de l'islam, et que l'ordre social auquel il aspire ne proscrirait pas les plus élégantes productions du génie humain. — Dans une sorte de boudoir, nous vîmes en face du portrait de notre hôte celui de son père en costume d'uléma. L'un des grands poëtes modernes de la Turquie, et poëte moraliste comme presque tous ceux de l'Orient, ce beau vieillard dont nous contemplions la figure sereine et douce, a reçu de son fils respectueux le plus délicat hommage. Partout, sur les murs et dans des cadres d'or, Fuad a fait graver des vers et des sentences tirés des écrits paternels, comme pour se rapprocher et s'inspirer constamment de leur sagesse ! — Mais de ces intéressants détails le ministre nous ramenait sans cesse à sa préoccupation dominante. Les meubles sculptés sur ses indications par des ouvriers indigènes, les étoffes confectionnées avec des matières premières produites par le pays, les décorations qu'avaient exécutées des peintres ottomans, soit d'après leur propre inspiration, soit sur ses dessins, lui étaient autant d'occasions de nous faire l'apologie de sa politique, contre laquelle il

lui semblait apparemment que notre réserve protestait. Au moins réussit-il à me frapper par sa confiance dans la revivification de la Turquie au moyen de ses propres ressources. — Sinon le gage de la force, la confiance n'en est-elle pas le symptôme et bien souvent le promoteur?

Lors de notre retour à Thérapia, l'augure heureux pronostiqué par les dauphins se trouva justifié. Nous eûmes la chance assez rare de rencontrer le sultan. Depuis certain padischah dont j'ai oublié le nom, et que la sédition qui le renversa accusait de vivre comme un païen, sans souci de ses devoirs envers le ciel, il est d'usage que chaque vendredi le monarque accomplisse ses dévotions devant ses peuples. C'est d'ailleurs une manière de leur certifier l'existence de ce maître presque invisible pour eux. Or, Abd'ul-Medgid venait de prier à la mosquée d'*Émirghian*, et au moment où nous approchions de l'humble djami de village préféré par lui ce jour-là aux temples de Stamboul, il passait à cheval devant le front de quelques bataillons de sa garde. Les canons tonnaient sur la plage ; quatre briks d'escorte saluaient de leurs doubles bordées. Une immense acclamation s'élevait de centaines de caïks accourus ou arrêtés comme nous pour voir ce spectacle majestueux. La revue achevée, les embarcations de la maison impériale, peintes en blanc, rehaussées d'or, leur avant surmonté d'une colombe d'argent, s'élancèrent du rivage, rapides comme des vapeurs sous l'effort de leurs vingt avirons. Elles portaient les hauts officiers du palais, les serviteurs de la personne, les gardes du corps : et les parapluies, les ombrelles dressés contre le soleil durent se fermer respectueusement, de même que devant la résidence du souverain tout cavalier est contraint de mettre son cheval au pas. — Enfin Abd'ul-Medgid apparut lui-même sous un dais de velours, mené dans son canot magnifique par trente-deux caïdgis vêtus de soie blanche. Il nous effleura de si près qu'une fois encore j'ai pu contempler à souhait ce noble

visage qui respire, non pas comme on l'a dit la faiblesse physique, mais l'intelligence, la loyauté, la bonté. Et vaincu par l'attrait de cette physionomie douce et digne, songeant à tout ce que faisait pour la civilisation de trente millions d'hommes cet omnipotent, à qui le mal serait cent fois plus facile que le bien, je poussai, tout surpris moi-même de m'entendre acclamer un prince, le cri de : Vive le Sultan ! Il me rendit ma politesse ; il fixa ses yeux sur moi. — Le cérémonial ottoman interdit même une inclination de tête au monarque. Quand il veut saluer, il regarde : le regard est la seule faveur qu'on puisse attendre de si haut.

Pendant que s'éloignait derrière le maître une flottille de caïks remplis de ministres, de généraux, de hauts fonctionnaires ; pendant qu'une barque plus lente, occupée par des secrétaires, recevait les pétitions que les femmes turques se plaisent à faire présenter par leurs jeunes enfants, nous avions tiré au large pour suivre plus longtemps de vue l'éblouissant cortége. A notre vive surprise, nous l'aperçûmes se détourner vers le yali de Khosrew : l'empereur rendait visite au vieux pacha. Il n'est certes pas question, le caractère d'Abd'ul-Medgid en est garant, de s'inspirer dans les circonstances présentes des conseils du peu scrupuleux rival de Méhémet-Ali. L'âge a vaincu d'ailleurs cette nature si forte : le temps est passé où les plus puissants craignaient ses colères ; où le scheik-ul-islam, ce personnage redoutable même au padischah, cessait avec épouvante une opposition politique — « dont la persistance, avait dit le terrible vizir, attirerait avant l'année accomplie une maladie mortelle à son auteur ! » Khosrew enfin n'est plus candidat aux affaires : et néanmoins cette déférence adressée au patriarche des rétrogrades, est de nature à vivement agiter l'opinion. — Glorifiez donc les garanties de stabilité que donne l'absolutisme ! Parce qu'il aura plu au jeune empereur d'honorer d'une marque inaccoutumée d'es-

time les derniers jours d'un serviteur éprouvé de sa race, voici que toutes les positions vont se croire ébranlées, dans un empire qui règne sur trois continents!

---

19 septembre.

L'époque de mon départ est fixée : dans quatre jours je m'embarquerai pour la France. Dans quatre jours j'aurai dit adieu, adieu pour jamais sans doute à la terre sympathique d'Orient. — Mer si majestueuse et si douce, bleus horizons noyés dans l'éther, fières montagnes, vallées solitaires, villes dépassant dans la fantaisie de leur réalité toutes les hardiesses du rêve; anciennes amitiés de collége qu'après quinze ans j'ai retrouvées fidèles, jeunes affections déjà si chères au bout de quatre mois; spectacle merveilleux de transformation sociale, d'éveil d'industrie et de libres pensées; fusion pacifique des religions, des nationalités et des races; tout cela, cet ensemble qui absorbait délicieusement la plénitude des facultés de mon être, — sensation, sentiment, intelligence, — tout cela, dans quelques heures, ne sera plus pour moi qu'un reflet insaisissable du passé! Ainsi le veut la triste condition de l'humaine existence: l'impitoyable courant l'entraîne; le mal, le bien, la poursuivent tour à tour de leur indifférente instabilité. Qui jamais a pu prolonger d'une minute la minute où il se trouvait heureux? — La plus certaine sagesse, c'est encore de ne pas demander deux fois la même saveur à la coupe des jours que Dieu nous verse. On évite, seulement à ce prix, de toutes les déceptions la plus amère : la perte de l'idéal dans le souvenir!... Puissé-je ne jamais retrouver l'Orient, s'il ne devait plus m'offrir que l'industrialisme au lieu de la nature; en place de son pittoresque entrelacement de masures et de palais, la régulière monotonie des constructions occidentales; la persécution religieuse et politique succédant à la tolérance,

et de misérables populations mercantiles après ces nobles Osmanlis — héros, croyants et poëtes, — statues d'or où la parcelle d'argile aurait peine à se rencontrer [1] !

Au moins ai-je employé sans en rien perdre chacun de ces derniers moments si rapides. J'ai revu tour à tour depuis une semaine, les monuments, les paysages que je préfère ; j'ai parcouru, accompagné des amis que je vais perdre, tous ces sites merveilleux du Bosphore consacrés par l'histoire, illustrés par la poésie, et que me rappelleront mieux encore de plus intimes commémorations. — Emin m'a fait sillonner au pas de ses chevaux arabes ces profonds replis de la forêt de Belgrade qui semblent inexplorés par les hommes ; traverser son aqueduc immense ; longer ses réservoirs abreuvant Stamboul ; — méditer devant le kiosk où sultan Mahmoud fut pris en sortant de table du mal inconnu dont il mourut le lendemain... Dans la barque de Spiridion j'ai côtoyé ces bords mélancoliques de la mer Noire, exil d'Ovide il y a deux mille ans ; exil non moins amer aujourd'hui du pauvre Arménien rejeté de notre civilisation dans la grossièreté de ses compatriotes, et redisant avec la même douleur le vers désespéré du poëte :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis !

Du mont du Géant, de la tombe du fantastique guerrier qui aurait eu vingt pieds de haut si l'on en croit son cercueil, j'ai admiré le merveilleux panorama de la mer Noire ; — le sombre Euxin, sillonné de voiles blanches ; le Bosphore, entre ses deux rangs de palais ; les villages gracieusement épandus sur la rive européenne ; la côte d'Asie, verdoyante ondulation de montagnes, çà et là parsemée dans l'immensité des bois d'oasis de culture, de tchifliks isolés que trahissent des spirales

[1] D'après un proverbe turc, le vrai musulman est une statue d'or qui contient cependant une parcelle d'argile.

de fumée, de lacs tranquilles étincelant sous la lumière, de torrents blanchissant d'écume le fond des vallées ouvertes sur le détroit. Mais la journée d'aujourd'hui a été la meilleure encore, tant elle a multiplié devant nous les traits caractéristiques des mœurs ottomanes, — agaceries du hasard aiguillonnant mes regrets à l'heure où je vais partir.

Pour égayer mes adieux à ses parentes, Mrs W... et miss Emma, M. L*** m'avait engagé à déjeuner en compagnie du comte Ladislas K... Nous devions nous rendre ensuite aux Eaux-Douces du Bosphore, dont la fashion ottomane fait le vendredi, jour où nous nous trouvions justement, sa promenade de prédilection. Vers deux heures, le caïk nous déposait donc sur la plage d'Asie, à l'embouchure de la petite rivière coulant entre les iris et les glaïeuls, dans un bocage de figuiers, de grenadiers et de lauriers-roses. Devant nous s'étendait une longue prairie plantée sur un de ses côtés de magnifiques platanes; en face d'eux une petite mosquée, quelques maisons, une fontaine en marbre, un marchand de rafraîchissements et de comestibles installé sous une tente, achevaient de composer une de ces mises en scène comme les imaginent les peintres de l'Opéra. Il ne nous restait qu'à traverser ce charmant décor pour avoir atteint l'endroit où se réunit le le monde élégant : mais la bonne mine des pâtisseries dorées, du malébi, des raisins et des figues exposés en vente, avait rappelé à Mrs W... son hygiène britannique. Du moment qu'une collation était possible, elle éprouva le besoin de collationner et s'installa avec son goûter frugal, auquel nous finîmes par prendre part, sur des coussins étalés contre le mur d'une maison voisine de la boutique, paraissant disposés là par le cafedji à l'intention de ses consommateurs. Ce n'était rien moins pourtant que la propriété du desservant de la mosquée : aussi, sortant de chez lui tchibouk en main pour faire kief, n'eut-il pas l'air médiocrement surpris de

trouver son seuil et son mobilier usurpés par des étrangers. Sa conduite alors trahit le double sentiment d'une âme vraiment musulmane. Il insista vivement pour empêcher ses hôtes inconnus de lui rendre la place ; — mais sitôt que nous nous éloignâmes, on le vit entreprendre, avant de s'en servir lui-même, la purification religieuse des objets qu'avait souillés le contact des giaours et surtout des giaournas.

Ce temps d'arrêt gastronomique, racheté d'ailleurs par sa petite aventure, ne nous avait rien fait perdre : à peine, au moment où nous y arrivions, la promenade commençait-elle à se peupler. Les noms de parc, de jardin, de forêt, ne conviennent qu'imparfaitement au vaste emplacement où allaient s'étaler les grâces indigènes : c'était plutôt, dans le cadre imposant d'une forêt centenaire, une clairière ombragée çà et là par quelques arbres magnifiques, avec la mer pour horizon et d'âpres collines d'un jaune d'ocre en arrière-plan. Une grande esplanade à balustrades de marbre, au centre de laquelle s'élevait un pavillon semi-chinois réservé aux femmes du sultan, complétait la décoration. Peu à peu, piétons, cavaliers et voitures envahirent de toutes les directions l'immense espace. Les *lions* ottomans, les *dandies* européens et pérotes montaient leurs chevaux allemands ou anglais, grand luxe à Stamboul, tant la mode a partout d'étranges caprices pour les importations lointaines. Sur d'ardents étalons arabes galopaient des Osmanlis fidèles aux vieux usages, se poursuivant, s'évitant, courant à fond de train à travers les arbres irrégulièrement plantés, les fossés, les broussailles, les obstacles de toute sorte. Quelques calèches d'Occident amenaient les épouses de pachas engagés dans la réforme, ou les dames des légations européennes : de longues files de femmes turques entremêlées çà et là de Grecs, d'Osmanlis, d'Arméniens, s'avançaient lentement à pied. Ceux-là étaient les gens de condition inférieure, et l'on eût cru qu'ils faisaient escorte aux voitures

purement ottomanes, talikas conduits par des chevaux, arabas traînés par des buffles. Tout éblouissants de peintures, tout reluisants d'or, élevés comme si l'on eût voulu les mettre à l'abri de l'escalade, grands à contenir la population entière d'un harem, entourés enfin de serviteurs, de noirs et d'eunuques qui en défendaient jalousement les approches, ces splendides chariots rappelaient Darius, Xerxès, les pompes barbares de la vieille Asie... Leur caractère élégant et étrange vaut peut-être une plus précise description.

Le talika est l'invention du luxe moderne, la voiture des Turcs semi-civilisés qui s'asseoient les jambes pendantes : il participe des deux systèmes d'Occident et d'Orient. Comme dans nos calèches, deux siéges se partagent l'intérieur ; des ressorts à cols de cygne supportent la caisse en forme de gondole que ferment des boiseries et des glaces, et que recouvre une sorte de dais rappelant ceux de nos lits à baldaquin. Mais le talika n'a pas de portière ; et, pour y pénétrer, il faut enjamber, non sans peine, la cloison qui ferme sa caisse. Après cette défectuosité, nos artistes en sellerie condamneraient aussi sans doute le goût qui a ornementé les panneaux, multiplié les sculptures, enroulé sans fin dans un dessin capricieux dix nuances éclatantes, cachet d'Orient dont l'harmonie échappe à nos yeux habitués à de plus sobres accouplements.—Que diraient-ils à plus forte raison de l'araba, le véhicule de l'aristocratie rétrograde, des fervents ulémas, des vieux sarafs arméniens ! Il ne s'agit plus là de mollesse dans les ressorts : le plancher, qui porte dix ou douze personnes, repose sur les essieux comme dans nos tombereaux de village. Au dedans, point de siége : il faut se coucher ou s'accroupir sur des coussins, protégé seulement contre l'imprévu des cahots par quatre parois, variant de huit à douze pouces de hauteur, et d'ailleurs merveilleusement évidées, sculptées, dorées et peintes. D'immenses cerceaux soutiennent les tentures de couleurs voyantes, à crépines d'ar-

gent ou de soie, qui garantissent de la poussière et du soleil. Enfin, les portières comme les marchepieds eux-mêmes sont remplacés dans ces sortes de *litières sur roues*, par une échelle que le cocher, une fois l'ascension opérée, assujétit sous le char. — Et l'attelage est digne du carrosse : il se compose de deux grands buffles aux cornes recourbées, à l'air farouche ; aux naseaux traversés d'une boucle par laquelle on les guide à l'aide d'une chaînette ; au cou enclavé, comme les criminels chinois soumis à la *kang*, dans un carré de quatre fortes pièces de bois rattachées au timon. De ce point, jusqu'à la tête empanachée des animaux, s'étend, figurant le drapeau de ces roulantes citadelles, un long réseau bleu, rouge ou vert, que des perches recourbées soutiennent. La mouvante draperie effleure, afin de les défendre des moucherons, le corps des étranges coursiers se pressant, l'air furieux et dompté tout ensemble, sur les pas de leur conducteur. — Fatigants sans doute pour qui en use, de tels équipages sont merveilleux pour qui les voit. Aussi regardant se prolonger dans les sinuosités de la route cette longue suite de véhicules singuliers portant des femmes voilées, des enfants, des jeunes filles, trésors humains dont des cavaliers noirs écartaient la foule, il me semblait moins assister à l'excursion de plaisir des habitants d'une capitale, qu'aux migrations sauvages des peuplades d'Orkhan et de Timour.

Peu à peu, arabas et talikas garnirent le pourtour de l'immense clairière, et une installation commença, rappelant plutôt un campement qu'une promenade. Les élégantes qui descendaient de leurs voitures ne marchaient guère que jusqu'au pied de l'arbre à leur goût pour s'y établir à l'ombre, sur un tapis que des esclaves déployaient. Venues à pied depuis leurs caïks, les femmes de plus médiocre fortune montraient un égal empressement à choisir comme siége quelque touffe de gazon, quelque escalier de l'esplanade impériale : sauf douze ou quinze grecques et nos compagnes, il n'y eut bientôt que

des hommes qui continuassent à parcourir, en causant, l'espace réservé au milieu des groupes. L'aspect d'ailleurs était partout le même, et d'une grâce un peu monotone. Des mères jouaient avec leurs petits enfants [1]; des jeunes filles se contemplaient dans des miroirs; d'autres s'affaissaient indolemment sur elles-mêmes, sans qu'une pensée parût animer leur esprit. On disposait en quelques endroits les apprêts de repas champêtres, le plus vif divertissement des Orientales, et les marchands de raoutloucoum, de fruits, de glaces, obtenaient force débit. Mais tout d'abord dans cette tranquille assemblée, une double singularité saisissait l'attention: la séparation absolue des sexes; l'isolement scrupuleux de chaque famille. Nous étions en plein islamisme; or, chez les Turcs, les convenances interdisent aux maris de paraître en public avec leurs épouses. La direction de chaque harem était donc dévolue à un eunuque, ou souvent encore à la mère du chef de maison. Exagérant dans ces circonstances, qui leur semblent toujours cacher quelque péril, les rigueurs de la surveillance habituelle, ces rigides gardiens empêchaient à la promenade les visites réciproques et les rapports entre femmes, autorisés à Stamboul. Dans les cercles chrétiens eux-mêmes, on voyait à peine quelques hommes. — Un tel régime n'est point fait pour égayer beaucoup une fête, aussi celle-ci n'empruntait un peu d'animation qu'aux nombreux orchestres de bouffons et de musiciens ambulants. A notre vif étonnement, nous trouvâmes parmi eux un orgue de Barbarie exécutant la *Marseillaise*. — Appendice singulier aux déceptions de 1848! — Ce joueur de l'hymne révolutionnaire avait passé les Alpes après février, comptant pour faire fortune sur l'avénement des républi-

[1] Les enfants turcs sont généralement beaux de visage, mais vêtus de manière à leur ôter toute élégance physique. On les affuble de vêtements trop larges dont les plis, ramenés sur le ventre et maintenus par la ceinture, leur donnent une tournure grotesque et des abdomens d'hydropiques.

ques. Et du Piémont, de la Lombardie, de Rome, où l'avait surpris le siége, il était venu échouer par la Grèce à ces frontières de l'Asie, où il attendait avec impatience qu'un navire charitable le voulût rapatrier gratis !

En définitive, il n'y avait pour nous d'autre intérêt que celui du spectacle ; mais c'était assez pour nous absorber complétement. Le comte Ladislas et moi nous n'avions jamais vu telle réunion des harems de l'aristocratie ottomane, dont ne peuvent donner idée les familles marchandes ou bourgeoises qu'on rencontre dans les bazars. Aussi tâchions-nous d'effleurer en passant les groupes de ces beautés illustres ; et la chaleur ayant fait déposer les féredgés [1], qu'on ne quitte jamais dans la rue, nous nous efforcions de nous expliquer la coupe, la disposition des robes, des pantalons, des manteaux. — Presque toujours d'étoffe et de couleur pareilles, ils ne s'éloignaient point trop des vêtements que j'avais admirés sur Mila, sur Erfili et ses compagnes. Sans corset, cela va de soi, les Turques portent de larges fourreaux décolletés, assez ouverts sur la poitrine pour la laisser presque nue. La longue jupe, fendue dans le bas, se relève coquettement à la hauteur du genou et s'attache à la ceinture, laissant voir la jambe dans le pantalon bouffant, le pied dans les bottines jaunes, signe de noblesse nationale. Le goût général est d'ailleurs aux nuances vives et tendres, le rose, le paille, le lilas, l'incarnat, le vert pâle, le bleu d'azur. On n'accepte le noir ou le brun que par mesure d'économie : dans cette assemblée où l'on luttait d'élégance, ils n'apparaissaient donc qu'à peine, et la richesse, la variété, l'éclat des couleurs y donnaient aux yeux des éblouissements.

Naturellement notre préoccupation s'adressait aux personnes de préférence aux habits, et, de ce côté aussi, notre curiosité

[1] Sorte de pardessus recouvrant les autres habits, de manteau étroit que le geste constant des femmes turques est de resserrer sur leur poitrine.

n'avait pas à se plaindre. Nous étions bien loin du masque noir des Smyrniotes et même des épaisses mousselines de Stamboul. Voile et coiffure à la fois, mais n'encadrant guère plus jalousement que la guimpe de nos religieuses l'ovale de la figure, c'est-à-dire laissant libre l'espace du front à la bouche, le yasmak était si diaphane, surtout quand celle qui le portait se trouvait jeune et belle, qu'à peine ombrageait-il ce qu'il était censé cacher. Ses bouts flottants avaient pour mission de garantir les seins mal recouverts par la robe, et ne s'acquittaient pas mieux de ce devoir; aussi, la gorge nous apparaissait presque entière quand on avait dépouillé le féredgé. Et néanmoins ce n'était pas elle, mais le visage — tant la pudeur a partout ses conventions — qu'on sauvegardait de préférence, si l'on s'inquiétait à la fin de la persistance de notre contemplation. Le cas, il est vrai, se présentait à peine, les fières ottomanes se sentant flattées sans doute de notre visible enthousiasme, qui était admirablement justifié. — D'un type nerveux et fin, quoi qu'on ait dit chez nous de la fréquence d'une obésité dont j'ai vu bien peu d'exemples, les jeunes habitantes des harems [1] ont presque toutes de nobles profils, de purs et calmes visages; et ils gagnent encore à n'apparaître ainsi, sous de grands yeux ardents, qu'à travers les transparences d'une gaze. Sa vaporeuse blancheur éclairant les teintes jaunâtres de la peau, adoucit le violent éclat des cosmétiques dont les turques la rehaussent et l'altèrent. Presque toutes, en effet, étalent sans mesure le noir sur leurs sourcils, le blanc sur leur poitrine; rougissent de carmin leurs lèvres, fardent leurs joues, teignent de henné leurs ongles et le bout de leurs doigts. Mais ces âcres assaisonnements vont bien à leurs phy-

[1] Le *harem*, qui est le gynécée des maisons turques, désigne aussi l'ensemble de la famille. Il en est donc beaucoup qui contiennent un certain nombre de femmes âgées; et loin d'y être dédaignées, on les traite avec de si grands égards, qu'elles ont souvent sur les jeunes une sorte de domination.

sionomies tantôt altières, tantôt mornes, et à ce cadre pittoresque qui les entoure : négresses, eunuques, serviteurs de toute livrée, farouche attelage, splendides chariots, foule bigarrée qui s'émerveille en silence; éblouissante parure que portent ces idoles emprisonnées et adorées en même temps! Avec leurs étoffes chatoyantes, leurs colliers de pièces d'or, leurs bracelets de turquoises ou de perles, une amulette sacrée au col de leurs enfants et aux leurs, des éventails de plumes entre leurs mains, elles enivrent de je ne sais quelle séduction barbare. Elles exhalent comme un parfum de volupté dont les puissants arômes vous pénètrent invinciblement, et vous expliquent que tant d'Européens aient risqué leurs têtes pour l'amour de ces enchanteresses au brûlant regard !

Bien que nous ne prétendions les étudier qu'au point de vue de l'art, il paraît que nous faisions nous-mêmes l'effet de ces affolés d'imprudente passion. Nous avions eu d'ailleurs la maladresse d'user de nos lorgnons, ce qui avait à la fois inquiété et choqué MM. les eunuques. Aussi venaient-ils en grondant se placer entre nous et leurs maîtresses, à chaque fois que nous approchions d'un groupe confié à leurs soins. De petits enfants, que leurs nourrices, je le suppose, dressent au fanatisme, nous montraient aussi le poing, ce qui nous faisait sourire. Enfin, comme nous nous arrêtions près de musiciens jouant devant une femme richement vêtue, un affreux nègre, digne par sa laideur des fonctions de kislar-aga [1], se précipita brutalement sur M. Ladislas K... et sur moi-même pour nous repousser. Irrités et surpris, nous lui rendîmes assez vigoureusement sa bourrade pour lui faire com-

[1] Le kislar-aga, toujours choisi parmi les plus affreuses créatures qui soient sous le soleil, est le chef des eunuques noirs du sultan. Jadis il devait à ses fonctions une grande importance politique, et il est encore aujourd'hui l'un des premiers dignitaires du séraï. Il tient rang avant le chef des eunuques blancs. Espérons que le développement de la civilisation et des réformes aura bientôt supprimé les eunuques du palais impérial à Stamboul, comme les castrats de la chapelle Sixtine à Rome.

prendre qu'à notre avis on n'était point dispensé d'être poli pour être eunuque. Nous priâmes en même temps M. L*** de le lui signifier en turc; mais notre hôte, tout au contraire, s'efforçait de donner aux choses une plus pacifique tournure, et nous suppliait de faire acte de justification et de repentir. Les eunuques des grands seigneurs sont des personnages si redoutés que celui-ci resta d'abord stupéfait de notre audace : puis s'échappant de nos mains, nous le vîmes courir vers un corps de garde, nous adressant des gestes de menaces d'où nos amis auguraient pour nous quelques heures de prison préventive, jusqu'à ce qu'ils nous eussent fait réclamer. Nous battions donc en retraite du côté de la mer, tentant prudemment d'échapper par la fuite à une explication difficile, lorsqu'un autre domestique, un blanc cette fois, vint dire à M. L***, de la part de la belle Turque, cause innocente de tout ce désordre, qu'elle regrettait la violence de son esclave, dont elle le ferait réprimander, et que nous pouvions demeurer sans crainte, à condition de nous éloigner d'elle. Mais Mme L***, Mrs W..., miss Emma avaient été trop effrayées pour consentir à reprendre notre promenade. Sur leurs instances, nous continuâmes vers le caïk pour retourner à Péra.

Nous étions enchantés de tout ce que nous avions vu à ces *Champs-Elysées* des Osmanlis et de ce dernier incident lui-même. C'était une nouvelle révélation des mœurs locales — dévoilant le fanatisme en bas, la tolérance en haut. Pourtant nous emportions je ne sais quel sentiment de malaise vague, de sourd regret, de satisfaction incomplète. — Après l'instinctif ravissement du regard, le caractère de la réunion réagissait moralement sur nous. Malgré la somptuosité des toilettes, le pittoresque du spectacle, la pureté des joies maternelles elles-mêmes, il y avait eu dans cette fête quelque chose de lourd, de morne, de glacial, comme aux solennités de couvent : on y sentait également la violation de l'ordre éternel imposé par

le Créateur. Il a mis dans le mélange et les rapports des sexes l'occasion essentielle de tout plaisir, l'intime cause du développement de toute beauté, de toute intelligence, de toute grâce; — et les sexes avaient été rigoureusement séparés. — Parquées à cette promenade comme durant toute leur existence entre des gardiens soupçonneux, les femmes n'y avaient pas secoué l'inerte apathie où l'on tombe quand on ne se sent plus la libre disposition de sa personne. La séduction féminine, l'appât entraînant d'une récompense que la rivalité dispute et que le cœur décerne, n'excitant pas chez les hommes le déploiement de leurs facultés, ils n'étaient pas sortis non plus de l'engourdissement où leur indolent ennui se berce. — Et nous ne pouvions nous défendre d'une sympathique tristesse, en songeant que telles sont, pour des millions d'êtres, les conditions permanentes de la vie. Certes l'islam a dépassé son but quand il a donné pour gage à la sainteté du foyer l'isolement absolu de l'épouse. Vainement a-t-elle reçu en compensation le gouvernement de la maison, l'éducation des enfants, une protection légale qui lui garantirait, à défaut des mœurs, toutes les douceurs du bien-être [1] : sa séquestration du cou-

[1] Nos idées sur la polygamie nous poussent à croire les femmes turques fort malheureuses. Rien n'est plus contraire à la vérité. Elles sont loin de se trouver à plaindre, et *matériellement* leur sort laisse peu à désirer. En premier lieu, la polygamie proprement dite, autrement la multiplicité des mariages légitimes, toujours rare en Turquie, y devient de moins en moins fréquente par suite des énormes dépenses qu'elle occasionne. Chaque épouse légitime a droit sinon à une maison particulière, au moins à un appartement isolé; à des serviteurs, à toutes les nécessités d'un ménage et à un entretien de toilette extrêmement onéreux. On ne rencontre donc qu'exceptionnellement des familles où plusieurs femmes aient également les prérogatives légales. Or, dans leur état de civilisation, c'est assez pour l'amour-propre ou la dignité de celle qui est revêtue du caractère officiel de posséder la suprématie du rang sur ses collègues, la domination intérieure, et droit à des égards spéciaux dont le principal bénéfice est de faire offrir un cadeau à l'épouse chaque fois qu'une autre habitante du harem obtient quelque générosité du maître. Du reste la loi a été jusqu'à réserver aux compagnes légitimes une part dans la distribution des caresses du mari,

rant social, son ignorance et la servitude de fait qui en découlent ont suffi pour arrêter, plus encore que la polygamie, la marche de la civilisation dans l'Orient.

A ces réflexions, les intérieurs musulmans s'éclairaient pour nous d'une lumière nouvelle. Nous analysions dans leurs effets et leurs causes l'infériorité morale et intellectuelle des femmes : nous voyions leur esprit s'atrophier peu à peu en l'absence de tout contact régénérateur; leur pensée exclue des intérêts sérieux ou nobles se retrécir aux soins purement domestiques; leurs bons instincts s'aigrir dans l'inaction aux

et nos idées de jalousie existent si peu chez les Mahométans, qu'on en a vu souvent, comme Sarah choisissait Agar pour Abraham, s'entremettre afin de faire acquérir de belles esclaves à leurs époux. — Quant à ces dernières, destinées dès l'enfance à la carrière de favorites, elles peuvent y sentir des froissements de vanité, mais non pas des chagrins de cœur. Ajoutons du reste que dans la classe pauvre, il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de concubines, par l'impuissance même de suffire à leurs besoins; et que chez les riches, beaucoup de gens, surtout parmi les réformistes, renoncent actuellement à cet usage immoral.

Pour ce qui touche aux rapports de la vie sociale, j'ai eu déjà occasion de montrer que contrairement aux opinions reçues, les musulmanes jouissent à Constantinople d'une assez grande liberté. Elles peuvent à leur gré voir leur propre famille, se promener, même dans les lieux publics, et fréquenter leurs amies. La surveillance qui les garde n'a que deux buts : les empêcher de se montrer à visage découvert; leur interdire de parler à des hommes qui ne seraient pas leurs proches parents. Et parfois à côté de l'obsession sans mesure, les mœurs ont consacré certaines immunités assez étranges. Des babouches déposées à la porte d'une femme rendent son seuil infranchissable au mari, sauf le cas où il soupçonne un adultère. L'élévation de cette barrière morale vient sans doute de ce que les visiteuses quittant leurs chaussures avant de pénétrer dans les appartements, y entrer malgré cet indice serait affecter de vouloir surprendre sans leurs voiles celles que les devoirs de l'hospitalité rendent sacrées, plus encore peut-être que les règles de la pudeur.

Pour compléter d'un mot cette rapide esquisse de la situation faite au sexe féminin dans les États ottomans, il est bon de rappeler que le divorce existe et qu'il peut être également invoqué par celui des conjoints dont les droits ont été méconnus. S'il y a donc toute raison de déplorer pour les femmes turques un abaissement moral irrécusable, et l'éducation qui le leur impose, il est juste de reconnaître aussi que n'en ayant pas conscience, elles n'en souffrent nullement.

jalousies, aux rivalités misérables et se pervertir en méchanceté. Le mari, ce seigneur nominal, ce maître en apparence, nous apparaissait, tiraillé par des oppositions lui rendant le logis insupportable; forcé sans cesse de commander, de prévenir, de juger; privé de toute expansion au milieu de créatures incapables de le comprendre; ne sachant enfin où déverser ses confidences, où prendre ses conseils, à qui dire ses chagrins et ses joies! Et nous plaignions cet omnipotent lui-même, refoulé dans sa suprématie comme en un exil, condamné à porter sa souveraineté ainsi qu'une couronne d'épines, sans pouvoir la déposer jamais dans un épanchement de son cœur! Combien alors nous paraissait saint le mariage civil de notre France, l'égale union de l'époux et de l'épouse, la communauté que la loi consacre, lui donnant pour idéal en son austère enseignement « de *s'aider mutuellement à supporter les peines de la vie!* » Mais surtout qu'il nous semblait difficile à la civilisation réformatrice de percer tant d'obstacles qu'elle aurait à vaincre pour réargir efficacement sur la famille, cette base fondamentale de toute société.

Nous passions en discourant ainsi devant les blanches façades d'un charmant petit palais bâti dans la mer. Par une fenêtre entr'ouverte nous arrivaient, pures et vibrantes, les notes du magnifique duo de la *Favorite*, joué sur un piano. C'était, nous dit M. L***, la demeure d'Abdul-Aziz, le frère du sultan; et probablement lui-même exécutait cette musique. — Gens de peu de foi que nous étions! Le hasard raillait et relevait par l'à-propos de cette mélodie frappant nos oreilles nos défaillances d'espoir. — Il y a cinquante années, le premier acte d'Abdul-Medgid arrivant au trône, eût été de faire étrangler son frère. Son premier soin fut de lui donner un palais, des serviteurs, un harem, une fortune, ne lui imposant d'autre obligation que de s'abstenir de la politique et des personnes qui y sont mêlées. Aussi le jeune prince s'est-il adonné

aux arts qu'il cultive non sans succès, à ce qu'affirme son entourage. Il n'a pas d'enfants et nul ne saurait dire si la pratique de l'avortement, si habituelle en Orient, n'est pas en cela pour quelque chose. La raison d'État peut avoir encore de sauvages exigences dans un tel pays. — Mais n'est-ce point déjà une surprenante modification des coutumes ottomanes, une mémorable preuve de l'adoucissement des mœurs qu'un sultan laissant, quand il a lui-même des fils, un jeune frère vivant et libre, sans craindre qu'une sédition s'en fasse un drapeau, qu'une trahison n'en fasse un danger? Et quand depuis un quart de siècle de si grands résultats ont été obtenus dans une contrée longtemps vouée à l'ignorance, à l'immobilité, à la barbarie, qui peut avoir le droit de tracer à sa civilisation des limites? Qui peut oser dire au progrès : tu n'iras point au delà!

CHAPITRE XXI.

Institutions de la Turquie.

Départ de Constantinople. — Population de la Turquie. — Division d'après les races. — Division d'après les cultes. — Hiérarchie religieuse des sectes chrétiennes. — Action politique et administrative des divers clergés. — Théorie du gouvernement d'après l'islam. — Esprit du tanzimat. — Rôle politique du sultan. — Attributions du grand-vizir. — Attributions du scheik-ul-islam. — Ministres. — Attributions du conseil privé. — Les hauts conseils. — Le Divan national. — Division territoriale administrative. — Personnel de l'administration. — Fonctions des administrateurs. — Conseils provinciaux et municipaux. — Système judiciaire. — Division territoriale. — Personnel de la magistrature. — Organisation de l'uléma. — Salaire des juges. — Tribunaux chrétiens. — Tribunaux mixtes. — Organisation financière. — Budget des recettes. — Dîmes. — Contrôle des pouvoirs locaux. — L'iltizam. — Le haratch. — Les douanes. — Budget des dépenses. — Traitement des fonctionnaires. — Système monétaire. — Kaymés. — Maintien des changes. — Organisation religieuse. — Les vacoufs. — Instruction publique avant la réforme. — Système d'éducation inauguré par le tanzimat. — Écoles spéciales. — La presse. — Système commercial. — Tableau des échanges avec l'Europe. — Organisation des postes. — Service des paquebots européens. — Ancienne organisation militaire. — Féodalité ottomane. — Timariots et janissaires. — Reconstitution de l'armée. — Division des corps. — Grades. — Réserve. — Marine. — Force et faiblesse relatives. — Conclusion.

23 septembre, en mer.

... Mes amis m'ont accompagné jusque sur le pont du navire; et grâces au cher cortége d'affections si infatigables, j'ai pu éviter la tristesse de ces départs privés d'adieux qui ressemblent à des proscriptions. A cette dernière heure, de sympathiques regrets m'ont recommandé la mémoire des jours que nous

avions passés ensemble : de vagues espérances m'ont assigné dans l'avenir des rendez-vous incertains. En même temps que Vivier, retenu encore par la faveur du sultan, me chargeait d'annoncer à Paris son retour, que Spiridion s'attendrissait et s'attristait en me parlant de cette France où il a laissé son âme, Émin-Bey, en me serrant la main, me disait obstinément : *au revoir*. C'est un proverbe à Stamboul que tout voyageur en Orient y revient trois fois, s'il ne s'y fixe : qui sait si les agitations de ma destinée ne me réservent pas en effet un dernier pèlerinage au pays des Osmanlis? — Enfin il a fallu se séparer et le navire a levé l'ancre : puis j'ai vu successivement disparaître le Séraï, Scutari, Sainte-Sophie, les Sept-Tours..... Et ma pensée se reportait déjà vers l'Occident, vers la France! Au livre de ma vie une page de plus était pleine : une autre période commençait.

En présence des loisirs forcés que la navigation impose, je me suis attribué une tâche : décrire le mécanisme gouvernemental et administratif de la Turquie. C'est donner, ce me semble, son cadre nécessaire à ce tableau si varié des lieux, des hommes et des mœurs que j'ai essayé de reproduire. — Comment bien comprendre le mouvement matériel et moral d'une nation, et surtout d'une nation si compliquée de religions, de races et parfois de tendances, si l'on fait abstraction du principe d'autorité qui la régit, si l'on ne s'explique ses modes d'action, de conservation sociales, de surveillance publique, de résistance ou d'agression vis-à-vis de l'étranger? Tandis que j'ai présentes à l'esprit toutes les notions, et sous la main les mille indications diverses recueillies durant mon séjour; tandis que je continue à vivre en plein Orient par mon isolement actuel comme par mes récents souvenirs, c'est l'heure d'essayer ce travail. — Rentrer dans les études politiques au moment où je me dirige vers l'Europe, n'est-ce point d'ailleurs faire acte d'opportunité?

I.

Avant d'entreprendre l'exposition des institutions ottomanes, il faut déterminer d'abord la race, le culte et l'importance numérique des peuples qu'elles régissent. Cette statistique est le plus indispensable critérium pour faire bien apprécier l'effet pratique des nouvelles lois de politique et d'administration.

Or si l'on considère les origines nationales, on trouve d'abord la division qui suit :

RACES.	EN EUROPE.	EN ASIE.	EN AFRIQUE	TOTAUX.
OTTOMANS.	1,300,000	10,700,000		12,000,000
SLAVES. Serbes. . . 1,000,000 (simplement tributaires.) Bosniaques, Habitants de l'Herzégovine et des rives du Danube. . . . 2,000,000 Bulgares. . 4,000,000	7,000,000			7,000,000
ROUMAINS. (Principautés Moldo-Valaques : simplement tributaires.). . . .	4,000,000			4,000,000
ARNAUTES. (Épire et Albanie.)	1,500,000			1,500,000
GRECS. (Thrace, Macédoine, côtes de l'Anatolie, Archipel.)	1,000,000	1,000,000		2,000.000
ARMÉNIENS.	400,000	2,000,000		2,400,000
JUIFS.	70,000	100,000		170.000
ARABES.		900,000		900,000
ÉGYPTIENS. (Arabes et Cophtes) . .			3,800,000	3,800,000
KURDES		1,100,000		1,100,000
SYRIENS, CHALDÉENS, DRUSES.		260,000		260,000
	15,270,000	16,060,000	3,800,000	35,130,000

Mais, en Orient, c'est surtout la religion qui fait la nationalité. A ce point de vue, les sujets du sultan se partagent entre quatre cultes principaux :

RELIGION.	EN EUROPE.	EN ASIE.	EN AFRIQUE	TOTAUX.
MUSULMANS.	3,800,000	12,950,000	3,800,000	20,550,000
CHRÉTIENS ORTHODOXES. (Grecs.)	11,140,000	2,370,000		13,510,000
CHRÉTIENS CATHOLIQUES.	260,000	640,000		900,000
JUIFS.	70,000	100,000		170,000
	15,270,000	16,060,000	3,800,000	35,130,000

D'autres subdivisions interviennent encore parmi les sectes chrétiennes.

Les CATHOLIQUES (en admettant sous ce nom tous ceux qui reconnaissent l'autorité du saint-siége, nonobstant les différences de rites), se décomposent en :

1° *Latins*, qui ont un patriarche à Jérusalem, un vicaire apostolique à Constantinople, et dix-huit évêques ou délégués apostoliques;

2° *Arméniens-unis*, qui ont un patriarche dans le Liban, un primat à Constantinople, et trois évêques;

3° *Maronites*, qui ont un patriarche dans le Liban, et sept évêques;

4° *Chaldéens*, qui ont un patriarche à Mossoul, et sept évêques;

5° *Melkites*, qui ont un patriarche à Damas, et neuf évêques;

6° *Syriens-unis*, qui ont un patriarche à Alep, et sept évêques.

Les GRECS ORTHODOXES ont quatre patriarches dont les

siéges sont : Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Cent cinquante évêques relèvent de ces patriarches. Les trois métropolitains de Servie, Moldavie et Valachie, comme les archevêques de Chypre, du Mont-Sinaï et d'Alep, sont indépendants.

Les ARMÉNIENS NON-UNIS ont trois patriarches : à Constantinople, à Jérusalem, en Cilicie; et quarante-deux évêques.

Les SYRIENS-JACOBITES ont un patriarche et douze évêques.

Les NESTORIENS, qui sont plus répandus en Perse qu'en Turquie, ont cinq évêques dans les États du sultan.

Les COPHTES ont un patriarche résidant au Caire, et huit évêques.

Un intérêt politique s'attache à ce classement religieux : il marque en même temps des circonscriptions administratives. Les Ottomans ne s'étant jamais appliqués à s'assimiler les peuples qu'ils avaient soumis, et n'ayant, précédemment à la réforme, demandé d'eux qu'obéissance et tribut en leur laissant leurs lois et leurs mœurs, les prêtres de chacune des communions chrétiennes exerçaient dans leur ressort toutes les fonctions gouvernementales. C'étaient eux qui servaient de magistrats civils, d'intermédiaires entre les ministres du sultan et les populations pour faire connaître à celles-ci, et exécuter par elles les volontés impériales. Ils étaient les agents de la répartition, de la perception, du paiement des impôts; les mandataires qui portaient, le cas échéant, les réclamations populaires jusqu'au trône du souverain. La nouvelle organisation a virtuellement sans doute modifié ces attributions, soit en élevant les rayas au titre de citoyen et au même niveau moral que les Osmanlis; soit en leur donnant des modes de représentation et d'administration plus réguliers et moins imparfaits; soit enfin en englobant leur propre nationalité dans un cadre plus général. Néanmoins la force des traditions, la puissance des coutumes, l'influence que possède sur ses fidèles chacun

des divers clergés feront d'eux, longtemps encore, la véritable autorité dominante des populations dont ils sont les pasteurs. — Et de là vient l'opiniâtre persévérance qu'apportent les Russes à maintenir, affermir, étendre leur protectorat dans l'Église grecque. Par elle ils espèrent prendre peu à peu la direction d'abord, puis la souveraineté effective des TREIZE MILLIONS de coreligionnaires qu'ils comptent dans l'empire ottoman.

Quelle que soit du reste l'importance que donnent aux ex-rayas leur nombre, leur intelligence et leurs richesses, ils ne forment qu'une minorité matérielle, et qu'une classe de sujets volontairement et nouvellement affranchis. Le tanzimat, bien qu'ils en aient bénéficié plus que personne, devait donc les avoir moins en vue que les Osmanlis eux-mêmes. Aussi est-ce dans leurs applications à ces derniers qu'il faut étudier, pour s'en bien rendre compte, les institutions aujourd'hui régnantes dont le hatti-schérif de Gulhané a été l'origine et l'inspiration.

II.

Parmi les jeunes Turcs de la nouvelle école politique, il en est de tellement enthousiasmés de leur réforme, qu'ils placent résolument, dans leurs pensées et dans leurs paroles, leur patrie au rang des États constitutionnels. Pour quiconque est resté sous l'impression des anciennes croyances admises relativement à l'absolutisme des sultans, une telle prétention doit assurément sembler étrange : pourtant, dans son exagération, elle n'est pas tout à fait dénuée de fondement. Et d'abord il importe de rappeler que déjà sous l'ancien régime, les *padischahs* ottomans, maîtres absolus en ce qui touchait aux personnes, l'étaient infiniment moins pour ce qui regardait les choses. De même que dans la théorie musulmane Dieu

est le seul propriétaire, le Koran est pour ainsi dire l'unique souverain. Ainsi le *fetva* du scheik-ul-islam, c'est-à-dire une attestation de conformité à l'esprit du Koran, devait être annexé, sous le contre-seing du grand-vizir, aux décisions impériales pour les rendre exécutoires. L'ancienne constitution élevait donc elle-même devant l'autorité du prince des réserves et des limites : Abd'ul-Medgid les a volontairement développées encore. Le hatti-schérif de Gulhané, sorte de déclaration de principes dont le tanzimat n'a été que l'application, après avoir proclamé la liberté de conscience, l'égalité civile des sujets *de toute race et de toute religion*, le respect des biens, de l'honneur, de la vie des citoyens, a proscrit la confiscation. Il a de plus aboli le pouvoir, même pour le padischah, soit de prononcer des condamnations capitales — droit réservé aux seuls tribunaux, — soit de soustraire des coupables à la vindicte des lois, soit de nommer aux fonctions publiques sans suivre la voie hiérarchique. — Sans doute les pondérateurs de système, les ajusteurs de constitutions peuvent remarquer qu'il n'y a pas de sanction à cette charte; et que rien, sinon le respect de sa promesse, ne force Abd'ul-Medgid à la maintenir. Mais, dans la situation, ce défaut de garanties était inévitable. Le monarque se faisant réformateur n'avait pas à prendre de précautions contre lui-même. Depuis douze ans d'ailleurs sa conduite a témoigné d'une loyauté parfaite. A aucune époque les promesses de royal avénement n'ont été mieux accomplies; l'opinion publique sinon plus obéie, au moins mieux ménagée; la législation plus équitable et plus protectrice; le favoritisme plus impitoyablement répudié. Enfin le sultan a *constitutionnellement* donné, en payant d'exemple, une double leçon de désintéressement personnel et de réaction contre le déplorable abus du nombre des serviteurs. L'empereur omnipotent qui puisait à volonté dans les coffres de l'État s'est réduit à une liste civile de soixante millions de piastres ; le

maître d'un monde d'esclaves a presque ramené sa maison aux proportions européennes. Six aides-de-camp, cinq chambellans, cinq secrétaires, deux imans, un grand-maître du palais, un grand écuyer, un grand-maître de la cour, un maître de la garde-robe, un officier des commandements, un trésorier, un huissier en chef, un messager référendaire, le chef des eunuques blancs, le chef des eunuques noirs, les directeurs des quatre chambrées des pages sont aujourd'hui les seuls grands officiers de la couronne. Jusque dans l'organisation de son harem, ce sanctuaire de la vie intime, Abd'ul-Medgid a successivement introduit aussi des simplifications importantes, destinées dans sa pensée à en provoquer d'analogues chez les hauts fonctionnaires, les ridjals et les pachas.

III.

Le principe monarchique, *le roi ne saurait mal faire;* le principe parlementaire, *le roi règne et ne gouverne pas;* l'unité et l'absolutisme de commandement qui sont l'essence même de l'islam, semblent avoir également concouru à constituer, chez les Osmanlis, la nature et la forme du gouvernement. Le padischah, le lieutenant du prophète, s'enfermant dans les hauteurs inaccessibles de sa majesté, reste au-dessus des détails de l'administration. A peine, aux circonstances solennelles, daigne-t-il présider le grand Divan national ou le conseil des ministres, et marquer à chaque renouvellement d'année à son cabinet, par une sorte de discours du trône, les intentions générales qu'il lui ordonne de réaliser. Sa volonté a pour organe et pour instrument le *sadrazam* ou grand-vizir, chargé de tous les attributs de l'omnipotence royale. — Seul intermédiaire entre l'empire et l'empereur, auquel il rend journellement compte des événements qui se produisent et des mesures qu'il adopte, ce vice-roi a des pouvoirs infini-

ment supérieurs à ceux d'un premier ministre ordinaire. En réalité il constitue à lui seul tout le ministère, car il a sur ses collègues droit de direction et de surveillance, et provoque au besoin leur remplacement. C'est de lui que dépendent les nominations aux emplois publics, et même le commandement des armées. Il administre personnellement l'intérieur par l'entremise d'un sous-secrétaire d'État ; et comme il porte la responsabilité absolue, il jouit en outre de cette prérogative immense qu'aucune ordonnance, fût-elle signée par le sultan, n'est valable sans son contre-seing. Le sadrazam résume en un mot la force active, exécutive de la souveraineté, dont le scheik-ul-islam, son égal en rang, représente la puissance d'opposition, la force négative de *veto*.

On s'est souvent mépris sur le caractère de ce fonctionnaire éminent, dont on a fait à tort une sorte de pape de la religion musulmane. Une puissance spirituelle de ce genre est incompatible avec la nature du mahométisme ; et si l'on voulait à toute force, par une très-lointaine et très-incomplète analogie avec ce qui existe chez les catholiques, *individualiser* le gouvernement des croyances dans la foi islamite, le sultan, héritier des kalifes, pourrait prétendre à ce rôle plutôt que le scheik-ul-islam. Ce dernier est simplement chef de l'*uléma*, corps à la fois judiciaire, littéraire et religieux chargé de l'interprétation du saint livre : mais cette dignité suffit à faire de qui la porte la troisième personne de l'empire, car elle le constitue suprême conservateur des institutions nationales, prenant toutes leur origine dans le Koran. Le *fetva*, dont les lois doivent être revêtues pour que leur légalité soit complète, n'est autre chose en effet qu'un brevet d'orthodoxie donné aux mesures gouvernementales, et le signe pour tout musulman qu'il peut obéir au prince sans désobéir à Dieu. C'est ce pouvoir qu'avait le *grand-mufti* (comme nous l'appelions jadis en Europe) d'entraver toute politique et toute administration par son refus

de concours qui l'avait autrefois rendu si redoutable : aussi l'abolition des janissaires a singulièrement modifié les positions. Depuis qu'ils n'ont plus à compter avec cette armée du fanatisme, les sultans ont pu, dans certains cas extrêmes, briser les résistances en destituant des titulaires intraitables, qu'ils remplaçaient par des casuistes plus tolérants. — A ses attributions essentielles de contrôle religieux et social le scheik-ul-islam joint, comme le grand-vizir, un traitement de 100,000 piastres par mois; le titre d'*altesse;* le ministère de la justice; enfin celui des cultes, qui entraînait la direction de l'instruction publique dans l'ordre ancien.

IV.

Les autres ministres, décorés du rang de *muchirs* (équivalant à celui de maréchal) et dont le traitement est de 70,000 piastres par mois, sont :

Le séraskier, ministre de la guerre,

Le capitan-pacha, ministre de la marine,

Le ministre des affaires étrangères,

Le ministre des finances,

Le ministre du commerce et des travaux publics,

Le ministre de la police,

Le grand-maître de l'artillerie et des fortifications,

Le président du conseil d'État.

Ces dix personnages constituent le conseil privé, dont sont également membres de droit :

Le mustechar du grand vizir, sous-secrétaire d'État, faisant fonctions de ministre de l'intérieur,

Le directeur des vacoufs, chargé de l'administration des biens de main-morte qui appartiennent aux hôpitaux, mosquées, bibliothèques, ponts, fontaines, aqueducs, etc., etc.

Les attributions du conseil privé sont à peu près celles que possède chez nous le conseil des ministres. Il traite, sous la présidence du grand-vizir, des questions concernant soit les rapports internationaux, soit les affaires d'intérieur offrant un caractère de généralité. Les décisions se prennent à la majorité des voix, et sont transmises par le grand-vizir d'abord à l'approbation du sultan, puis au *fetva* du scheik-ul-islam. Toutefois, aux graves occurrences, le conseil privé se décharge de la responsabilité en provoquant la convocation du grand Divan national, qui se compose de tous les anciens ministres, de tous les dignitaires occupant ou ayant occupé les hautes charges de l'État. Une grande liberté de discussion et d'opinion règne dans cette *consulte*, dans ce parlement au petit pied, dont les membres atteignent parfois jusqu'au nombre de cent vingt ou cent cinquante. C'est en quelque sorte pour l'empereur une obligation, morale sinon légale, de ratifier l'avis qui a prévalu chez ces pères conscrits de la nation.

En ce qui touche l'administration de leurs départements, les ministres sont à la fois sous la pression de deux influences. Le sadrazam leur marque l'esprit dans lequel ils doivent gouverner; et, pour s'éclairer dans l'application des mesures pratiques, ils sont entourés de comités formés d'hommes spéciaux. Ces comités, l'une des meilleures institutions de la réforme, sont au nombre de dix.

1° *Le conseil d'État*, le plus important de tous, est composé de douze membres, et sa présidence donne place dans le cabinet. Sa mission est de préparer les lois, d'établir ou rectifier les bases de l'impôt, de rédiger les instructions pour les gouverneurs de provinces, de connaître des crimes contre l'État, des abus des fonctionnaires, des plaintes des particuliers contre les agents de l'autorité, et de fournir sur toute condamnation capitale un rapport à l'empereur, qui maintient ou modifie la peine. Le conseil d'État a, comme on le voit, ses

principaux rapports avec le ministre de l'intérieur et celui de la justice.

2° *Le comité de l'instruction publique* contient onze conseillers. Créé dans l'intérêt des idées nouvelles, avec la mission tacite d'établir un enseignement faisant concurrence à celui de l'uléma, il ne pouvait être relié à l'administration du scheik-ul-islam. Aussi ses deux directeurs ont été jusqu'ici le ministre des affaires étrangères et le président du conseil d'État. — Le tableau de l'organisation scientifique dans l'empire indiquera plus opportunément ailleurs les travaux du comité de l'instruction publique, et les services qu'il a déjà rendus.

3° *Le comité de la guerre* est divisé en deux sections (armée active et réserve), qui comptent en tout quinze membres. Il se rattache au séraskiérat.

4° Il en est de même du *conseil des fabriques militaires*, composé de cinq officiers spéciaux. — Pour ces deux comités, comme pour ceux dont la désignation suit, le titre suffit du reste à déterminer les fonctions.

5° *Le conseil de l'intendance de l'artillerie* est formé de huit membres. Il relève du grand-maître de l'artillerie et des fortifications.

6° *Le conseil de l'amirauté* est composé de dix membres et se relie au ministère de la marine.

7° *La cour des comptes*, de quatorze conseillers, assiste le ministre des finances.

8° *Le conseil de l'agriculture*, de sept membres, a pour président le ministre de l'agriculture et du commerce.

9° *Le conseil des mines* est formé de six membres. Il a le directeur de la monnaie pour président et se rattache au ministère des travaux publics.

10° *Le conseil de la police*, comprenant treize conseillers, correspond au ministère de ce nom.

Tel est en Turquie l'organisme du pouvoir politique et de

l'administration centrale. Il reste maintenant à voir comment ils fonctionnent par leurs agents dans toute l'étendue du territoire.

V.

L'empire ottoman se divise en trente-six *eyalets* ou gouvernements généraux, dont quinze en Europe, dix-huit en Asie et trois en Afrique. Il en est deux dans ce nombre, la Servie et Tunis, qui ont acquis une indépendance de fait presque complète. Un troisième, l'Égypte, possède un vice-roi héréditaire et une organisation spéciale ; deux autres enfin, la Valachie et la Moldavie, provinces simplement tributaires, s'administrent d'après leurs propres lois. Mais dans le surplus des possessions turques, l'autorité du sultan ne trouve plus d'obstacle, et le tanzimat s'applique dorénavant sans difficulté. Omer-Pacha, le meilleur général des Osmanlis, ayant récemment brisé les résistances des beys de la Bosnie et du Kurdistan, avec eux ont succombé les dernières oppositions féodales à la réforme et à l'unité politique du pays.

Chacun des *eyalets*, à la tête duquel se trouve placé un *vali* (vice-roi) ou un *mutasserif* (gouverneur), qui font l'office de nos préfets, se partage en *sandjaks* ou *livas*.

Le *liva* correspond à notre arrondissement. Il est confié, suivant son importance, à un *kaïmakan* (sous-gouverneur) ou à un *mohassil* (sous-préfet) ; et se subdivise en *kazas* (cantons) que dirige un *mudir* ou *mutessellim* (préposé). Le kaza comprend plusieurs *nahyès* (communes). Elles sont administrées par un *kodja bachi*, sorte de maire élu par les habitants qui l'appellent *agha* (maître).

Les quinze eyalets de la Turquie d'Europe contiennent quarante-deux livas et trois cent soixante-seize kazas.

Les dix-huit eyalets de la Turquie d'Asie comprennent

quatre-vingt-trois livas et huit cent cinquante-huit kazas.

Les trois eyalets d'Afrique se subdivisent en dix-sept livas et quatre-vingt-six kazas.

On voit combien les réformateurs turcs se sont inspirés du système français dans leurs divisions territoriales. Leurs emprunts administratifs n'ont pas été dans de moindres proportions. Autant que la différence de civilisation le permet, les fonctions des *vali*, des *mutasserifs*, des *mohassils*, sont celles de nos préfets et sous-préfets. Ils ont comme eux à surveiller le recrutement, le recensement, le recouvrement des contributions, l'administration locale, les travaux publics; à entretenir le ministère des besoins du pays qui leur est confié; à y faire exécuter les ordres venus de Stamboul. A cet effet, on a mis sous leur commandement des détachements de *cawass* qui font l'office de nos gendarmes. Les représentants de l'autorité centrale président en outre soit la commission nommée par les municipalités pour opérer la répartition de l'impôt, soit le *medjili* ou conseil provincial permanent, imité de nos conseils généraux. — Cette dernière institution est à la fois la garantie de l'honnêteté, de l'impartialité, de la justice dans la conduite des affaires, l'école politique des populations, et la sanction pratique de l'égalité des droits décrétés par le tanzimat. Le *medjili* se compose en effet du délégué de l'autorité financière; des chefs de chacun des cultes, musulman, juif ou chrétien de la localité; du kodja bachi, et des *vudjouhs* (députés) choisis par les habitants dans toutes les religions. Le rôle de ce comité est de maintenir au besoin, mais surtout d'assister, d'éclairer l'agent du gouvernement dans la multiplicité de ses devoirs officiels. Quel qu'ait été en effet chez les réformateurs le désir d'opérer, en réalité comme en théorie, la complète séparation des pouvoirs, la nécessité des choses les a contraints parfois à certaines immixtions qui peuvent nous sembler étranges. De là pour le mo-

hassil ou le kaïmakan des obligations qui apparaîtront plus tard et qu'on ne saurait comprendre sans avoir achevé l'étude analytique des diverses branches de l'administration.

VI.

La nouvelle constitution ottomane a couronné, comme on l'a fait en France, tout le système judiciaire par une sorte de cour de cassation. Elle se divise en deux chambres, celle d'Asie, celle d'Europe. Chacune est composée de dix hauts conseillers, sous la présidence des deux *casi-askers* de Roumélie et d'Anatolie, nommant, sauf la sanction du scheik-ul-islam, à tous les siéges vacants dans leur juridiction. De ces présidences ou *sudours* dépendent des *mevleviets*, correspondant à nos cours d'appel. Ils sont au nombre de vingt-deux, dont neuf pour l'Europe, onze pour l'Asie, et deux pour l'Afrique. A la tête de chacun d'eux est placé un *mollah* (grand-juge). Les mevleviets embrassent dans leur ressort une quantité plus ou moins considérable de tribunaux de première instance ou *qazas*, dont le chiffre total monte à cent seize, et qui sont administrés par des *kadis*. Enfin des *naïbs* font dans les districts offices de juges de paix et de juges d'instruction.

Mais si l'organisation judiciaire se rapproche ainsi de celle de la France, la façon d'administrer la justice en diffère essentiellement. On sait que le Koran contient, outre la loi religieuse et politique, les principes de la loi civile qu'ont successivement développés et étendus les interprétateurs du saint livre. Cette cause, qui avait dès les débuts de la société islamite attribué la magistrature à l'uléma, a dû la lui maintenir même après la réforme. De plus les origines du code musulman lui ont imprimé, nonobstant tous les changements survenus, un caractère indélébile et spécial. De là des dispositions qui semblent raisonnables aux Turcs et nous stupéfient; —

par exemple la réunion dans les mains des mollahs, kadis ou naïbs de la triple fonction de juges, notaires et officiers de l'état civil. Les mêmes personnages enregistrent tour à tour les mariages, divorces [1], procurations, testaments, etc., et décident des procès! Le *mufti*, qui a quelque analogie avec notre ministère public, au lieu d'être nommé par le gouvernement, est élu par la province; et sa mission, assez peu compréhensible pour nous, consiste à donner théoriquement son avis sur le point de droit inhérent à chaque affaire, sans s'occuper du point de fait. Comme il n'y a ni avoué ni avocat, et que les parties s'expliquent par elles-mêmes ou par fondés de pouvoirs, le mufti et le greffier se trouvent chargés en outre du peu de formalités très-sommaires qui remplacent la procédure. Enfin, bien que le tribunal soit généralement composé d'un mollah ou d'un kadi, d'un mufti, d'un naïb (suppléant), d'un aïak-naïb (lieutenant-civil), et d'un bachi-kiatib (greffier), dans les causes civiles ou commerciales le mollah ou le kadi seul prononce sentence, les autres membres n'étant considérés que comme assesseurs sans voix délibérative. — Tout au contraire, dans les affaires correctionnelles ou criminelles, non-seulement les membres de la magistrature font office de jurés, mais on leur adjoint à ce titre les conseillers du medjili. Par conséquent les préfets, les chefs religieux, les délégués municipaux, passant d'une fonction à l'autre, sont amenés à faire acte de juges! — Si étrange et blâmable qu'il nous paraisse, ce système de justice criminelle offre aux populations

[1] Le mariage n'est qu'une déclaration de consentement mutuel faite par des majeurs de dix-huit ans pour les hommes, de dix-sept ans pour les femmes. — L'époux a droit absolu de divorce sous la responsabilité de sa conscience, mais seulement trois mois après avoir donné, devant le magistrat, acte légal de son intention de répudiation. Il doit dans ce cas à la répudiée restitution de sa dot; et s'il y a lieu une pension alimentaire. En certaines occurrences, notamment celles d'apostasie ou d'impuissance de son conjoint, l'épouse peut également faire prononcer le divorce à son profit.

une utile garantie, comparable à celle que le jury nous donne. Et pour la reproduire au civil, on ne laisse pas les naïbs, les kadis, les mollahs exercer leurs fonctions dans le même siége pendant plus d'un an, de peur que des rapports personnels trop prolongés avec certains habitants de leur résidence n'enlèvent aux magistrats quelque chose de leur intégrité.

Cette dernière singularité n'est possible d'ailleurs qu'en raison de l'organisation de l'uléma. Dans sa hiérarchie, les grades donnent droit aux fonctions, mais ne les confèrent pas; et l'on peut, sans en avoir l'emploi, être classé suivant l'un de ces cinq degrés : naïb, kadi, muffetiriz (juge réservé spécialement aux affaires touchant les vacoufs), mollah de deuxième classe (ceux des mevleviets); mollah de première classe (ceux de la cour de cassation). Les muftis forment une catégorie à part. En disponibilité, tous ces titulaires reçoivent une indemnité prélevée sur les produits des vacoufs. S'ils sont en charge au contraire, ils sont payés par les plaideurs, et, chose aussi bizarre qu'encourageante pour les chicaneurs, par la partie qui gagne son procès. Les honoraires des magistrats sont fixés au quarantième de la valeur des objets en litige, l'État ne soldant directement que les casi-askers qui reçoivent plus de 100,000 francs par année, et les conseillers de la cour de cassation dont le traitement monte à 40,000 francs.

Ce système judiciaire, fort imparfait quoique amélioré déjà, et qui n'est pas maintenant au-dessous des besoins de ceux qu'il doit régir, ne s'applique obligatoirement qu'aux Musulmans. Dans les causes qui regardent des sujets non mahométans, les intéressés de même religion et de même race peuvent, à leur choix, s'adresser aux magistrats ottomans ou à leurs prêtres. Si au contraire un Musulman et un raya se trouvent en présence, le défendeur a droit d'opter entre le juge légal et des arbitres, auxquels il faut en ce cas donner pouvoir plein et définitif. Enfin quand un Turc entre en litige

civil ou commercial avec un Franc, ils s'adressent à des tribunaux mixtes, innovation créée par la réforme. Ces siéges judiciaires, répartis dans toutes les échelles importantes, se composent en nombre égal d'Osmanlis et de résidents du pays auquel appartient l'étranger qui est en procès. Devant leur juridiction, les chrétiens et les juifs sont habiles à prêter serment comme témoins, et l'on suit à peu près les formes de la procédure française. — Les tribunaux mixtes et le nouveau code pénal inspiré par le nôtre sont à la fois les plus importantes améliorations apportées au vieux régime judiciaire et le germe de transformations nouvelles, qui, pour se produire, n'attendent que l'opportunité.

VII.

Les réorganisateurs de l'empire ottoman ont pris leur division administrative pour type de la division financière. Chaque eyalet a eu un *defterdar* (receveur général) à côté du mutassérif; chaque liva un *mal-mudiri* (receveur particulier), en même temps qu'un mohassil; et le mudir ou le mutessellim des districts a dû, — pour ne point trop multiplier les rouages, — cumuler avec les fonctions d'agent préfectoral celles de percepteur. Si, comme on le voit, le système français a été copié une fois encore en ce qui touche le personnel, on a également tâché de reproduire les garanties et la clarté de sa comptabilité. Outre les produits des impôts qu'on peut appeler *directs*, les préposés des finances ont en effet à centraliser les revenus des douanes, postes, péages, droits de quarantaines, passeports, apalte des sangsues, des salines, etc. ; et ils sont obligés de tenir pour chacune de ces recettes des livres particuliers soumis à un contrôle spécial, que la chambre des comptes vérifie en dernier lieu.

Ainsi qu'il a été déjà dit, les sources où s'alimente le budget

de la Turquie sont au nombre de cinq principales : dîmes, vergù ou salguin, haratch, douanes, impôts indirects. Voici, d'après les documents empruntés à une intéressante publication de M. Cor, premier drogman de France, le chiffre moyen de leur rendement :

Dîmes.	220,000,000 p.
Vergù.	200,000,000 p.
Haratch.	40,000,000 p.
Douanes.	86,000,000 p.
Impôts indirects. . . .	150,000,000 p.

Le budget des recettes ottomanes sera complet en ajoutant le montant des tributs provinciaux :

Égypte. . . .	30,000,000 p.
Valachie. . .	2,000,000 p.
Moldavie. . .	1,000,000 p.
Servie. . . .	2,000,000 p.
Tunis. . . .	. . . . . . [1]
Total général. . .	731,000,000 p. ou 186,000,000 fr.

S'il est une matière dans laquelle les théories n'aient rien d'absolu, et où le résultat varie suivant le milieu dans lequel on les applique, c'est assurément la perception des impôts. Dans notre France libérale, la dîme a été à bon droit flétrie par les exécrations populaires : en Turquie, c'est la moins lourde des charges publiques. Dans des localités où l'argent est rare, les denrées abondantes, les transports difficiles, elle se contente de prendre en effet, *sur place et en nature*, une

[1] Le bey de Tunis affecte l'indépendance. Cependant nous venons de voir que pour aider le sultan dans sa lutte contre les Russes, il lui fournit en ce moment un contingent de six mille hommes et l'arriéré de son tribut, montant à 40,000,000 de piastres. (*Note de 1854.*)

part minime des denrées. Le vergù au contraire, qui tient de l'income-tax et de l'impôt mobilier et foncier [1], paraît d'autant plus onéreux qu'il ne peut être soldé qu'en argent. Il ne porte point d'ailleurs, quelques précautions que la loi nouvelle ait voulu prendre, le cachet de l'égalité qui est celui de la justice. Les efforts des gouverneurs, sous-gouverneurs, et des conseils administratifs pour fixer légitimement la quote-part de chaque liva, de chaque kaza, de chaque nahyé dans le total attribué à l'eyalet, échouent devant les variations incessantes du mouvement de la population et des cultures. De village à village, le taux des contributions imposées à chaque individu ou à chaque charrue se trouve donc modifié, et l'intervention de l'autorité municipale n'est efficace, en attendant l'achèvement du cadastre et la base nouvelle qu'il donnera à l'assiette de l'impôt, que pour supprimer les exactions si fréquentes autrefois. Cependant, si les particuliers ne paient plus que ce qu'ils doivent, l'État continue à ne point toucher tout ce qu'il devrait recevoir. Comme il serait fort embarrassé pour réunir, emmagasiner, surveiller et vendre l'immense masse des denrées que lui donneraient soit la dîme, soit l'exploitation des produits spontanés du sol, il en aliène à l'avance la perception selon l'ancien système de l'*iltizam*. Mais en vain a-t-il recours aux adjudications publiques : les concurrents solvables sont trop peu nombreux pour ne pas s'entendre ; et leurs soumissions leur réservent des bénéfices équivalant au tiers ou au quart de la somme engagée par eux. Les 220,000,000 de piastres que rend la dîme sont donc bien loin de représenter réellement le dixième de la production agricole en Turquie. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les biens vacoufs, comprenant au moins un tiers du territoire cultivé, sont exempts de toute contribution.

[1] Revoir les pages 109 et 110 sur la perception à Burgas de la dîme et du vergù.

De toutes les institutions conservées par la réforme, le *haratch* est la seule qui perpétue les traces de la conquête. C'est une redevance de capitation, pesant exclusivement sur les sujets non-musulmans mâles et adultes, en compensation du service des armes auquel ils ne sont point soumis. Les cotes du haratch sont graduées selon les fortunes des contribuables aux chiffres de 15, 30 et 60 piastres par tête. Ce sont les chefs religieux des communions juives ou chrétiennes qui ont mission de les percevoir sur leurs fidèles et d'en verser le montant soit entre les mains des defterdars, soit directement au trésor [1].

On a vu précédemment quelle était la simplicité du régime des douanes. D'après la législation de 1838, les marchandises importées paient 5 % à leur entrée en Turquie; les marchandises destinées à l'exportation 9 % en arrivant au port d'embarquement et 3 % lors du chargement sur le bâtiment de transport. Sauf ces taxes, dont la perception n'offre pas un caractère particulier, aucune entrave ne gêne sur les terres ottomanes la complète liberté de circulation et de transaction pour tout produit naturel ou fabriqué. — Quant à l'administration des diverses branches de l'impôt indirect, — patentes, timbre, octrois, péages de ponts ou barrières, prélèvement de 5/8 au profit de l'État sur les produits des mines, — elle reproduit si exactement les formes partout en usage, qu'il est inutile de s'y appesantir.

Le budget des dépenses n'est pas plus compliqué que celui des recettes. La seule désignation des chapitres qui le composent, si l'on y joint les allocations attribuées à chacun d'eux, répand d'ailleurs une grande lumière sur l'état général du pays. Voici ces chiffres instructifs :

[1] La complète assimilation politique des musulmans et des chrétiens semblant devoir résulter en Turquie de la crise actuelle, il paraît certain que le haratch sera aboli, ou recevra un caractère complétement nouveau.

(*Note de* 1854.)

Liste civile du sultan.	60,000,000 p.
Liste civile de la famille impériale. . .	9,000,000
Armée.	300,000,000
Marine.	37,000,000
Matériel de guerre, artillerie et forteresses (ministère du grand-maître de l'artillerie).	32,000,000
Traitement des employés de toutes les branches de l'administration. . . .	200,000,000
Affaires étrangères, ambassades, consulats.	12,000,000 [1]
Travaux publics et agriculture. . . .	14,000,000
Subvention aux vacoufs.	12,000,000
Arrérages de rentes viagères, service de l'intérêt des kaymès, subvention à la banque, etc.	55,000,000
	731,000,000 p.

Ce qui frappe tout d'abord dans la comparaison de ces dotations, ce sont les énormes prélèvements qu'effectuent les services militaires. Bien que l'armée puisse sembler en Turquie une école de civilisation, on s'épouvante de lui voir absorber *trois cent soixante-neuf* millions quand l'agriculture et les travaux publics en obtiennent à peine *quatorze !* — Et si l'on faisait le décompte des traitements, on ne critiquerait pas avec une sévérité moins vive le système qui a compensé par l'insuffisance de solde des fonctionnaires en sous-ordre, l'exagération des salaires accordés aux hauts emplois. Pour

[1] La Porte se fait représenter à Londres, Paris, Bruxelles, Vienne, Téhéran, Athènes et Berlin.

Elle a des consuls à Anvers, Amsterdam, Barcelone, Birmingham, Corfou, Gibraltar, Gênes, Hambourg, Lisbonne, Livourne, Londres, le Havre, Malte, Marseille, Naples, Oporto, Odessa, New-York, Paris, Tauris, Trieste, Venise, Vienne, Syra et Zante.

attaquer dans les mœurs la concussion, la vénalité et le servilisme, ce n'est certes pas un bon moyen de réduire les employés subalternes à vingt-cinq ou trente francs par mois quand leurs chefs de division en reçoivent mille ou douze cents; de donner au général 42,000 francs par année et 828 francs seulement au capitaine. — Mais des appréciations de telle nature conduiraient trop loin : il convient de ne pas s'écarter ici du simple exposé des chapitres. Celui des affaires étrangères ne réclame aucun détail. L'analyse de l'organisation des vacoufs expliquera ultérieurement d'un seul coup pourquoi l'État les subventionne malgré leur richesse; comment il arrive que l'instruction publique et les cultes ne figurent pas au budget; et quelle cause enfin y fait aux travaux publics une si petite place. A l'occasion de l'armée viendra la question des rentes viagères, rançon temporaire payée en indemnité à la féodalité vaincue [1]. — Et pour avoir complété le tableau spécial de l'ordre financier, il ne reste plus qu'à détailler le mécanisme des *kaymès*, des monnaies et du change, qui se trouvent liés très-étroitement.

De tout temps la piastre (*qouroutch*), divisée en quarante fractions nommées « paras, » a été en Turquie l'unité monétaire. Mais sa valeur a subi de règne en règne de singulières dépréciations. Pour remédier à leurs embarras pécuniaires, les souverains ottomans n'avaient jusqu'à ces derniers temps rien vu de mieux que d'altérer les monnaies : aussi la piastre, égale vers 1700 au *talari de la Reine* (5 fr. 20 c.), n'était-elle plus, après SOIXANTE-DOUZE variations dans le titre des pièces, acceptée en 1830 que pour *vingt-trois centimes*, et n'en repré-

[1] Ces rentes viagérés ne représentent en effet des pensions de retraite que dans de très-minimes proportions. Cette institution manque à la Turquie, et il faut une loi spéciale, très-difficile à obtenir, pour assurer une indemnité à un fonctionnaire hors de service. C'est le plus souvent le sultan qui fournit, sur sa liste civile, des secours aux anciens serviteurs de l'État devenus nécessiteux.

sentait réellement que *treize*. La nécessité de payer à la Russie l'énorme taxe de guerre imposée en 1829 par le traité d'Andrinople, en même temps qu'elle avait réduit Mahmoud à faire dans la voie funeste des falsifications le dernier pas qui fût possible, le contraignit alors à braver les préjugés de sa nation et à lancer dans la circulation des bons du trésor nommés *kaymès*. Divisés en coupons étagés de 50 à 1,000 piastres, ils portaient un intérêt de 12 %. Au bout d'un an, cet intérêt qui n'était pas exorbitant pour le pays, fut réduit à 6 %; et le papier-monnaie, représentant la seule dette constituée des Osmanlis, mieux accueilli qu'on n'eût dû l'espérer — car il ne perdit jamais plus de 3 % dans le commerce, — fut émis au fur et à mesure des besoins jusqu'à concurrence de 150,000,000 de piastres. Toutefois ce n'était point là un remède, ni même un suffisant palliatif aux dangers croissants de la situation. Aussi depuis huit à dix ans on a recouru pour y pourvoir à un ensemble de moyens dont la conception dénote une remarquable habileté.

Au fond, et au point de vue de l'avenir, il n'y avait rien de sérieux; il ne fallait que retirer les monnaies viciées et les remplacer par d'autres complétement irréprochables. Ainsi fut-il décrété en principe et exécuté autant qu'on le put. Après une première émission assez considérable, le gouvernement a régulièrement frappé depuis 1844, au titre normal de 916 pour l'or, de 830 pour l'argent, des pièces fractionnées selon le système décimal et représentant une somme annuelle de 7,500,000 piastres. En même temps l'on démonétisait peu à peu l'ancien numéraire, à l'exception des *bechliqs* et des *altliqs*[1] que le besoin des transactions force de conserver jusqu'à leur remplacement. — Mais la concurrence du bon métal turc et étranger devait nécessairement entraîner la dépréciation de ces

[1] Pièces de cinq piastres et six piastres, les moins mauvaises des anciennes monnaies.

défectueux signes d'échange : pour en maintenir transitoirement la valeur fictive, il fallut proscrire du marché ottoman l'usage des pièces non ottomanes. Et comme les relations commerciales avec l'Europe allaient par suite se trouver lésées, une combinaison nouvelle, l'organisation *du maintien des changes*, a obvié à cet autre inconvénient. On fixa légalement et invariablement les rapports de la piastre avec chacune des monnaies d'Europe ; et une banque, subventionnée par l'État, se chargea suivant ce tarif de fournir aux négociants le papier nécessaire pour faire leurs retours sur Marseille, Paris, Londres et Trieste. Pour combler le déficit qui résulte de la différence entre la valeur nominale et la valeur réelle des piastres de mauvais aloi, lorsqu'il faut les transformer en livres sterling ou en francs, il n'en coûte au trésor ottoman qu'une somme annuelle relativement insignifiante, 12 ou 13 millions de piastres. Il peut donc à ce prix, sans perturbation sociale, réorganiser peu à peu ses finances. Sans doute un emprunt qui permettrait d'achever d'un seul coup la réforme monétaire serait préférable et moins onéreux. Mais à défaut des résolutions radicales, que l'hésitation des esprits comme la situation du pays font repousser encore, et qui seraient des coups de génie, il est juste de reconnaître que les moyens employés pour circonscrire en l'atténuant un mal invétéré, méritent un complet éloge pour leur prudence pratique et pour leur ingénieuse efficacité.

VIII.

On a vu déjà que le Koran enfermait en germe la société ottomane tout entière : religion, politique, mœurs, législation. Par cette raison même les ulémas, en qualité de docteurs, commentateurs, et parfois agents du saint livre, se sont trouvés presque dès l'origine investis de fonctions nombreuses et di-

verses, dont la corrélation était aussi manifeste pour des musulmans, qu'elle eût paru inexplicable dans un autre ordre de civilisation. Le Koran tenant lieu de code, ils étaient juges; et bien que l'islam proscrivît théoriquement le sacerdoce, ils devinrent prêtres à mesure que les cas de conscience agitèrent les fidèles, ou que l'ignorance des nations converties rendit rares les hommes capables de lire à la mosquée et d'expliquer au peuple la loi du prophète [1]. Puis à peine affermis dans ce rôle de ministres du culte (qui leur affectait l'administration des biens consacrés à ses besoins matériels), ils se transformèrent forcément en instituteurs, toute maison de prière devant, selon Mahomet, être en outre une maison d'études. — Et contraints par cette variété d'emplois de se diviser les spécialités, de se donner une hiérarchie dans un milieu social où les croyances et les institutions développaient moins la nationalité que l'individualisme et constituaient plus une secte qu'un État, ils acquirent rapidement cette formidable puissance de fait, cette autorité sur les opinions contre laquelle la réforme a eu tant de peine à lutter.

L'élément matériel de la richesse ne tarda pas du reste à corroborer la domination morale des ulémas. L'idée de l'entretien du culte par un salaire annuel ne pouvait pas même naître là où il n'y avait pas de budget: aussi, comme chez nous au moyen âge, comme dans toutes les Barbaries, on ne comprit le moyen d'assurer l'existence des temples qu'en les faisant propriétaires. Durant les guerres de prosélytisme, une part considérable des provinces conquises fut donc constamment attribuée à l'érection, au service des mosquées, et religieusement exemptée de tout impôt à cause de la sainteté de sa destination. Ce fut l'origine des *vacoufs*, auxquels s'adjoignirent

[1] Ainsi qu'il a été dit ailleurs, ce sont là toutes les fonctions sacerdotales. Elles sont *en droit* du domaine de tout croyant, et, de temps à autre, pratiquées aujourd'hui encore par de simples particuliers.

ultérieurement des accroissements provenant d'autres sources. En effet, jusqu'aux temps actuels, chaque année vit des particuliers, des fonctionnaires ou même des souverains apporter aux *djamis* quelques propriétés nouvelles, sous charge de bâtir ou de maintenir des ponts, des aqueducs, des bibliothèques, des colléges, des bains publics, etc. Enfin les biens administrés par l'uléma ayant gardé, pendant les plus mauvaises époques de l'anarchie gouvernementale, le privilége d'échapper à la confiscation et aux déprédations des puissants, des pères de famille imaginèrent souvent de céder en apparence à des mosquées leurs maisons ou leurs terres. Par l'acte constitutif de donation, ils assuraient à eux et à leurs descendants directs la jouissance des biens transmis, sous condition de payer au temple une rente minime [1]. Mais il était stipulé en même temps qu'en cas d'extinction de la race des contractants, la cession, jusque-là presque fictive, aurait tous ses effets; et cette éventualité se présentant de temps à autre, les vacoufs allaient s'agrandissant toujours.

Il est aisé de comprendre que les ulémas soient devenus, à ces titres divers, détenteurs d'une part de territoire équivalant au tiers de sa superficie totale. D'un autre côté, la branche judiciaire de leur ordre trouvait d'énormes émoluments dans le *quarantième* qui revenait aux magistrats sur la valeur de chaque procès. — Au moins la corporation fit-elle de toute cette fortune un honorable emploi. L'entretien matériel des mosquées, des établissements d'utilité publique dont les donations

[1] Le plus souvent, les administrateurs de la mosquée remettaient au donateur fictif une somme proportionnelle aux arrérages qu'il s'engageait à servir. Or, par suite des altérations de monnaies, les vacoufs se trouvent, sauf les cas de reversibilité, avoir parfois plus perdu que gagné à ce genre d'affaires. Tel fonds grevé, en raison de l'avance faite au propriétaire, de 50 piastres de rente il y a un siècle, quand la piastre représentait 5 fr. 20 c., n'en doit et n'en paie toujours que le même nombre, bien que ces pièces ne vaillent plus que 23 centimes aujourd'hui.

l'avaient chargée n'absorbant point la totalité de ses revenus, elle partagea l'excédant entre les frais de l'enseignement et les ministres du culte [1]. Les *cayms* (sorte de bedeaux et de sacristains), les *muezzins* (crieurs annonçant du haut des minarets l'heure des cinq prières), les *imans* (chargés du service religieux ordinaire), les *khatibs* (représentants du sultan pour la prière officielle du vendredi), les *scheiks* (prédicateurs et casuistes), reçurent dans chaque djami une rétribution proportionnelle à sa richesse et à leur nombre. En même temps des *mektebs*, écoles élémentaires presque gratuites, furent annexées aux mosquées jusque dans les derniers villages. Puis on organisa des *médressés* ou colléges dans les cités importantes ; on assura le logement et même la nourriture, dans les grands centres d'instruction, aux *softas* disposés à suivre jusqu'au bout les cours longs et fastidieux de la science ottomane. — Tel était encore, à l'avénement de la réforme, l'état de l'enseignement public, étroitement lié comme on voit à l'enseignement religieux [2].

Un tel système, merveilleusement approprié au vieil islamisme, et fort libéral peut-être à son point de vue, ne pouvait néanmoins convenir aux hommes du tanzimat. Ils sentaient parfaitement que la durée et le succès de leur œuvre n'étaient possibles qu'autant que l'éducation lui recruterait, parmi les jeunes générations, des adhérents et des instruments. Aussi un comité spécial [3] reçut-il, en 1846, mission de préparer un plan d'études

[1] Cette organisation, singulière à notre point de vue, fait comprendre à la fois que les travaux publics et l'enseignement ne figurent pas au budget, et que les vacoufs, déjà si riches, y soient inscrits pour 12 millions de piastres. Cette somme n'est par le fait qu'une subvention accordée à l'administration des biens religieux, chargée jusqu'ici de la plus grosse part de ces importants services, afin de la mettre en mesure de suffire complétement à leurs besoins. On calcule qu'ils absorbent annuellement 35 millions de piastres.

[2] La non participation des Derviches à toute cette organisation est digne de remarque. — Ils sont placés en effet, comme il a été dit ailleurs, en dehors des cadres réguliers de l'islamisme.

[3] On y remarquait entre autres membres Aali-Pacha et Fuad-Efendi.

en harmonie avec les institutions nouvelles. Sur ses avis l'enseignement national a été, sans compter les cours spéciaux, divisé en trois degrés : instruction primaire, déclarée gratuite et obligatoire; instruction secondaire, gratuite mais non obligatoire; instruction supérieure. — Pour surveiller et diriger l'éducation publique dans ces phases diverses, on institua en même temps une université gouvernée par *le haut comité de l'instruction*[1], pouvoir délibérant et exécutif qu'inspirent le ministre des affaires étrangères et le président du conseil d'État. L'université commença immédiatement son œuvre, et tout d'abord transforma en écoles primaires les mektebs précédemment desservis par l'uléma. La chose n'imposa d'ailleurs ni difficultés, ni frais considérables. Il n'y avait rien à modifier dans l'objet même des leçons, qui embrassaient les principes de la religion et de la morale, la lecture, l'écriture, les premiers éléments d'orthographe et de calcul. Les anciens professeurs purent donc être maintenus, à condition de changer contre de nouvelles méthodes plus promptes leur ancien procédé d'enseignement. Quant au traitement, ils reçurent celui que le service des mektebs prélevait antérieurement sur les vacoufs.

Ce premier point gagné, on aborda, comme essai, l'érection dans la capitale d'écoles secondaires. Elles ont parfaitement réussi, et NEUF CENTS élèves y apprennent aujourd'hui la grammaire et la syntaxe arabes, l'orthographe, la composition, la géographie, l'arithmétique, les principes de la géométrie, l'histoire ottomane et l'histoire universelle. Il ne reste plus qu'à organiser les classes de troisième degré; ce qui est une des vives préoccupations en même temps qu'un des grands embarras des réformistes. La portée scientifique, l'esprit des études qu'on y devra suivre feront non pas seulement concurrence, mais antagonisme aux médressés : l'uléma ne laissera donc

[1] Voir page 392.

vraisemblablement point passer, sans la combattre à outrance, la mesure la plus décisive qu'on aura jamais prise contre lui. Aussi, sous prétexte de recherches préalables en Europe pour mûrir ses plans [1], le conseil supérieur, sentant tout aussi bien que le ministère le moment inopportun, remet de mois en mois cette dangereuse bataille; et il reporte tous ses soins sur le développement des dix écoles spéciales, placées dès aujourd'hui par les résultats qu'elles ont fournis au-dessus des atteintes du mauvais vouloir. — De ces écoles, trois préparent aux fonctions administratives : mais les deux plus anciennes, fondées par Mahmoud et attachées aux mosquées de Suleyman et d'Ahmed, ne reçoivent que des musulmans. La troisième, au contraire, placée sous le patronage de la Validè-Sultane, est ouverte aux élèves de tous les cultes. Il en est de même de l'école normale, dont l'institution doit être étendue à chacune des provinces; de l'école de médecine, où les cours se font en français; de l'école d'agriculture; de l'école vétérinaire, dirigée par un Français; de l'école de génie et d'artillerie qui forme des ingénieurs civils et militaires sous des professeurs français et prussiens.—Quant aux colléges militaires, l'*école de la guerre*, établie sur le modèle de celle de Saint-Cyr et confiée à des officiers français [2]; l'*école navale*, remise à des marins anglais, ne peuvent encore admettre que des Osmanlis, la carrière des armes n'étant pas accessible jusqu'ici aux juifs et aux chrétiens.

[1] Cependant Kémal Efendi, inspecteur des écoles publiques, homme de grande intelligence et d'excellent jugement, est réellement venu étudier et comparer les systèmes d'enseignement de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

[2] MM. Magnan, Mouginot, Danglars, etc., depuis longtemps détachés par le gouvernement français au service de la Turquie. C'est à eux que j'ai dû la meilleure part de mes renseignements sur l'organisation militaire ottomane. — On sait les services qu'a rendus M. Magnan en qualité d'officier d'état-major à l'armée d'Omer-Pacha, dans le début de la guerre. M. Mouginot venait malheureusement de succomber dans un duel déplorable, et la mort prématurée de cet ancien aide de camp du général Lafontaine a privé la Turquie et la France d'un de leurs meilleurs soldats. (*Note de* 1854.)

En Orient, comme partout sans doute, mais plus incontestablement qu'en aucun autre pays, il faut compter la presse au nombre des plus puissants instruments de l'éducation publique. Les ministres réformateurs étaient trop intelligents pour ne pas le comprendre ; et en même temps qu'ils provoquaient la traduction et l'impression en turc d'un choix d'ouvrages français de littérature, de science et d'histoire, ils favorisaient, et même ils subventionnaient la publication de journaux dans toutes les langues usitées sous leur vaste domination. — Éclairant le terrain, élucidant les questions obscures, familiarisant par les redites de sa discussion quotidienne les esprits ignorants, obstinés ou fanatiques avec des idées que le pouvoir projetait d'appliquer, la presse a non moins largement contribué depuis dix ans à corriger chez les Osmanlis les répulsions instinctives contre la civilisation occidentale, qu'à intéresser l'Occident aux Ottomans mieux connus. — Aujourd'hui il y a dans l'empire trente journaux environ, français, italiens, turcs, grecs, juifs, arméniens et bulgares. Enfin le gouvernement a son ***Moniteur*** dans le ***Takvimi vékaï*** qui s'adresse surtout aux indigènes ; et il se sert du ***Journal français de Constantinople,*** comme d'un organe semi-officiel, pour exposer au grand tribunal de l'opinion européenne sa diplomatie, sa politique, ses actes et ses intentions [1].

[1] Dans le Levant comme en Europe, la presse périodique a eu ses martyrs. Un Français, M. Blaque, l'avait fondée à Smyrne vers la fin de la guerre de Grèce. Mais quand Sultan Mahmoud, frappé des grandes vues de l'énergique publiciste l'eut appelé à Constantinople pour lui confier la rédaction du *Moniteur ottoman*, et que l'importance de cette arme nouvelle, mise au service de la régénération des Osmanlis, eut paru à leurs ennemis prendre des proportions assez redoutables pour qu'ils en vinssent à demander, officiellement mais en vain, la suppression du journalisme turc, M. Blaque mourut d'une façon trop subite et trop étrange pour sembler naturelle. Un décès non moins inexplicable et non moins prompt atteignit son successeur. Enfin un troisième rédacteur en chef eut bientôt après la même fortune. — Toutefois les feuilles publiques s'étaient multipliées déjà à ce point qu'il n'était plus possible d'arrêter par aucun moyen, même criminel, le développement de

IX.

La Turquie n'a pas, à proprement parler, de législation commerciale. Dans ses rapports avec l'étranger, elle pratique largement les doctrines du libre-échange, et l'on a vu combien était simple le mécanisme de sa douane. Au dedans, les lois qui réglementent l'industrie sont purement fiscales, comme celles concernant les octrois et les patentes; et s'il en est encore qui stipulent exceptionnellement des priviléges ou des interdictions, elles tendent à disparaître avec l'ancien régime dont elles émanent, et les Capitulations que la force des choses fera nécessairement modifier. Le gouvernement ottoman n'apporte donc, sous quelque forme que ce soit, ni aide ni entrave au négoce de ses nationaux. Il ne lui fournit même pas ce que tout État organisé doit aux citoyens : des moyens de communication sûrs, prompts et faciles [1]. En effet, les routes — tout entières à construire — ne figurent au budget que pour une allocation de 10,000,000 de piastres, et encore depuis bien peu d'années. Aussi l'importance relative des affaires qui se traitent dans les provinces turques, nonobstant de si défavorables conditions, est-elle l'une des plus saisissantes marques de la vitalité pro-

la presse. MM. Deschamps, Rouet, Couturier, Edward, lui donnèrent successivement un remarquable éclat, et ils sont dignement continués aujourd'hui dans cette dangereuse arène par M. Noguès, qui dirige le *Journal de Constantinople* avec autant d'intelligence que de cœur, autant d'indépendance que de talent.

[1] L'absence de routes, de canaux, de rivières navigables dans la plus grande partie de l'empire y a développé, comme il arrive toujours en pareil cas, l'importance et le nombre des foires. Les principaux de ces rendez-vous d'affaires, qui réunissent à certaines époques et sur certains points déterminés la masse des vendeurs et des acheteurs, des consommateurs et des produits, se tiennent à Sérès en janvier; à Varna en mai; à Amasia (Asie) en juin; à Philippopoli en août; à Monastir en octobre; à Andrinople et Salonique en novembre; enfin à Yenidje-Vardar en décembre.

fonde et des incalculables ressources de ce pays, le plus richement doué de tout le vieux continent [1].

La statistique des Osmanlis n'est point assez perfectionnée pour donner des renseignements, même approximatifs, sur leurs transactions à l'intérieur. Mais pour celles qu'ils opèrent avec l'étranger, leurs états de douanes, comparés avec les comptes-rendus officiels des nations européennes, ont permis d'en dresser exactement le bilan. — En voici les plus intéressants tableaux, empruntés aux remarquables travaux de M. Ubicini sur la Turquie.

PAYS de PROVENANCE ET DE DESTINATION	Importation.	Exportation.	Total.
	FR.	FR.	FR.
Angleterre, Malte, îles Ioniennes	58,000,000	30,000,000	188,000,000
Id. (transit pour la Perse.)	50,000,000	50,000,000	
France	24,989,000	52,867,000	77,856,000
Autriche	26,153,000	42,600,000	68,753,000
Russie	22,360,000	17,072,000	39,432,000
Hollande	6,077,000	2,073,000	8,150,000
Belgique	1,069,000	478,000	1,547,000
Sardaigne	841,000	2,397,000	3,238,000
Grèce	400,000	4,300,000	4,700,000
Perse (commerce direct)	25,000,000	1,500,000	26,500,000
Suisse, États-Unis et divers	21,111,000	13,713,000	34,824,000
	236,000,000	217,000,000	453,000,000

[1] La vitalité des Osmanlis ressort plus saisissante encore au point de vue militaire. Complétement détruite à Tchesmé, en 1770, leur marine opposait en 1827 une magnifique flotte aux escadres de France, d'Angleterre et de Russie ; et vingt-cinq ans après le désastre de Navarin, voici qu'elle compte déjà près de quatre-vingts bâtiments de guerre ! — Depuis un siècle, les czars ont constamment triomphé des sultans. La Turquie a perdu au nord sa première ligne de défense, ses forteresses, ses arsenaux, la meilleure part de son matériel. Les campagnes de Grèce l'ont épuisée sept ans, et à la fin elle a dû se décimer elle-même en détruisant les janissaires. Profitant du vide que faisait dans les rangs ottomans cette terrible hécatombe, l'empereur Nicolas a écrasé en 1828 et 1829 le noyau de la jeune armée disciplinée à l'européenne. Puis Méhémet-Ali, saisissant à son tour le moment favorable, battait à deux

L'Angleterre fournit surtout à l'Empire ottoman des cotonnades, des tissus de laine, du fer, du charbon de terre et des denrées coloniales; — l'Autriche des draps; — la Russie du beurre, des fourrures, du goudron et des toiles; — la Hollande des sucres; — l'Italie des soieries. La Turquie donne en retour des céréales, des graines oléagineuses, des soies brutes, de l'opium, des fruits secs et du coton. Quant à ses transactions avec la France, voici leur relevé spécial :

IMPORTATIONS DE FRANCE EN TURQUIE.	FR.	EXPORTATIONS DE TURQUIE EN FRANCE.	FR.
Tissus de coton. . . .	6,270,538	Soies.	17,520,852
Café.	3,376,506	Céréales.	17,280,023
Tissus de laine.	3,291,080	Graines oléagineuses. .	5,430,138
Sucre raffiné.	2,271,069	Laines en masses.. . .	3,226,601
Tissus de soie.	1,753,711	Cendres d'orfèvre. . .	1,839,780
Peaux préparées. . . .	1,239,280	Poils de chèvre. . . .	1,300,915
Livres et gravures. . .	564,927	Huile d'olive.	1,068,374
Poterie et cristaux. . .	551,316	Eponges.	896,521
Cochenille.	460,920	Coton en laine.	529,295
Ouvrages en métaux. .	438,326	Merrains de chêne. . .	443,336
Mercerie.	387,768	Tabac en feuilles. . . .	408,779
Meubles	218,611	Essences.	361,796
Orfévrerie et bijouterie.	213,900	Opium.	256,864
Parfumerie.	195,349	Noix de galle.	250,936
Horlogerie.	182,624	Os et corne de bétail. .	214,057
Autres articles. . . .	3,573,362	Autres articles.	1,838,572
	24,989,287		52,867,739

Les échanges entre les États du Sultan et les autres pays

reprises les régiments turcs hésitant encore entre l'ancien système et le nouveau. — Or quatorze ans à peine se sont écoulés depuis la fin de cette longue suite d'échecs, et ces quatorze ans de paix ont suffi pour reconstituer une force de résistance contre laquelle l'Europe surprise a vu se briser un effort qu'on disait irrésistible! — Quand on interroge ainsi l'histoire du passé et les faits présents, que reste-t-il des lieux communs trop longtemps accrédités sur l'énervement et la disparition prochaine des Ottomans? (*Note de 1854.*)

aboutissent donc à une balance (211 millions à l'importation, 214 millions à l'exportation), si l'on excepte le commerce avec la Perse. Ils s'effectuent presque entièrement par mer et représentent 5,000,000 de tonneaux transportés par 35,000 navires répartis comme il suit entre les ports ottomans [1] :

Constantinople.	15,770
Smyrne.	5,916
Beyrouth.	1,150
Salonique.	840
Trébisonde.	266
Varna.	480
Candie.	598
Alexandrette (port d'Alep).	417
Bassora.	186
Bourgas, Baltchik, Sinope, Sampsoun, Volo, les îles, les ports sur l'Adriatique, etc., ensemble.	9,500
Total.	35,123

La seule amélioration qu'ait jusqu'ici tentée la réforme, en ce qui touche spécialement l'intérêt commercial, est l'institution des postes ; et quel que soit le progrès accompli sur l'état antérieur, il laisse encore singulièrement à désirer. A regarder le tableau du service de ses courriers, on dirait que la Turquie n'a visé qu'à s'approprier l'organisation qui existait en France au temps des derniers Valois.

Tous les lundis soirs, deux tatars sont expédiés de Constantinople pour la Roumélie. L'un va par la ligne de droite à Andrinople, l'autre par celle de gauche à Salonique et Janina. Ils sont de retour à Constantinople le dimanche suivant.

[1] Le commerce de l'Égypte et des autres provinces tributaires, de même que leur navigation, ne sont point compris dans ces diverses statistiques.

Tous les mercredis trois tatars vont d'Andrinople, le premier à Galatz; le second à Widdin; le troisième à Philippopoli, Quomanova et Monastir. Ils rentrent à Andrinople le jeudi suivant.

Un courrier part tous les mercredis de Constantinople pour Vienne en passant par Belgrade, et il arrive le vendredi apportant les dépêches venues par terre de l'Europe occidentale.

Un service de Constantinople à Pétersbourg, par les États moldovalaques et prussiens, se fait deux fois par mois.

Pour Bagdad et les Indes, il y a aussi une arrivée et un départ par quinzaine.

Enfin cinq tatars partent de Constantinople le mercredi, pour les diverses provinces de l'Anatolie, dans la direction de Smyrne, Alaié, Damas, Césarée et Diarbékir, et arrivent les mardis.

Par mer, des bateaux à vapeur ottomans font hebdomadairement trajet et retour de Constantinople à Smyrne, à Salonique, à Nicomédie et Kara-Moucel, à Guemlek, à Sinope, Sampsoun et Trébisonde; et deux fois par mois de Constantinople à Alexandrie.

A ces services nationaux, il faut ajouter ceux qu'effectuent les bateaux-postes européens. Ceux de la France vont tous les dix jours [1] de Marseille à Constantinople, en touchant en route, sort directement soit par correspondance, l'Italie, Malte, les îles et le continent hellènes. Ils exploitent une autre ligne directe entre la France et l'Égypte, et une troisième unissant Constantinople à Alexandrie par Smyrne, Chypre et Beyrouth. Des paquebots anglais se rendent deux fois par mois de Southampton à Trébisonde: et des paquebots russes une fois par semaine de Constantinople à Odessa. Enfin le Lloyd

[1] Tous les cinq jours depuis la guerre. (*Note de* 1854.)

autrichien de Trieste dessert hebdomadairement l'Adriatique et la Grèce; bi-mensuellement la côte d'Anatolie, de Syrie et d'Égypte en concurrence avec les Turcs et les Français; — et deux fois par mois aussi la mer Noire, conjointement avec les Turcs, les Anglais et les Russes.

Chaque vapeur transportant marchandises, passagers et missives, les communications sont aussi faciles entre les villes de la côte qu'incommodes et lentes entre celles de l'intérieur. Mais dans l'un et l'autre cas, la garantie de la remise opportune des envois à leur adresse fait également défaut. Les rues n'ayant généralement pas encore de noms, et les maisons pas de numéros, les distributions ne se peuvent exécuter qu'à *bureau restant*, sur la demande des destinataires. Or, on conçoit qu'il soit le plus souvent impossible aux agents des postes de reconnaître ou de vérifier l'identité des réclamants. Il n'est donc point très-rare que des lettres soient détournées par d'autres que ceux à qui elles étaient écrites, ou que les gens qui n'attendent pas de correspondances laissent dormir les leurs de longues semaines dans les casiers de l'administration.

X.

La philosophie de l'histoire a dès longtemps reconnu que chez tous les peuples la vie et la civilisation nationales se développent en suivant des phases presque analogues, et qu'aux époques qui se correspondent, l'organisme social présente, sous quelque forme qu'ils se déguisent, à peu près les mêmes caractères essentiels. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'on retrouve à l'origine des Osmanlis les institutions féodales. De même qu'en Occident l'église et les barons avaient pris la meilleure part lors de la chute du monde romain, pendant la conquête ottomane, en même temps qu'une fraction du sol était im-

et de l'*on-bachi* (caporal) au *mir-alaï* (colonel), tous les grades existant dans les troupes occidentales ont été introduits parmi celles du sultan.

Les régiments d'infanterie comprennent quatre bataillons à huit compagnies de cent hommes. Cependant un régiment ne compte guère, en fait, plus de deux mille huit cents baïonnettes.

Les régiments de cavalerie, tous de troupes légères, sont formés de six escadrons de cent vingt hommes chacun.

Les régiments d'artillerie sont composés de treize cents hommes et possèdent soixante-dix pièces, partagées entre douze batteries.

L'effectif de chaque ordou est donc d'environ vingt-un mille hommes. Il existe en outre quatre régiments d'artillerie de réserve, deux bataillons de génie de huit cents hommes chacun, quelques corps détachés en Afrique et enfin six mille hommes, *kawass* et *seymens*, qui représentent notre gendarmerie à cheval et à pied.

La Turquie n'a donc pas durant la paix plus de cent trente-cinq à cent quarante mille hommes sous les drapeaux : mais, en cas de guerre, elle peut très-promptement doubler ce chiffre. A leur sortie du service actif, les soldats entrent en effet pour sept années dans la réserve. On les incorpore dans l'escadron, dans le bataillon de leur district, et chaque automne on les rappelle à des camps d'exercice, en leur rendant pour trois ou quatre semaines la solde et l'équipement militaires. Des officiers et sous-officiers demeurés au service, formant des cadres complets, sont tenus en garnison dans la circonscription qu'habitent les *rédifs* dont ils doivent entretenir l'instruction; et des inspecteurs veillent à ce que chefs et soldats se maintiennent en état de reparaître en ligne au premier signal. — A ces ressources, les plus sérieuses assurément, il faut joindre les contingents de l'Égypte, de Tripoli,

de Tunis, de l'Albanie qu'on peut évaluer à soixante mille hommes, dont la moitié de bonnes troupes; enfin les *bachi-bouzouqs*, volontaires également indisciplinés et braves que fourniraient surtout le Kurdistan et l'Irak. — Pour repousser une agression, le sultan peut donc mettre sur pied près de quatre cent mille soldats dont les trois quarts bien organisés, bien équipés, bien instruits.

Commencée quelques années avant celle des troupes de terre, la reconstitution de la marine ottomane est cependant moins complète. Elle eut à vaincre, il est vrai, de bien plus grandes difficultés. En même temps que la funeste journée de Navarin avait anéanti le matériel de la flotte, l'indépendance hellénique enleva aux sultans les provinces et les îles où ils avaient jusqu'alors recruté des matelots. Le capitan-pacha Tahir ne recula pas néanmoins devant de tels obstacles : pendant qu'on mettait en chantier des bâtiments nouveaux pour remplacer ceux qu'avait coulés le canon chrétien, il entreprit de former des équipages avec des Turcs, seulement employés jusque-là aux exercices du fusil et du canon. A l'avénement d'Abd'ul-Medgid, l'empire comptait déjà trente ou trente-cinq navires de guerre : il en possède aujourd'hui soixante-quinze montés par treize à quatorze mille hommes; et dans le nombre sont seize vaisseaux, vingt frégates, dix ou douze vapeurs sortant des meilleurs chantiers anglais. Toutefois, la force vraie de cette flotte ne répond pas à l'importance de son matériel. Soit inertie, soit économie, soit méfiance de son habileté, on ne lui fait jamais accomplir ces pérégrinations lointaines, ces manœuvres d'escadre qui donnent seules aux amiraux et aux marins l'expérience nautique. — Ainsi que les troupes de terre et bien plus encore, les équipages manquent d'ailleurs d'officiers capables, non point dans les hauts emplois que tiennent des hommes formés en Europe, mais dans ces grades secondaires

où ne peuvent suffire, comme aux rangs inférieurs, le courage, la pratique du métier, le dévouement. Ce qui fait le nerf des armées, c'est l'aptitude des intermédiaires à comprendre, interpréter, faire exécuter vite et bien la pensée des chefs. Or, c'est là chez les Ottomans le côté faible ; et si les élèves des écoles militaire et navale comblent peu à peu cette lacune, elle atténue notablement encore l'élan, la solidité, l'assurance qui décident le succès et qu'inspirent seulement aux subordonnés la confiance absolue dans l'autorité qui les conduit.

L'organisation de la flotte, sous le point de vue de l'administration, du personnel et des états-majors, reproduit à peu près celle appliquée à l'armée. Le capitan-pacha correspond au séraskier et réunit aux fonctions de ministre de la marine celles de grand-amiral. Il a sous sa direction trois amiraux, trois vice-amiraux, huit contre-amiraux : on les assimile aux fériks, aux livas et aux mir-alaïs. Le commandant d'un navire tient rang de lieutenant-colonel, et le même rapport entre les grades a été maintenu dans toute l'échelle hiérarchique. — Enfin le haut conseil de la marine assiste le capitan-pacha en tout ce qui concerne les approvisionnements, l'entretien, le renouvellement du matériel et les constructions de navires. Les chantiers principaux sont à Constantinople, Rhodes, Sinope et Metelin.

Telles sont dans leur ensemble les institutions de la Turquie. Admirablement perfectionnées si on les compare à ce qui existait il y a quinze ans, — bien incomplètes si l'on se préoccupe de tout ce qui reste à faire encore, — elles constituent en somme une incontestable amélioration. Peut-être même, eu égard à la généralité de ceux à qui elles s'appliquent, marquent-elles en ce moment la dernière limite du possible, le degré où finit l'audace, où commence la témérité. Il suffit donc aujourd'hui à la civilisation de l'Orient qu'elles se maintiennent et s'enracinent : conquêtes et instruments du progrès, elles fruc-

tifieront demain.—Fasse seulement la Providence que, dans ce recul des idées dont toute l'Europe offre aujourd'hui le douloureux spectacle, le passé n'ait point aussi chez les Osmanlis son retour éphémère, et qu'avant de succomber définitivement devant l'avenir, il ne retrouve pas la force de livrer un dernier combat!

Il ne pouvait entrer dans notre pensée de mêler tardivement une page d'actualité à ces études. Pour apprécier convenablement le caractère vrai de la lutte qui ébranle en ce moment l'Europe, ses origines fondamentales, ses causes occasionnelles, les embarras diplomatiques qui viennent la compliquer, les difficultés qui pèseront sur sa solution, il faudrait se placer sur un terrain politique qu'il n'est pas aujourd'hui permis d'aborder. — Du moins aurons-nous servi la bonne cause dans l'humble mesure de nos forces, si nous avons jeté sur l'état de la Turquie quelques lueurs nouvelles ; si nous avons fait mieux comprendre la transformation qui s'y accomplit ; soulevé les voiles dont s'y enveloppent pour se combattre les rivalités religieuses et nationales, et enfin intéressé la France aux Osmanlis, non pas seulement comme à des alliés dont notre puissance s'étaie, mais comme au peuple qui représente actuellement le mieux dans le Levant le parti de la tolérance, de la justice et de la civilisation.

Quant aux résultats de la bataille engagée de la Baltique à l'Euxin, nous ne saurions en être inquiets. Cette fois, le bon droit a de son côté la force ; et, pour en amener au temps opportun le développement irrésistible, nous avons foi dans cette heureuse FATALITÉ DES CHOSES qui entraîne providentiellement, depuis une année, les cabinets de Paris et de Londres au delà de leurs intentions. Ce ne sera pas en vain que le sentiment

national aura triomphé en Angleterre des résistances royales et des indécisions ministérielles ; qu'en France, la protestation égoïste des intérêts du moment aura cédé sous la prédominance des intérêts de l'avenir! Voici maintenant que des deux côtés du détroit, le bon sens public, cette sagacité supérieure à l'habileté des diplomates, commence à pénétrer le secret des manœuvres ambigues de la Prusse, des lenteurs et des tergiversations calculées de l'Autriche : voici qu'il s'aperçoit enfin que ces monarchies ébranlées, reconnaissant en définitive dans l'Angleterre la liberté, dans la France la révolution, et dans l'empire russe l'absolutisme, pour consentir peut-être à ce que leur protecteur soit contenu, n'accorderont jamais volontairement qu'il soit affaibli. — Ainsi donc, encore un peu de temps et la lumière sera faite : sous la pression ouverte ou latente qui les poussera, les gouvernements occidentaux entreront réellement en campagne, avec toutes leurs armes morales et matérielles, et contre tous leurs ennemis. — Mais du moins cette dernière libation d'or et de sang que va faire verser à son ambition le génie du vieux despotisme, profitera à la civilisation du monde. Refoulé pour longtemps dans les steppes de l'Asie, le champion de toutes les tyrannies aura cessé de peser sur les aspirations européennes! Les Ottomans seront consolidés dans leur empire ; les États du continent dans leur équilibre : l'Orient ouvert aux idées, à l'activité, aux industries du monde chrétien, rentrera dans le mouvement et la fraternité des familles humaines, dont il vit isolé depuis la chute des Césars ! — Si jamais guerre dut être amnistiée par l'histoire, n'est-ce pas celle qui de ses succès se promet un si noble prix !

Paris, 4 août 1854.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE Ier. — INTRODUCTION. 1

— II. — La côte d'Italie. 7

— III. — Malte, l'Archipel, Syra. 34

— IV. — Athènes. 46

— V. — Smyrne. 65

— VI. — Burgas-Ova. 92

— VII. — Tyra. 122

— VIII. — Les Dardanelles. — Arrivée à Constantinople. — Karagueuz. 136

— IX. — Politique ottomane intérieure. — Achmet-Efendi. Reschid-Pacha. 149

— X. — Les fêtes du Baïram. 165

— XI. — Diplomatie française en Turquie. — Top'hanè. Péra, Galata. 178

— XII. — Les quartiers du bazar. 199

— XIII. — Les Derviches. 215

		Pages.
CHAPITRE	XIV. — Le Séraï.	228
—	XV. — Les mosquées.	242
—	XVI. — Les bains turcs et les khans.	265
—	XVII. — Quartiers des rayas. — Mœurs arméniennes. .	277
—	XVIII. — La Porte. — État économique de la Turquie. .	299
—	XIX. — Enterrements. — Noce grecque. — Incendies.	323
—	XX. — Le Bosphore.	343
—	XXI. — Institutions de la Turquie.	381

FIN DE LA TABLE.

St-Denis. — Typ. de Drouard.